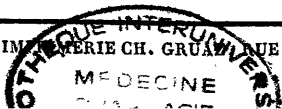

61^{me} ANNIVERSAIRE DU DOCTORAT DU FONDATEUR DE L'HOMŒOPATHIE.

Le 10 août 1840 a été célébré cette année, comme les précédentes, dans les vastes salons de Hahnemann, et comme les années précédentes, le vénérable réformateur y a été fêté par les représentants des différentes contrées de l'Europe : Espagnols, Italiens, Allemands, Hongrois, Bohémiens, Anglais, Belges, témoignaient de la propagation universelle de la nouvelle doctrine médicale et de la gratitude du monde envers son fondateur, et donnaient un air particulier de cosmopolitisme à cette réunion ; on y entendait parler toutes les langues d'Europe. Si ce n'eût été l'urbanité exquise de la maîtresse de la maison, on n'aurait pas pu croire que l'on était plutôt à Paris que dans toute autre capitale. Nous avons cependant remarqué avec peine un certain air de froideur dans la réunion, dont nous avons cru reconnaître la cause dans de tristes divisions parmi les homœopathes de Paris, d'autant plus tristes que ces divisions ne dépendent pas, comme en Allemagne, de différences de doctrine, mais de considérations personnelles ; car tous adoptent avec conviction la sublime doctrine de l'*Organon*, et tous professent la plus haute estime et la plus grande vénération pour son illustre fondateur.

La fête s'est terminée par la lecture de quelques phrases en latin du Docteur Jahr et une ode italienne par le Docteur Calandra sur la circonstance. La composition de ce jeune homœopathe nouvellement arrivé à Paris pour s'y fixer, contient des strophes vraiment sublimes de style et d'idées relativement à la nouvelle doctrine et à son fondateur ; mais nous croyons devoir avertir son auteur qu'il doit se défier des rêveries hétéroclites du schvedemborgisme et de l'Apocalypse qu'il semble avoir adoptées.

C. CROSERIO.



BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

NOUVELLE SÉRIE.

TOME SIXIÈME.

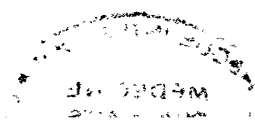
PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABR. CHERBULIEZ et C^e, LIBRAIRES.





TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME SIXIÈME.

	Pages.
NUX VOMICA. Suite du tome 5	1, 65, 113
Matériaux pour la Pharmacodynamique; <i>coffea, col- chicum, conium, cuprum, digitalis, drosera, dulca- mara</i>	22, 86, 126, 242, 275
<i>Helianthus annuus</i>	360
Cas d'épilepsie, par le D ^r LIUZZI	12
Observations pratiques de REISIG et GASPARY	99
— du D ^r DUPLAT	104
— du D ^r FIELITZ; <i>lachesis, psoricum, sulfur</i>	141
— du D ^r CONVERS	197
Coup-d'œil sur l'histoire de l'homœop. par RUMMEL	150, 211
Société homœopathique lémanienne.	151
Cure de fracture compliquée	333
L'homœopathie et le magnétisme, par le D ^r PERRUSSEL	252
CORRESPONDANCE. Machines du D ^r MURE	47
— Statistique de la Sicile, par le même.	270
— Questions du D ^r TORNERI	310, 328
— Lettre du D ^r CALANDRA	368
VARIÉTÉS.	64, 111
Observations sur HAHNEMANN, par le D ^r DEVERGIE	370
ANNONCES. Guérison de verrues	56
Notices élémentaires, par JAHR	58
<i>Annuaire d'homœopathie</i>	273
<i>Risposta</i> , etc., par le D ^r POETI	274
<i>Delle cagioni</i> , etc., par le même	391
<i>Essai sur l'étiologie des maladies chroniques</i> , par le Doc- teur JAISSY	320
<i>Osservazioni</i> , par le D ^r LIUZZI	322

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

**De l'emploi de NUX VOMICA dans les maladies,
d'après les expériences du D^r F. HARTMANN.**

(Suite de T. V, p. 321.)

Dans les *affections asthmiques*, *nux* est très-efficace; c'est ce qu'ont observé les allopathes, et la raison pour laquelle ils le recommandent dans l'*asthme convulsif*, la *dyspnée* et la *toux suffocante*. On ne le trouve indiqué dans les thérapeutiques que contre la *coqueluche*, encore ne l'est-il que comme un remède de peu de valeur. Combien de maladies diverses ne se pressent pas confusément dans les thérapeutiques sous le seul nom de *asthma seniorum, convulsivum, spasticum*! La division en *asthma siccum* et *humidum*; en *asthma pituitosum, purulentum, arthriticum*, est une faible compensation pour la brièveté avec laquelle le groupe de symptômes se trouve exposé.

Dans la crampe de poitrine pure, confirmée, ne

provenant en général que de l'impressionnabilité altérée des nerfs thoraciques, *nux* n'est pas toujours applicable, et même dans celle qui dépend de causes correspondantes à *nux*, cette substance ne se trouvera pas même toujours suffisante ; il faudra de plus employer divers intermédiaires, parce que le mal change souvent de caractère. Mais si *nux* se trouve être le spécifique correspondant, il faudra, même quand le mal paraît entièrement dissipé, administrer plusieurs doses par intervalles de plus en plus éloignés.

Nux est le plus souvent indiqué quand le mal atteint des hystériques ou des hypocondriaques ; dans une aggravation locale de l'impressionnabilité des poumons et des bronches, précédée d'affections inflammatoires à ces organes, cette substance ne peut nullement s'appliquer.

Dans l'*hydrothorax* et la *phthisie pulmonaire*, il ne se manifeste guère au commencement de la maladie une crampe thoracique, proprement dite, mais d'ordinaire serrement et oppression de poitrine, et ce symptôme isolé, qui n'est à considérer que comme mal secondaire, ne peut point requérir de remède propre pour sa cure, celle-ci ne pouvant être que momentanée, si le remède ne correspond parfaitement à l'ensemble du mal. L'*hydrothorax*, ainsi que la *phthisie pulmonaire*, est, d'après les pathologies ordinaires, une forme morbide particulière et indépendante, qui veut aussi un traitement spécial, où, le mal principal une fois dissipé, les symptômes secon-

daires doivent l'être aussi. Il est certain que *nux* est efficace dans les *affections asthmatiques*, mais il est tout-à-fait déplacé dans celles qui proviennent d'*hydrothorax* et de *phthisie pulmonaire*, ce dont j'ai eu de fréquentes preuves.

Nux n'est point indiqué dans l'*asthma humidum*, parce que la toux expectorante n'est que l'action curative du remède.

Le vrai spasme thoracique, proprement dit, n'est jamais diminué, ou même entièrement dissipé, dans ses accès, en changeant le corps de position; et ce n'est que dans celui où, en se tournant du côté opposé, ou sur le dos, ou en se mettant au lit sur son séant, ou en quittant le lit, ou en se couchant, les spasmes asthmatiques sont diminués, que *nux* se montre efficace, ainsi que dans les accidents thoraciques crampoïdes, provoqués la nuit par des rêves anxieux et inquiétants, tels que nous en rencontrons fréquemment chez les personnes affectées à la rate, au foie et dans le système de la veine-porte, chez les sujets mélancoliques, de tempérament atrabilaire, chez les hypocondriaques; de plus, là où il y a sensation de justesse dans les vêtements, dont la poitrine et l'abdomen sembleraient étreints, ainsi que cela a souvent lieu dans les congestions hémorrhoidales. De plus, je classerai encore ici les accidents provenus *per consensum* dans la crampe gastrique, dont le remède est souvent *nux*, si cette substance correspond à l'ensemble des symptômes. Ainsi, dans les crampes thoraciques, accompagnées de tels symptô-

mes caractéristiques indiqués plus haut, *nux* se montrera d'ordinaire un remède spécifique.

En traitant les affections asthmatiques, j'ai d'abord mentionné la *coqueluche*, contre laquelle *nux* a été vanté par les allopathes; j'en dirai encore un mot. *Jamais* cette substance n'est applicable dans la *coqueluche confirmée*; elle l'est, au contraire, dans sa première phase, la *coqueluche catarrhale*. Ici, *nux* s'emploie parfois fort à propos, comme remède prophylactique, en ce qu'il ne laisse pas arriver le mal jusqu'au *stade convulsif*; mais ce n'est pas le seul moyen propre à calmer le *stadium catarrhale* dans ses commencements; il y en a encore d'autres applicables, selon la diversité des symptômes, dans la première période de la *coqueluche*, dont je me réserve de parler, en les traitant chacun à part.

Les phénomènes consignés dans les pathologies sous le nom d'*hypocondrie* et d'*hystérie*, se retrouvent, quoique très-variés, plus ou moins les mêmes dans le répertoire des symptômes de *nux*; aussi cette substance est-elle recommandée à juste titre contre cette maladie dans les matières médicales.

Les diverses altérations du système nerveux, manifestées dans le dérangement morbide du sentiment universel, par la lassitude, le relâchement, des sensations douloureuses, la lourdeur et l'embarras de la tête, ou des céphalalgies accompagnées de forte traction..., *nux* en retrace si bien l'idéal dans les essais

sur un corps sain, qu'on ne peut manquer de reconnaître cette ressemblance frappante; le *clavus hypocondriacus*, que les docteurs de l'ancienne école voient retrancher à regret dans cette maladie, puisqu'il en est un des signes caractéristiques, se trouve si bien dépeint au symptôme 76, qu'il suffit à lui seul pour faire juger de l'action puissante de *nux* dans une si haute impressionnabilité des nerfs, manifestée dans les affections hypocondriaques. Dans l'ensemble de ses symptômes se retracent d'une manière tout aussi frappante les diverses aberrations et sensations anormales des organes sensuels, l'impressionnabilité morbidement altérée des organes génitaux, celle, tantôt trop exaltée, tantôt trop déprimée, des facultés intellectuelles et du caractère. Mais nous retrouvons surtout dans *nux*, indiquées avec la plus grande précision, les subversions des fonctions du système reproductif, souvent très-saillantes dans les premiers types de l'*hypocondrie*, et souvent susceptibles d'être envisagées comme *momentum* de cette maladie.

Par l'observation des divers effets de *nux* sur l'organisme humain en état de santé, on voit que la fibre musculaire obtient par l'action primitive directe de cette substance une mobilité toute particulière, et que le système sensitif s'élève morbidement jusqu'à une espèce d'ivresse, accompagnée de pusillanimité et de frayeurs faciles. La cause de mouvements convulsifs sous-cutanés dans les extrémités et les muscles abdominaux, ainsi que les affections crampoïdes

et convulsions, dépend encore de l'effet primitif. Par cette action continue sur la fibre musculaire, l'irritabilité semble s'épuiser, ce dont la transition à l'effet secondaire opère dans cette dernière une atténuation et un relâchement manifestés dans les fonctions vitales, animales et naturelles (v. HAHNEMANN). On voit par ces observations, fruits de l'expérience, que *nux* produit un accès semblable aux paroxysmes de l'*hystérie* et de l'*hypocondrie*.

Il nous reste encore à examiner dans quelles espèces d'*hypocondrie nux* est, selon les préceptes de l'ancienne école, applicable, si c'est dans l'*hypocondrie matérielle* ou dans l'*immatérielle*. On sait que la première est toujours précédée de signes d'un état morbide de l'abdomen ; mais ce qui est remarquable, c'est que ces altérations morbides des organes abdominaux, tantôt produites par des habitudes trop sédentaires, avec compression de l'abdomen, défaut de mouvement..., tantôt par l'usage de boissons irritantes et échauffantes, soient pour la plupart telles que nous les trouvons dans la table des symptômes de *nux*, aux rubriques des affections morbides de l'abdomen. Mais plus l'*hypocondrie* se confirme, plus aussi ces maux se dissipent partiellement, ou s'atténuent du moins de telle sorte, que la malade y fait moins attention, parce que les symptômes caractéristiques de l'*hypocondrie* sont plus saillants. Au commencement de la cure, les affections abdominales reparaissent communément, aussi le malade se sent-il plus mal ; mais cela n'est qu'une simple excitation de peu de

durée, causée par le choix judicieux du moyen homœopathique. — Or, *nux vomica*, spécifique contre quelques espèces d'*hypocondria cum materia*, n'est point pour cela inapplicable à l'*immatérielle*, mais comme moyen y correspondant *moins souvent*. Les *momenta* et symptômes caractéristiques sont ce qui doit nous guider au remède spécifique. J'appellerai encore l'attention du lecteur sur une couple d'espèces d'*hypocondrie*, où *nux* ne peut nullement s'appliquer; c'est dans celle qui provient d'onanie ou de l'abus du coït, où *china* et *staphisagria* sont prescrits tous les deux; et dans cette espèce plus grave de l'hypocondrie, rencontrée parfois chez les (hommes) célibataires de mœurs sévères, et à laquelle *conium maculat.* correspond admirablement. L'une et l'autre doivent être classées dans l'*hypocondrie immatérielle*, et veulent, ainsi que me l'a démontré l'expérience, un traitement tout différent de celui des autres.

De ce que je viens de dire sur l'*hypocondrie*, il suit que *nux* est de même un curatif applicable aux *accès hystériques*, et notamment dans quelques variétés de l'*hystérie matérielle*. L'*hystérie* provient souvent d'une irritabilité exaltée du système génital, tantôt amenée par des affections antécédentes de ces organes, tantôt par la délicatesse du système nerveux et son exaltation causée par une imagination trop vive, dont la sensibilité, augmentée dans la sphère productive, dégénère souvent en *hysteria libidinosa* et en *nymphomanie*; celles-ci requièrent,

selon les causes et les symptômes existants, tantôt *platina*, tantôt *thuja*, *hyoscyam.*, ou autres remèdes, pour être ramenées à l'état de santé.

L'*épilepsie* appartient aussi à la classe de maladies nerveuses chroniques, mentionnées dans les matières médicales comme un mal curable par *nux*.

Il y a environ trente ans que HAHNEMANN disait, dans un article du journal de Hufeland : *Essai sur un nouveau principe tendant à découvrir les vertus curatives des substances médicinales...*, en parlant de *nux* : « Sa tendance à provoquer d'abord par une action directe la contractibilité des muscles et les mouvements convulsifs, puis à atténuer celle-ci le plus possible dans son effet secondaire, décèle tant d'analogie avec l'épilepsie, qu'on pourrait juger par cela seul, lors même que l'expérience ne nous l'eût déjà suffisamment démontré, qu'elle est propre à guérir cette maladie. » Et pourtant HAHNEMANN ne se trouvait pas alors aussi près de cette grande et importante vérité, qu'il fut le premier à reconnaître et à proclamer, qu'il l'est maintenant, ayant fait depuis lors des essais plus complets touchant les effets des médicaments sur le corps humain en état de santé. Et eussions nous simplement présumé l'efficacité de *nux* dans les accès épileptiques, notre conjecture serait changée en certitude, après avoir parcouru avec attention et comparé les nombreux symptômes de ce remède avec les signes caractéristiques de l'épilepsie qui y sont analogues.

Il est vrai que dans cette maladie la cause importe fort ; et quoique les signes morbides, manifestés dans le *stadium prodromorum* et *convulsivum*, soient souvent figurés d'une manière frappante dans la table des symptômes de *nux*, cette substance ne peut être regardée comme curatif spécifique que dans fort peu de cas, et comme fort bon intermédiaire dans d'autres plus nombreux. Eu égard au tempérament, elle est applicable dans les cas où l'*épilepsie* atteint un sujet phlegmatique-cholérique, d'un esprit sournois, malin et colère ; elle l'est beaucoup moins à l'égard d'une constitution physique, impressionnable et délicate. Je ne l'ai jamais trouvée propre aux accès épileptiques de l'enfance. — Ceux qui proviennent de passions violentes, telles qu'effroi, colère, chagrin, dépit, joie, crainte..., excluent l'application de *nux* ; c'est alors *opium*, *ignatia*, *chamomilla*, *coffea*..., qui s'y montrent efficaces, selon la passion d'où procède le mal. Si des fièvres, des inflammations d'organes nerveux, des exanthèmes aigus sont les causes occasionnelles, *nux* ne pourra être le curatif approprié à l'*épilepsie* provoquée par ces maux, qu'autant qu'il couvrira tout-à-fait l'ensemble des symptômes présents, ou du moins les plus caractéristiques.

Nux ne serait point du tout déplacé après les pertes de sang ou de sucs, que ces dernières proviennent d'onanie, d'excès d'amour, ou de diarrhées continues..., aggravant à un haut degré la réceptivité du système nerveux, dont les suites sont des accès épi-

leptiques; il faut alors ramener d'abord le corps par le spécifique correspondant (ce sur quoi je me suis énoncé amplement en traitant la crampe d'estomac) à son état normal, le symptôme se trouvant alors souvent dissipé de même par ce procédé.

L'*épilepsie* provenant d'ivrognerie ou d'une fréquente ivresse, trouve dans *nux* un curatif convenable.

Si l'hystérie, portée à un haut degré, entraîne à sa suite des accès épileptiques, on comprendra sans peine que, souvent efficace dans les affections hystériques, il ne peut manquer d'être applicable ici; il en est ainsi de celle que causent la goutte et le rhumatisme.

Nux se montre aussi très-efficace dans les cas où l'*épilepsie* provient de crudités, d'acrimonie dans les organes digestifs, de vers dans le rectum...; de plus, dans l'*épilepsie matérielle*.

Cette maladie est une des plus difficiles à traiter, et de celles dont le praticien peut le moins se promettre un heureux résultat, surtout quand elle prend la forme des paroxysmes éloignés. Les malades voudraient bien, il est vrai, être libérés de ce mal, mais sans s'astreindre à un régime diététique souvent de longue durée; dans les intervalles libres de paroxysmes, où ils ne remarquent souvent rien de morbide en eux, ils croient ne pas contrevenir à l'action du remède en agissant d'une manière diamétralement opposée aux prescriptions du médecin, et cet oubli, ils le taisent encore, ne le croyant nullement préju-

diciable. Comment le médecin peut-il alors s'en rapporter exactement à l'effet pur du remède administré ? Un autre motif qui fait que le médecin obtient rarement un heureux résultat, c'est qu'il faut attendre l'effet du remède jusqu'à l'accès prochain, pour voir si son influence sur le mal a été salutaire ou nuisible, et opposer ensuite au présent accès un moyen mieux approprié, par quoi la cure est nécessairement prolongée. Un troisième motif, c'est que, si les paroxismes sont plus distants les uns des autres qu'avant de commencer la cure, et qu'on puisse en conclure avoir trouvé le vrai spécifique du mal, on donne des doses toujours plus petites et à des intervalles plus éloignés, jusqu'à ce que toute trace de la précédente irritabilité morbide ait disparu ; mais les malades attendent rarement que le médecin leur ait assuré la guérison de leur mal ; ils se croient guéris avant que la disposition au mal soit radicalement détruite. Tout cela fait comprendre pourquoi nous réussissons si rarement à bien traiter cette maladie. Il n'y a que fort peu d'*épilepsies* qui se guérissent par un seul remède et une seule dose ; de ce nombre sont celles qu'on sait encore récentes, et celles qui dérivent d'affections morales passagères ; voilà les cas où réussit le médecin. Toutes les autres, déjà fort invétérées, où il faut appliquer plusieurs doses d'un remède, ou même plusieurs remèdes, n'offriront guère d'heureux résultats en médecine, parce que, ou l'indocilité à suivre le régime prescrit et l'impatience du malade, ou la forte quotité et la trop grande fré-

quence des doses du *même* remède, ou le changement trop fréquent des remèdes avant un nouveau paroxysme, causent des perturbations, même de la part du médecin.

(*La suite au numéro prochain.*)

**Cas d'épilepsie guéris par le D^r Innocent LIUZZI,
à Rome.**

Parmi les cas d'épilepsie, traités avec succès par l'homœopathie, qui font la gloire de ce nouveau système, et dont, à cause de la gravité de caractère, ou la singularité des symptômes, la méthode dominante de médecine désespérait, je crois devoir en mentionner plus particulièrement deux : l'un regarde la signora *Marie Scolastica*, noble dame romaine, de la famille Orsini, retirée au monastère de Saint-Silvestre, *in capite*, en cette cité sainte; l'autre concerne *Alexandrine Tiberti*.

Je commencerai par le premier, comme étant celui dont les symptômes extraordinaires, étonnants et terribles ne purent être maîtrisés par les plus puissants moyens de l'allopathie, qui séquestra pendant plus de neuf ans cette illustre religieuse, sensible et d'une bonne complexion, en la rendant inepte à tout ; mais il faut dire que, dès son enfance, elle avait été affligée des tristes effets d'une psore confirmée, puis, dans sa

jeunesse, d'une fièvre périodique, longue et obstinée, contre laquelle elle prit plus de dix livres de quinaquina.

Ce ne fut qu'à la fin de sa vingt-troisième année que se manifesta réellement cette cruelle épilepsie, développée à la suite d'un fort gastricisme putride nerveux qui, après l'avoir tourmentée par ses paroxismes, lui laissa des spasmes, bientôt changés en véritables accès épileptiques, dont les attaques se répétaient neuf, douze, quatorze fois et plus en vingt-quatre heures.

La durée de chaque accès fut d'abord de deux à trois heures, et parfois d'une demi-journée entière, puis elle diminua; mais l'un des symptômes les plus marquants de ces convulsions, étaient des sueurs copieuses, extraordinaires, qui trempaient entièrement les matelas, perçaient le lit, et obligeaient les charitables servantes à mettre des vases dessous; phénomène étrange, qui se répéta avec la même intensité pendant tout le cours de cette longue maladie.

Dès les premiers indices de ces spasmes, on ne négligea aucun des médicaments réputés antispasmodiques; et tout ce que le système allopathique pouvait vanter d'efficace contre de tels maux, tout ce qui fut mis en œuvre par maint habile docteur, resta vain et infructueux; le mal continua sans aucune rémission, conservant toujours sa forme et son caractère épileptiques, et tourmentant surtout cette infortunée pendant la nuit, de sorte que les dignes sœurs et leur pieuse mère, M^{me} l'abbesse Moroni, ne pouvaient se

rappeler que la patiente eût passé une nuit tranquille, ou eût jamais été exempte de spasmes durant sa maladie.

L'état morbide ne se borna pas aux seules convulsions, mais celles-ci amenèrent insensiblement chez la patiente affligée un état anormal de toutes les fonctions, savoir : suppression des menstrues, déformation des extrémités inférieures, agitation extrême dans le tube intestinal, prostration totale des forces....; alors, découragée de ce que les secours de la médecine ordinaire ne lui procuraient aucun soulagement, et de ce que les médecins eux-mêmes ne la visitaient que pour observer les anomalies et métamorphoses extraordinaires du mal, elle fut atteinte d'hypocondrie, et excita tellement la commisération des bonnes sœurs, que celles-ci, pour ne point la perdre, et étonnées de la renommée toujours croissante de l'homœopathie, voulurent la soumettre à ce nouveau système curatif. Je fus donc appelé, et la visitai le 20 octobre 1836, son état était le suivant :

Elle sentait sa tête lui manquer et être comme vide, éprouvait des tiraillements douloureux à l'occiput, plus sensible au toucher, des sensations d'une douleur poignante dans les oreilles, d'où l'on voyait découler par intervalles une humeur purulente, accompagnée d'une éruption de boutons aux deux conduits auditifs, et qui disparaissait et se reproduisait bientôt après. La face était tuméfiée et de couleur terreuse, les yeux enfoncés et cernés, la bouche mauvaise, la langue blanche et colorée sur les bords ; de plus, re-

lâchement de la luette, soif inextinguible, oppression aux précords, battements de cœur fort accélérés au moindre mouvement, toux convulsive, calmée tous les matins, constipation invincible, résistant au drastique le plus actif, indurations considérables, invétérées dans tout l'abdomen, surtout à la région iliaque droite, assez sensible au toucher. La douleur continue et aiguë dans cette même partie, s'irradiait fort avant dans le corps, et, souvent exacerbée, réveillait les convulsions. Les menstrues étaient supprimées, les urines rares, la contraction des extrémités inférieures, et la raideur douloureuse de tous leurs muscles, si fortes, que la jambe droite en était raccourcie, et la patiente empêchée par cela même de marcher librement. L'œdème des pieds était peu considérable, le pouls faible et variable, appétit nul, aversion pour les aliments, extrême abattement des facultés vitales.

Puis la scène prenait un aspect plus affligeant et plus tragique, quand la patiente venait à être assaillie par les convulsions, car elle effrayait les assistants. D'abord elle éprouvait une sensation tractive de dehors en dedans, les yeux, la langue et toutes les autres parties de l'économie animale lui paraissant se contracter; il s'y joignait encore confusion dans la tête, obscurcissement de la vue, constriction de la gorge, comme si on l'étranglait avec la main; puis, survenait la perte absolue des sens internes et externes; la face était bouffie, enflammée, contrefaite et monstrueuse, les yeux se fermaient, la bouche s'ouvrait

ou se serrait avec force, et la malheureuse paraissait suffoquée ; le claquement et le grincement des dents étaient souvent de nature à les briser ; aussi se trouve-t-elle privée de la plupart, notamment des canines et des incisives. Elle ressentait alors de fortes secousses et de violents battements irréguliers dans tous les membres, accompagnés de brusques conversions du corps ; les contractions et contorsions étaient telles, que les pieds se renversaient inopinément, et que les orteils venaient prendre la place des talons, ou *vice versa* ; le vêtement lacé sur sa poitrine l'angoissait et rendait sa respiration courte et bruyante ; le mouvement du cœur et de toutes les artères était accéléré, la peau d'une teinte rouge et disposée à la transpiration ; de temps à autre, cette malheureuse poussait des hurlements forts et plaintifs.

Cet état digne de compassion, dont la durée variait, se prolongeait parfois durant huit heures, et l'on remarquait qu'une toux aiguë et impétueuse, de cinq à six minutes, des sueurs copieuses et extraordinaires, ainsi qu'un soupir fort et très-prolongé, annonçaient presque toujours la cessation de l'état convulsif.

Revenue à elle-même, l'affaiblissement de ses forces était tel, qu'elle ne pouvait proférer une seule parole ; trempée de sueur, elle se trouvait en proie à une soif ardente et inextinguible ; de plus, obligée de garder la position qu'elle observait depuis un quart d'heure, à moins de se voir de nouveau assaillie par les convulsions.

Soumise alors au traitement homœopathique, elle

ne tarda pas à en éprouver les étonnants effets, car, avant le quarantième jour, les accès épileptiques étaient entièrement disparus avec les sueurs désordonnées ; tous les autres symptômes s'évanouirent de même graduellement ; le troisième mois, la malade se trouva rendue à une santé parfaite, donnant par là aux sœurs un extrême contentement, et étonnant ceux qui l'avaient connue précédemment.

Le médicament que je trouvai mieux que tout autre approprié au cas, fut l'*atropa belladonna*, et ce, par l'analogie de ses effets pathogénétiques avec la susdite forme morbide. Il lui en fut d'abord administré une dose de 4/30 par jour, alterné, vu la variabilité des symptômes, tantôt avec *aconitum* 3/30, tantôt avec *pulsatilla* 4/12, tantôt avec *hyoscyamus* 5/30, tantôt avec *chamomilla* 3/12, tantôt avec *opium* 1/2, et même avec *nux vomica* 4/30.

Dans les premiers jours de la cure, les accidents morbides augmentèrent de manière à faire succéder l'exacerbation homœopathique, proprement dite ; tellement, que le premier jour les accès épileptiques furent au nombre de dix-huit, dont sept eurent lieu la nuit ; le troisième jour, la douleur de la région iliaque droite devint aiguë et insupportable ; mais le cinquième, il survint un vomissement de matières visqueuses, parmi lesquelles se trouvaient des parcelles de substance saline, dont l'une, plus grosse, ne fut expulsée qu'avec peine (1). La susdite dépravation d'estomac

(1) Cette substance me fut montrée. Elle excédait un demi-

dura environ un quart d'heure, et la malade retomba ensuite dans son premier état.

Cependant les intestins reprenaient leur activité, et le trentième jour ils se déchargèrent de matières copieuses, fort compactes, puis on vit diminuer les énormes indurations dont l'abdomen était farci, notamment celle de la région iliaque, ainsi que les douleurs aiguës de cette dernière.

Une telle amélioration marchant journellement de pair avec l'activité des autres fonctions, et les menstrues réapparaissant comme en premier lieu, l'affligée parvint à se tirer en ce peu de temps de cette longue et horrible maladie, dont la médecine désespérait.

Mais pour garantir à l'avenir cette dame des accès épileptiques, il fallait extirper jusqu'à la racine la condition psorique dont la totalité des humeurs était infectée; je jugeai donc indispensable de continuer le

gros, était fort blanche et de forme irrégulière; les cristallisations tout-à-fait semblables au nitrate de potasse, éprouvées par des réactifs chimiques convenables, ne produisirent que du sucre.

On trouve assez communément de semblables dépôts salins ou calcaires dans l'estomac et dans les autres viscères; ils sont souvent ou la cause essentielle de formes morbides, graves, ou les suites de longues maladies. L'anatomie pathologique nous présente là-dessus une multitude de faits; néanmoins il est étonnant de voir, dans le présent cas, un tel produit salin, de nature saccharine, se maintenir si pur et inaltéré, nonobstant le contact continu de tant de réactifs gastriques dans l'estomac.

traitement par *sulfur*. 4/12, *rhus radic.* 3/30, *carb. veget.* 4/15, *china* 3/15, *metall. alb.* 4/30, tous moyens correspondant fort bien au cas.

Maintenant, elle peut prendre part à tous les actes de la communauté religieuse, dont cette cruelle maladie l'éloignait depuis tant d'années.

L'autre cure fut entreprise en juillet 1836 sur *Alexandrine Tiberti*, camériste de M. le marquis don Philippe Sacripanti, lequel me fit appeler pour la traiter d'après le nouveau système de HAHNEMANN. Depuis plusieurs mois, elle était tourmentée de fortes convulsions épileptiques, âgée de 21 ans environ, d'une constitution bonne, mais délicate, et d'un tempérament nerveux. Ce mal était apparu, à ce qu'on assura, au sortir d'une maladie inflammatoire de la poitrine, et on l'attribuait aux copieuses déplétions pratiquées. Cependant, pour guérir cette dernière maladie, le mode suivi par les médecins fut d'user de fortes et fréquentes saignées, de diverses eaux calmantes, de l'action prolongée du quina et de la valériane : mode tout-à-fait contradictoire, comme chacun peut le voir ; aussi le mal ne fut ni détruit, ni atténué, et prit au contraire une marche périodique ; les convulsions se manifestèrent opiniâtement toutes les nuits vers les 2 heures, se prolongeant d'ordinaire jusqu'à 6 ou 8 heures ; elle observait à la région épigastrique une forte douleur qui, apparaissant au déclin de chaque jour, semblait être l'avant-coureur de l'accès, puisque la patiente avait coutume de dire que le mal montait de l'estomac à la tête, symptôme au-

quel les médecins donnent ordinairement le nom d'aura épileptique.

Le paroxysme se manifestait avec une telle véhémence que quatre ou cinq personnes suffisaient à peine pour contenir l'infortunée qui restait ainsi en proie à ces tourments pendant plusieurs heures. Je voulus être présent à l'un de ces accès convulsifs, et de l'ensemble des symptômes, j'inférai qu'ils tenaient beaucoup de l'*atropa belladonna* ; je la soumis alors à l'influence de ce médicament, administré à la dose homœopathique usitée 4/30, et il en advint ce qui suit :

Le premier jour du traitement, le 29 juillet 1836, il ne se manifesta ni la douleur accoutumée de la région gastrique, ni la moindre convulsion ; de sorte que depuis tant de mois, ce fut la première nuit tranquille.

Le second jour, elle eut diverses déjections alvines, sans douleurs à l'abdomen, ni convulsions, reprit de l'appétit, ce qui n'avait eu lieu de long-temps et dormit bien.

Le troisième jour, s'étant allée reposer après le dîner, on remarqua pendant son sommeil de fortes secousses convulsives, à la suite desquelles elle se leva l'air un peu troublé, éprouvant un malaise universel et notamment une sensation douloureuse dans l'estomac. De tels signes faisaient appréhender le développement de quelque accès convulsif, mais ils se dissipèrent à la promenade ; la nuit se passa assez bien, et il en fut de même les cinq jours suivants.

Cependant le neuvième jour, livrée à une inquiétude, la malade était d'une humeur très-susceptible, pronostic de l'accès convulsif qui eut en effet lieu le soir, à l'heure accoutumée, mais peu grave et de courte durée. Néanmoins, nous sommes fondés à croire que ce retour des convulsions peut être attribué à l'agitation du corps produite par l'approche des menstrues presque entièrement supprimées pendant plusieurs mois, dont la réapparition copieuse et salutaire eut lieu cette même nuit.

Le dimanche matin, je ne négligeai point de continuer l'usage admirable de la *belladonna* qui amena sans faute les convulsions quatre à cinq heures après. Celles-ci se manifestèrent d'abord sous la forme de syncope; mais une demi-heure après réapparut le vrai paroxysme convulsif, accompagné de symptômes plus notables encore : violents efforts des muscles, contorsions nouvelles et étonnantes, flexion de l'épine dorsale, telle que l'occiput s'en va toucher les talons. Cet état convulsif ayant duré environ trois heures, la patiente put alors se tranquilliser et reposer toute la nuit.

Du onzième jour au dix-septième, elle n'éprouva aucune incommodité, et une menstruation copieuse se prolongea durant plusieurs jours.

Dans la nuit du dix-huitième jour, revint un petit accès convulsif, d'environ une demi-heure.

Le dix-neuvième, elle tomba dans un sommeil sourd, ressemblant durant plusieurs heures à une

profonde léthargie qui passa néanmoins sans autre indice de mouvements épileptiques.

Dans la matinée du vingtième, je lui donnai *hyoscyamus* à la dose homœopathique 3/30, l'alternant par la suite avec *belladonna* jusqu'au trentième jour, et quoique les convulsions ne se manifestassent plus chaque jour, la malade était surprise, vers le soir, d'une sopeur plus ou moins profonde qui semblait avoir remplacé ces dernières ; je résolus alors de lui donner le matin du trente-cinquième jour une dose homœopathique d'*opium* 5/6, laquelle suffit pour éloigner une telle somnolence morbide. Alors toute espèce d'incommodité enlevée, la patiente recouvra sa santé première, dont elle jouit maintenant.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. V, p. 300.)

COFFEA CRUDA.

Le *café* ne peut, en raison de son emploi trop général comme boisson habituelle, déployer l'activité de forces qui lui est propre. Une infinité de cas, sinon dangereux, du moins très-fâcheux, trouvent une prompte amélioration dans le *café*, surtout, comme je l'ai éprouvé fréquemment, *une grande excitation des nerfs* pouvant se manifester à la suite d'une irri-

tation générale ou d'une crise locale, et principalement l'*odontalgie* et l'*insomnie* provenant d'une cause purement nerveuse. L'effet de ce végétal étant de fort courte durée, la répétition doit en être aussi très-fréquente. J'ai souvent trouvé trop faibles *coffea* 6, 2 et 3 dans des cas très en rapport avec ce remède; et quand je n'avais pas mon étui, une couple de cuillerées d'un café fort et froid n'agissaient pas trop fort et bien plus sûrement dans les cas qui y étaient propres.

Addition du Rédacteur.

L'action de *coffea cruda* ne saurait être considérée comme semblable à celle de *coffea tosta*; la première est sans contredit plus énergique; en voici un exemple :

Le Dr SCHRÖN a dissipé, avec une goutte *coff.* II, une insomnie qu'il considérait comme étant la conséquence de l'abus du café rôti, chez une femme déjà d'un certain âge, qui n'a pas cessé de faire usage de sa liqueur favorite, et qui, pourtant, dit le docteur, a continué dès-lors à jouir du sommeil.

Un médecin atteint de dureté d'ouïe à la fin d'un long traitement, s'administra *coff.* 3/3 trois doses de deux jours l'un pour une insomnie avec *surexcitation de l'imagination*; le sommeil revint, et le sixième jour après *coff.*, l'ouïe redevint bonne.

BÖNNINGHAUSEN enseigne que *coff.* est un spécifique contre les douleurs de dents pulsatives, surtout chez les personnes qui ne prennent pas de café; il

cite un cas où une dame, qui avait adopté le régime homœopathique, étant tourmentée à en devenir folle par une odontalgie pulsative, guérit en peu de minutes après avoir respiré le flacon de globules de *coff.* 6; l'irritation locale céda à l'olfaction d'*ignatia*.

On trouve dans les observations des praticiens un nombre de cas de succès de *coffea* contre des douleurs utérines exagérées pendant l'accouchement; ce paraît être alors un remède précieux, que je recommande aux accoucheurs.

Coffea n'est pas moins efficace contre les coliques utérines qui suivent l'accouchement.

Cette action sur l'organe utérin peut, jusqu'à un certain point, expliquer les douleurs menstruelles, presque toutes les filles et femmes, dans l'état de société, faisant un usage plus ou moins abondant et quotidien de *café* rôti. P.

COLCHICUM AUTUMNALE.

Dans le journal de Hufeland, 1836, le Dr BIERMANN, médecin de la cour, fait mention d'une trop forte dose de *inct. sem. colchici autumn.*, dont l'action, quant à notre étude, mérite d'être mise en relief, c'est-à-dire que 50 gouttes de ce remède produisirent une forte *lucidité de la vue avec affaiblissement des facultés intellectuelles*; le malade pouvait, peu après avoir lu, donner le sens de la phrase, mais ne pouvait en retrouver les mots.... Dans le répertoire de pharmacie, par Buchner, est rapporté un empoisonne-

ment par *tinct. sem. colchici*, où le patient mourut 39 heures après avoir pris à peine une once de ce remède, avec des symptômes de paralysie dans les intestins de l'abdomen, et passage de l'inflammation à la gangrène.

Addition du Rédacteur.

Colchicum 6 a été donné avec grand succès par SEIDEL dans un cas d'hydrothorax qui avait déjà un mois de durée; la dyspnée diminua beaucoup, toux plus rare, expectoration muqueuse, moindres douleurs thoraciques, urine plus abondante et sans douleur; forces augmentées, possibilité de marcher dans la chambre, meilleur appétit, sommeil paisible jusqu'à minuit. — Dix jours après fut donné *china*, puis encore huit jours après *helleb.*, qui termina la cure.

Colchicum 12 a été employé avec un succès complet par feu GUEYRARD dans un cas de prosopalgie qui offrait les symptômes suivants, particuliers à cette substance : accès de douleurs se dirigeant de la pommette à l'angle de la bouche, l'aile du nez, le palais et la base de la langue; convulsions des lèvres et des muscles de la face; tension, compression, meurtrissure, arrachement.

Le Dr PÉTROZ a fait entrer *colchicum* dans le traitement d'un rhumatisme aigu, où il avait déjà donné *acon.* et *bry.*; ses effets furent prompts sur la poitrine, les voies urinaires et les membres supérieurs; pour la première fois le malade goûta quelques heu-

res de sommeil pendant la nuit suivante; l'exacerbation de minuit à trois heures n'eut pas lieu; le lendemain, l'esprit n'était plus abattu, l'impatience et les craintes avaient cessé, le malade n'éprouvait plus la sensibilité douloureuse de tout le corps. P.

CONIUM MACULATUM.

Conium peut s'appeler à juste titre : panacée des vieillards, leur procurant dans bien des cas un grand soulagement contre les infirmités de l'âge. Les cas qui invitent surtout à l'usage du *conium* chez de vieux malades sont principalement :

1° L'*asthma senile* : oppression et respiration courte au moindre mouvement, avec serrement et toux sèche convulsive, lorsqu'un commencement d'hydrothorax n'en est pas la cause. Ici *conium* est un remède qu'aucun autre ne saurait remplacer; il procure le soulagement le plus évident, et peut amener amélioration complète de ces accès, si l'âge n'est pas trop avancé.

2° L'état auquel on ne peut assigner avec précision de nom pathologique, ne se manifestant que comme *faiblesse générale de vieillesse*, grande lassitude et prostration dans tout le corps, sans aucun symptôme prédominant dont ces cas pussent dériver temporairement. Ici les plus hautes dynamisations de notre remède sont en état de produire réaction; cependant, j'ai coutume, dans les maux opiniâtres des organes respiratoires du genre sus-énoncé, de faire prendre une ou deux fois par jour quelques gouttes d'une des

premières dynamisations de *conium* dans 2 drachmes *spir. vini*.

Dans l'été de 1835, régnait à Breslau une toux épidémique sèche convulsive presque sans expuition, ou seulement de mucus blanc en fort petite quantité. Dans cette épidémie j'ai appris à regarder *conium* comme un remède bienfaisant, capable presque à lui seul d'apporter une diminution sensible dans l'activité morbide des organes de la respiration.

Dans la *coqueluche* on ne peut le recommander que sur la fin du stade convulsif, seulement quand le vomissement n'a plus lieu pendant les accès de toux, que le ton de celle-ci n'est plus fort, et que, plus ou moins sèche, elle n'en tourmente pas moins les enfants ordinairement scrophuleux. *Conium* 4/30 a alors même rarement besoin d'être répété.

Dans l'*ophthalmie scrophuleuse*, il est moins salutaire contre l'inflammation que contre la *photophobie*, qui en est le symptôme important. Toutefois, une petite dose de *conium* 30 ou 18 fait plus de bien que l'instillation d'*extr. bell.* ou d'*hyosciam.*, dans l'œil, proposée par GRÆFE, parce que, à la cessation de l'action dilatante des pupilles produite par le remède narcotique, la photophobie doit être encore plus forte. *Conium* même opère peu ou point du tout pour diminuer l'inflammation.

Dans la *constipation* résultant de crampe et d'érythisme au rectum, *conium* l'a même emporté récemment sur *nux*. Il ne mérite pourtant pas cette réputation, quoique dans les maladies de l'abdomen

accompagnées des dispositions précitées, le choix, indiquant assez souvent *conium*, tend à faciliter d'une manière sensible le résultat de la cure. Son importance s'est encore mieux démontrée par la même raison dans de fréquentes épreintes pour l'expulsion d'une urine claire et pâle, dans de fréquentes pollutions chez des jeunes gens lascifs, ainsi que dans une *impotentia virilis* partielle.

Je dois surtout mentionner l'action souvent confirmée de ce remède pour remédier à d'anciennes distorsions et distensions des tissus membraneux et fibreux provenant de coups, chutes ou autres lésions externes. L'action la plus énergique s'en est manifestée sur jeune homme qui, à la suite de fortes congestions à la tête qui lui causaient un vertige subit, perdit l'équilibre en se penchant imprudemment hors de la croisée d'un 2^{me} étage, et tomba dans une cour pavée. Quelques mois s'étaient écoulés depuis cet accident, quand je fus appelé à donner mes soins à ce jeune homme si miraculeusement sauvé, aucun de ses médecins précédents n'ayant pu le délivrer d'une douleur très-vive au bas du dos et à la région sacrée, sur laquelle il croyait être tombé, et qui se faisait le plus sentir pendant le rire, l'éternuement et une respiration tant soit peu précipitée. *Arnica* et *rhus*, employés intérieurement et extérieurement, restèrent sans effet; depuis l'usage de *conium* (6 p. d. gtt. j, 2 à 3 poudres par jour), cette douleur s'est améliorée avec une promptitude étonnante, et est réduite en ce moment à ne laisser que de légères

traces, qui s'effaceront même probablement en continuant ce remède.

Addition du Rédacteur.

Un grand nombre d'observations publiées contiennent l'emploi de *conium*; je vais relater celles où ce remède a produit un effet décisif, soit qu'il ait été donné seul, soit que les suites en aient été promptes et remarquables.

C'est surtout dans les affections des bronches que l'on s'en sert avec le plus de succès. Je l'ai expérimenté maintes fois, trop souvent pour que je puisse aller à la recherche des cas dans mes cartons; mais j'affirme avoir eu fort à m'en louer contre les toux opiniâtres, qui avaient résisté à *acon.*, *pulsat.*, *nux*, etc.

Dans une violente toux sèche, dont l'accès se terminait par des vomissements, et qui affaiblissait beaucoup une jeune fille de 11 ans, une seule dose *con.* 5/30, donnée par NG., le matin à jeun, suffit pour guérir. Par précaution, la dose fut répétée le lendemain.

Une jeune fille de 16 ans souffrait, depuis deux mois, d'une toux titillatoire sèche qui lui laissait rarement quelque repos, et qui était toujours jointe à une grande oppression et à des symptômes de fièvre le soir. *Conium* 2/24 opéra, en quatre jours, une amélioration importante, mais la guérison n'avançant plus, au neuvième jour, on lui fit prendre une seconde dose. Au bout de quelques jours, le mieux

était de nouveau sensible, et une troisième dose suffit pour amener guérison complète.

Conium a été donné avec succès sur la fin de la *coqueluche*, où il avait été précédé par *bell.* et *cina*; mais ce succès n'est pas chose constante, et il convient de faire la recherche exacte des cas où il se rencontre et de ceux où ce remède reste inefficace. Ainsi WEGEL a donné vainement *conium* 11/30 au 8^e jour d'une toux convulsive plus forte la nuit; *veratr.* fut aussi inutile (quid mirum? *Réd.*). L'enfant étant couvert de boutons psoriques puriants, *sulf.* 2/30 deux doses firent disparaître tous les symptômes. (Il eût été d'une bonne pratique homœopathique de commencer par ce dernier remède. *Réd.*)

SCHROEN dit que *conium* dans ce cas n'a rien produit là où il lui paraissait indiqué.

HARTMANN a observé que dans la grippe la toux spasmodique accompagnée de vomissements de glaires n'était jamais mieux combattue que par *conium*.

On ne trouve dans les nombreuses observations de traitement de phthisie rien qui donne le droit d'attribuer une action particulière à *conium* dans cette maladie, bien qu'un grand nombre de médecins l'aient fait entrer comme intermédiaire utile dans leur thérapie.

Que faut-il conclure de l'observation suivante donnée comme exemple de guérison de rhumatisme?

Un homme de 48 ans éprouvait, depuis deux ans, tension, déchirements avec enflure et raideur dans la gorge et la nuque, tintement et chant dans les oreilles;

oppression de la poitrine, toux sèche, plus forte la nuit, avec émission involontaire de l'urine pendant les quintes. Le mal s'exacerbait l'hiver et par le mauvais temps. *Con.* 3, le 18, et *arsen.* 30, le 25, le guérissent d'une manière durable.

GUEYRARD a obtenu plein succès dans le cas suivant :

Une dame de 30 ans, faible, maigre, malade depuis douze jours, crut pouvoir se traiter elle-même, pour le mal suivant : face rouge, surtout aux pommettes ; la rougeur augmente pendant *la toux* et la conjonctive s'injecte ; faiblesse, envie de vomir, langue saburrale, épigastralgie ; les secousses de la toux irritent l'estomac ; respiration difficile, dyspnée nocturne ; fièvre modérée, peau moite, urine foncée. Le 4, *conium* 2/30 ; le 5, amélioration prononcée sans aggravation préalable ; le 6, paroxysme fébrile le soir, avec frisson et soif, mal de tête, diminution de la toux ; le 7, pas de fièvre ; les jours suivants, guérison graduelle puis totale.

WEIGEL rapporte ce qui suit : Une demoiselle de 22 ans avait eu une pleuro-pneumonie dont il lui était resté une toux sèche qui la tourmentait jour et nuit, accompagnée de vomissements après ses repas. *Ipecacuanha* 2/3 ne fit cesser que les vomissements ; *china* 2/30 améliora l'état général pendant trois jours. *Conium* 2/30 fit faire de tels progrès à la guérison que deux nouvelles doses *conium* à huit jours de distance suffirent pour la rétablir parfaitement.

A la fin du traitement d'un *croup*, quelques accès

de toux déterminèrent KIRSCH à donner *conium* 30 gtt. Quatre ou cinq jours après, tout le corps de l'enfant se couvrit d'un exanthème psoriforme, soit de pustules pruriteuses. — Nous avons vu cet exanthème se montrer plusieurs fois à la suite de ce remède.

Conium est très-favorablement applicable aux affections des yeux, conformément aux symptômes 12, 13, 14, 15, 25—37.

SCHWARZE, appelé pour une photophobie scrophuleuse intense, durant depuis quatre mois, chez un enfant de 7 ans, à laquelle on avait vainement administré une foule de remèdes, lui donna *nux* 10, qui, dès le 5^e jour, amena une amélioration sensible qui dura jusqu'au 13^e. L'œil droit ne pouvant encore alors supporter la lumière, il donna *conium* 10 une goutte; six jours après l'enfant était guéri.

Ce cas est beau sans doute; il serait à désirer qu'on le vit se répéter souvent; j'ai aussi employé *conium* avec succès dans les ophthalmies chroniques, mais je n'ai pas eu le bonheur de lui voir produire une guérison complète.

SCHWARZE, après le traitement d'une ophthalmie scrophuleuse, ayant encore à combattre le spasme des paupières qui ne pouvaient s'ouvrir, vit ce symptôme diminuer sous l'influence de *conium*, mais la guérison ne succéda qu'à *silic*.

THORER, après avoir traité pendant deux ans une ophthalmie scrophuleuse par les antipsoriques, ne surmonta la photophobie qu'au moyen de *conium* 30,

deux gouttes dans une demi-once d'eau distillée. Voici ce qu'à cet égard dit très-judicieusement KHORRE : « La photophobie est le plus souvent un symptôme d'ophtalmie scrofuleuse; cependant, c'est assez fréquemment aussi un symptôme purement nerveux, sans participation du système vasculaire. Dans le premier cas, elle n'est pas toujours en rapport avec la violence de l'inflammation, car on trouve, d'un côté, une ophtalmie scrofuleuse considérable avec ulcères de la cornée, tandis que la photophobie est modérée, et d'un autre, une violente photophobie avec une rougeur très-peu considérable de l'œil. Dans le dernier cas, j'ai souvent rencontré la photophobie la plus violente, accompagnée de spasmes des paupières. Les paupières ne se séparaient qu'avec les plus grands efforts; il s'échappait de l'œil un torrent de larmes, mais la cornée et la sclérotique ne présentaient aucune trace d'inflammation. Les paupières, quand on ne réussit pas à les ouvrir, donnent un moyen certain de juger de l'état de l'œil. Si elles n'offrent rien de morbide, d'inflammatoire, on peut être sûr que l'œil est exempt aussi d'inflammation. Dans quelques ophtalmies scrofuleuses violentes, les paupières sont toujours aussi plus ou moins enflées sur les bords, rouges, brûlantes, et entre les cils se trouve une mucosité purulente sèche. Mais ordinairement la photophobie scrofuleuse se trouve jointe à une teinte rougeâtre pâle du globe de l'œil qui entoure la cornée comme un bourrelet étroit, ou bien l'on n'aper-

çoit que quelques vaisseaux injectés qui parcourent la conjonctive du bulbe. »

« L'effet de *conium* dans de pareils cas est aussi sûr que rapide. Je l'administrerais ordinairement à doses répétées, une goutte entière ou une fraction de goutte de la teinture-mère. Plusieurs fois j'ai remarqué, après l'administration du remède, un exanthème croûteux, humide, à la tête et à la face, avec disparition de la photophobie. Quand l'inflammation prédominait, que la photophobie n'était qu'un symptôme subordonné, *calcar.*, *graph.*, *lycopod*, etc. étaient toujours les principaux remèdes. »

« *Conium* ne préserve pas des récidives de la photophobie scrofuleuse. »

Dans un traitement fort long dirigé par RÜCKERT contre certains accidents nerveux, et en particulier prosopalgiques, que produisait et entretenait une induration locale du sein chez une fille de 30 ans, qui subit plusieurs fois l'extirpation, laquelle opération paraissait ramener les spasmes, *conium* a manifesté une activité admirable pour calmer la douleur, les spasmes et l'impressionnabilité anormale de la malade.

RAU, appelé pour une femme de 22 ans, atteinte d'une sorte d'aliénation mentale aiguë, à la suite de violents maux de tête, après avoir donné avec succès *acon.* et *bell.*, combattit d'une manière miraculeuse avec *conium* l'état suivant. La malade était comme endormie, se plaignait d'embarras dans la tête et de brisure générale; après plusieurs selles li-

guides fétides, elle avait l'air misérable, pâle, la face enflée; elle sommeillait beaucoup, avec respiration profonde et anxieuse, comme si elle était tourmentée par des rêves; grincement continu des dents. — Deux heures après la dose de *conium* le grincement de dents avait cessé, et la malade se sentit comme ressuscitée; la guérison fut complète.

ELWERT fut prié de traiter homœopathiquement un homme encore jeune, qui, depuis seize ans, était atteint d'une aliénation mentale, offrant des périodes alternatifs répétés d'irritation et d'abattement; un nombre de traitements avaient été infructueusement appliqués. ELWERT combattit d'abord l'irritation par *bell.* avec succès; mais celui-ci ne se soutenant pas, il attaqua la période d'abattement par *conium*, tous les quatre jours, d'abord une goutte, puis deux, jusqu'à huit. Dès la seconde dose le malade a été guéri; mais le médecin a cru convenable de continuer le remède en diminuant graduellement les doses.

Conium a encore montré son efficacité sur les affections mentales dans le cas suivant, qui appartient au même médecin. Une dame spirituelle, vive, gaie, dont la rate paraissait s'être grossie (?), souffrait depuis plusieurs années, tous les quinze jours, d'une disposition d'esprit des plus malheureuses. Elle n'avait alors de plaisir ni à parler, ni à s'habiller, ni à manger, ni à voir ses enfants; les selles étaient très-paresseuses. Entre autres médecins de tous les pays consultés, l'un avait conseillé l'extirpation de la rate, et s'était offert à la pratiquer; ce moyen répugna à

la malade. ELWERT, consulté à son tour, employa vainement divers médicaments; il voulait cesser tout traitement, mais la guérison précédente encouragea la malade à le faire persister. Il administra donc *conium* 6 une goutte tous les deux jours. Au bout de deux semaines les accès, qui étaient intermittents, ne reparurent plus, bien que la rate n'eût pas changé de forme, et dès lors ils n'ont pas reparu.

Conium est quelquefois un remède précieux dans les affections gastriques provenant d'accidents moraux.

RÜCKERT l'a administré avec succès dans une dérangement d'estomac et du ventre, chez une femme enceinte, à la suite de fatigue et de chagrin causés par la mort d'un père. La gaieté, le courage et la force reparurent immédiatement, tandis que les symptômes gastriques disparaissaient.

Une gastralgie (crampe d'estomac), chez une épileptique, a été emportée par *con.* 2/30, administré par WEIGEL.

Des gargouillements dans le ventre ont cédé à deux doses *con.* 5/30 à huit jours de distance; ils alternaient avec une toux violente et des crampes d'estomac.

L'observation de *gastralgie* suivante me paraît assez intéressante, à cause des détails symptomatologiques, pour que je la donne textuellement.

Une femme de 38 ans, pâle, à l'aspect scrofuleux, souffrait depuis long-temps de gastralgie; l'estomac lui paraissait se resserrer, elle y sentait un poids; les

vêtements étaient insupportables, les douleurs ne cessaient jamais, diminuaient, puis revenaient avec violence; constipation, grossesse; toux sèche, spasmodique, augmentant la gastralgie; les mouvements et les émotions augmentaient la toux.

« J'avais toujours vu, dit WEBER, *conium* rendre d'excellents services dans la gastralgie avec constipation, surtout quand la constitution du malade était lymphatique; je prescrivis *con.* six gouttes teinture mère, dans quatre onces d'eau sucrée, une cuillerée matin et soir.

» Au dire de la malade, ce remède agit d'une manière merveilleuse; les crampes d'estomac disparurent complètement en quelques jours, la constipation diminua, la toux cessa peu à peu, et les symptômes s'évanouirent après deux doses du même remède. »

Dans un cas d'*hypocondrie* avec constipation, HIRSCH a employé avec succès *conium* 3/18; au bout de deux jours seulement, le malade se trouva mieux tant sous le rapport des maux de tête que sous celui des affections du bas-ventre, qui se déclaraient ordinairement après les repas; pendant les six jours suivants, le malade eut quatre selles copieuses et sans effort, son air devenait de plus en plus gai et son humeur plus supportable. Il prit ensuite, à des intervalles de six jours, deux nouvelles doses *con.* 3/18 qui améliorèrent encore son humeur et diminuèrent beaucoup ses maux de tête; son sommeil devint plus tranquille, mais les digestions qui n'étaient pas encore normales se rétablirent sous l'influence de *natr. mur.*

Après une fièvre intermittente quotidienne, où existait forte enflure des jambes et des pieds, traitée avec succès par *nux* et *china*, *conium* 3/15 fit cesser l'enflure et régularisa les menstrues qui avaient cessé de couler depuis trois mois.

GUEYRARD a traité avec succès par *conium* 30 une métrite chronique qui datait de cinq ans; la première dose a produit une exacerbation qui a amené les symptômes de la métrite aiguë, suivie d'amélioration notable et continue; une seconde dose, 18 jours après la première, a amené et confirmé la guérison.

Dans un second cas pareil, mais très-grave aussi, le même médecin a intercallé le même remède dans le traitement; le nombre des autres médicaments administrés a empêché de déterminer l'action spéciale de *conium*.

MALAISE, traitant une demoiselle chlorotique, administra vers la fin du traitement *conium*, auquel il attribue le retour de la régularité des fonctions menstruelles et celui de la santé.

RUMMEL, traitant une demoiselle chez laquelle les menstrues étaient irrégulières et douloureuses, conjointement à l'existence d'une tumeur douloureuse dans l'hypogastre, termina le traitement par *conium*, auquel il attribue la cessation des douleurs menstruelles et le retour de la santé; la tumeur ne cessa de diminuer, la demoiselle se maria et continua à se bien porter.

FRANZ avait reconnu que *conium* amenait une amélioration notable dans la ménostasie, la chlorose et l'hystérie.

DELTWILLER dit ce qui suit :

« *Conium* rend d'excellents services dans les affections qui dépendent d'un dérangement de la menstruation. Exemple :

« Chez une femme, les règles, depuis leur première éruption, paraissaient tous les quinze jours ; en dernier lieu, toutes les trois semaines, avec douleur interne à la racine du nez, issue de sang et d'une mucosité puriforme, gonflement du ventre ; durant les menstrues, douleur au front, élancements dans les seins, menstrues exiguës caillebotées, avec éruption générale de boutons rouges qui disparaissent avec les règles, suivies de déchirements dans les cuisses. Entre les époques, froid constant des pieds, déchirement à la nuque, coryza humide fréquent, serrement de poitrine, bouche sèche, soif avant déjeuner, renvoi des aliments, lèvre supérieure sèche, squammeuse, croûteuse, boutons pruriants et purulents à la face, prurit aux yeux, avec cuisson après s'être gratté, chute des cheveux. — Une gale avait jadis été dissipée par des frictions. — *Conium* 1/30 opéra avec efficacité, au bout de trois semaines ; après trois autres semaines, *conium* 1/36 guérit entièrement ; la santé s'est maintenue, et cette femme, qui depuis cinq ans de mariage n'avait point eu d'enfant, est devenue mère après sa guérison. »

Chez une femme de 48 ans, qui avait eu la teigne dans son enfance, et la gale à 33 ans, laquelle, traitée par frictions, avait laissé bruissements dans la tête et céphalalgies au vertex, les vertiges et les étourdisse-

ments augmentèrent au point que souvent elle ne savait ni ce qu'elle disait, ni où elle allait, et que le vertige la faisait tomber à terre, où elle restait sans connaissance. SCHRETER, appelé, la trouva à cet égard dans un état grave et un peu trop long pour être ici détaillé. Quoique les menstrues fussent alors régulières, elle avait quelquefois des fleurs blanches abondantes. *Bellad.* 1/30 amena de l'amélioration : vertige moins fort, malaises, vomissements de mucosités plus rares, cessation du goût infect du gosier, sommeil plus tranquille, état de l'esprit meilleur. Mais encore vertige tournoyant, mémoire faible, tête embarrassée, étourdissements, grandes douleurs urétrales en urinant, urine trouble, avec sédiment muqueux, écoulement vaginal plus fort, âcre, produisant cuisson ; règles retardées. *Conium* 2/20 pour trois semaines ; alors amélioration notable, et au bout de quinze autres jours, le vertige plus faible ne venait que tous les deux ou trois jours, la mémoire s'améliorait, les douleurs urétrales étaient peu de chose, la leucorrhée n'était plus âcre, les menstrues étaient devenues régulières, les selles normales et la somnolence diurne nulle. Après quinze jours encore (sans remède), le vertige ne revenait que tous les trois ou quatre jours et seulement quand la malade se penchait, les autres symptômes disparurent à l'aide de *lycop.* 1/30 en six semaines.

Voici un des cas où *conium* a agi le plus promptement et avec le plus d'efficacité ; l'observation est du docteur MALAISE :

Une dame délicate et nerveuse, enceinte de plusieurs mois, était atteinte de dégôts et de vomissements; divers médicaments homœopathiques n'avaient produits que de l'exaspération; un seul globule *conium*, mis dans un flacon et flairé fortement, jeta la malade dans un engourdissement remarquable, les idées devinrent confuses et la parole fut lente et difficile; cet état dura un jour entier et fut suivi du retour complet à la santé.

Conium s'est montré efficace contre des pollutions habituelles, chez un jeune homme qui avait fait un grand abus de l'onanisme; les doses $\frac{4}{30}$ en ont été répétées tous les trois, puis les quatre jours, pendant un mois; les pollutions devinrent plus rares et ne laissèrent plus comme auparavant de faiblesse après elles, les érections devinrent possibles (elles avaient totalement cessé).

Dans les affections cancéreuses, *conium*, tous les médecins le savent, a une action puissante, et souvent curative.

Un laboureur portait aux coins de la bouche deux ulcères indolents, à bords relevés, inégaux, de couleur blanche, qui ne jetaient qu'une petite quantité de pus inodore et blanc; il y avait salivation corrosive. Vu l'humeur chagrine du malade, CASPARY lui administra d'abord *nux* 18, qui parut légèrement nettoyer les ulcères, dont un se ferma, vers le cinquième jour; l'autre, continuant à suppurer, céda à *con.* 21; et au dixième jour, la guérison avait eu lieu. (Cette observation, inscrite sous la rubrique *cancer*, me

paraît devoir l'être sous celle d'*ulcères des lèvres*; le cancer est une affection devenue constitutionnelle, qui ne peut pas guérir dans un si court espace de temps. *Réd.*)

C'est encore sous la rubrique *skirrhe* que CASPARY a inséré un cas d'engorgement ganglionnaire du sein, traité et guéri par *con.*, *cham.*, gtt. et *tinct. cicut.* en friction. — Il y a abus des termes; le *skirrhe* est une induration chronique avec changement d'organisation: ce n'est point à une pareille affection que CASPARY a eu affaire, mais simplement à un *engorgement*. Donner à des maladies simples et curables les qualifications de maladies chroniques, compliquées et incurables, c'est faire preuve ou d'ignorance ou de mauvaise foi, et vouloir *per fas et nefas* faire prévaloir la doctrine ou la thérapeutique à laquelle on a cru devoir accorder la préférence.

Sous le même titre de *skirrhe* a été traité par CASPARY un tubercule de la lèvre inférieure, durant depuis plusieurs années, accompagné d'une ulcération et entouré d'une masse lardacée; les bords en étaient cornés, la surface interne gonflée, molle, fongueuse; le grand air y causait des élancements. Le malade rapportait ce mal à la pression de la pipe, ce pourquoi CASPARY lui donna *con.* 15; qui, dès la même nuit, produisit prurit et déchirement douloureux se prolongeant jusqu'aux genoux. Au bout de trois jours la plaie se recouvrit d'une escarrhe, la dureté s'amollit et s'abaisa, le malade se sentit plus fort et mieux, l'appétit revint excellent, les douleurs ces-

sèrent, le tubercule se rétrécit. Là cessa l'action de *con.*; bientôt après le malade se fit opérer.

KAMMERER a guéri en peu de temps, par l'usage externe et interne de *con.* un ulcère cancéreux (?) de la lèvre produit par la pression de la pipe. L'ulcère disparut, dit-il, comme si on l'avait coupé avec un instrument tranchant.

Dans les cas d'ulcères réputés *cancéreux*, je pense que l'usage externe de suc de *conium* (uni à l'usage interne) est de la plus grande utilité; on ne peut nier que les surfaces ulcérées ne soient éminemment aptes et disposées à absorber toute espèce de substance fluide, et en particulier les médicaments qui sont avec elles dans le rapport le plus immédiat, le plus *homœopathique*. Le patient aurait donc grand tort de se priver volontairement de ce puissant moyen, sous le prétexte qu'on ne doit agir que sur le *dynamisme* vital et par la voie des nerfs dont l'expansion se fait sur les muqueuses gastriques. De quel droit voudrait-on priver les surfaces ulcérées de leur participation au dynamisme vital et à l'innervation plus ou moins absorbante?

Le cas suivant n'est pas un exemple de *cancer*, mais d'une affection qu'on voit aisément passer à cet état. — Une femme portait une tumeur dure, du volume d'une cerise sur le côté gauche de la langue, depuis cinq semaines. Elle appliqua sur la dureté et avala cinq doses *conium* 2/30, en dix jours; le volume de l'induration diminua; la guérison fut complétée par *carbo anim.* 2/30 tous les quatre jours.

Une femme de 37 ans souffrait d'une tuméfaction des glandes sous-maxillaires depuis plus de six mois ; elle l'avait vainement combattue par divers remèdes ; cette affection avait été précédée de leucorrhée, de prurit à la peau, de bruissement dans les oreilles, de pression à l'estomac après les repas. — Une seule dose *conium* 30 la guérit, sous la prescription de KIRSCH.

Chez une fille de 12 ans, atteinte subitement et sans cause connue de gonflement douloureux des glandes du sein, *conium* produisit une exacerbation suivie de diminution ; le même effet se répéta à plusieurs reprises ; le remède contribua à la guérison mais fut insuffisant pour la produire ; *calc.*, *puls.* et *bry.* en eurent l'honneur, après plusieurs mois de traitement.

RÜCKERT traitant une parotite (avec affection de l'os maxillaire), administra pendant le traitement *conium* ; l'enflure diminua considérablement ; les glandes de la mâchoire inférieure devinrent moins volumineuses, et le visage reprit un aspect naturel.

Conium a été employé avec succès, comme antipsorique, par HARTLAUB, dans un cas de dartre aux bras ; la peau prit un aspect poreux, très-rouge, rude, enfla un peu, et laissa apercevoir en quelques endroits de profonds sillons. Au travers de gerçures spontanées s'écoulait une matière visqueuse, gluante, sanguinolente, qui, en se séchant, formait une croûte blanche, de dessous laquelle continuait à sortir du pus. Autour des croûtes, la peau, en apparence

saine, laissait reconnaître des tubérosités de plus en plus rouges, qui formaient une nouvelle dartre. Plusieurs remèdes n'empêchèrent point cette affection de croître. *Conium I*, une goutte tous les huit jours, alternant avec teinture-mère, procura, en deux mois, guérison complète (Ce cas offre une sorte d'acuité qui me sert à expliquer l'action curative de *conium*; si l'affection était vraiment psorique, je suis disposé à croire qu'elle aura reparu au bout d'un temps plus ou moins long. *Réd.*).

Je venais de tracer ces lignes lorsque, parcourant d'autres observations, je retrouve *la même*, publiée par l'auteur dans un autre recueil avec l'addition suivante :

« Un allopathe aurait regardé la cure comme parfaite, mais le principe du mal existait toujours, comme la suite le prouva. »

Neuf mois après environ, les tempes de cette jeune fille se couvrirent de croûtes humides, qui causaient de vives démangeaisons; il s'en montra aussi aux avant-bras. Je découvris alors l'existence d'une leucorrhée. »

HARTLAUB institua un traitement antipsorique qui commença par *calcar.* et se termina par *alumina*, l'un et l'autre avec succès.

Dans un autre cas, *conium* produisit une exacerbation, mais n'amena aucune guérison.

BETHMANN, traitant une dartre sèche, chez un enfant scrofuleux, employa entre autres *conium* et *sepia*, qui améliorèrent l'état général, mais n'influèrent point sur les dartres.

SEIDEL s'en loue dans les deux cas suivants :

Une jeune femme avait depuis plusieurs années des dartres humides pruriantes aux mains et aux avant-bras. L'allopathie et l'homœopathie avaient été impuissantes lorsque quatre gouttes *conium*, de dilutions variées, en trois semaines, amenèrent la guérison au bout de six semaines.

Une fille de 26 ans portait de grandes croûtes dartreuses sur diverses parties du corps. La médecine était restée inefficace. Quatre doses *conium* en 15 jours la guérèrent.

RÜCKERT, traitant un homme atteint de dartres vives à la jambe, administra avec succès *con.* après *sulf.* et *graph.* L'exanthème ayant reparu, ce fut encore, entre autres remèdes, *con.* 3/30 tous les quatre jours, qui amena le plus beau résultat après une forte exacerbation ; le malade se regarda comme guéri.

Chez un vieillard de 77 ans, atteint d'une affection grave des intestins, à la suite de la rétropulsion d'un exanthème, chez lequel une longue maladie des poulmons n'avait diminué qu'à l'apparition d'une dartre humide au visage, et qui n'avait ressenti la gastralgie qu'après avoir fait promener la pierre infernale sur la face, — *bar. ac.* fit reparaître la dartre ; puis *sulf.* et *conium* firent cesser les accidents graves de l'estomac, ce qui permit au malade de se lever et de recommencer à boire et à manger.

SCHROEN, traitant une jeune fille dont il avait, étant encore allopathe, fait rétropulser une dartre du genou et du bras, ce qui avait produit dysménorrhée et toux,

— après avoir ramené les menstrues par *puls.*, et fait reparaître la dartre par *sulf.*, administra *graph.* sans succès, et *conium* 18 gtt. j, avec exacerbation notable suivi de guérison en trois semaines.

La *dysménorrhée* par psore semble trouver dans *conium* un remède très-efficace.

TIETZE en cite un exemple remarquable (v. *Clin. hom.* II, 507).

(*La suite au numéro prochain.*)

CORRESPONDANCE.

Monsieur et très-honoré confrère,

Je vous adresse le dessin des machines que j'ai inventées en Sicile, et une description succincte pour l'agrément des personnes qui s'y intéresseront. Elles seront, je crois, en petit nombre; la plupart des hommes n'aiment que les résultats, et s'inquiètent peu comment leur blé a été réduit en farine et comment a été filée la laine de leurs vêtements. Les médecins en sont là, pour la plupart; et la nécessité de préparer et de distribuer soi-même les médicaments a détourné un plus grand nombre de nos confrères qu'on ne pourrait le croire d'embrasser la doctrine de HAHNEMANN.

Grâce au ciel, je n'étais pas ainsi conformé, et l'instinct des arts mécaniques, fortement développé en moi, m'a été, en cette occasion comme dans plusieurs autres, du plus grand secours.

Je me trouvais, en 1837, à Palerme, à la tête d'un immense mouvement de propagation qui entraînait la nécessité de pourvoir de médicaments les nombreux médecins que je convertissais chaque jour. Je me mis donc à l'œuvre; mais la sujétion qu'entraînait la préparation de nos médicaments me fit entrevoir qu'il me restait bien peu de temps pour faire autre chose, si je voulais m'en acquitter convenablement.

En conséquence, je m'arrêtai et m'occupai entièrement d'essais qui ont amené la réalisation des machines dont je vous envoie le dessin. Ces essais durèrent plus de six mois; mais leur réussite me paya de toutes mes peines.

La substance déposée dans le mortier de porphyre de ma machine y subissait une trituration d'une heure, fermée hermétiquement, et sans que le bras du mercenaire qui la broyait pût l'altérer en aucune façon. Un indicateur me rapportait fidèlement à mon retour s'il avait accompli sa tâche, et l'avertissait lui-même quand elle était terminée. Je n'avais alors qu'à ouvrir le coffre, dont la clef ne me quittait jamais, et à faire opérer sous mes yeux le changement de la trituration. Je refermais la boîte de ma machine, et j'étais libre pour une heure.

Mais c'était surtout lorsqu'il s'agissait de secousses que je trouvais une immense économie de temps et de force. Ma catapulte pharmaceutique faisait l'ouvrage de soixante ouvriers, et son bras gigantesque laissait bien loin en arrière les secousses imprimées par le bras humain.

L'économie du temps et de la puissance était en effet un avantage secondaire en regard de la perfection de la préparation en elle-même, et, sous ce rapport-là, mes machines dépassent tout ce que l'on a fait jusqu'à présent. Les substances les plus dures, telles que le *bismuth*, le *plomb*, le *zinc*, la *noix vomique*, et, ce qui est plus encore, la *fève de Saint-*

Ignace, ont été parfaitement triturées en un quart d'heure. Le *mercure* s'est incorporé avec le sucre de lait, dans le même espace de temps, de manière à ne laisser déposer aucune particule métallique dans l'eau où on le laisse reposer pendant vingt-quatre heures ; enfin, la limaille de *cuivre* et celle de *fer* disparurent pareillement, et, pour la première fois, sous l'action du pilon indestructible qui les écrasait dans sa course circulaire.

Par-là, je pus réaliser un projet long-temps caressé, celui de donner enfin à notre pharmaceutique l'unité qui règne dans toutes les autres parties de la doctrine homœopathique, et de soumettre toutes les autres substances à une préparation uniforme. Ce vœu est accompli aujourd'hui. Tous les médicaments qui composent notre matière médicale ont été soumis à trois triturations successives avec le sucre de lait, et, à compter de la troisième atténuation, dynamisés dans l'eau distillée pendant une journée de douze heures, équivalent à 35,000 secousses. Une portion de chaque dilution était prélevée de trois en trois et mêlée avec neuf parties d'alcool pour l'usage médicinal ; mais la dilution mère marchait pure de tout mélange jusqu'à la trentième atténuation.

A Paris, devant conserver la totalité des dynamisations de quatre à trente, je me suis servi simplement d'alcool rectifié, et ce procédé, également simple et uniforme, ne paraît pas avoir moins bien rempli mon but. Pressé par le temps, je n'ai donné que six mille secousses à chaque dynamisation, et, malgré cela, mes collègues de l'Institut ont été étonnés et parfois effrayés de la véhémence des médicaments que je mettais à leur disposition.

Ainsi, plus de distinction entre les substances animales, végétales ou minérales, entre les antipsoriques et les apsoriques ; tous ont été préparés par le même procédé, et les

comparaisons que l'on voudra établir entre eux ne seront plus compliquées par la considération des manipulations différentes qu'ils ont pu subir. J'ai néanmoins conservé le suc des végétaux dont une parcelle était jetée dans le mortier à triturer, et, l'ayant coupée de moitié d'alcool, je l'ai conservée pour l'usage externe, le cas échéant, après lui avoir fait imprimer 35,000 secousses, qui, à mon avis, en rendent l'action beaucoup plus efficace.

Si vous ajoutez à ces moyens d'action la supériorité des plantes médicinales cueillies sur le sol sicilien, voisin des régions tropicales qui sont la patrie de la plupart d'entre elles, et le soin que j'ai mis à les recueillir, vous concevrez que je sois fier avec quelque raison de ma collection, et que je puisse la regarder comme sans égale.

Je suis heureux de sa possession comme un avare de son trésor, et je jouis des guérisons qui ont lieu par son moyen, comme un père le serait des succès de son fils. J'ai, au besoin, une anecdote prête sur chacun des éléments qui la composent, et j'explique, grâce à elle, les cures dont on m'entretient.

Cet *arum maculatum*, ce *colchique d'automne*, viennent des campagnes de Mondelle; cette *arnica montana* vient des montagnes de *Madoni*, cette Sibérie de la Sicile; ce *coffea* a été préparé avec un grain pris sur la plante vivante, au Jardin Botanique de Palerme. Il en est de même de ce *iatropha curcas*, de ce *jalap*, de cet *indigo*, de ce *rhus toxicodendron*, et de toutes les autres substances végétales.

Cette *éponge* a été recueillie sous mes yeux, près des rochers de Solanò, et, grâce à la machine, a été pour la première fois triturée de prime-abord avec le sucre de lait. Cette *sepia*, dont l'activité étonnait, il y a peu de jours, un de nos praticiens les plus habiles, elle ne sort point, comme les

vôtres, de la boutique d'un marchand de couleurs, après avoir passé dans celle de vingt droguistes, dormi dix ans dans les entrepôts et les magasins, en compagnie de substances médicinales et odorantes. Non ; par une belle matinée du printemps, un pêcheur du Borgo m'a apporté vivant le poisson qui la contenait. La vessie au noir a été ouverte, et une goutte en est tombée dans le mortier qui l'attendait, et où elle a été immédiatement incorporée au sucre de lait par le mouvement rotatoire du pilon.

Si donc l'action toute dynamique de nos médicaments nous révèle l'action d'une substance spirituelle contenue et voilée par eux, ne doit-elle pas être d'autant plus active et puissante qu'elle a été plus près de sa source, saisie par le génie de l'homme et enchaînée pour son usage au moyen des préparations indiquées par HAHNEMANN ?

Je vous sou mets, Monsieur et cher confrère, les réflexions que m'inspire ma pharmacie bien-aimée. Vous me comprendrez, je l'espère ; car, vous aussi, vous avez accompli la même tâche, et vous connaissez les charges aussi bien que les douceurs d'une telle paternité.

Si mon enthousiasme d'auteur se communiquait à vous, je vous mettrais avec plaisir à même de le justifier, en vous envoyant une collection de mes agents thérapeutiques. Il me semble que les maladies aiguës, et celles qui, quoique anciennes, présentent encore un désordre appréciable extérieurement, en exigent impérieusement l'emploi. Vous, qui partagez mon opinion sur la théorie des doses, vous en comprendrez suffisamment la raison, et vous n'exigerez pas de justifications pour certaines innovations que je me suis permises, et que les sectateurs de la lettre m'ont déjà reprochées quelquefois.

Je profite de cette occasion pour vous annoncer que les

travaux de propagation homœopathique marchent rapidement à Paris. Il existe en ce moment quatre Dispensaires publics. Deux sont des succursales de l'Institut, qui ne suffisait plus à l'affluence des malades, et facilitent aux pauvres des quartiers trop éloignés les moyens de jouir du même bienfait que ceux qui nous entourent. Des établissements considérables ont adopté l'homœopathie, et bientôt nous permettront d'établir ces comparaisons dont le résultat est si honteux pour l'ancienne médecine.

J'ai écrit une lettre à chacun des 1500 médecins de Paris, où je les invitais à venir visiter l'Institut que j'ai fondé, et à nous amener eux-mêmes les malades sur lesquels ils voudraient expérimenter l'efficacité de l'homœopathie. Je leur annonçai pareillement que je mettrai à leur disposition les substances qui leur seraient nécessaires pour faire des essais eux-mêmes. Déjà cette mesure porte des fruits. Plusieurs de ces Messieurs nous ont rendu visite, et sont en bonne voie. Quelques-uns (et aucun d'eux n'a signé) m'ont répondu des injures. En attendant, le public saura que les allopathes qui continuent à attaquer l'homœopathie, sans s'être rendus à mon invitation, ne sont plus seulement ignorants et aveuglés, mais encore des hommes de mauvaise foi.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mon estime et de tout mon dévouement.

MURE, docteur.

Paris, le 12 février 1840.

DESCRIPTION DE LA MACHINE A TRITURER.

(Voir la planche.)

a) Mortier en porphyre, de forme parfaitement cylindrique, dans lequel s'opère la trituration des médicaments.

o) Pilon en porphyre, qui a un mouvement de rotation autour du mortier; il est profondément percé à son centre, où pénètre

i) l'axe en fer *i*, autour duquel ce pilon exécute un second mouvement de rotation que l'on peut comparer au mouvement diurne de la terre autour de son axe, en comparant le premier à sa révolution annuelle autour du soleil.

Moyennant cette double action, non-seulement la substance est triturée avec une grande force, mais elle ne peut échapper à l'action du pilon, qui la saisit et l'entraîne continuellement dans l'étroit espace qui le sépare des parois du mortier, où elle est violemment comprimée, et s'étale en subissant la trituration la plus violente.

Le pilon *o* a un diamètre à peu près égal à un rayon du mortier.

L'axe *i* se lève et se met à volonté, moyennant un écrou qui le contient et peut s'approcher plus ou moins de la circonférence du mortier, selon que l'on serre cet écrou dans l'entaille destinée à le recevoir.

u) Morceau de fer massif qui unit à l'axe central de la machine l'axe secondaire *i*, et lui imprime un mouvement excentrique de rotation autour du mortier.

b) Goupille qui traverse et soutient un racloir de porphyre, qui est diamétralement opposé au pilon et a aussi un mouvement de rotation dans le même sens. Appliqué exactement contre les parois du mortier, il les racle et fait retomber au

fond du mortier le sucre de lait, qui s'élève continuellement contre elles par suite de la compression énergique du pilon et prévient son durcissement.

c) Manivelle de l'axe principal.

d) Poids en plomb, dont on varie la masse selon la force que l'on veut donner à la trituration.

f) Deux montants en fer qui soutiennent une plaque épaisse de même métal, dans laquelle est assujéti l'axe principal.

h) Bâti en bois, formé de quatre morceaux de chêne bien assemblés, qui forment la base de tout l'édifice.

g) Vis de pression qui traverse un côté du rectangle *h*, et qui maintient le mortier à son poste pendant le travail. Cette vis se desserre et laisse éloigner de sa position le mortier *a* lorsque l'on veut l'en retirer.

L'écrou de l'axe secondaire *i*, étant également desserré, cet axe devient indépendant de l'axe principal, et suit le pilon et le mortier quand on les enlève de la machine pour changer une préparation.

Un couvercle est placé au-dessus du morceau de fer *n*, et reçoit les particules métalliques qui se détachent de l'axe pendant son mouvement. Il n'est point indiqué dans la gravure, non plus que la caisse en bois qui entoure la machine et la dérober à l'indiscrétion et à la curiosité.

La roue *e* et la vis sans fin *z* font partie d'un compteur annexé à la machine, et qui indique le nombre de tours qui a été fait. Un cadran, situé à la partie postérieure de la machine, marque le nombre de mille tours accomplis.

L'impulsion est donnée à la première roue du compteur par une espèce de fourche *s* que l'on peut comparer à un excentrique de machine à vapeur coupé en deux, et qui produit également un mouvement de va et vient. La dent unique qui donne le mouvement à cette fourche est taillée de manière à

ne tourner que dans un seul sens ; elle frappe contre une de ses extrémités, si l'on tourne à rebours, et arrête le mouvement de la machine.

MACHINE A SECOUSES.

Le dessin de cette machine suffit pour la faire comprendre à première vue. Une longue pièce de bois, en forme de rame, autour de laquelle est tordue une corde attachée aux deux montants d'un bâti de bois, qui agit à la manière d'un puissant ressort et d'après le principe de la catapulte romaine. Il est singulier qu'après de nombreux essais j'aie enfin dû m'arrêter à une imitation de cette machine meurtrière, pour en créer une dont le seul but est de faciliter la conservation de la vie humaine.

Un homme, placé dans l'intérieur du bâti, appuie les pieds sur l'extrémité intérieure de la rame, et, par-là, imprime un mouvement rapide d'ascension à l'extrémité opposée, sur laquelle est fixée une boîte qui contient soixante-trois bouteilles longues, pleines du liquide médicamenteux.

La flexibilité du bois ajoute une grande énergie à la vibration ascendante, qui est brusquement interrompue par une corde, arrêtée par un bout sous la caisse des médicaments, et dans le sol par l'autre bout.

C'est à ce brusque temps d'arrêt dans le mouvement du bras gigantesque de la machine qui fait jaillir le liquide avec violence dans le goulot de la bouteille, et donne à nos dynamisations une énergie inconnue jusqu'à ce jour.

La violence des secousses est telle, que la corde qui limite le mouvement de la rame se brise souvent, quoiqu'elle ait six lignes de diamètre, et il est nécessaire de la renouveler presque chaque jour.

ANNONCES.

Guérison de verrues par la bave du limaçon, par M. A. MARQUES, chirurgien.

Mlle. P., âgée de 18 ans, tempérament sanguin, employée aux travaux de la campagne, portait dès son enfance un grand nombre de verrues sur le dos des mains et des pieds, qui s'étendirent ensuite aux avant-bras et aux jambes ; elle y souffrait des douleurs vives par le froid sec et les vents du nord et nord-est ; alors les verrues enflaient, saignaient beaucoup, et prenaient un aspect effrayant. M. M. ayant essayé pendant plusieurs mois les moyens indiqués sans aucun avantage, ne voyant plus d'autre ressource que l'excision ou la cautérisation, qui paraissaient cependant presque impossibles à cause du volume et du nombre des excroissances ; ayant entendu dire que les paysans guérissaient les verrues avec la bave des limaçons, conseilla à la malade de frotter, matin et soir, avec des limaçons, les parties couvertes de verrues : l'application de ce remède eut un tel succès qu'en peu de jours la malade fut entièrement débarrassée. Depuis huit mois, aucun indice de reproduction de l'infirmité ne paraît (1). (Extrait du *Journal da Sociedade das sciencias medigas de Lisboa*. T. X, octobre 1839.)

Le même numéro de ce journal, fidèle à sa devise : *Grata res est cuncta profutura vulgare*, publie un article de M. FERREIRA,

(1) Je puis, par mon expérience personnelle, affirmer le bénéfice de cette singulière thérapie : étant enfant, il me survint, peut-être par le contact d'une autre personne, un nombre considérable de verrues sur les mains ; la bave de limaçon me fut conseillée ; je l'employai, après un nombre de moyens restés infructueux, et je fus débarrassé pour toujours de cette incommodité. PESCHIER.

intitulé *Idea succinta da homœopathia*, etc., c'est-à-dire : *Idée succincte de l'homœopathie et du créateur de cette école*, le docteur *Hahnemann*, qui répond d'une manière très-ingénieuse et exacte à son titre. Cet article a été inséré par les soins du docteur *LIMA-LEITAO*, professeur de clinique à l'Université, qui l'accompagne de la note suivante :

« Dès que, vers le commencement de 1852, je pus lire pour
» la première fois l'*Organon de l'art de guérir* du docteur Hah-
» nemann, traduit en français par M. J., je tins cet ouvrage
» comme la production d'un génie transcendant ; et cette per-
» suasion alla toujours en augmentant, à mesure que par les mé-
» ditations répétées je pouvais mieux apprécier la déduction,
» la liaison, l'ordre, la précision et les faits qui s'y présentent ;
» excepté quelques exagérations que l'on pardonnera facilement
» à celui qui a répandu une si grande et si nouvelle lumière sur
» différents points de la médecine.... S. HAHNEMANN, par son
» génie prodigieux et son infatigable travail, se plaça à un point
» de vue nouveau duquel il vit la médecine par des côtés que
» personne n'avait encore vu si distinctement, dont il tira tant
» et de telles inductions profitables au bien de l'humanité sur
» certains points de la médecine, etc. »

Le professeur qui rend ainsi justice à notre Maître, est bien près de désertir le camp allopathique. Aussi voyons-nous avec admiration l'Académie de Médecine de Lisbonne, dont ce professeur est président, s'empresser spontanément d'envoyer à HAHNEMANN le diplôme de membre honoraire ; quel contraste avec l'Académie de Paris !

C. CROSERIO.

NOTICES ÉLÉMENTAIRES SUR L'HOMŒOPATHIE ET LA MANIÈRE DE LA PRATIQUER, avec quelques-uns des effets les plus importants de DIX PRINCIPAUX REMÈDES HOMŒOPATHIQUES; à l'usage de tous les hommes de bonne foi qui veulent se convaincre par des essais de la vérité de cette doctrine, par G.-H.-G. JAHR. — In-18. Paris 1859.

Le titre étendu de cet opuscule en indique assez la nature et le but, que l'auteur a parfaitement rempli; pour donner une idée de la manière concise et rigoureuse dans laquelle il est rédigé, nous transcrivons les articles de l'*examen* du malade et de la *recherche* du remède.

De l'examen du malade.

L'homœopathie envisage tous cas de maladie moins comme une affection locale de tel ou tel organe causant un trouble général dans l'organisme, que comme *la suite d'une altération du principe qui régit et tient en harmonie l'ensemble des fonctions vitales de l'organisme*. De là, il résulte que, pour elle, il s'agit moins de faire disparaître l'affection d'un organe, que de régler l'état normal du principe de santé de l'organisme; convaincue qu'elle est que l'état normal de ce principe étant rétabli, tout ce qui en était la conséquence cessera naturellement de soi-même, et d'une manière beaucoup plus sûre et plus durable, que si l'on n'avait fait que le transporter d'un point à l'autre, moyennant des dérivatifs, ou le supprimer momentanément par des palliatifs.

C'est donc pour ainsi dire l'*individu* et non l'*organe* que l'homœopathie cherche à guérir. C'est pourquoi, dans son examen du malade, le médecin homœopathe ne saurait nullement se contenter d'avoir reconnu le siège principal de l'affection, et d'avoir établi le diagnostic le plus incontestable, d'après la manière de l'ancienne école. Il faut sans doute qu'il le fasse aussi bien que

celle-ci; mais après l'avoir fait, après avoir étudié et apprécié les signes pathognomoniques de son cas, il lui reste à établir les particularités que celui-ci offre, se présentant sur tel individu, à la suite de telle cause efficiente, avec tels ou tels signes particuliers. C'est, en un mot, la forme individuelle du cas que le médecin homœopathe a encore à établir, par appréciation des signes *accidentels* que l'*individu* malade offre en sus des signes pathognomoniques de l'*organe* malade.

Ces symptômes accidentels, qui sont toujours de la plus haute importance pour le choix du remède spécifique, on les trouvera souvent d'un côté dans les *circonstances qui accompagnent les symptômes pathognomoniques*, comme, par exemple, dans la coqueluche, l'accès de toux *qui s'annonce par des pleurs*, ou dans les *conditions sous lesquelles ces symptômes apparaissent*, comme, par exemple : renouvellement des accès convulsifs *par le moindre contact*, etc. D'un autre côté, ces symptômes caractéristiques pour le choix du remède se manifestent ou dans les affections simultanées d'autres organes, telles que *souffrances bilieuses* avec un cas de pleurésie, ou bien dans les *symptômes généraux*, les *affections morales*, les *signes fébriles*, l'*état du sommeil*, du *système nerveux*, les *fonctions digestives*, etc. ; symptômes qui, par leurs nuances individuelles, dans tout cas de maladie, forment autant d'indications pour le remède spécifique.

Dans les affections *aiguës*, les symptômes *locaux et généraux actuels* avec leurs nuances suffiront presque toujours pour compléter le tableau des symptômes, au point de pouvoir choisir le remède ; mais dans les maladies *chroniques*, qui souvent n'ont que très-peu de symptômes, et qui, en elles-mêmes, ne sont presque toujours que l'expression locale d'un vice de constitution plus profond, il faut avoir égard tant aux maladies *antécédentes*, qui se sont développées sans aucune cause appréciable, qu'aux *symptômes constitutionnels* et aux *petits maux* auxquels le malade est ordinairement sujet, et que souvent il ne trouve même pas dignes d'être mentionnés. Tout cela doit être recueilli dans l'examen des maladies chroniques afin de compléter par là le tableau des symptômes.

Dans les maladies *épidémiques*, il y a encore une autre précaution à observer dans le recueil des symptômes. Comme souvent, dans les affections chroniques, la véritable maladie constitutionnelle ne présente l'ensemble de ses symptômes qu'à l'aide du temps, les maladies *épidémiques* ne manifestent souvent leur totalité que dans l'espace, c'est-à-dire, dans un ensemble d'individus affectés de cette maladie, et dont chacun souffre d'une partie de l'ensemble des symptômes de la maladie entière. Pour avoir ici le tableau complet de ces symptômes, et pour trouver le remède qui, produisant tout cet ensemble, ait la vertu spécifique de guérir l'affection partielle de tout individu, il faut nécessairement que le médecin recueille les symptômes d'un aussi grand nombre d'individus malades que possible, et qu'il les réunisse en un seul tableau avec toutes les nuances qu'ils présentent.

Le médecin homœopathe ne saurait donc jamais donner trop d'étendue ni trop d'exactitude à son examen du malade, et ne devra jamais négliger d'obtenir la plus grande précision possible dans le détail des *sensations* que le malade éprouve, ainsi que des *circonstances* et des *conditions* qui déterminent les symptômes. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas non plus forcer ces expressions. Toute description d'une douleur, que le malade est obligé de chercher, et qu'il ne donne que pour être à même de répondre quelque chose aux questions répétées du médecin, est vague et incertaine, et ne peut jamais servir à la recherche du remède spécifique. Les nuances réellement importantes sont celles que le médecin aperçoit, ou par lui-même, ou par le récit volontaire et spontané du malade, ou du moins par des questions légères, qui ne peuvent que guider le malade, et non lui dicter ses réponses. C'est, du reste, un art bien difficile que de bien examiner le malade, et d'apprendre de lui tout ce qu'il est bon de savoir. Les préceptes que HAHNEMANN a donnés à ce sujet dans son *Organon*, sont les meilleurs qu'on puisse suivre.

Il est presque superflu d'ajouter encore que le médecin fera toujours bien de mettre par écrit son examen du malade, vu l'im-

possibilité qu'il y a de garder tout dans sa mémoire. C'est principalement au début de sa pratique homœopathique, qu'aucun médecin ne devrait s'en dispenser, surtout dans aucune maladie grave, et encore moins dans des maladies chroniques. Plus on prend l'habitude de tout écrire et de comparer le tableau écrit des symptômes de la maladie avec ceux des remèdes, plus on se met en état de traiter plus tard bien des cas d'affections aiguës sans être obligé de tout écrire au long et sans faire de pénibles recherches. Mais celui qui veut commencer par là ne sera jamais qu'un routinier qui guérira plutôt par hasard que rationnellement.

De la recherche du remède.

D'après ce qui précède, il doit être clair que le médecin homœopathe ne saurait jamais donner aucun remède en se guidant seulement d'après le *nom* d'une affection, quelque sûr qu'il soit d'ailleurs de son diagnostic. Si ce dernier est bien établi, il peut, il est vrai, aider quelquefois à distinguer, parmi le nombre entier des médicaments, une petite collection à consulter dans le cas donné ; mais les symptômes qui devront décider en dernier lieu du choix du remède spécifique, ne sont point les symptômes *pathognomoniques* dont on se sert pour établir le diagnostic ; ce sont, au contraire, les symptômes *accidentels* et *constitutionnels*. C'est dans cette dernière espèce de symptômes qu'il doit y avoir la plus parfaite similitude entre les effets du remède et les souffrances du malade.

Mais, tout en accordant aux symptômes *accidentels* la plus haute importance pour le choix du remède, il ne faut pas non plus négliger de se convaincre par la comparaison des symptômes *pathognomoniques* avec les effets du remède ; si celui-ci est réellement indiqué pour le cas dont il s'agit. C'est pourquoi il ne faut jamais donner aucun remède dont on n'ait vérifié d'abord la parfaite similitude avec tous les symptômes sans exception que présente l'individu malade ; et dans aucun cas, il ne faudrait se hasarder

à choisir un remède pour tel ou tel symptôme pris isolément. Ce serait là le moyen le plus efficace de faire échouer complètement la guérison ; car l'analogie entre le médicament et la maladie doit être entièrement complète, si l'on veut être sûr de son succès.

Encore ne suffit-il pas, pour cette similitude, qui est la condition *sine quâ non*, que tous les symptômes en général y participent ; il faut aussi que le genre particulier de chacun de ces symptômes se retrouve dans les effets du remède. Nous ne voulons pas seulement dire par là qu'il ne faut pas se borner à des généralités, telles que mal à la tête, mal aux dents, mal aux yeux, etc., sans autre précision ; tout médecin raisonnable concevra cela de lui-même ; ce que nous voulons dire, c'est que nul remède ne devra être considéré comme véritablement spécifique, si, renfermant tous les phénomènes qu'offre la maladie, il ne correspond pas en même temps à toutes les *conditions de temps, de lieu, de situation* sous lesquelles les phénomènes *se manifestent, s'aggravent, diminuent*. C'est surtout le changement survenu dans l'*état moral* du malade, que, dans quelques cas, on doit prendre tout particulièrement en considération.

Cependant, malgré toute la peine que l'on se donne pour découvrir le remède entièrement convenable, il peut arriver que l'on ne trouve point encore ce qu'il faudrait, et que l'on reste toujours indécis entre deux ou trois remèdes, dont aucun ne couvre tous les symptômes du malade. En pareil cas, on agira sagement en donnant la préférence à celui d'entre ces remèdes qui aura le plus de ressemblance dans ses effets avec l'*état général* du malade, attendu qu'un remède qui ne correspond pas à cet état, fera rarement du bien, quelque parfaite d'ailleurs que soit sa similitude relativement aux signes *locaux* ; tandis que le remède choisi convenablement pour l'*état général* opérera un changement favorable, et laissera le reste de la maladie dans un état tel que, procédant à un nouvel examen, on trouvera souvent indiqué celui des remèdes qui, dès le commencement, paraissait le plus convenable après le premier, etc. etc.

Ces préceptes si concis ne sauraient être trop souvent mis sous les yeux des homéopathes, surtout de ceux qui comme nous ont exercé depuis long-temps l'allopathie, disposés que nous sommes toujours à nous laisser aller à la recherche du *symptôme saillant*. L'article de *l'emploi du médicament* est traité avec la même sagesse : celui du régime à prescrire est peut-être un peu long relativement à l'ensemble de l'ouvrage.

Dans l'exposé des médicaments (*aconit, arnica, arsenic, belladonne, bryone, camomille, mercure, nux vom., pulsatile et sulfur.*), l'auteur indique d'abord la nature de tissus et d'organes sur lesquels le médicament a une action spéciale (cette partie pourrait bien donner lieu quelquefois à contradiction, mais ce seraient toujours des mots, des présomptions, et un homéopathe ne doit pas s'appesantir sur de la fumée); ensuite il cite les maladies selon l'ancienne nosologie dans lesquelles il a été reconnu utile; puis vient l'énonciation (trop sommaire) de la pathogénésie; le dernier paragraphe est la désignation de la constitution, du sexe et de l'âge dans lesquels il est le plus convenable, et les circonstances qui lui sont caractéristiques; il indique les médicaments avec lesquels il a le plus d'affinité, et il termine par les antidotes. A propos d'antidotes, nous avons remarqué qu'à *aconit* il manque les acides végétaux.

Nous devons faire compliment à l'auteur sur la manière dont ils sont rendus en français; cet essai nous fait espérer que lorsqu'il nous donnera la troisième édition de son *Manuel*, nous aurons enfin une *Matière médicale* en bon français, l'auteur ayant purgé son ouvrage de toutes les dictions barbares qui choquent si souvent les oreilles dans les traductions même les meilleures; nous nous permettrons cependant de lui faire remarquer que quelquefois ce désir de s'exprimer dans un langage connu de tout le monde nuit à son exactitude; par exemple: *belladonna*; il traduit par saignement du nez et de la bouche *Blutsturtz aus Nase und Mund*; il aurait fallu dire saignement par *torrents* ou par *flots*. Ces imperfections sont cependant très-rares, et celle-ci est la seule que nous ayons trouvée changeant le sens de l'original.

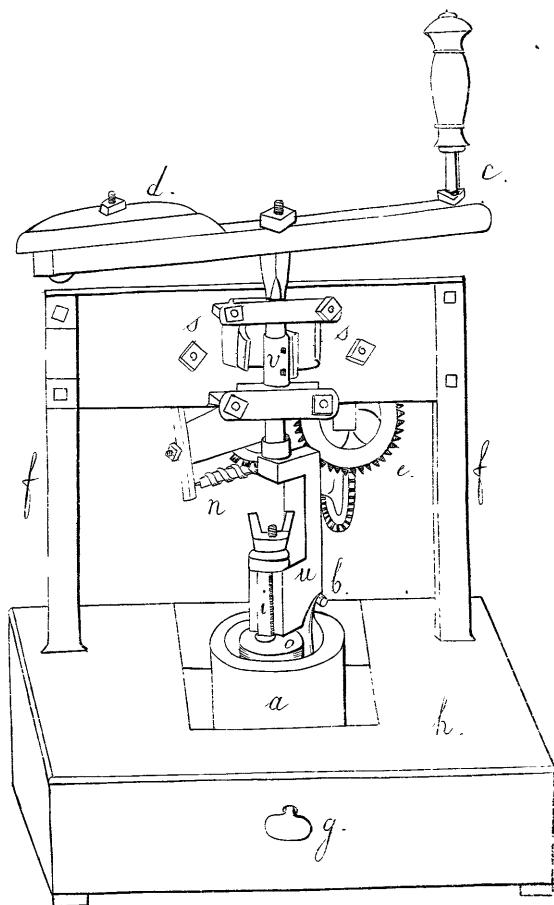
L'ouvrage est précédé d'une note dans laquelle l'auteur met à l'abri sa conscience timorée contre l'accusation d'avoir fourni un aliment à la paresse ou à la mauvaise foi. Cette note est suivie d'une adresse aux médecins, aux savants et aux hommes de bonne foi, par M. MURE. Cet infatigable propagateur de l'homœopathie, dont la fortune et la vie sont entièrement vouées à sa sainte mission, y expose, avec la lucidité et l'ardeur qui le caractérisent, le but de cette publication, et l'espoir qu'il y fonde. Nous osons lui assurer la gratitude de tous les amis de l'humanité. Tout abrégé qu'il est, cet ouvrage, par les connaissances positives dont il est enrichi, sera lu avec plaisir et profit par toutes les personnes qui cultivent l'homœopathie. C.

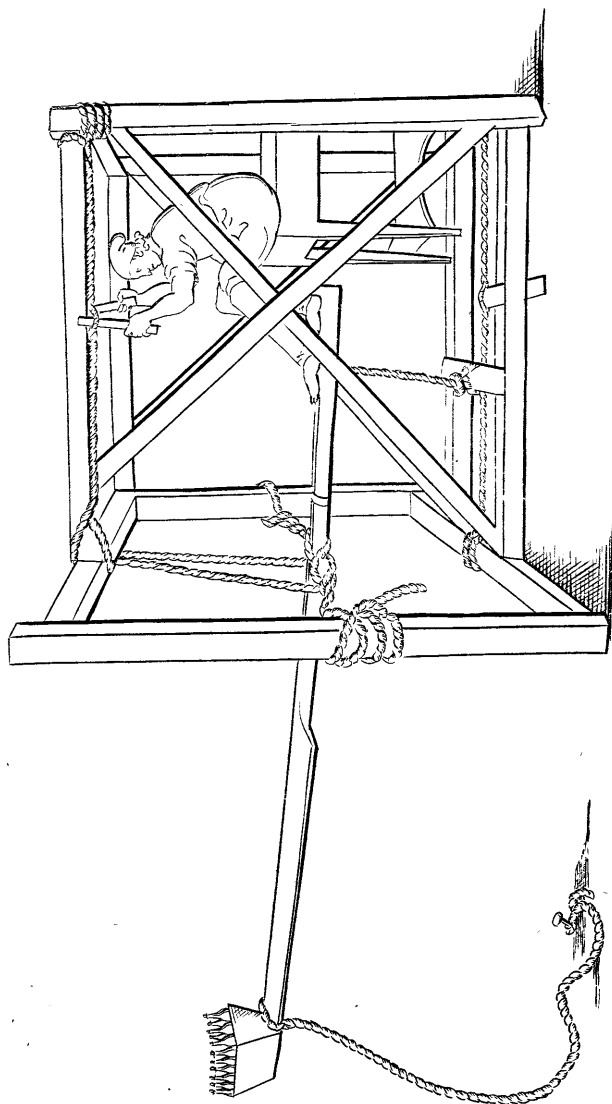
VARIÉTÉS.

On lit dans *le Nouveau-Monde* que M. Berthault Gras affirme avoir donné de 20 à 25,000 consultations homœopathiques avec le plus grand succès.

Depuis l'ouverture de l'Institut homœopathique (de M. MURE), le nombre des malades y est allé toujours en augmentant; de 40 à 50 il est arrivé graduellement à 400 par semaine. M. Laffitte seul a inscrit 284 malades nouveaux depuis le 1^{er} janvier, la plupart atteints de maladies graves; sur ce nombre, 24 se sont retirés radicalement guéris, plus de 100 sont en voie de guérison; chez 100 environ l'amélioration, quoique partielle, est déjà sensible; les autres ne sont en traitement que depuis peu de temps.

Il a été ouvert une clinique spéciale pour les enfants, parmi lesquels plusieurs ont offert des cas de guérison aussi remarquables par leur promptitude que par leur importance.





BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

**De l'emploi de NUX VOMICA dans les maladies,
d'après les expériences du D^r F. HARTMANN.**

(Suite de T. V, p. 321.)



La *céphalalgie* accompagne souvent diverses maladies, et manque rarement avec les affections de l'abdomen ; dans ces cas, quoique devant être prise en considération, aussi bien que tout autre symptôme, elle n'est pourtant pas d'assez haute importance pour porter *par elle seule* le médecin à appliquer exclusivement à sa guérison tel ou tel remède ; elle cède ici, comme symptôme sympathique, avec le mal principal au médicament correspondant à l'ensemble du tableau morbide. Mais souvent elle se présente aussi comme affection principale, et réclame alors un traitement spécial. Considérée comme mal primaire, on pourrait lui donner le nom pathologique de *cephalalgia idiopathica*.

On ne peut disconvenir que l'allopathie ne procède

parfois rationnellement contre cette maladie devenue de plus en plus fréquente, souvent aggravée jusqu'à produire la démence, et ne puisse se vanter à juste titre de la guérir fréquemment ; mais elle devra convenir aussi que ses malades sont renvoyés en grande partie ou non guéris, ou à demi, ou pour peu de temps. Il ne faut pas aller bien loin pour en trouver la cause. La plupart des médecins n'ont pas encore pu partager l'importante conviction des homœopathes touchant l'effet nuisible du café sur le corps humain, ni se résoudre à bannir du régime diététique cet article de luxe, qui est néanmoins souvent la cause du mal. La *céphalalgie* provenant de l'abus du café, se manifeste ordinairement de la manière suivante : Le malade se plaint d'une vive douleur céphalique, semi-latérale, gravative, accompagnée de traction, et de la sensation d'un clou (*clavus*) fiché dans l'os pariétal ; cette douleur, toujours provoquée par quelque cause occasionnelle, telle que : dépit, réplétion d'estomac, refroidissement..., est d'ordinaire inopinée, et peut avoir lieu à toute heure du jour. (*Hemicrania, migraine.*)

(*Note du Rédacteur.* HARTMANN ne saurait prétendre à bon droit donner ici une description exacte de la *migraine* ; ce n'est point seulement la semi-latéralité qui constitue le caractère pathognomonique de l'*hémicranie* ; c'est plutôt, ainsi que personne ne l'ignore, une périodicité plus ou moins régulière, une sorte de rythme mensuel, semi-mensuel, hebdomadaire, etc. ; de plus, l'*hémicranie* est le plus souvent

accompagnée ou de vomissements, ou d'efforts pour vomir, dont H. ne parle point. Ce qui me fortifie dans l'opinion que c'est faussement qu'il fait ici cette appellation, c'est qu'il renvoie à l'observation suivante, inscrite dans la *Clinique* sous le nom de *mi-graine*, et qui n'offre aucun des caractères ci-dessus, et de quelques autres que j'omets à dessein.)

Un homme de 40 ans, atteint d'une violente *mi-graine* (?), employa pendant près de huit jours (!) vainement toutes sortes de remèdes intérieurs et extérieurs.

Chaque matin, à 6 heures et demie, en s'éveillant, au-dessus de la racine du nez, élancements, pressions douloureuses gagnant la tempe gauche. De 9 h. à 11 heures, la violence de la douleur faisait perdre connaissance au malade, qui se jetait de côté et d'autre, se démenant comme un insensé; face pâle, couverte de sueur froide, disparaissant à 11 1/2 h. En s'inclinant en avant, sensation d'une lourde balle tombant sur la racine du nez. Sensibilité extrême du cuir chevelu. De midi à 7 h. du matin, il se sentait très-bien. Tempérament ardent, caractère colérique. Jusquelà, santé parfaite.

Nux 15, une goutte. — Le lendemain l'accès arriva une heure plus tard et cessa une heure plus tôt; d'ailleurs moins violent qu'auparavant.

Le second jour, l'exacerbation ordinaire de 9 à 11 heures fut peu sensible.

Le 3^e jour, tiraillements douloureux pendant une heure, au-dessus de la cavité de l'œil droit et de la tempe.

Le 4^e jour, ce symptôme avait cédé la place aux suivants : Tête prise en totalité, vertigineuse, vacillante en marchant, congestion sanguine, picotements dans le front, la racine du nez et la tempe gauche. A midi, élancements violents, mais passagers ; sécheresse douloureuse des paupières, suivie, après midi, de larmes dans les yeux.

Ces symptômes furent efficacement combattus en faisant passer par le malade, pendant deux minutes, le pôle sud d'un aimant au-dessus du sourcil droit, du nez à la tempe droite.

Le lendemain, tout avait disparu, et même un coriza sec.

Ce cas me paraît offrir tous les caractères d'une affection aiguë ; — et la vraie *migraine* est toujours plus ou moins chronique ; — je serais donc tenté de le considérer comme un exemple de fièvre quotidienne céphalalgique. Je suis d'autant plus porté à me confirmer dans ce jugement, que je n'ai jamais vu la vraie *migraine* céder à une seule dose de remède, mais bien à un traitement plus ou moins varié et continu. Le plus souvent, je ne l'ai pas vu guérir du tout. P.)

Ou bien les malades se plaignent d'une céphalalgie temporale, obtuse, gravative, se portant vers l'occiput, et accompagnée de lourdeur (*carebaria*) ;

Ou bien la céphalalgie amène une sensation de plénitude, de déchirure, de brisement dans le cerveau ;

Ou bien il se manifeste le matin, au réveil, une tension universelle dans le cerveau, de plus en plus

sensible, puis changée en douleur lacérante, grave. (On pourrait nommer *cephalæa* ces deux dernières variétés, comme plus opiniâtres et plus invétérées.)

Il se joint d'ordinaire aux céphalalgies ci-dessus un fort afflux du sang à la tête, avec chaleur à la face.

De plus, je mentionnerai encore la *céphalalgie nerveuse semi-latérale*, tout-à-fait distincte de la *migraine* sus-décrite, n'ayant lieu que chez les grands buveurs de café, inopinément et sans cause.

(*Note du Rédacteur.* Ici H. renvoie à l'opuscule de S. HAHNEMANN *sur le café*. Comme il est peu connu et répandu, je crois faire une chose utile en transcrivant la note entière de l'auteur.

« Il ne faut pas confondre ici la *migraine* que j'ai nommée auparavant ; celle-ci ne vient qu'à de certaines occasions, par exemple, après avoir eu du chagrin, ou bien après s'être surchargé l'estomac, ou après un refroidissement, et paraît pour l'ordinaire subitement et à des heures quelconques. Mais le mal de tête semi-latéral et nerveux, dont je parle à présent, vient le matin bientôt après le réveil ou au réveil même, et augmente insensiblement. La douleur est presque insupportable et souvent brûlante ; l'épiderme est extrêmement sensible et fait mal au moindre toucher. En général, l'esprit et le corps de ces personnes se trouvent alors dans un état d'irritabilité excessive. L'air faible et abattu, elles fuient la société et même la clarté du jour, et cherchent un lieu solitaire et obscur où elles se livrent à une sorte de *coma vigil*,

ayant les yeux fermés et se tenant immobiles sur une couche obliquement élevée ou un fauteuil ; chaque mouvement, chaque bruit augmente leurs souffrances ; elles évitent de parler elles-mêmes et d'entendre parler les autres. Leur corps, sans éprouver de frissons, est pourtant plus froid qu'à l'ordinaire, en particulier les pieds et les mains. Les aliments et les boissons leur répugnent, des nausées continuelles les empêchent de prendre aucune chose. Si l'accès est bien fort, ces nausées sont suivies de vomissements de glaires qui soulagent rarement le mal de tête. Les évacuations alvines n'ont pas lieu.

Ce mal de tête ne passe jamais avant le soir, et dans des cas opiniâtres, je l'ai vu durer 36 heures, de façon qu'il ne passait que le lendemain au soir. Si les accès sont moins forts, le promoteur primitif de ce mal, c'est-à-dire le *café fort*, abrège sa durée d'une manière palliative ; mais le corps en devient d'autant plus disposé à le reproduire après un plus court intervalle. Le temps de retour de ce mal est indéfini, 15 jours, 3 ou 4 semaines ; il reparaît subitement sans aucune cause prochaine ; même dans la nuit précédente, le malade sent rarement les indices légers du mal de tête nerveux qui l'attend le lendemain matin. — Jamais je n'ai observé cet état singulier que chez les véritables buveurs de café. »

HARTMANN renvoie aussi à l'observation suivante, qui me paraît être assez concluante pour que je la donne ici presque textuelle ; elle est du Dr WISLIGENUS.

Un homme de 30 ans, bien portant, irritable, menant une vie sédentaire, avait été attaqué, cinq ans auparavant, sans qu'il sût d'où cela provenait, d'une douleur qui lui prenait un seul côté de la tête, et qui, au bout de quelques années de répit, lui était revenue à plusieurs reprises l'hiver précédent, à la suite de refroidissement, croyait-il. Après l'avoir tourmenté quinze jours, elle avait cessé, et ne l'avait repris que peu de jours avant qu'il consultât VV.

Aussitôt qu'il s'éveillait, après une nuit excellente, violent embarras de la tête, dégoût pour toute nourriture, même pour le café et le tabac, auxquels il était habitué. Immédiatement au-dessus de la cavité de l'œil gauche, élancements douloureux et quelquefois aussi pressions, semblables aux douleurs qu'on éprouve quand on a mal aux dents, et qu'un nerf est fortement attaqué. Ces élancements se faisaient sentir jusque dans l'œil et s'augmentaient par la pression de la main. Tiraillements et contractions dans les paupières, photophobie, vue trouble, larmes brûlantes ; toute la région autour de l'œil gauche brûlante, même extérieurement. Douleurs dans la narine gauche, qui était ordinairement bouchée. Cessation subite des douleurs lorsqu'il éternuait, ce qui n'avait lieu qu'avec la plus grande difficulté. Avec les douleurs très-fortes, transpiration qui le laissait encore plus malade. Quelquefois, légères envies de vomir pendant l'accès. Souvent ses idées se troublaient, il avait même, après l'accès, de la peine à les rassembler ; grande peine à travailler, mémoire très-

faible, grande sensibilité, il n'aimait pas à parler ; la voix d'autrui l'importunait ; il voulait un silence absolu.

Cet accès le prenait le matin de bonne heure, le forçait à rester couché, augmentait jusque vers midi, et atteignait parfois un tel degré de violence, que le malade se mettait à pleurer et devenait comme désespéré ; l'accès se terminait par un court assoupissement, au réveil duquel la gaîté était revenue ; le malade demandait à manger et se sentait assez bien pendant le reste de la journée et la nuit. Mais si l'accès n'avait pas été aussi violent, il éprouvait l'après-midi encore une sourde pression au-dessus de la cavité de l'œil, sur lequel l'air frais causait une impression pénible.

Le malade était grand amateur et consommateur de café ; on pouvait regarder cette boisson comme la cause de sa maladie, qui offrait le plus grand rapport avec celle dont Hahnemann donne un tableau si vrai. Le remède parut être *nux*, dont le malade prit une dose 24.

Bien que faible, cette dose agit avec une grande énergie.

Le lendemain matin, l'accès fut des plus violents et des plus longs.

Le second jour, la douleur était encore forte, mais moins qu'auparavant, et elle continua à diminuer, en sorte que le troisième jour il n'y eut plus d'accès, mais seulement de légers mouvements convulsifs, le matin, au-dessus de l'œil.

Quatre jours après, les mouvements étaient devenus plus forts, avec douleurs sourdes et élancements au-dessus du sourcil. Coriza fluent avec embarras de la tête; toux, expectoration peu copieuse de glaires, excitée par un grattement dans la gorge.

Aucun changement ne survenant, W. administra, au 13^e jour, une seconde dose *nux*. Elle fut suivie de succès; bientôt le malade fut parfaitement guéri.)

Dans toutes les susdites espèces de *céphalalgies*, il est impossible au praticien de dissiper le mal, même en administrant le spécifique correspondant, à moins d'interdire sévèrement tout usage du café. C'est ici que *nux* est souvent un spécifique homœopathique que nul autre ne saurait remplacer. Je dis *souvent*, car *nux* n'enlève pas toujours les maux provoqués par le café, vu qu'il n'est pas le seul antidote de ce dernier, dont les mauvais effets sur le corps humain peuvent souvent aussi être dissipés par *ignatia* et *chamomilla*.

Dans les espèces de *céphalalgies* mentionnées, on peut, selon la plus ou moins grande intensité du mal, plutôt donner une fois une forte dose du remède que dans la *céphalalgie nerveuse*, où, même à la moindre dose, l'aggravation homœopathique prédomine vivement dans une si forte irritabilité de l'organe central, et bien plus vivement encore si la dose est plus forte.

Si les maux céphaliques sont atténués quantitativement, mais non modifiés quant à la qualité, on donne, le mal devenu stationnaire, une seconde, mais moindre dose du même remède, jusqu'à entière disparition du mal.

Si au bout de quelque temps on aperçoit encore quelques traces du mal, comme cela est assez fréquent dans les maux chroniques affectant le corps depuis plusieurs années, et, pour ainsi dire, intimément liés à l'organisme humain, on donne de nouveau une autre dose du remède, mais à des intervalles de plus en plus distants, jusqu'à extinction de toute trace du mal. Il ne faut point que le médecin se borne à diminuer l'intensité du mal, car si celui-ci n'est détruit entièrement, il reprendra, en l'absence du remède, toute sa première force.

Hors ces *céphalalgies* causées par le *café* et rentrant dans la sphère d'action de *nux*, il y a encore celle qui provient de congestion sanguine à la tête, de l'abus des spiritueux, de contention d'esprit.

Comme symptôme prédominant d'autres maladies, on se voit parfois réduit à la nécessité d'opposer à ce symptôme isolé le remède correspondant; et l'on trouve, en établissant une juste parallèle entre les symptômes du mal et ceux du remède, que le moyen choisi pour la *céphalalgie*, correspond au total du tableau morbide.

Nous trouvons aussi parfois ce remède efficace dans les *céphalalgies* qui accompagnent les affections hystériques, catarrhales, rhumatiques et gouteuses, avec lesquelles nous voyons disparaître une grande partie de ces maux. Il en est de même de celle qui provient d'impuretés, de vers, et de stagnations dans les intestins de l'abdomen.

Il n'est pas nécessaire d'examiner ici combien ce

remède est efficace dans quelques espèces de *vertige*, dénotés d'une manière si caractéristique au commencement de la pathogénésie de *nux*; ce que je puis affirmer, c'est qu'il est spécifique contre celui que causent les liqueurs spiritueuses.

Dans quelques accès fréquents de *vertige* survenant tantôt la nuit, tantôt le soir, tantôt après le dîner, parfois aussi au grand air, tels que les présentent les symptômes 937-41 et 952-55, *nux* est très-efficace, je le sais par expérience. Les *défaillances* dépendant de congestions à la poitrine et à la tête, telles que nous les rencontrons parfois chez les femmes grosses, sont de même souvent guéries par *nux*. Celles que causent de violents accès de douleurs, tels que la crampe d'estomac et de poitrine, les coliques.... ne peuvent être dissipées par cette substance qu'autant qu'elle se trouve appropriée à l'ensemble de l'état morbide.

On ne peut disconvenir que l'allopathie n'opère admirablement dans le *delirium tremens*, si fréquent et si souvent décrit de nos jours; l'homœopathie ne lui contesterait pas même le mérite d'une méthode curative rationnelle contre cette maladie, si elle n'attaquait pas le corps qui en est atteint, par d'énormes doses d'un spécifique narcotique, quoique correspondant. Cette maladie peut être regardée comme fixe, vu qu'elle provient toujours d'une seule et même cause, et le remède mentionné ici étant, à mon avis, indiqué contre elle comme moyen homœopathique indispensable, je ferai encore une petite digression sur son traitement.

Je passe sous silence la description du mal, suffisamment défini dans les divers écrits de médecine. Ordinairement la thérapie allopathique commence, vu qu'il y a presque toujours constipation dans la première période de la maladie, par un apéritif, puis on donne l'*opium*, spécifique correspondant, tantôt en substance, $1/2-1$ grain, tantôt en teinture, à de plus fortes doses. Quelques médecins combinent l'*opium* avec le *calomel*, combinaison qui me paraît inadmissible, parce qu'il en résulte un mélange dont la force d'action nous est inconnue ; on sait que l'*opium* est un antidote des préparations mercurielles ; donc nous ignorons combien de force il lui reste pour calmer le mal, et combien pour paralyser le *calomel*. De la fusion d'effet des deux substances médicinales il peut résulter un corps médicamenteux tout différent, dont nous ne pouvons calculer l'action....

Les allopathes donc opposent à ce mal, comme souverain remède, l'*opium*, qui est ici d'une efficacité homœopathique, exaltant dans son effet primitif sur l'organisme humain en état de santé tant l'irritabilité que l'activité des muscles soumis à la volonté, et atténuant ces deux facultés dans les muscles spontanés ; de là la lenteur du pouls, la suppression des selles... ; dans son action secondaire, il exalte, au contraire, l'imagination et le courage, stupéfiant et émoussant en même temps le sensorium et la conscience de soi-même. Il montre dans ses effets pathogénétiques tant d'analogie avec les symptômes du *delirium*, qu'on ne peut douter qu'il ne soit le spécifique de ce mal arrivé au deuxième stade.

Il en est autrement du premier stade. Si la maladie est pure, inaltérée, non compliquée, elle donnera des symptômes, surtout ceux de l'esprit, si analogues à ceux de *nux* qu'on peut en déduire en toute assurance son efficacité; seulement il faudrait, vu le défaut d'impressionnabilité et l'extrême stupéfaction des nerfs, donner une plus forte dose de *nux* qu'on ne le ferait jamais chez d'autres individus, et dans d'autres maladies tant aiguës que chroniques. Une goutte de la 6^e-12^e dynamisation serait, à mon avis, en ayant toutefois égard à la constitution du sujet, la dose la mieux appropriée au présent cas, sans avoir à craindre, avec une telle stupéfaction des nerfs, d'aggravation homœopathique imminente. Mais si, comme je l'ai dit dans mes observations générales sur ce remède, il n'était alors d'aucun effet, qu'on ne pût empêcher le mal de passer au deuxième stade, ou que le médecin ne fût appelé qu'à cette dernière période, l'*opium* deviendrait alors indispensable, sans l'administrer à de si fortes doses; il suffirait de donner une goutte de la 2^e ou 3^e dilution. Si la première dose ne suffit pas à l'extinction du mal, il en faut, 4-6 heures après, une deuxième et peut-être même une troisième. On attendra les effets primitifs de ce remède, avant chaque nouvelle dose. Les fortes doses que donne l'allopathie ne doivent point être conseillées, parce que la maladie en est inutilement fort aggravée, aggravation qui en nécessite, 1-2 heures après la première dose, une autre semblable, ou même de plus fortes provoquant une stupéfaction pendant

laquelle le mal passe, il est vrai, par son peu de durée, mais en laissant une laxité que l'organisme ne vient que difficilement à bout de surmonter. — Les altérations abdominales et céphaliques qui restent, sont radicalement dissipées par l'homœopathie à l'aide de quelques doses de *nux*, et en interdisant l'usage des spiritueux.

Nous remarquons souvent chez les sujets faisant excès de spiritueux, et chez les savants dont l'esprit est affecté par des études trop suivies, une stupéfaction de l'activité mentale, et une faiblesse de mémoire qui trouvent de même leur spécifique dans ce remède (avec lequel il faut parfois en intercaler un autre); mais ces affections provenant d'autres causes, veulent aussi d'autres remèdes.

Dans quelques espèces peu nombreuses de *rhumatisme aigu*, *nux* se trouve être d'abord le remède correspondant, et le mal y cède au bout de quelques jours; mais, dans d'autres espèces plus nombreuses de ce mal, il faut faire précéder *nux* d'un autre remède. Cela a surtout lieu dans les cas où la maladie est le plus souvent accompagnée d'une fièvre synochale qui, comme je l'ai déjà dit, n'indique pas l'application de *nux*. Les cas de *rhumatisme aigu*, joints à une forte fièvre inflammatoire, que j'ai traités, se sont offerts à moi, pour la plupart, tels, que la moindre dose d'*aconit*. opère dans la maladie, même chez les sujets les plus robustes, une métamorphose qui requiert souvent alors d'y opposer *nux* comme moyen correspondant, et la cure est

terminée en peu de jours. Je donne ici un cas de ce genre, parce qu'il s'est offert compliqué d'autres états morbides auxquels *nux* parut d'abord correspondre, dont la cure, à la fois prompte et heureuse, n'eût pourtant pu être opérée si cette substance n'avait été précédée d'*aconit*.

Un homme dans la quarantaine, gros et replet, un peu flegmatique, mais emporté, suivait un régime si irritant et luxurieux, qu'il devait en résulter chez lui une pléthore, manifestée plus tard par divers maux. Il souffrait d'hémorroïdes sèches, très-inquiétantes par les douleurs au sacrum qui s'y joignaient; son sommeil sujet à divers accidents, dont le plus douloureux était une espèce de cauchemar, ne lui permettait de mouvoir aucun membre, ni de proférer le moindre mot, ce qu'il nommait stagnation du sang; de fréquents vertiges l'obligeaient de se coucher pendant le jour; son estomac ne supportait que peu de nourriture, et ce peu causait, après chaque repas, une plénitude désagréable qu'il ne pouvait améliorer tant soit peu qu'en se couchant; des palpitations de cœur accompagnées d'anxiété étaient aussi de fréquents symptômes. Comme il s'opiniâtrait à ne pas prendre de remède, j'eus la plus grande peine à le ramener insensiblement par des raisons convaincantes à un régime plus sage.

Mais la nature ne souffrit pas impunément le retranchement d'une grande partie de ses choses irritantes. Affaibli en restant trop assis, il alla s'exposer à un air un peu vif, et, de retour chez lui, les symp-

tômes aggravés l'inquiétaient tant, qu'il me fit appeler dans la nuit, et me dit, en proie à d'anxieuses palpitations de cœur : « Rentré chez moi à 8 heures du soir, je me suis senti tellement affecté, que j'ai voulu me mettre au lit ; mais, en me déshabillant, il m'est survenu un tel frisson accompagné de tremblement, avec douleurs lacérantes et tractives dans les membres, les dents et les tempes, qu'il m'est devenu impossible de me réchauffer. Ce frisson, prolongé une demi-heure, a fait place à une vive chaleur mordicante, bientôt accompagnée de moiteur à la peau et de sueurs énormes ; les douleurs lacérantes et tractives étaient toujours plus intenses et plus sensibles ; j'ai cru me procurer quelque soulagement par une tasse d'infusion de sureau ; mais l'anxiété est allée jusqu'à l'angoisse, aggravée encore par de fortes palpitations de cœur. » C'est dans cet état que je le trouvai à mon arrivée, se plaignant de vertige et de lourdeur gravative dans toute la tête, et obligé de la tenir tranquille pour ne point aggraver les symptômes par quelque mouvement ; à la jambe gauche, il éprouvait, outre les douleurs lacérantes, une sensation stupéfiante, accompagnée parfois de serrement de crampe. Il disait éprouver encore au fond de l'abdomen une lourdeur inquiétante, caractérisée par une sensation de battement, isochrone au pouls. Son appétit était nul ; sa langue chargée de mucosité, et il se plaignait d'un goût amer ; les lèvres étaient sèches, il demandait souvent à boire ; le pouls était plein et rapide ; l'urine d'un rouge foncé ; les selles nulles ce jour-là.

Je lui ordonnai (à 1 heure du matin) aussitôt une goutte d'*aconit.* à la 24^e dilution ; le lendemain matin, je trouvai la fièvre fort diminuée, les palpitations de cœur et l'angoisse tout-à-fait dissipées, le vertige, la céphalalgie et les douleurs lacérantes des membres fort améliorées. Le soir, les maux n'étaient guère diminués ; l'évacuation alvine n'avait pas encore eu lieu, et l'urine déposait un *sédiment briqueté* ; en revanche, la lourdeur et les battements inquiétants de l'abdomen étaient aggravés. Une goutte de la 24^e solution de *nux* que j'ordonnai le soir même, procura un sommeil tranquille de 5 heures, et en deux jours, tout le mal était passé sans laisser de risque. — Il me reste à dire que le lendemain de la maladie il s'était fait sur le dos une éruption pourprée rouge, ce qui, selon l'assertion des écrivains, n'a jamais lieu dans ces sortes de maladies où la fièvre prend le caractère de la synoque. Ce cas prouve le contraire. — Je dissipai entièrement par une couple de doses d'*acon.* et de *sulf.* les palpitations de cœur dont le malade se trouvait parfois de nouveau affecté ; la faiblesse d'estomac et la plénitude d'abdomen encore existantes cédèrent entièrement à *nux*. Enfin cet homme est mieux maintenant qu'il ne se rappelle l'avoir été depuis 8 ans.

Note du Rédacteur. (Ce cas exceptionnel ne saurait passer pour un exemple de *rhumatisme aigu* vrai ou pur, lequel est toujours indépendant du genre de vie antécédent.

Je n'ai jamais eu le bonheur de voir une faible

dose *aconitum* réussir aussi promptement ; des doses plus fortes et répétées ont certainement contribué à diminuer l'intensité des symptômes, mais je n'ai guère pu empêcher la maladie de parcourir en entier sa période de trois semaines.

Puisque, ainsi que je l'ai déjà dit en traitant d'*aconitum*, l'allopathie a de beaux succès en employant cette substance à de très-hautes doses, il y a quelque intérêt à l'expérimenter aussi sous le point de vue homœopathique à doses analogues ; j'attends le moment de le faire. P.)

Les douleurs rhumatiques des membres, avec ou sans fièvre, affectant tantôt une partie, tantôt une autre, quittant un membre pour en gagner un autre, causant rougeur et enflure dans les articulations, appartenant ainsi de préférence à l'*arthritidis vaga*, cèdent le plus promptement à *pulsatilla*.

Nux peut tout aussi bien s'appliquer à quelques espèces de douleurs *rhumatiques chroniques*, avec traction et tension, surtout accompagnées d'une sensation de faiblesse ou de stupéfaction à la partie malade, ainsi que de maux crampoïdes, de mouvements convulsifs à certaines parties des muscles ou de certains membres. Les douleurs rhumatiques des muscles de la nuque et du cou, accompagnées d'enflure, cèdent d'ordinaire à *belladonna*.

Malgré le rapprochement fait par l'allopathie entre la *goutte* et le *rhumatisme*, celle-là diffère pourtant fort de celui-ci, et il n'existe, à mon avis, pas la

moindre analogie entre eux. La fièvre du rhumatisme est d'ordinaire synochale ; celle de la goutte prend communément le caractère de synochus ; les douleurs du premier sont de prime abord vives et sensibles, diminuant dans la même proportion que la fièvre ; celles de la goutte augmentent, au contraire, graduellement, et se prolongent souvent encore long-temps après que la fièvre a cessé ; presque toutes les parties du corps peuvent être atteintes de douleurs rhumatisques, tandis que la goutte ne mérite ce nom, dans le sens propre du mot, que quand il y a des sensations lacérantes et douloureuses dans les *articulations des extrémités* ; de plus, les affections gouteuses proprement dites, n'ont lieu que chez des sujets adonnés à une vie luxurieuse et sédentaire ; les douleurs rhumatisques peuvent, au contraire, être produites dans le corps humain par le changement de temps, le refroidissement ou autres influences altérantes. Cette dernière raison explique pourquoi la goutte a d'ordinaire un *stadium prodromorum* dépendant le plus souvent d'un défaut d'harmonie dans les organes de l'abdomen, auquel se joint plus tard le mal local. Dans ce *stade*, mentionné par les écrivains sous le nom de *goutte imparfaite, atonique*, la cure est bien plus prompte que quand le mal est déjà arrivé à son état ; c'est alors la sphère d'action la plus heureuse de *nux*, ainsi que l'indiquent les symptômes de ce stade mentionnés dans les thérapeutiques ; cependant *nux* n'est pas applicable à tous les cas de cette espèce, mais se remplace, selon la diversité des

symptômes, par *bryonia*, *puls.*, *ignat.*, *cham.*, *bellad.*, *china* ou autres. Si l'affection locale prédomine davantage, *nux*, même dans les cas correspondants à cette substance, opère rarement la cure à lui seul, et demande encore, selon les circonstances, souvent de tout autres remèdes, tels que *bryon.*, *rhus*, *pulsat.*, *coccul.*, *dulcam.*, *sulf.*, *con. mac.*, *aurum*, *bell.*, *spongia*, *mercur.*, *stann....*

On sait que si le mal se prolonge, il peut se présenter encore d'autres symptômes amenés ou par la subversion du système reproductif, ou par l'affection locale; leur manifestation traîne en longueur la maladie, de même que le traitement. Il se présente souvent aussi des transitions sur d'autres organes, nommées improprement *arthritiques*, et auxquelles l'allopathie oppose une méthode curative correspondante à la goutte. J'en citerai ici quelques-unes souvent guéries par *nux*, quand les symptômes correspondent : une espèce d'ophtalmie arthritique, dont j'ai déjà parlé en traitant de l'inflammation de cet organe; la *gastritis*, l'*hepatitis* et la *nephritis* causées par une métastase arthritique, sont parfois de nature à pouvoir y opposer *nux* comme curatif, ce qu'on découvre aisément dans les symptômes existants de cette maladie. — Les céphalalgies semi-latérales, continues, laissées par une *encephalitis arthritica* (qui pouvait se guérir par *bellad.*, *arnica....*), cèdent souvent, ainsi que me l'ont démontré plusieurs observations, à *nux vomica*, qui enlève aussi parfois, d'une manière durable, les céphalalgies arthritiques,

non précédées d'*encephalitis*. — Les symptômes d'une digestion altérée, de constipation continue, de crampe d'estomac, de vomissement chronique, correspondent souvent à *nux* d'une manière si caractéristique, que le médecin ne peut rester long-temps indécis sur le choix à faire; cependant, j'ai dissipé parfois ces constipations par *bryonia*, *staphis.*; la crampe gastrique arthritique, surtout manifestée par des douleurs lancinantes, avec malaise ou vomissement de pituite, quelquefois par *puls.*, *bryon.*; le vomissement chronique, accompagnant la goutte, a cédé aussi quelquefois à *tartar. emetic.* et à *arsenic.* — J'ai guéri radicalement par une seule dose de *nux* à la 18^e solution, une goutte douloureuse au genou, survenue à la suite d'une fièvre intermittente tierce, accompagnée de *nodosités arthritiques*, et d'autres sensations douloureuses à d'autres articulations, de sensations paralytiques dans ces parties, de légers accès fébriles intermittents de 3 jours de durée, de constipation, de vomissement.

(*La suite à un numéro prochain.*)

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VI, p. 47.)

CUPRUM METALLICUM.

Les observations de SCHWARTZE ont éveillé pour la première fois mon attention sur la remarquable efficacité de ce remède contre l'*épilepsie*. Avant cette époque, j'avais eu rarement du bonheur dans le traitement des spasmes épileptiformes; mais depuis, il m'est arrivé de guérir radicalement plusieurs personnes qui en étaient atteintes, même de celles qui avaient été vainement traitées pendant long-temps par d'autres médecins homœopathes. Comme l'homœopathie n'a pas le droit d'être fière de ses succès contre cette maladie, nous devons nous montrer d'autant plus reconnaissants vis-à-vis d'un remède qui ne reste jamais sans action dans ce cas, et qui même dans ceux qui sont réputés incurables produit une amélioration essentielle des symptômes. *Cuprum* manifeste, en particulier, son efficacité dans les cas où la maladie ne se montre que comme *épilepsie nerveuse*, sans autre mal physique. Ici je ne répète *cuprum* xooo que le plus rarement possible, au bout de 3, 5 ou 7 jours; j'ai toujours le plaisir de voir la maladie faire trêve après les premières doses, et peu après avoir commencé à en faire usage, une amélioration

nouvelle se manifeste par un regard plus naturel et une tête plus légère. Pour achever la cure et relever la constitution, je me sers de *calc. carb.* ou de *causticum*.

Dans le *choléra asiatique*, *cuprum* n'est que d'une importance secondaire, et mérite tout aussi peu comme préservatif que comme curatif la place que maint homœopathe lui assigne. Du moins, pendant la forte épidémie de cette année, je n'ai eu que rarement ou plutôt jamais occasion de pouvoir employer avec succès le *cuivre* contre le *choléra*, et *secale cornutum* m'a paru mériter incontestablement la préférence dans des cas semblables.

Je crois devoir mentionner ici l'action antidotaire du *sucré* contre la toxication du *cuivre* et ses préparations, action qui se confirme tous les jours d'avantage. Orfila, le premier, recommanda cette matière contre les dommages causés par le *cuivre*, sans établir la cause chimique de cette expérience. Cette explication est, on ne peut plus claire, dans les *Annales de pharmacie de Trommsdorf*, tome XVII, cah. 2. Il y est dit : « On mêlera un peu de vert-de-gris dans de l'eau sucrée, on l'exposera dans un verre, à un endroit chaud, près du poêle, à une température qui réponde en quelque sorte à la chaleur du corps, et l'on verra ce changement s'opérer sous ses yeux. Le mélange qui est d'abord vert, brunira promptement et il s'en détachera une poudre cuivrée; une partie du vert-de-gris sera changée en cuivre métallique, une autre en oxide, mais aucune des deux n'exerce une

influence tant soit peu nuisible sur l'organisme. »

Addition du Rédacteur.

L'application de *cuprum* aux affections spasmodiques épileptiformes et autres mérite la plus sérieuse attention, et on doit de la reconnaissance à LOBETHAL pour l'avoir excitée. Quelques exemples suffiront pour indiquer les cas où il pourra être utile.

KNORRE a guéri avec *cuprum carb.* 15 l'affection spasmodique des organes respiratoires suivante :

Enfant de 6 ans, jadis atteinte de croûte laiteuse rétropulsée par topiques ; à chaque refroidissement, brachypnée, dyspnée, toux brève, spasmodique, avec râle muqueux sonore, qui augmente la dyspnée, aussi bien que le rire, la marche, les odeurs ; titillation au larynx, épigastre douloureux ; exacerbation le soir, spasme thoracique ; respiration brève, anxieuse, sifflante, exigeant de grands efforts, le corps penché en avant ; fatigue douloureuse des muscles du thorax et de l'abdomen.

GROSS a appliqué *cuprum* avec le plus grand succès à l'affection spasmodique suivante, ayant son siège dans les organes respiratoires.

Une femme de trente et quelques années, d'humeur inquiète et peureuse, ayant de grandes dispositions à se chagriner, de constitution délicate et d'un système nerveux très-irritable, était depuis long-temps atteinte de crampes de poitrine, jusque-là traitées inutilement. — Agitation dans le sang, palpitations de cœur, pression sourde dans la tête ; inappétence com-

plète ; séjour forcé au lit par malaise général ; — oppression constante , respiration profonde , répétée pour se soulager ; essoufflement en montant , ou au moindre mouvement rapide ; alors sensation de constriction de la poitrine ; douleur à la pression des ligaments vestimentaires ; — à l'approche des crampes, nécessité de se coucher très-promptement. L'accès s'annonçait par hoquet, suivi de contraction de la poitrine qui empêchait de parler et même de respirer ; face rouge, gonflée, couverte de sueur brûlante ; respiration rapide, haletante, bruyante, aux dépens des seuls muscles du bas-ventre. Au plus haut degré de l'accès, convulsions des muscles de la face, du tronc et des extrémités. L'application de la main sur l'épigastre calmait, arrêtait même le paroxysme (sorte de mesmérisme? *Réd.*) ; sinon il durait demi-heure, une heure même, suivi d'une prostration générale. Les accès avaient lieu plusieurs fois dans le jour et même la nuit ; une fois, ils ne la quittèrent pas un instant pendant huit jours ; ils revenaient à l'approche des règles, après la moindre frayeur ou un chagrin.

La malade fut mise à la diète homœopathique et reçut *cupr.* 30 gtt. 1/100.

Les paroxysmes devinrent plus rares et plus faibles ; l'amélioration progressa de semaine en semaine, l'oppression continuelle disparut, et à l'approche des règles, il n'y eut qu'une disposition à des accès cram-poïdes.

A cette époque, fut donné *merc. sol.* 3, qui parais-

sait le mieux répondre aux symptômes actuels ; la malade se montra bientôt rétablie.

A quelques mois de là, ayant broyé du vert-de-gris parmi d'autres couleurs, elle fut reprise d'un paroxisme des plus violents (action primitive de *cuprum* à trop forte dose) ; *merc. sol.* 1/30 fut donné et agit merveilleusement comme antidote.

GROSS a administré avec succès *cupr.*, à doses répétées, à une jeune fille atteinte, à la suite d'une frayeur, d'un mouvement involontaire du bras droit et de la jambe, qui, malgré tous les remèdes, s'étendit peu à peu à tous les membres et atteignit le point de chorée complète.

Le même habile praticien a guéri, avec quelques doses *cupr.* 1/30, un enfant pris, chaque fois qu'il pleurait, d'un accès de suffocation pendant lequel il retirait convulsivement ses jambes vers son derrière ; quand il était en colère, il criait à en perdre la respiration ; mais l'accès ne le prenait qu'après qu'il avait pleuré.

Cuprum a aussi guéri une jeune fille de 11 ans, présentant l'état suivant : couchée sans connaissance, sans voix, les paupières fermées, tremblantes, les yeux rouges tournés en haut ; crampes toniques si violentes qu'il fallait plusieurs hommes pour la contenir ; opisthotonos ; salivation continuelle ; elle ne demandait jamais à manger, mais mangeait quand on lui mettait les aliments dans la bouche ; constipation ; urine trouble, fréquente, peu abondante. Cet

état durait depuis quelques semaines; il avait résisté à *cicuta*, *stram.*, *bellad.* et *cina*.

La malade, deux ans après, étant retombée dans un état à peu près semblable, a été guérie par une seule dose *cuprum*.

Dans un cas de *chorée*, chez une jeune fille de 11 ans, durant depuis huit jours, HEICHELHEIM a employé vainement *cuprum* (il est vrai pendant deux jours seulement, ce qui me paraît être un espace de temps trop court. *Réd.*); la maladie a cédé à des doses répétées de *bellad.*, mais au bout d'un temps assez long.

GROSS dit que, dans cette maladie, *cuprum* lui a rendu de grands services, mais que *calc.* lui a paru un remède plus sûr.

KRETSCHMAR, après avoir cité la guérison d'une demoiselle atteinte de spasmes qui, après plusieurs remèdes inutiles, n'avaient cédé qu'à *cuprum*, ajoute :

« J'ai fait depuis des essais pareils ; les spasmes les plus opiniâtres des espèces les plus différentes ont toujours été guéris par *cuprum*, excepté dans deux cas où il y a eu récurrence. »

J'ai eu moi-même de beaux succès avec *cuprum* contre des chorées plus ou moins graves et complètes. P.

Dans la *coqueluche*, *cuprum*, n'a pas manifesté une efficacité constante ; plusieurs praticiens n'en ont retiré aucun bénéfice.

NEUMANN dit que là où *drosera* n'opérait pas, il a

eu du succès avec *cuprum.*, *veratr.*, *sepia*, qui guérissaient en quinze jours ou trois semaines.

SCHROEN dit : « A mon grand étonnement, je n'ai pas obtenu de *cuprum* ce que j'en attendais dans les cas où les accidents spasmodiques prédominaient. Dans deux cas, plusieurs doses n'opérèrent aucun changement : — il m'a rendu plus de services dans d'autres cas. »

Cuprum a réussi dans le cas des spasmes épileptiformes suivants. Un jeune homme de 12 ans éprouvait, chaque soir à 9 heures, un accès spasmodique qui durait une heure et se terminait comme suit : yeux enfoncés, pupilles dirigées en haut ; globe de l'œil dans une rotation continuelle ; supination ; mains et pieds raides, pouces serrés ; corps recourbé, ventre ou thorax voûté ; muscles de la face agités, respiration rare, difficile et profonde ; alors on ouvrait les mains, les jambes s'agitaient convulsivement, mais reprenaient leur mobilité ainsi que les bras ; le malade se plaignait de céphalalgie violente et de brisure dans tous les membres. *Acon.*, *silic.*, *stram.*, *hyosc.*, *bellad.*, *opium*, n'amenèrent aucun résultat sensible. *Cuprum* 2/30 fit cesser les paroxysmes ; il fut répété huit jours. Quelques symptômes furent combattus fructueusement par d'autres remèdes.

Une paralysie incomplète du dos fut dissipée par *silic.* 1/30.

Un jeune garçon de 10 ans avait depuis un an des accès d'épilepsie qui revenaient à peu près tous les mois. Avant l'accès, il ressentait toujours une traction

dans le bras gauche qui se rapprochait involontairement du corps. Quatre doses *cupr.* 18 gtt. j, de huit en huit jours, enlevèrent complètement la maladie.

Dans un cas où une frayeur accompagnée de chute et de contusion avait produit une épilepsie chez une femme de 24 ans, sujette aux crampes, surtout à celles d'estomac, chez laquelle de nombreuses saignées n'avaient point diminué les douleurs qu'elle ressentait au front, et dont les accès n'avaient lieu que la nuit, *cuprum* 3/30 diminua la violence de l'accès nerveux au point de permettre à la malade de se lever le lendemain, ce qu'elle n'avait jamais pu faire. Ce jour-là, *cupr.* fut répété; la violence des accès en fut diminuée, et leur rythme périodique rompu.

Mais comme ils ne cessaient pas complètement, WEIGEL crut devoir tenir compte de la cause occasionnelle, la chute de la tête, et donna *arnica* 2/6, qui éloigna encore les accès. A la suite d'un violent chagrin, il en était survenu un nouveau, W. donna *cupr.* 2/30, et trois mois après la malade jouissait encore d'une excellente santé, ses menstrues étant revenues régulièrement et sans spasmes.

HOFFENDHAL a guéri radicalement un enfant de huit ans, épileptique depuis deux ans, chez lequel les attaques, graduellement plus fréquentes, revenaient plusieurs fois par semaine, durant de quinze à vingt minutes, suivies d'abattement et de sommeil. Après

cupr. 30, une dose tous les trois jours, il eut encore une attaque qui fut la dernière.

Le même docteur affirme que *cuprum* lui a rendu des services dans un grand nombre de cas où d'autres remèdes n'avaient rien produit.

SCHWARTZE se loue de *cuprum* dans le traitement d'une épilepsie nocturne, durant depuis cinq ans, chez un homme marié; ce remède avait été précédé d'*ignat.* et de *calcar.*, l'un et l'autre avec quelque succès. *Cuprum* fut donné à la dose de 30 gtt. 1 tous les quinze jours pendant deux mois, et toutes les trois semaines pendant deux autres.

Le même praticien a guéri avec le même remède une épilepsie durant depuis deux ans chez un garçon de dix ans, dont les accès revenaient tous les quinze jours, quelquefois toutes les cinq semaines. Cinq jours après la première dose, *cupr.* 30 gtt. 1, survint un accès qui fut le dernier; le remède fut continué pendant trois mois, tous les huit jours d'abord, puis tous les quinze jours.

Dans un second cas, la réussite fut identiquement la même.

Dans un troisième cas, le même succès eut lieu chez un homme de 42 ans, qui avait eu jadis la gale, et chez lequel *cupr.* fut précédé de *sulfur.* sans manifestation de boutons à la peau.

Dans un quatrième cas, *cuprum* pris tous les quinze jours ou toutes les trois semaines pendant trois mois, délivra pendant neuf mois une jeune fille chez laquelle l'épilepsie avait été causée par une peur.

Une violente émotion amena un nouvel accès et nécessita de nouveau l'emploi de *cuprum*, qui délivra absolument la malade.

La sentence de LOBETHAL contre *cuprum* dans le traitement du *choléra* est probablement sévère, à en juger par les nombreux succès qu'attribuent à ce médicament les médecins qui ont soigné les cholériques. La *Bibliothèque homœopathique* ayant eu à temps opportun de nombreuses occasions de rapporter des observations détaillées de semblables traitements, je ne crois pas nécessaire de les reproduire ici, ou d'y ajouter *in toto* quelques autres qui n'ont point encore paru dans ce journal ; je me contente de renvoyer aux *observations* mêmes, enregistrées dans la *Clinique homœopathique*.

Voyez donc la 510^e, où mon ancien ami, le Dr SIEMERS, de Hambourg, a si bien réussi en alternant *cuprum*, lorsque les crampes prédominaient, avec *veratrum* lorsque la diarrhée était le symptôme le plus grave.

Voyez la 523^e, où le Dr GERSTEL dit : « Lorsque l'attaque était récente, ou présentait peu de danger, une dose *cuprum* 6/30 guérissait ordinairement. »

Voyez la 525^e, où le Dr LICHTENFELS dit : « Lorsque la maladie se manifestait principalement par des crampes, surtout aux extrémités, ou bien quand ces crampes restaient après la disparition des autres symptômes, le remède qui m'a rendu le plus de services est *cuprum* ; ses effets sont vraiment merveilleux. »

Voyez la 536^e, où le Dr BAKODY, faisant autorité dans la matière, dit : « *Cuprum* 1/30 produit les plus heureux effets quand la maladie présente les symptômes suivants : pression douloureuse dans le creux de l'estomac, augmentée par le mouvement, bruit causé dans le gosier par les boissons ; vomissements accompagnés d'une pression pénible, et précédés d'une contraction dans la poitrine allant jusqu'à la suffocation ; crampes cloniques dans les doigts des mains et des pieds. »

Voyez la 527^e, où RUMMEL, autre autorisé, dit : « J'ai fait prendre avec succès *cuprum* 3/30, 4/30, alternant avec *veratrum* quelquefois, dans des cas qui se distinguaient par de nombreuses crampes musculaires, ou, comme cela arriva une fois, lorsqu'elles étaient accompagnées de crampes du bas-ventre au lieu de vomissements. »

Voyez la 536^e, où le Dr STULER dit : « *Cuprum* agissait plus efficacement en cas de mouvements convulsifs, d'agitation extrême, de soubresauts. »

Voyez la 546^e, où HROMADA dit : « Dans les cas de choléra caractérisés par des crampes, *cuprum*, à doses répétées, m'a rendu de grands services. »

Voyez les 557^e, 561^e, 564^e, où notre collègue DUPLAT se loue de *cuprum*, et proclame la guérison opérée par cette substance.

Voyez la 211^e suppl., où le Dr MALAISE cite une malade guérie par lui en 36 heures par l'usage alternatif de *veratrum* et *cuprum*.

GROSS, en parlant du choléra sporadique épidémi-

que, cite un enfant de six mois auquel il donna inutilement six doses *veratrum* en douze heures ; le bras droit affecta un mouvement continu, le gauche étant immobile, et les pieds repoussant la couverture ; corps glacé, soif insatiable ; *cuprum* 30 dans deux onces d'eau, une cuillerée toutes les dix minutes jusqu'à disparition des symptômes ; l'enfant guérit.

Malgré l'assertion de HAHNEMANN que l'oxidation des bases par les acides fait perdre à celles-là leur caractère et leur action médicamenteuse propre, il paraît, d'après l'expérience, que *cuprum aceticum* a pu être employé avec le même succès que *cuprum metallicum* et *carbonicum*, et dans les mêmes cas.

Ainsi GERSTEL, en énumérant les moyens qu'il a fait entrer dans le traitement du choléra, dit : « Si, au lieu d'être raides, dans un état tétanique, les muscles des extrémités étaient agités de mouvements et de tressaillements convulsifs, j'administrerais *cupr. acet.* 1/30, 2/30, 3/30 ; quelquefois une seule dose suffisait, mais le plus souvent je devais la répéter toutes les demi-heures ou toutes les heures.

MALAISE traitait une jeune cholérique chez laquelle, après une dose allopathique d'ipécacuanha, « l'oppression de poitrine augmenta ainsi que les spasmes qui se changèrent enfin en violente jactation, » la malade poussait des cris sourds et souffrait des douleurs insupportables ; opisthotonos. *Cuprum aceticum* 5/12. Deux minutes après, il n'y avait plus ni douleurs, ni spasmes, mais ils revinrent dix minutes après. Opisthotonos avec gémissements comme

si elle allait étouffer, face bleuâtre et comme enflée, poulx. petit. *Cuprum aceticum* 3/12 toutes les deux minutes. Amélioration; tranquillité et moiteur de tout le corps qui se changea bientôt en une sueur abondante.... La malade guérit.

Ainsi, RUCKERT traitant, chez une fille de 16 ans, une chorée qui se distinguait par des crampes (spasmes?), après avoir donné *dat.* et *ignat.*, fit prendre *cuprum aceticum* 12, qui fut suivi de « menstrues régulières, pendant plusieurs jours, sans exacerbation des crampes. Crampes (spasmes?) de plus en plus faibles, au point que la malade put travailler des heures entières. »

SCHRETER a donné *cuprum acet.* 1/6 inutilement dans une chorée, chez un garçon de 6 ans; mais il faut observer qu'il ne l'a point répété.

BETHMANN, traitant une chorée chez une jeune fille de 7 ans, donna inutilement *ignat.*; mais une gtt. *cupr. acet.* 1 fut suivie, une heure après, du plus violent de tous les accès; il fut le dernier; l'enfant fut guéri.

SCHUBERT, dans le traitement d'une chorée, chez une fille de 26 ans, réglée depuis deux ans, donna *cuprum acet.* 2/12 qui abrégea la longueur des accès, mais les rendit plus violents; une seconde dose ne guérit pas. *Crocus*, ramenant les règles, eut les honneurs de la guérison.

HOFFENDAHL, traitant une affection spasmodique, épileptiforme, nocturne, qui avait, trois ans auparavant, pris naissance au moment de la ménopause, a

donné, tous les jours pendant quarante, une dose *cuprum acet.* 30, qui « rendit les accès de plus en plus rares, de moins en moins intenses, et les fit disparaître finalement. »

(*La suite au numéro prochain.*)

**Observations tirées de la pratique de Berlin (*)
par le Docteur REISIG.**

(Extraites du Journal de WEHSMAYER, I, 158.)

I. Zona traitée par rhus toxicodendron.

Une fille de 22 ans fut atteinte d'un *zona* sans cause apparente, et traitée 8 jours d'après la méthode allopathique, avec des émétiques et *ammon. mur.*, mais sans succès.

Le Dr REISIG trouva la malade en proie à une forte fièvre, et affectée de symptômes gastriques bien évidents. L'érysipèle, accompagné des ampoules qui le caractérisent, s'étendait du cartilage xiphoïde par-dessus le côté droit, jusqu'à la colonne vertébrale, et formant un demi-cercle bien marqué, dont l'extrémité la plus récente offrait un groupe de vésicules

(*) L'éditeur communique ces notes telles qu'elles sont lues dans les réunions des médecins homœopathes de Berlin ayant lieu deux fois par mois.

naissantes qui annonçaient distinctement une nouvelle éruption. La malade prit de 2 en 2 h. *rhus tox.* 3/3. Au bout de 24 h., la fièvre avait cessé, et les vésicules commençaient à se crisper, sans qu'il se fît de nouvelle éruption. Le remède fut continué, et en 8 jours la cure achevée.

(Le *zona* est une maladie d'environ trois semaines; elle aura, dans ce cas, été abrégée de huit jours. P.)

E. W., petite fille de 8 ans, est atteinte d'un *zona*, s'étendant du milieu de la poitrine vers le côté gauche; chaleur fébrile, interrompue par de fréquents frissons, céphalalgie frontale, vomissement de tout aliment, même de l'eau, amertume du goût, vomissements bilieux amers, langue jaune, soif intense, constipation. *Rhus tox.* 3 gtt. ij. Aggravation marquée des symptômes fébriles, jusqu'au lendemain, sans nouvelle éruption. Dans les 24 h. suivantes, les premiers disparurent entièrement, et l'éruption existante se couvrit de croûtes sèches ne causant plus que de légers élancements. Quelques jours après, le sujet était radicalement guéri.

(On ne dit pas à quel jour de la maladie le remède a été donné, et combien de jours encore elle a duré. P.)

II. *Bubon syphilitique guéri par carbo animalis.*

Communication de M. le D^r GASPARY.

Un homme, âgé d'environ 40 ans, avait, depuis

quelques semaines, au gland un chancre accompagné bientôt après d'un *bubon inguinal*. GASPARY donna, pendant près de quatre semaines, *merc. sol.*, *Hahn.*, et *sublimat.* à de basses dilutions; les chancres disparurent, il est vrai, sous l'influence de ces remèdes, mais le bubon augmenta et offrit de la fluctuation, menaçant de percer. Il fut alors administré de 3 en 3 heures une dose de *carbo anim.* aux dilutions inférieures.

Au bout de cinq jours, les douleurs perdirent de leur intensité, la fluctuation cessa, et le bubon diminua d'étendue.

Carbo anim. continué pendant 14 jours, celui-ci diminua peu à peu, et finit par se résoudre entièrement (1).

III. *Laryngite chronique guérie par argentum foliatum.*

Par le même.

Une femme, âgée de 27 ans, se disant atteinte depuis neuf mois de *phthisie laryngée*, et traitée selon la méthode allopathique, vint réclamer mes soins. Très-enrouée, et ne pouvant proférer un seul mot à voix haute, elle se plaignait d'une titillation continue dans le cou, qui la faisait tousser fréquemment. Il n'y avait ni fièvre, ni douleur; les fonctions sexuel-

(1) L'effet secondaire du *mercure* ne pourrait-il pas aussi avoir influé dans le présent cas?

les étaient normales ; enfin le sujet se trouvait très-affecté et inquiet sur son état.

Argent. fol. aux dilutions inférieures devint adoucissant dès les premières doses ; puis, ayant été continué pendant un an, la malade se remit entièrement.

Sepia dans les maladies ophthalmiques.

Je vais rapporter succinctement deux cas ophthalmiques déterminés où *sepia* s'est montré à moi comme spécifique ; c'est le *chalazion* et le *kératocèle*.

En 1833, on me confia un garçon de 12 ans, atteint depuis près de deux ans, à la suite d'orgeolets, à la paupière inférieure gauche, d'un orgeolet du volume d'un petit pois, adhérent au tarse, et gênant le mouvement de la paupière ; divers médecins avaient déjà fait mainte tentative pour le résoudre, mais toujours sans succès, et proposé enfin l'opération. Je donnai au malade *sep. x/0000* de 8 en 8 jours ; à la deuxième dose, il éprouva une sensation douloureuse dans le lieu de l'induration, la peau dont celle-ci était recouverte, d'abord blanche et naturelle, commença à rougir ; dans l'orgeolet, se manifesta une inflammation suivie de suppuration ; bientôt après la troisième dose, la tumeur perça et jeta un peu de pus ; enfin, le mal cessa pour toujours. La cure était terminée à la fin de la quatrième semaine.

En 1833, ma femme souffrant beaucoup d'un cor entre le deuxième et le troisième orteil gauche, le Dr MELICHER lui donna une dose de *psor. x/0000* ; les

douleurs causées par le cor cessèrent bientôt, celui-ci même disparut environ un mois après; mais il survint à la paupière inférieure gauche une petite nodosité compacte et diaphane, ayant tout l'air d'un *chalazion*, et grossissant peu à peu jusqu'au volume d'un gros pois. Pensant qu'il s'en irait de soi-même, ou voulant l'observer ultérieurement, j'esquivai toute application de remède en disant que MELICHER ayant amené cet orgeolet, c'était à lui de l'emmener. Mais, sur ces entrefaites, l'ami MELICHER s'en était allé à Bonn, et l'orgeolet durait depuis un an; je donnai enfin à ma femme *sep. x/0000*; au bout de 15 jours, il commença à diminuer; 3 semaines après avoir répété la dose *sep. x/0000*, il décrut de plus en plus, et cinq à six semaines après, il se trouva tout-à-fait loin, sans avoir suppuré; mais le cor reparut sur l'orteil. Quelle liaison peuvent avoir ces deux productions morbides?

Dans les ophthalmies scrofuleuses, si fréquentes, il n'est pas rare que les ulcères de la cornée rongent la lame antérieure de celle-ci, que l'intérieure soit poussée au dehors par l'humeur aqueuse du globe, et donne ainsi lieu à un kératocèle. Cet état morbide, assez grave pour altérer parfois considérablement la vue, amener de fortes désorganisations dans l'œil, et laisser du moins toujours, si le traitement est allopathique, des taches et des cicatrices à la cornée, cet état, dis-je, *sepia* le guérit d'une manière spécifique, et sans laisser de cicatrices, ce que nombre de cas m'ont assez prouvé.

Dans les cas urgents, j'ai répété *sepia* chaque jour ; dans les *kératocèles* moins graves, tous les 2 jours, de cinq à six globules à la 30^e dilution, et ai toujours guéri en deux à trois semaines, souvent même plus tôt. Dans ces sortes de cas, l'ophtalmie scrofuleuse, encore existante, disparaît d'ordinaire en même temps.

(*La suite au numéro prochain.*)

Observations pratiques, par le D^r DUPLAT.

Anthrax ou charbon.

Le sieur K....., âgé de 25 ans, tempérament sanguin-athlétique, est atteint, sans cause connue, d'une inflammation au poignet droit, ayant un point noir dans le milieu, accompagnée de douleur *brûlante*, *lancinante*, et froid partout le corps. Le deuxième jour, l'inflammation a augmenté au point de former une tumeur de la grosseur d'une noix, dure, renitente, très-douloureuse surtout au toucher; toute la *main*, *l'avant-bras* et le *bras* étaient engorgés; c'est dans cet état qu'il me fut amené. Depuis le commencement de la maladie, le malade n'avait ni mangé, ni dormi, à cause de la violence de ses douleurs. Le sixième, au matin, je donnai *bryonia* 2 gl. 30^e; dès le soir une amélioration sensible arriva : le froid général disparut, le gonflement du bras et de l'avant-

bras avait considérablement diminué. Le 17, j'ouvris la tumeur qui paraissait vouloir s'abcéder, il s'en écoula beaucoup de sérosité noire, mélangée de pus; je pansai la plaie avec *anthracine* 2 gtt. dans une verrée d'eau *chaude*. Les pansements étaient renouvelés très-régulièrement matin et soir. En même temps, je fis prendre à *l'intérieur* le même remède; sous son influence, cette affection grave s'est circonscrite et a marché rapidement à sa guérison qui a eu lieu en douze jours. Une dose *silicea* a arrêté la suppuration, et a terminé la maladie.

Parotis.

J'ai observé dans plusieurs cas la cure rapide de cette douloureuse maladie par *mercure soluble* plusieurs doses; s'il y avait *trismus*, il cédait promptement sous l'influence de cet énergique et *spécifique* médicament. Il est des cas où les malades ne peuvent pas supporter le plus léger contact, soit de la main, soit d'un corps quelconque; aussi ne fais-je tenir aucun linge sur la partie. Dans les cas les plus graves, la guérison s'obtenait du troisième au sixième jour radicalement. Je conseille aux jeunes praticiens de jeter dans une verrée d'eau de *deux* à 6 gl. *merc. sol.* 12, et d'en faire prendre une cuil. à bouche toutes les deux heures. J'ai toujours eu à me louer de l'usage de *merc. sol.* dans l'inflammation des glandes parotides et sous-maxillaires. Il amène la résolution rapidement et sans laisser de traces fâcheuses, comme il arrive à la médecine ordinaire, qui em-

ploie force sangsues, cataplasme, etc., et souvent la maladie se termine par suppuration. Je conclus en disant que *merc. sol.* est spécifique de cette maladie.

Note du Rédacteur. Dans sa *Thérapie des maladies aiguës*, p. 262, HARTMANN dit : Le remède par excellence contre la *parotide* est *merc. sol. H.* à la 12^e trituration. On l'emploiera avec avantage aussi bien au commencement de la maladie que dans son état, et même lorsque la suppuration est imminente.

Voyez *Bibl. hom.* t. IV, p. 213, *n. s.*, l'article spécial de HARTMANN sur l'action spécifique de *merc. sol.* contre la parotide.

Voyez aussi *Bibl. hom.*, II, 425, 1833, les cas de guérison opérée par le Dr CROSERIO.

Ajoutons quelques autres exemples et préceptes :

KNORRE dit, *Allg. hom. Z.*, V., 230 : « Dans l'inflammation des parotides, on ne doit prescrire qu'une ou tout au plus deux doses des hautes dilutions de *merc. sol.*, par exemple 15 gtt. 1. »

KNORRE dit ailleurs : « Après la scarlatine, si la *parotide* était chronique avec peu de douleur, gonflement et dûreté croissant d'une manière lente, absence de chaleur et de rougeur à la peau, *merc.* convenait mieux que *rhûs*, aussi bien que pour faire disparaître l'anasarque. »

SCHWARTZE, traitant chez un enfant de dix ans, scrofuleux, une parotide qui s'était étendue aux glandes salivaires et à celles de la mâchoire inférieure, jusqu'à atteindre le volume du poing, et ma-

nifestait une forte inflammation phlegmoneuse externe, combattit d'abord avec succès celle-ci au moyen de *bell.*, puis administra *merc. sol.* 3 gtt. 1/2, qu'il dut répéter toutes les 36 heures; l'enfant fut guéri au bout de dix jours. P.

Rhumatisme très-douloureux du thorax.

M. P...., âgé de 36 ans, tempérament sanguin nerveux, atteint, à la suite d'un refroidissement, d'une douleur insupportable dans le côté droit et antérieur de la poitrine, gênant fortement la respiration. Cette douleur augmentait dans les mouvements et au toucher, et surtout par l'éternuement. Le malade souffrait davantage étant couché. Je donnai *bryonia* qui fit disparaître ou amenda la douleur de côté. Le troisième jour, la douleur envahit tout le devant du thorax, caractérisée par *élancements* et *douleur d'ulcération* ou d'écorchure; la douleur correspondait au dos, s'aggravant au toucher et surtout par les mouvements; il y avait impossibilité de se tenir couché sur le dos et sur le côté; *ranunculus bulbos.* à la dose de 4 gl. répété le soir, a fait disparaître en 15 heures cette maladie. Si l'on n'avait possédé ce spécifique, je ne sais pas ce qu'il serait arrivé au malade, dont la souffrance allait toujours en augmentant et lui coupait la respiration.

Note du Rédacteur. *Ranunculus* n'a encore été que peu employé par les cliniciens qui ont publié leurs observations; celle du D^r DUPLAT est la seule que je connaisse; elle n'en acquiert que plus de prix.

Au reste, la pathogénésie de *Ranunculus* n'a pas encore été traduite en français *in extenso*; c'est une lacune que je ne tarderai pas à combler. Je ferai préalablement remarquer que cette substance a été employée avec beaucoup de succès dans le traitement des dartres, et cependant HAHNEMANN ne l'a pas insérée au nombre des antipsoriques, dans sa seconde édition; quel est le motif de cette exclusion? P.

Hernies étranglées.

Dans le cours d'une pratique homœopathique de sept années, je n'ai rencontré que deux hernies avec étranglement : une *inguinale* chez un homme, et l'autre *crurale* chez une femme. La première datait de *trois jours*; une dose *nux vomica* 1 gtt., et le taxis exercé pendant un quart d'heure, firent rentrer la hernie poussée par l'intestin.

La seconde, étant très-volumineuse, formée par une *masse épiploïque*, existait depuis *cinq jours*; la malade éprouvait le commencement d'accidents graves qui suivent ordinairement ces sortes de maladies. Je donnai *nux vomica* qui arrêta les vomissements, les coliques, etc., et disposa favorablement les parties à rentrer dans leur cavité naturelle. Le taxis vint en aide et opéra assez promptement la guérison. Je dois faire observer que l'emploi de ce remède ne saurait suffire *seul* dans un grand nombre de cas; alors le *taxis* bien dirigé avec méthode et persévérance, même quelquefois avec un grand développe-

ment de force (surtout dans les hernies par engouement), obtiendra la réduction des hernies qui paraîtront dès l'abord irréductibles. (Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, *Bibl. hom.*, t. V., p. 341. P.)

Suppression des règles.

M^{lle} Marie M...., âgée de 17 ans, née psorique, lorsqu'elle vint me consulter éprouvait les symptômes suivants : tête lourde et douloureuse dans le front, assoupissement, douleur dans le creux de l'estomac ; les aliments remontent à la bouche ; beaucoup de rapports après avoir mangé ; sensation dans l'estomac comme s'il était *vide* et *faible* ; ventre tendu, douloureux ; constipation, *suppression* des règles depuis *six mois*.

Beaucoup d'oppression en montant, paresse ; la malade voudrait toujours rester assise ou couchée ; envie de dormir continuellement. *Fièvre*, maigreur, teint jaune-paille.

Le 3 septembre, je donnai *puls.* 2 glob. 24^e, dissous dans une verrée d'eau, une cuillerée matin et soir. Le 17, amélioration de presque tous les accidents consécutifs de la suppression. Le 24, j'administrai *sulf.* 30^e 2 glob. pris de la même manière que le premier remède. Le mois entier fut à peine écoulé, que la menstruation parut, et dès lors cette jeune fille est devenue brillante de santé. Au bout de deux mois, je ne la reconnus pas tant elle avait pris d'embonpoint et de fraîcheur.

Existe-t-il dans la tête des médecins et dans les

officines des remèdes plus prompts, plus spécifiques que *pulsatil.*, *sulf.* et *conium*? Ces trois remèdes ne m'ont jamais trompé; dans tous les cas où j'ai été consulté pour cette maladie, bien rarement j'ai été obligé d'avoir recours à d'autres médicaments. (J'aurai bientôt occasion d'entrer dans de grands détails sur *pulsatilla*. P.)

Avortement.

M^{me} M...., mère de Marie, qui fait le sujet de l'observation précédente, demeurant à la Plaine, rue de l'Olivier, était atteinte d'une perte de sang depuis un mois; un médecin consulté faisait faire des applications d'eau glacée sur les cuisses et le bas-ventre; ce moyen continué arrêtaient ou modérait cette métrorrhagie, mais ne guérissait pas; la malade était dans l'état que je vais décrire lorsque je fus mandé pour la secourir. Couchée sur le dos, la face d'une pâleur extrême, la tête douloureuse, bourdonnement et sensation de vide; le pouls à peine sensible, petit, filiforme; froid général de la peau. Le sang que la malade perdait était rouge. Après avoir porté un pronostic très-fâcheux sur une affection aussi grave, je mis sur la langue de la malade *china* 2 glob. pour ranimer un peu la vie qui semblait s'éteindre. C'était le soir à cinq heures. Comme elle perdait son sang sans douleur, ce remède releva un peu le pouls et diminua la perte (je fis supprimer tous les réfrigérants). Je fis donner quelques tasses de bouillon, et le lendemain je fis dissoudre *secal. corn.* 4 glob. dans une

verrée d'eau, et j'ordonnai que la malade en prit une cuillerée tous les quarts d'heure. Ce puissant remède ne fut pas achevé entièrement qu'il détermina des douleurs utérines qui expulsèrent un placenta contenant un petit embryon qui avait trois mois environ. Aussitôt l'hémorrhagie fut arrêtée pour toujours, et la malade s'est rétablie promptement, aidée d'un régime convenable.

Beaucoup de médecins ignorent tous les avantages que l'on peut retirer du *secal.*; tous savent qu'il a la propriété de dilater le col utérin, et d'aider puissamment à l'accouchement, en provoquant de vives et pressantes contractions qui expulsent plus rapidement le fœtus. Mais, comme je le dis, bien des médecins et sages-femmes ignorent que le *seigle ergoté* est un médicament héroïque dans les cas d'hémorrhagie et de rétention du placenta; il est bien supérieur aux injections vinaigrées, que beaucoup de matrones emploient journellement, et peut-être aussi nombre de médecins peu au courant des progrès de notre art.

VARIÉTÉS.

On lit dans la *Revue médicale*, mars 1840, p. 461, cette note, écrite par Ed. Aubert, docteur-médecin, dans sa récénsion du *Traité des Altérations du sang*, par MM. PIORRY et LHÉRITIER.

Bien que l'auteur de la note se garde de *défendre l'homœopathie*, celle-ci s'en empare pour justifier l'un des points les

plus contestés de son principe, la production de la fièvre par le quinquina.

« Un mot encore sur un fait particulier d'observation que nous ne voulons pas passer sous silence, parce qu'il se rattache à des idées qui ont besoin d'être discutées dans l'intérêt de la science, bien qu'elles aient trait à l'homœopathie, que nous n'avons nullement l'intention de défendre, M. PRIORRY nie formellement que le sulfate de quinine produise la fièvre intermittente sur un homme sain. Quelque singulier que paraisse cet effet, nous pouvons assurer en avoir eu plusieurs exemples, et nous sommes heureux de pouvoir citer, à l'appui de notre assertion, l'autorité de M. Hippolyte GOUDORP, un de nos médecins militaires les plus distingués; il résulte des expériences que ce médecin a faites sur lui-même en 1828, que le sulfate de quinine provoque, chez un individu en bonne santé, de véritables accès de fièvre intermittente. »

ANNONCES.

Des Eaux de source et des Eaux de rivière, comparées sous le double rapport hygiénique et industriel, etc., par Alphonse DUPASQUIER, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, etc. — Lyon, chez Savy; Paris, chez Bailliére; 1840, in-8^o, de xij et 444 p., avec un plan topographique.

Cet ouvrage nous ayant été envoyé par l'auteur, nous en rendrons compte, quant à ce qui concerne l'hygiène.

Manuel d'Hydrosudopathie, ou traitement des maladies par l'eau froide, la sueur, l'exercice et le régime; suivant la méthode employée par PRIESSNITZ, à Graeffenberg (traduit de l'ouvrage du professeur Munde), par le D^r BIGEL, etc. — Paris, chez Bailliére; 1840, in-12, de 400 pages.

Cet ouvrage ne nous ayant pas été transmis par l'éditeur, nous ne sommes pas tenus d'en rendre compte.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

**De l'emploi de NUX VOMICA dans les maladies,
d'après les expériences du D^r F. HARTMANN.**

(Suite de T. VI, p. 85, et fin.)



Les *odontalgies* que, après mainte observation, j'ai réussi à guérir par ce remède, se sont montrées avec les circonstances suivantes :

1. L'*odontalgie rhumatique*, qu'elle affecte les dents saines ou les cariées, commence d'ordinaire dans une ou plusieurs dents par une simple sensation de traction qui gagne ensuite toutes les autres, même les plus antérieures du même côté, devient plus douloureuse, et se joint à de légers élancements ou à des saccades. Si la douleur atteint les dents de la mâchoire inférieure, les glandes sous-maxillaires en sont plus ou moins co-affectées, souvent de manière à devenir sensibles à l'extérieur, douloureuses au toucher et en dirigeant la tête vers le côté opposé, et incommodes pour la déglutition. Si les dents de la mâchoire supérieure sont affectées, la douleur de traction s'ir-

radie d'ordinaire jusqu'aux tempes et autour de l'orbite. Dans ces odontalgies, je prescris de préférence l'olfaction de *nux* à la solution la plus minime ; et employé ainsi, *nux* produit une forte aggravation, souvent d'un quart d'heure de durée, surtout si la douleur est à la mâchoire inférieure, avec gonflement des glandes ; dans cette aggravation, *nux* suscite parfois une telle salivation que le sujet est appelé à cracher sans cesse.

2. Les *odontalgies lacérantes*, fréquentes chez les sujets atteints de la goutte, s'irradient souvent d'une dent creuse sur tous les os de la face du côté malade, et s'améliorent par la chaleur ; cependant elles sont moins souvent répétées par un air froid, que par une boisson froide entrant immédiatement en contact avec la dent creuse. — Celles qu'aggrave le grand air sont presque toujours guéries par *rhus*.

3. L'odontalgie supportable dans l'état de repos, mais aggravée par la méditation et la lecture, cède ordinairement à *nux*.

4. Il en est de même de l'odontalgie produite par le café, lorsque les incisives sont cariées. — Parfois, elle se trouve ici de nature à être enlevée par une légère dose de *chamomilla*, qui la laisse souvent aussi dans un état auquel correspond *nux*.

5. Enfin celle qui provient de boissons spiritueuses et échauffantes, est accompagnée de congestions à la tête.

Dans les attaques d'*apoplexie* proprement dite,

nux est rarement indiqué au commencement, mais l'est souvent là où l'apoplexie s'annonce par des prodromes, et dans les affections consécutives aux attaques. On sait qu'une *apoplexie sanguine* a plus souvent des prodromes qu'une *apoplexie* (dite *Réd.*) *nerveuse*, et que la première est ordinairement précédée de signes de congestion à la tête et au cerveau, tels que : vertige, embarras, lourdeur de la tête, céphalalgie gravative, battements des vaisseaux céphaliques, scintillation et papillotage des yeux, tintement et bourdonnement d'oreilles, inertie et émoussement des organes sensuels, inaptitude aux travaux d'esprit, serrement de poitrine avec palpitations de cœur, profond sommeil avec rêves anxieux et agités, dégoût, nausées et vomissement, constipation. Mais tous ces signes morbides peuvent avoir lieu sans être prodromes d'*apoplexie*. Si donc l'on trouve, en comparant les symptômes du mal avec ceux de *nux*, plus ou moins d'affinité entre eux ; qu'il s'y joigne encore une complexion forte et replete, un tempérament emporté, cholérique-sanguin (bonnes indications de *nux*) ; — donnant lieu à des congestions, et par celles-ci à une pression sur le cerveau, — grands efforts pour aller à la selle, travaux d'esprit pénibles et continus, abus de liqueurs spiritueuses et échauffantes, (suppression d'hémorrhoides et de menstrues), auxquelles *nux* s'oppose d'une manière spécifique, — il est évident que cette substance doit être fort efficace pendant les prodromes.

(Dans l'accès même, peuvent être indiqués, selon

les symptômes existants, *aconit.*, *ipecac.*, *coffea*, *camph.*, *op.*, *arn.*, *bellad....*) Les affections de l'abdomen consécutives à une attaque d'apoplexie se guérissent fréquemment par *nux*, ou bien cette substance peut, à côté d'autres mieux appropriées, servir de bon intermédiaire.

Les paralysies partielles consécutives forment une classe spéciale de maladies (à ce que disent les auteurs), et se rallient à celles qui portent le nom collectif de *paralysie*.

Dans les *affections paralytiques*, il m'est souvent arrivé jadis de voir *nux* produire une amélioration en apparence marquante, mais purement palliative; ce qui me porta à croire que ce remède n'était d'aucune efficacité réelle dans ces cas, opinion d'autant mieux fondée, que toutes les exaltations nerveuses sont le résultat de son action primitive. Mes vues ont changé depuis lors, convaincu du contraire par des essais ultérieurs qui m'ont démontré qu'employé, même là où les symptômes semblaient correspondre, il doit l'avoir été mal à propos.

J'ai guéri quelquefois par *nux* seul la paralysie incomplète des extrémités inférieures et supérieures, où les parties paraissent engourdies et lourdes comme du plomb. Dans ces affections paralytiques où *nux* est indiqué, j'en ai vu l'action curative beaucoup plus prompte sur les extrémités inférieures que sur les supérieures. Aux premières il se joint d'ordinaire une altération de l'état nutritif qui manque souvent aux

dernières, ou n'est du moins pas si évidente. Si la faculté reproductive reprend, par l'application de ce remède, son équilibre, ainsi que les autres fonctions du corps, la paralysie disparaît aussi par cette compensation.

Une dame qui s'était attiré par le chagrin, les soucis, le dépit, une pneumonie par laquelle sa vie fut mise en danger, conserva, après en être délivrée, une faiblesse des pieds toujours croissante : assise, elle était assez bien, se plaignant toujours de froid dans les jambes et les pieds qui lui semblaient comme morts, froid qu'elle ne pouvait chasser par aucune chaleur externe, et auquel se joignait une sensation de torpeur dans ces parties. Voulait-elle se lever, il lui fallait l'aide de quelqu'un, ses propres forces ne lui suffisant point, même en s'appuyant sur les bras ; elle ne pouvait non plus rester debout qu'en ayant un point d'appui ; il lui était impossible de marcher, parce qu'elle fléchissait en avançant le pied ; les selles avaient lieu tous les 4-5 jours, mais non sans les plus grands efforts ; l'appétit était bon ; le sommeil, d'ordinaire passable avant minuit, et après cette heure, inquiet, mêlé de frayeurs et de rêves anxieux. Deux doses de *nux* à la 24^e et 30^e solution enlevèrent radicalement le mal en 15 jours.

Les essais faits dans ces derniers temps avec la *strychnine* confirment l'opinion de plusieurs homœopathes, que *nux* doit aussi être efficace dans la paralysie procédant des nerfs sacrés et de la queue de cheval. Celle qui provient d'onanie, de l'abus du

coût, et de fréquentes pollutions, dépend de la diminution d'irritabilité et d'activité des susdits nerfs, et trouvera conséquemment dans ce remède un intermédiaire à *china* et *cocc*. Je l'ai trouvé de même efficace dans un cas où, conjointement avec les susdites causes accidentelles, le fréquent usage de spiritueux avait contribué à susciter une affection paralytique des extrémités inférieures.

Les mouvements convulsifs de certaines parties musculuses, les convulsions de certains membres, les spasmes de tout le corps, dans lesquels il se fléchit en arrière et de côté, s'améliorent par *nux*, si les symptômes sont du reste correspondants. — Dans le spasme tonique de toutes les parties du corps, avec râle et sommeil inquiet, *nux* fut très-efficace chez un garçon de 7 ans.

On pourrait presque le nommer *spécifique* contre la crampe si souvent douloureuse aux mollets et aux orteils chez les sujets pléthoriques, et chez les personnes âgées et bien nourries, crampe qui oblige fréquemment de s'arrêter en marchant, a d'ordinaire lieu dans la nuit et force le malade à quitter son lit. Cette crampe, souvent répétée par un usage journalier du café, a été dissipée radicalement, en n'en prenant plus que de temps à autre, et non tous les jours.

Quoiqu'une *toux* paraisse souvent n'être pas dangereuse, et que les médecins y attachent parfois peu d'importance, elle ne laisse pas de résister aussi quel-

quefois avec opiniâtreté aux remèdes; et donne lieu, par sa durée, à mainte maladie consécutive critique et dangereuse. C'est pourquoi je ne crois point déplacée ici l'indication de quelques espèces de toux contre lesquelles l'expérience m'a appris à appliquer ce remède.

Un des signes principaux pour l'application de *nux*, c'est la *toux sèche*; celle qui est accompagnée de crachats, donne une contre-indication, vu que cette toux ne peut que faire suite au remède. La toux sèche est d'ordinaire causée par une titillation ou espèce d'érosion sous le larynx, dure toute la journée comme tussicule, augmente vers le soir, n'éprouve de rémission qu'une couple d'heures après, et ne se fait sentir que rarement dans la nuit; mais parfois elle se joint à une espèce de crampe au larynx, et excite à vomir au plus fort de l'accès. Celle-là ne trouve pas toujours en *nux* son remède, mais parfois, selon les circonstances, dans *pulsat.*, *ippecac.*, *bellad.*...

Une autre espèce de toux à laquelle *nux* correspond tout aussi souvent, est celle qui provient de titillation et de grattement à la trachée-artère, tient beaucoup de la précédente, mais dure plus long-temps dans la matinée, et fait expuer par de fréquentes secousses et non sans efforts, tant soit peu de mucosité.

Non moins rare est celle qui provient d'une sorte de catarrhe bronchique, se joint à une légère raucité, détache de vive force une parcelle de pituite, en laissant une légère douleur de brûlure, est rude et creuse dans la nuit, courte et haletante, le jour; si la raucité

est telle que le malade ne puisse rien proférer à haute voix, *nux* est moins applicable que *pulsat.*, *sulf.*, *mang.*, *merc.*

Les deux modes suivants sont très-caractéristiques : toux accompagnée de titillation, causant par ses vives secousses une céphalalgie telle que si la tête parût vouloir s'entr'ouvrir ; celle que produit une vive irritation de toux continue au larynx, et qui provoque elle-même une douleur de brisure dans tout l'abdomen, par-là endolori au moindre contact, et indiquant un état sub-inflammatoire des intestins.

Un jeune homme de 21 ans prenait d'ordinaire au printemps et en automne une toux catarrhale qu'il jugeait de peu d'importance ; mais s'étant jointe une fois à un état pleurétique, il ne put se dispenser de la faire traiter par un allopathe. La pleurésie guérie, la toux consécutive parut également peu importante à ce dernier. Le malade entré en convalescence, son médecin lui prescrivit le grand air pour se remettre tout-à-fait. Mais la nature du sujet ne voulut point se soumettre à cette mesure ! La toux augmenta, supportable dans la journée, plus forte le soir, interrompant le sommeil à 3 heures du matin par une titillation morbide au larynx, et chaque secousse étant accompagnée d'une telle douleur de brisure dans tout l'abdomen, que le sujet croyait son ventre sur le point de s'ouvrir. Une fois levé, la toux diminuait un peu avec le mal de ventre, ce qui n'empêchait point le malade de ressentir au moindre pas une sensation telle que si tout y était déchiré et brisé. L'olfaction de

nux 24^e, opérée à 9 heures du matin, dissipa les symptômes morbides, qui ne reparurent plus.

Parmi les diverses espèces de toux que je viens d'indiquer, il se trouve des états semblables à ceux que nous rencontrons parfois au commencement de la *phthisie pulmonaire tuberculeuse* et *trachéale*, rendus encore plus saillants en ce que, pour ne point donner lieu à la toux, il faut avoir la tête haut ou posée sur le côté. On voit par-là que *nux* est aussi bon curatif que bon intermédiaire dans ces phthisies pulmonaires, et l'expérience me l'a souvent démontré.

Les symptômes pathogénétiques de *nux* relatifs aux oreilles, à placer sous les rubriques : *tintement* et *bruissement d'oreilles*, ne présentent pas des formes morbides fixes, mais plutôt symptomatiques; c'est pourquoi cette substance ne serait guère efficace dans ces deux affections, en tant qu'elles dépendent d'une sensibilité de l'organe auditif purement exaltée, et se présentent comme symptômes primaires; — ici le magnétisme animal combiné avec d'autres remèdes serait plus efficace.

Si elles accompagnent les congestions à la tête, *nux* les dissipera, étant le remède radical de la congestion; il en est de même quand elles sont jointes à des accidents hystériques, ou prodromes d'états apoplectiques. Si elles sont la suite d'une *otite*, *pulsatilla* en est le remède, à moins qu'il n'y ait contre-indication.

La remarque faite dans les remarques aphoristiques du Journal d'Hufeland : « *que le médecin attache dans l'examen du malade trop peu d'importance aux rêves,* » ne concerne nullement l'homœopathe. Rien de ce que lui dit le malade ne lui paraît assez futile pour qu'il l'écoute sans intérêt, et le juge tel, même au premier aperçu. Quel homœopathe pensera que ces symptômes ne soient pas d'une haute importance ? : « *Goût acide ou acidule de la bouche, le matin, après avoir bu du lait,* » ou : quand les symptômes existants sont *aggravés* par la *méditation*, » ou : « quand la toux peu grave dans la journée est le plus intense sur le matin, et *interrompt le sommeil*, » ou : « que la douleur gastrique n'a lieu *que sur les 3-4 heures du matin*, puis empêche tout sommeil, et *diminue graduellement après que le sujet est levé...* » Voilà justement des signes morbides caractéristiques qui déterminent l'homœopathe — encore indécis sur le choix du remède — à l'application de *nux*. Et ces symptômes lui paraîtraient être insignifiants, qu'il devrait prendre en sérieuse considération le *sommeil* et les *rêves*. Cette altération contre-nature du sommeil indique toujours un désaccord entre l'activité végétative et la sensoriale-nerveuse ! C'est ainsi qu'à une forte congestion sanguine au cerveau, produite par des boissons enivrantes et stupéfiantes, il se joint toujours un sommeil comateux, accompagné d'oubli, qui (par la fréquente répétition de telles orgies) a produit, même après la cessation de l'afflux de sang au cerveau, une telle sur-

excitation de la vie sensoriale, étant devenu, pour le corps, une seconde nature, que même, en évitant plus tard tout spiritueux, la nature ne peut plus à elle seule maîtriser ce sommeil morbide. Or, en voici probablement la raison : c'est que la congestion à la tête dépend, secondairement, d'autres congestions à l'abdomen, et que, bien que la première soit guérie, celles-ci ne peuvent pas toujours l'être en même temps, et laissent, par leur pression sur le système des ganglions, cet accident morbide se prolonger encore. (? *Réd.*)

L'altération du sommeil indiquant l'application de *nux* dans les maladies, a ses spécialités qu'on ne retrouve jamais si distinctes dans d'autres remèdes. C'est un signe caractéristique que le malade ne puisse se défendre du sommeil le soir, avant l'heure accoutumée — ce qui a lieu, par exemple, dans les affections catarrhales, gastriques...; de plus, quand le malade agité se démène pendant la nuit, ou est éveillé par des palpitations de cœur, une sensation d'anxiété, des rêves effrayants, ce qui l'empêche de se rendormir de long-temps. Nous rencontrons fréquemment ce sommeil nocturne morbide chez les sujets adonnés à la boisson, d'où résultent diverses affections abdominales; chez ceux dont le foie, la rate, le système de la veine-porte sont affectés; chez les femmes grosses; à la cessation naturelle des menstrues, dans les stagnations de l'abdomen, les congestions hémorrhoidales et la pléthore universelle, en général; chez les buveurs de café...; — enfin, quand la nuit passée

dans l'agitation, des rêves anxieux et effrayants troublent un sommeil qui n'est déjà que trop léger, devient stupéfiant sur le matin, accompagné de rêves pénibles, d'où le malade ne sort qu'avec peine, se trouvant à son réveil plus las que réparé — ce sommeil accompagne souvent des maux douloureux, aggravés le soir et améliorés le matin. — Il est rare qu'un tel sommeil morbide se manifeste isolément, mais d'ordinaire faisant suite à d'autres maux physiques qui déterminent, selon la nature des circonstances, du corps et du tempérament, l'indication de *nux*, de *puls.*, de *bellad.*, de *mercure*, ou de quelque autre remède.

Pour terminer, je dirai encore un mot des *états mélancoliques* qui, s'il n'a égard qu'à l'état psychique seul et non aux altérations organiques en même temps, ne conduiront jamais l'homœopathe ni à une investigation judicieuse du mal, ni à un traitement homœopathique rationnel. Si nous prenons la *mélancolie* dans le sens propre du mot — ex μέλαινα, nigra, et χολή, bilis, — on ne pourra jamais nous reprocher de ne considérer les signes morbides que sous une seule face ! Le mot lui-même exprime, selon les vues des anciens, la substance de la maladie, qui ne se base pas toujours à la vérité, d'après les nombreuses expériences faites dans des temps moins reculés et même de nos jours, sur une *atra bilis*, mais peut encore dépendre d'altérations de l'abdomen, désorganisations.... ainsi que (l'état psychique

morbide étant alors mal secondaire) de l'altération de celui-ci, provoquée par des passions violentes (auxquelles ce mal secondaire s'adjoint). Pour procéder au traitement d'une telle subversion du jugement et de l'imagination, il faut naturellement observer si cette subversion est mal primaire ou secondaire, ce qui n'est pas sans importance pour l'homœopathe. — On pourra s'expliquer par les causes qui y ont donné lieu, jusqu'à quel point *nux* peut être et est réellement efficace dans les mélancolies.

Ce remède ne peut mieux correspondre que là où la *mélancolie* est causée par des altérations d'organes abdominaux. Les signes d'une reproduction viciée, à cause des rapports antagonistiques existants entre le cerveau et le système des ganglions, ne sont point changés, nonobstant une plus forte prédominance du mal psychique, et l'impressionnabilité de ce système peut produire encore plus d'inertie et d'altération dans les fonctions des organes abdominaux qu'au commencement de la maladie. Le remède à administrer doit donc, pour être efficace, manifester, dans ses effets primitifs, une semblable torpeur sur les organes abdominaux, et augmenter l'impressionnabilité et l'activité du sensorium, ce que nous trouvons fort bien démontré dans *nux*.

Quelques espèces de *mélancolies*, causées par une continuelle contention d'esprit, des habitudes trop sédentaires, sont guéries par cette substance.

Dans celles qui proviennent d'onanie, *nux* est, conjointement avec le spécifique mentionné contre la

faiblesse causée par ce vice, un fort bon intermédiaire.

Dans les *mélancolies* produites par un état gastrique, par des affections hépatiques et spléniques, l'ensemble du mal devra démontrer si *nux* y correspond, ce remède étant souvent indiqué dans ces affections.

Il est souvent spécifique contre celles que cause l'usage des spiritueux; aussi, suis-je de plus en plus d'avis qu'il doit être efficace contre le *delirium tremens* (comme je l'ai dit plus haut), vu que, dans cette maladie, prédomine, comme dans la mélancolie, un semblable état morbide du moral, d'abord manifesté sous une simple forme d'hypocondrie.

Si la *mélancolie* se manifeste sur un tempérament ardent, emporté, sur une constitution atrabilaire, *nux*, avec les conditions sus-mentionnées, est le remède par excellence.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VI, p. 22.)

DIGITALIS PURPUREA.

Après l'essai infructueux de maint autre remède, celui-ci m'a apporté de prompts secours, chez une jeune fille, dans un flux de salive symptomatique et

abondant pendant une fièvre nerveuse, où la quantité de salive expuée journellement était de plus de trois livres. Je l'ai trouvé plusieurs fois efficace dans l'*icterus spasticus*, accompagné d'un malaise continu, d'envies de vomir, et de selles crétacées ; dans l'un et l'autre cas, quelques doses de globules de la 12^e dilution suffirent.

Dans l'hydrothorax, *digitalis* est un remède admirable, mais répété par fortes doses de 5-10 gtt. de teinture, plusieurs fois par jour.

Addition du Rédacteur.

Digitalis a été employé avec succès par CASPARY, dans le traitement d'une ophthalmie, lorsque le malade présentait les symptômes suivants :

Inflammation catarrhale, conjonctive rouge, injection des vaisseaux partant de l'angle externe de l'œil, abondance de sérosité lacrymale, œil brûlant, fortement collé, paupières recouvertes de mucosité, bord inférieur rouge et gonflé, avec commencement d'orgeolet ; fort coryza.

Digit. 15 opéra le changement suivant :

Le lendemain, la brûlure avait cessé ; moins de larmes dans l'œil ; conjonctive moins rouge ; bord de la paupière moins gonflé. Le second jour, l'orgeolet avait disparu ; conjonctive moins rouge, encore un peu relâchée ; pas de douleur ; pas de larmes ; pas de chassie collante. — Le traitement fut terminé par *merc. ox. n. 9*, puis *dulcam.* 12.

CASPARY s'était probablement dirigé d'après les

symptômes tirés de la *Matière médicale pure* :

Douleur énorme dans les yeux, en y touchant.

Douleur pressive dans les globes des yeux.

Gonflement de la paupière inférieure.

Inflammation des glandes de Meibomius.

Larmes cuisantes sur la joue.

Ophthalmie violente.

La doctrine générale des allopathes est que dans les maladies graves, par exemple les fièvres typhoïdes, c'est le génie de la maladie, caractérisé par l'ensemble des symptômes présents, passés et futurs présumés, qu'il faut traiter, et non tel ou tel symptôme spécial ; les homœopathes peuvent prouver le contraire par les bons effets qu'ils ont retirés de *digitalis*.

Voici un exemple tiré de la doctrine de RAU :

« Le Dr Sames, dit-il, fut attaqué d'une fièvre gastrique ; il était au lit extrêmement malade ; je fus appelé le troisième jour. Teint cadavéreux, langue couverte d'un enduit jaune-brun, visqueux ; éructations putrides ; malaise ; efforts inutiles pour vomir ; faiblesse ; diarrhée aqueuse, d'une odeur putride ; pòuls vide, tremblottant, accéléré. Le malade se plaignait d'avoir la tête embarrassée, et d'éprouver une sensation de faiblesse extraordinaire. Son sommeil était troublé par des rêvasseries. Deux doses *ipëcac.* 3 amenèrent, au bout de 36 heures, une amélioration notable ; le malaise avait disparu. *Puls.* et *digit.* guériront les symptômes gastriques, surtout *digital.*, que j'avais choisi à cause de la lenteur du pòuls.

L'extrême faiblesse disparut d'heure en heure. Le troisième jour, le malade se promenait dans sa chambre. »

Certainement l'allopathie aurait combattu la faiblesse par *china*, peut-être à doses assez fortes; et Dieu sait ce qui en serait advenu ! Dans un cas presque de ce genre, mais plus grave, traité tout allopathiquement, partie à Paris, partie à Genève, une décoction de quinquina, destinée à relever les forces évanouies, a été promptement suivie de la mort.

Autre exemple, pris aussi dans la pratique de RAU :

Dans une maladie du genre de la précédente, mais plus grave et plus longue, une demoiselle de 18 ans, traitée par lui, après une diarrhée de dix jours, fut affaiblie au point qu'elle tomba plusieurs fois en faiblesse, et dans un état soporeux avec délire, qui était fort inquiétant. Le dix-neuvième jour de la maladie, la faiblesse avait atteint le plus haut degré : membres froids comme la glace; pouls d'une lenteur extrême. — Ces symptômes disparurent, comme par enchantement, après une seule dose *digitalis*. Le reste de la guérison parut être dû à *arsenic*. répété.

Voyez aussi dans la *Clinique homœopathique* de M. MALAISE, le cas fort remarquable du Dr Brixhe, qui se croyait atteint d'une encéphalite, et auquel, vu la lenteur du pouls, 54, M. MALAISE donna *digit.* 30 gtt. j, qui amena la guérison en dix minutes.

L'action directe de *digitalis* sur le système diges-

tif a été quelquefois exploitée avec autant de bonheur que de succès,

KUMMERER fut appelé auprès d'une dame qui s'était éveillée avec un malaise, lequel durait le jour suivant ; alors, elle eut deux selles diarrhéiques, de fréquents vomissements, une forte amertume de bouche, avec anorexie, soif, vertiges, prostration de forces, céphalalgie frontale. — Il lui donna *digit.* 15 gtt. j. La nuit suivante, sommeil assez paisible ; le lendemain, un peu d'appétit, peu de malaise et de vertiges, diminution de tous les symptômes, urine d'un brun-foncé. Au troisième jour, guérison complète.

KUMMERER a aussi guéri, avec une gtt. *digit.* 15, un ictère, avec vomissement de mucosités, malaise, abattement, céphalalgie, comme si on arrachait la tête ; défaut d'appétit, urine d'un brun-foncé, selles blanches comme la craie, soif, pouls plein et lent. Trente-six heures après la prise du médicament, eurent lieu, au milieu de pincements et de besoins d'évacuer, six selles jaunes, dont les dernières étaient plus jaunes que les premières, et qui furent suivies d'une amélioration graduelle.

Tous les symptômes susdits se lisent dans la pathogénésie de *digitalis*.

KOPP a donné plusieurs observations d'ictère guéri par *digit.* ; mais, comme il y a appliqué d'autres remèdes en même temps, les conclusions ne sauraient en être rigoureuses.

J'ai souvent observé, dit KNORRE, en 1832, pen-

dant l'épidémie du choléra, l'ictère spasmodique, surtout chez les grands enfants. Tous furent guéris par des doses répétées *digit.* Les symptômes étaient : couleur jaune du corps entier, principalement du blanc de l'œil et des parties les plus fines de la peau, dégoût, tendance à vomir, fréquents haut-le-corps ; langue nette ou chargée d'un enduit muqueux, blanc ; goût amer, défaut d'appétit, sensibilité et pression au creux de l'estomac et à la région du foie, tension du bas-ventre, ventre paresseux ; selles grises et argileuses ; urine rare, trouble, épaisse, d'un jaune-foncé ; frissons alternants avec de la chaleur. — Dans quelques cas, il survint, après la prise de *digit.*, plusieurs vomissements bilieux ; dans d'autres, l'ictère disparut sans que cet effet eut lieu.

HARTMANN dit avoir promptement guéri l'ictère avec *digitalis*. Voyez *Bibl. hom.*, t. IV, p. 46. N^{lle} s.

Un praticien napolitain allopathe est parvenu trois fois à réduire des hernies étranglées, en administrant à l'intérieur la poudre de *digitale*, et faisant recouvrir le bubonocèle d'un cataplasme de feuilles de cette plante ; cette expérience mérite d'être fréquemment répétée.

L'action de *digitalis* sur les affections de cœur est un fait connu en médecine ; toutefois, on rencontre dans la pratique des cas tellement spéciaux et remarquables, qu'il vaut la peine de les mettre en saillie. Ainsi :

Une femme de 66 ans était atteinte, depuis un

mois, d'une cyanose; la coloration en bleu était la plus forte aux lèvres, aux paupières, sur la langue et sous les ongles; il s'y joignait de grandes angoisses, oppression, surtout lorsque la malade était couchée, battements de cœur, enrouement, toux sèche, crachement de sang, froid aux mains et aux pieds. C'était une femme de faible constitution.

SCHULER lui fit prendre *digit.* teinture-mère 5 gtt. soir et matin; après 10 gtt., survint l'exacerbation primitive, qui pouvait provenir d'une dose exagérée; il en fit suspendre l'administration. Vingt-quatre heures après, les symptômes commencèrent à perdre de leur intensité, et disparurent enfin au bout de quelques jours. La malade, qui se portait assez bien alors, se plaignait d'avoir la vue trouble, et de voir toutes sortes d'objets passer devant ses yeux. Ce symptôme (pathogénétique. *Réd.*) dura un jour entier, et reparut, au bout de plusieurs jours, à la même heure. Une tasse de café acheva de la guérir.

L'un des symptômes pathogénétiques de *digitalis* est l'hémoptysie; c'est en vertu de cette indication que *digit.* a été employé, avec plus ou moins de succès, par divers praticiens; je doute néanmoins qu'on puisse en faire un usage empirique, et il paraît qu'*aconitum* et *arnica* doivent se trouver plus fréquemment indiqués.

Ainsi KOPP ayant à traiter une hémoptysie de longue durée, chez un malade atteint, dit-il, depuis 15 ans d'un ulcère au poumon; après avoir administré assez vainement un nombre de remèdes, entre autres

digitalis, donna *aconitum* 24 gtt. j, répété au bout de 24 heures. Il n'y eut plus de crachement de sang; seulement les crachats en étaient encore teints. Alors il donna *digit.* 30; l'hémoptysie cessa entièrement. — KOPP oublie de relater l'état du pouls; mais comme il dit que le malade n'avait pu quitter le lit depuis six semaines, il est probable que la force du pouls devait ressembler à celle du malade, c'est-à-dire être presque nulle.

WOLF ayant à traiter une jeune psoroscrofuleuse de neuf ans (qui avait jadis éprouvé les bienfaits de l'homœopathie), atteinte de crachements de sang, après s'être échauffée en été, lui donna, à chaque reprise, *digitalis* qui fit chaque fois cesser le crachement.

L'observation suivante, qui a été enregistrée sous la rubrique de *menstruation douloureuse*, me paraît appartenir bien plutôt à un vice dynamique dans les organes de la circulation; il est d'ailleurs à remarquer que la malade *n'était pas encore menstruée*.

Une fille de 19 ans, bien constituée, avait vu croître en intensité les symptômes suivants : face pleine, teint rouge-foncé, bleuâtre, langue et veines bleues, celles-ci gonflées, aussi bien que les mains qui étaient comme gelées; température de la peau trop basse, avec frissons; pouls petit et faible, 60; tête lourde, entreprise; étourdissement; céphalalgie frontale martelante, diminuant dans la supination et l'immobilité; accès de toux sèche; constriction de la poitrine qui manque d'air, respiration lente et pénible; bâil-

lements; pulsations du cœur fortes et irrégulières, surtout la nuit; alors, angoisses pour étouffer, et nécessité de se lever; malaises, vomissements, cardialgie pressive; selles irrégulières, tantôt dures, tantôt diarrhéiques; besoin d'uriner; leucorrhée abondante, corrosive; déchirement dans les membres; faiblesse comme paralytique dans les jambes, enflure d'espièdes.

Ces symptômes répondaient si bien à ceux de *digitalis*, qu'on dut s'attendre à un prompt succès. On en donna 5 gtt., première dilution, tous les deux jours; il y eut une amélioration sensible au bout de huit jours; après la troisième semaine, les règles parurent; l'amélioration fit des progrès continuels, et la santé redevint parfaite.

Digitalis a été employé avec succès par SCHROEN dans un cas assez avancé de trachéite chronique chez un homme robuste, d'une cinquantaine d'années, en lui faisant prendre pendant un assez long temps, tous les jours, à plusieurs reprises, quelques gouttes de *teinture*; il est vrai que, dans le même temps, le malade entretenait un vésicatoire à son bras gauche. — Le cas avait été fort grave; le malade éprouvait une douleur térébrante, et parfois il perdait entièrement la voix.

RUCKERT dit s'être très-bien trouvé de *digit.* dans un cas de psoré; mais comme ce remède avait été précédé d'*acon.* et de *coloc.*, il me paraît impossible d'en rien conclure de positif.

L'*hydropisie*, dans quelque cavité qu'elle se mani-

feste, n'étant point le symptôme d'une affection univoque, mais bien le résultat plus ou moins grave d'affections très-diverses, on ne peut et on ne doit pas s'attendre à ce qu'un remède, si bien qu'il réponde au symptôme, guérisse toujours ou même souvent ; les essais faits par les praticiens avec une foule de médicaments dits *hydragogues*, ont démontré cette vérité, par leur incapacité à faire disparaître la maladie et à sauver le malade. Il en est de *digit.* comme des autres ; si bien qu'il soit appliqué, ce remède peut momentanément faire disparaître un symptôme, l'enflure, par exemple ; mais la cause de l'enflure continuant à exister, ce symptôme ne tarde pas à reparaître.

C'est ainsi qu'ayant à traiter une demoiselle atteinte depuis long-temps d'une hypertrophie du cœur et d'un anasarque porté à un degré extrême, je lui donnai quelques glob. *digit.* qui produisirent un effet prodigieux, firent disparaître totalement l'enflure, au point que la malade apparut sous l'aspect d'un corps effroyablement amaigri. Mais ce ne fut que l'affaire d'un moment ; l'anasarque redevint ce qu'il avait été avant le remède ; alors la mère de la malade lui donna sans ménagement des pilules de Bacher (extrait d'el-lébore), qui produisirent une diarrhée à laquelle la malade succomba promptement.

Ainsi encore, ATTOMYR raconte qu'étant auprès d'un homme de 20 ans, atteint d'une hypertrophie du cœur et d'une ascite, lequel avait souvent été soulagé par le savant RINGSEIS au moyen de *digit. purp.* à doses allopathiques, lui donna une dose *digit. 30* ;

en moins d'une semaine, le malade n'eut plus d'enflure et souffrait moins de l'affection du cœur; mais l'ascite reparut bientôt, et aucun remède à dose, soit homœopathique, soit allopathique, ne parvint à en délivrer le malade.

Ainsi, une femme de 30 ans, nourrice depuis 8 mois, saisie de serrement d'estomac avec perte d'appétit, prit des remèdes allopathiques dont son estomac se trouva bien, mais vit alors se manifester enflure des jambes et du bas-ventre; quelques autres remèdes ayant été inutiles, HARTLAUB fut consulté par le mari, la femme demeurant à une certaine distance.

Tout son ventre était aussi gros que si elle eût été enceinte, tendu, dur; ses jambes et ses pieds gros et durs comme chez les hydropiques; elle ne pouvait quitter sa chaise; la peau des jambes était rouge, celle du ventre de couleur naturelle; au milieu du ventre, place douloureuse au toucher, urine de quantité normale, mais devenant blanchâtre par le repos; selles diarrhéiques chaque jour; toux grasse le matin; tout le reste dans l'état normal. — *Digit.* 2 gtt. j, le 3 juillet.

Le 11, et surtout le 18, ventre beaucoup moins gros et plus mou; enflure des jambes moins forte; urine claire, mais devenant trouble; diarrhée plus fréquente, les premiers jours.

Ellebor. 10 gtt. j, le 18, diminua encore un peu l'enflure; puis *bryon.*, *digit.* et *china* n'amenèrent aucun résultat.

J'omets le reste du traitement pour terminer par cette observation que l'enflure n'était que le résultat d'une autre affection qu'HARTLAUB soupçonne avoir été une hernie ombilicale (une hernie ne saurait produire de l'enflure. *Réd.*) ; l'œdème parut céder peu à peu à *sepia*, *arsen.*, *calc.* et *silicea*. Mais la fin de la maladie fut, fin mai de l'année suivante, une évacuation par l'anus, pendant trois jours et trois nuits de suite, au milieu de coliques continuelles, d'une matière claire, jaune, purulente, d'une odeur particulière. Dès lors, l'enflure et la hernie disparurent.

TRINKS dit avoir enlevé par la teinture de *digit.* les restes d'une hydrocèle chez un petit enfant ; mais comme ce remède avait été précédé de *puls.* qui a sur cette maladie une action énergique, il est difficile, dans ce traitement, d'assigner la véritable part de *digit.*

ALTMULLER dit, il est vrai : « L'hydrocèle est toujours guérie chez les enfants comme chez les adultes par *digitalis*, » mais il y ajoute *graphites*, et des frictions avec *creosot.* 1 gtt. 2 dans deux onces d'esprit-de-vin et autant d'eau ; ce qui enlève à *digitalis* tout caractère de spécificité.

HARTMANN, en parlant de l'hydrocéphale, dit que « les signes d'un épanchement qui se forme indiquent *arnica* et *digitalis*, mais aucun de ces deux remèdes ne lui a été aussi utile que *bryon.* 18 qui, dans plus d'un cas, lui a été du plus grand secours quand toute espérance paraissait détruite.

La *Bibl. hom.* I, 317, contient une observation

d'hydrothorax guéri par *arsen.*, *helleb.*, *digit.*; ce dernier a été administré lorsque « la malade était beaucoup plus fatiguée, que les urines étaient moins abondantes et qu'il y avait retour d'oppression. Depuis ce remède, la malade est entrée en convalescence, le sommeil est devenu bon, l'appétit s'est développé de jour en jour, les forces ont cessé de languir, la peau a repris sa couleur et son élasticité naturelles. »

La maladie paraissait être la suite d'un catarrhe bronchique chronique, chez une femme de 48 ans.

Voici une des plus belles observations constatant l'efficacité de *digitalis* dans certains cas d'hydrothorax; le sujet était médecin, robuste, colérique, et dans sa 69^e année; à l'arrivée de WEBER :

Il paraissait suffoquer et respirait avec peine; côtés du visage d'un jaune sale, devant bleuâtre; traits exprimant l'angoisse, avec menace de suffocation au moindre mouvement; il était obligé de faire des pauses en parlant; la poitrine était comme serrée, comprimée; impossibilité de respirer profondément, à cause de toux spasmodique suivie d'une expectoration de mucus quelquefois sanguinolent; battement du cœur et du pouls rapides, durs, comprimés, interrompus; région hépatique enflée, douloureuse, sensible au toucher; urine peu copieuse, brûlante; pieds enflés jusqu'aux genoux, pâles et froids; peu d'appétit, soif ardente; sommeil fréquemment troublé; nécessité d'avoir la tête très-haute ou de rester assis dans le lit; rêves terribles de chute dans l'eau ou dans un précipice; esprit très-abattu, inquiet, irritable; faiblesse et langueur extrêmes.

Quoique la maladie eût commencé depuis des mois, elle n'avait atteint ce degré que dans les derniers temps; le malade avait déjà fait usage de hautes dilutions; W. lui prescrivit *tinct. digit.* une goutte, toutes les deux ou trois heures, en augmentant rapidement le nombre des gouttes.

Quelques symptômes de la maladie prirent d'abord plus d'intensité, mais le 5^e jour, le malade se trouvait déjà beaucoup mieux et put s'aller promener en voiture.

Digit. fut continué, mais de jour seulement, l'irritation fébrile ayant disparu. Au bout de 15 jours, il ne restait plus de traces ni de l'enflure, ni de la toux, ni des crachats sanguinolents; il marchait aisément, respirait sans peine; le pouls n'était que rarement interrompu; l'abdomen seul restait malade; la constipation avait augmenté, l'enflure et les douleurs de la région hépatique restaient les mêmes. — W. fit alors donner quelques grains de la première trituration de *calomel* qui amenant des selles dégagèrent le bas-ventre. — Puis le malade reçut successivement *china* et *sulfur* que paraissaient requérir les symptômes actuels, et il fut radicalement guéri.

Dans un cas à peu près semblable, GRIESSELICH débuta par *digitalis* teinture-mère, 5 gouttes par jour, pendant 8 jours; l'enflure ne diminua qu'aux pieds, l'état de la poitrine resta le même ou s'empira; ce fut avec *arsen.* que la guérison temporaire s'opéra.

HARTMANN traitant un phthisique qui paraissait

arrivé au dernier terme de l'existence, et auquel était survenu un anasarque général, avec des accidents asthmatiques qui menaçaient le malade de suffocation surtout la nuit, calma cet état inquiétant avec *ars.*; mais l'hydropisie ayant continué de faire du progrès, il donna *digit.* 6 gtt. j dans quatre onces d'eau, deux cuillerées par jour. Ce mélange fit non-seulement disparaître l'hydropisie du 8 au 20 février, mais diminua même la toux creuse, profonde. De fréquentes émissions d'une urine rouge foncée amendèrent beaucoup les symptômes hydropiques, et une expectoration facile débarrassa la poitrine des mucosités qui s'y amassaient. L'usage de *digit.* 9 fut continué avec de légères interruptions, jusqu'au 16 mai, où le malade quitta l'Institut clinique pour retourner dans sa famille.

Dans une circonstance fort différente, l'enflure des pieds a déterminé WEBER à donner *digit.* qui a été suivi du succès le plus marqué; voici le fait : Une dame rendait une urine peu copieuse, souvent brûlante et rouge; le moindre mouvement la mettait hors d'haleine; le pouls était irrégulier, inégal, interrompu, bas, lent; les pieds étaient enflés; et il y avait faiblesse extrême. W. donna quatre fois par jour une goutte teinture-mère *digit.*; quelques doses suffirent pour ramener l'urine à son état normal.

Evidemment *digitalis* est un médicament héroïque, répondant à un nombre de symptômes de la plus haute gravité, et qui mérite une étude spéciale et consciencieuse dans ses applications thérapeutiques. On

a même lieu de s'étonner de ce que, jusqu'à ce jour, les homœopathes lui aient assigné dans leurs observations une place fort inférieure à *aconitum*, *bella-donna*, *bryonia* et *nux vomica*; il me paraît qu'il est loin de mériter ce peu de déférence. PESCHIER.

(*La suite à un numéro prochain.*)

**Observations pratiques par le D^r FIELITZ,
à Halberstadt.**

Extraites du *Jahrbücher f. homœop.*, t. I, c. 1.

LACHESIS.

(Voyez la Symptomatologie, *Bibl. hom.* II, 42, et IV, 284.)

Dans ses inestimables essais du *lachesis*, HERING fait surtout ressortir les étonnants effets de cette substance sur les organes de la déglutition, effets qui par leur intensité méritent de prendre place à côté des actions primitives de *bellad.*, *mercur.* et *hep. sulf.* J'ai eu occasion de me convaincre moi-même de l'action éminente du *lachesis* dans les espèces d'*angine pharyngienne* qu'il produit sur un sujet sain.

Une femme jeune et robuste, âgée d'environ vingt ans, souffrait tous les ans d'une espèce d'angine, toujours inopinée, affectant le voile du palais, la luette,

les tonsilles et la paroi postérieure du pharynx, accompagnée de vives douleurs à la moindre tentative faite pour avaler, d'une envie continuelle de déglutition et de sécheresse dans le cou. Les parties affectées enflaient alors de telle sorte qu'il devenait fort difficile d'avalier, et le mal se terminait ordinairement par une salivation très-forte et une grande anxiété, enfin, le cou paraissant entièrement embarrassé, et la suffocation imminente, par la suppuration des tonsilles.

La dernière fois qu'elle en fut atteinte, le mal se manifesta avec sa célérité ordinaire, et la patiente présentait déjà tous les signes du cours ordinaire du mal qu'elle redoutait. Appelée au bout de 24 heures, je trouvai les susdites parties très-rouges, très-proéminentes des deux côtés. Un besoin continuel d'avalier, ce qu'elle ne pouvait qu'avec peine, se sentant le gosier comme rétréci par une couple de nodosités, et éprouvant des douleurs vives et continues, tourmentait la patiente d'ailleurs fermement persuadée que son mal allait revenir dans toute son intensité. Elle prit *lachesis* 29. Le lendemain, l'inflammation était de beaucoup diminuée, et deux nouvelles doses suffirent pour dissiper entièrement cette angine dans l'espace de 3 jours.

Un jeune homme de 21 ans, d'une disposition scrofuleuse fortement confirmée, avait déjà souvent été atteint d'engorgement et de suppuration aux glandes du menton et de la mâchoire inférieure, ce qu'attestaient les cicatrices encore existantes. Depuis

une couple de mois, je le traitais pour une enflure des glandes sous-maxillaires gauches, telle, que toute la partie était de la grosseur du poing. Le mal bientôt totalement réduit par du *badiaga*, le jeune homme recommençait à jouir d'une meilleure santé, lorsqu'il lui survint alors une *angine tonsillaire* à la suite d'un refroidissement. Tonsilles fort enflammées, d'un rouge vif, ainsi que le voile du palais, langue enflée à sa racine, enduite de pituite blanche et épaisse ; forte sécrétion de salive et de pituite, fétidité de la bouche. Crachotements continuels pour se débarrasser d'une masse qui paraît engagée dans le cou ; déglutition fort difficile qui empêche que rien passe par-dessus la racine de la langue ; le malade ne peut avaler que la boisson et des soupes claires. Voix rauque et nazillarde. *Mercur. sol.* 12-6 et 3 resta nul pendant 2 jours ; l'enflure des tonsilles augmenta considérablement, de même que la sécrétion de pituite, la salivation et la fétidité de la bouche. La déglutition devenant impossible, tout était rejeté par le nez ; crachotements continus. La suppuration des tonsilles paraissait inévitable. J'administrerai *hep. sulf.* 3 paraissant indiqué ici, même en dehors des symptômes angineux, parce qu'il fait percer incontinent les abcès purulents formés. Plusieurs doses d'*hep. sulf.* données pendant deux jours furent également nulles ; les symptômes s'aggravaient ; le patient ne pouvait rien avaler, à peine parler, et éprouvait une suffocation imminente, causée par la sensation d'un paquet par lequel le gosier semblait bouché ; il ne pouvait repo-

ser sur le dos et passait ses nuits dans l'insomnie. Cependant on n'apercevait dans les tonsilles ni accumulation de pus, ni fluctuation. Je donnai alors matin et soir une dose de *lachesis* 30. Le lendemain, les symptômes n'augmentèrent point, et dès le surlendemain se fit une rémission graduelle de tous ces maux si inquiétants, sans aucune apparence d'évacuation de pus. Le septième jour, à compter de la première dose, ce jeune homme se sentit renaître, et bientôt après, tous les symptômes furent complètement dissipés.

HERING regarde *lachesis* comme très-important dans les suppurations critiques d'organes internes. S'il n'y en eût pas dans les deux cas précités, on devait néanmoins s'y attendre, et il est difficile de savoir si avec tout autre traitement la suppuration eût pu être empêchée.

Voici un autre cas plus confirmé de suppuration critique avec raccourcissement des tendons.

Un garçon de 12 ans, atteint inopinément d'une vive douleur lancinante dans le genou droit, dut tout à coup renoncer à poser le pied, ne pouvant toucher le sol que du bout. Un chirurgien avait employé pendant près de quinze jours, sans succès, sangsues, fomentations, frictions..... Les douleurs allaient toujours s'aggravant, surtout la nuit; la jambe ne pouvait se mouvoir, la partie inférieure était recourbée à angle droit contre la cuisse, le genou fortement enflé, très-sensible au moindre contact extérieur, les tendons du jarret raccourcis; il y avait au jarret une

enflure d'un rouge luisant, fort douloureuse au toucher et dure. Pouls ténu, prompt, très-accélééré le soir; sueurs nocturnes, forte soif, insomnie, émaciation. Extrême inquiétude, impatience, gémissements continus, arrachés par la douleur. *Mercurius* calma la fièvre lente et les sueurs nocturnes. Il y eut fluctuation; des cataplasmes chauds de gruau d'avoine avancèrent la maturation. *Hep. sulf.* fit bientôt ouvrir l'abcès; mais les tendons restaient raccourcis, et la jambe ne pouvait s'étendre, en dépit des plus grands efforts pour y parvenir. Je donnai alors au malade, d'ailleurs assez bien remis, *lachesis* 29 gtt. j tous les 3 jours.

Quinze jours après, à compter de la première dose, le patient pouvait marcher; il a entièrement recouvré l'usage de sa jambe.

Ici l'auteur renvoie aux signes et indications de *lachesis* donnés par HERING postérieurement à l'époque où nous en avons publié la symptomatologie; nous les publierons prochainement.

PSORICUM.

On ne sait que trop avec quelle facilité la gale répercutée peut établir ses métastases sur les poumons, et les phthisies causées par celle du virus psorique dans ces organes sont assez fréquentes. L'autopsie a prouvé que les poumons étaient non-seulement remplis de petits tubercules, mais qu'on trouvait encore à la surface même du poumon et de la plétore des pustules tenant de la psore.

Un tailleur, âgé de 33 ans, de haute stature, d'une complexion délicate et essentiellement phthisique, prit la gale, il y a 7 ans. Long-temps il traîna ainsi son mal, et le vit enfin calmé après avoir fait usage d'une infinité d'onguents. Deux ans après, il y avait toux, asthme, expuition et émaciation. Il languissait ainsi depuis 5 ans, offrant la triste image d'un étique, lorsqu'il vint réclamer mes soins. Stature haute et décharnée, face pâle et défaite, yeux creux, lèvres blêmes ne pouvant recouvrir des dents blanches; peau sèche, muscles flétris et amaigris; doigts enflés à l'extrémité et semblables aux bouts des baguettes de tambour; toux sèche, débilitante, provoquée par une titillation au milieu de la poitrine, surtout le matin et dans la journée, en parlant. Expuition copieuse de pituite blanche, mêlée de caillots de pus jaune, forte oppression, difficulté à parler. En montant l'escalier, le sujet est hors d'haleine, ne peut parler avant de s'être repris un moment, puis ressent des élancements aux deux côtés de la poitrine. Dans toute l'épaule gauche, il éprouve une espèce de douleur rhumatique; tout le bras semble paralysé. Il ne peut reposer sur le côté gauche, sans éprouver des pulsations dans la poitrine, et avoir la respiration gênée. Fièvre, le soir; fortes sueurs nocturnes. Faible appétit, selles tout-à-fait inertes. Pronostic fort défavorable en apparence.

Dès le 28 juillet, le patient prit *psoricum* 30, de trois en trois jours, remède qui opéra sur lui si efficacement, qu'un mois après tous les symptômes

avaient sensiblement diminué ; car lui qui, à sa première visite, ne montait l'escalier qu'avec beaucoup de peine, le faisait alors facilement, allait vite dans la rue, et n'était plus si essoufflé. La toux, très-moderée, n'était plus forte que par périodes ; l'expuition diminuait. Le teint gris de la face disparaissait pour faire place à un meilleur coloris ; la face, d'abord défaite, commençait à se remplir, les forces revenaient, les sueurs nocturnes et la fièvre du soir diminuaient. Meilleur appétit, selles toujours inertes, plus grande sérénité d'esprit. Le traitement fut continué, en interposant toutefois, tous les huit ou quinze jours, vu les forts accès de toux périodique, une dose de *nux*, de *belladonna*, de *conium*, jusqu'à la fin d'octobre, toujours avec de fréquentes pauses, parce que le malade, se sentant mieux, ne venait plus si régulièrement. La cessation presque entière de la toux et de l'expuition, la respiration suffisante pour parcourir les rues, et le peu d'oppression éprouvée en montant l'escalier, engagèrent le sujet à suspendre le traitement. Il avait alors l'air bien, le teint bon, les joues assez vermeilles, le visage assez plein, des forces, le corps charnu ; plus de fièvre, ni de sueurs nocturnes ; il dormait bien, toussait rarement, et avait la respiration encore un peu courte en montant l'escalier. Il pouvait travailler, et même repasser ; la mauvaise température de novembre et de décembre n'avaient que fort peu influé sur lui.—Quoiqu'il ne puisse être question ici d'une cure radicale, impossible, vu la presque probabilité de tubercules déjà existants, on

s'étonnera néanmoins de l'action salutaire de *psor.* sur les maux du sujet, et cela dans un temps, en automne, où l'état de ces malades s'aggrave communément.

SULFUR.

• Un homme robuste, âgé de 52 ans, reçut un coup de bâton au-dessus de l'œil droit. Sans autre lésion du globe, il se manifesta une inflammation traumatique, traitée pendant trois mois avec sangsues, fomentations, collyres liquides, purgatifs..... Il en résulta, quand le malade quitta ce traitement pour s'adresser à moi, une forte inflammation de la conjonctive sclérotique, un ulcère de la cornée, la cornée ternie, paraissant couverte de fine poussière, la chambre antérieure de l'œil à demi emplie de pus. *Arnica* et *senega*, administrés pendant huit jours, restèrent sans effet. Le malade passait, il est vrai, pour aimer l'eau-de-vie, et s'y adonnant toujours selon sa coutume, il avait bien pu paralyser ainsi toute action des remèdes; ceux-ci ne furent donc point continués, l'obscureissement de la cornée indiquant d'ailleurs *sulfur*. Il prit donc, de deux jours l'un, 6 gtt. j de cette dernière substance. Au bout de quinze jours, le pus était entièrement disparu, l'ulcère cicatrisé, l'obscureissement de la cornée tellement dissipé, qu'une *synicesis pupillæ* restait évidente.

Le patient ayant été de nouveau surpris auprès de sa bouteille d'eau-de-vie, ne pouvant plus en attendre la moindre docilité, je discontinuai le traitement;

l'œil se trouva infiniment amélioré, et l'hypopyon n'eut plus lieu.

Il serait fort à désirer que l'*empirisme rationnel* eût des indications plus précises pour ses antiphlogistiques et ses moyens externes pour les ophthalmies. L'emploi de ces remèdes amène toujours de fâcheux résultats. — Dernièrement le rapporteur guérit en peu de jours, chez un enfant délicat, une *photophobie scrofuleuse* avec quelques doses de *belladonna* 12, après l'emploi rationnel et prolongé de moyens internes et externes, et la rougeole, survenue ensuite, ne causa pas même une récidue de photophobie.

Dernièrement encore, le rapporteur vit une fille saine et robuste, âgée d'environ 30 ans. Il y a 4 ans qu'à la suite d'un refroidissement de pieds, elle fut atteinte d'une *ophthalmie rhumatique*. Traitée soi-disant rationnellement pendant plusieurs mois avec divers remèdes externes, par un artiste renommé, il se manifesta à l'œil gauche un ulcère de la cornée, avec rupture, évacuation des humeurs, et racornissement du globe; à l'œil droit, un staphylôme, avec occlusion absolue de la pupille; depuis lors, cette pauvre fille a été complètement aveugle.

**Coup-d'œil sur l'histoire de l'homœopathie dans
ces dix dernières années; par le D^r F. RUMMEL,
à Magdebourg. ***

Nous commencerons par remonter aux *obstacles* opposés par les *adversaires de l'homœopathie* à son avancement.

L'habitude, l'intérêt personnel, l'ignorance, les préjugés, la crainte des persécutions et des chicanes, voilà les causes qui non-seulement ont empêché l'homœopathie de se répandre, mais lui ont attiré encore des adversaires inexorables auxquels toutes armes courtoises ou discourtoises ont paru bonnes pour le nouveau venu.

Un *moyen* adopté de prime-abord pour *anéantir l'homœopathie d'une manière indirecte*, tout en sauvant les apparences (toute liberté scientifique est permise, disait-on), ce furent les *défenses* faites dans la plupart des Etats pour *empêcher les homœopathes d'administrer eux-mêmes leurs remèdes*. HAHNEMANN avait dit que la défense faite au médecin d'administrer des remèdes, serait le coup de mort

* Cet exposé historique fait par M. le D^r RUMMEL à l'occasion du jubilé de doctorat quinquagénaire de M. le conseiller aulique intime et docteur MUHLENBEIN à Brunswick, fut présenté par lui à ce dernier, comme programme de la fête, ainsi qu'à ses amis réunis pour la célébrer.

pour l'homœopathie, et ces paroles loin d'aller frapper des oreilles sourdes, l'ancienne école s'en est prévalu à son grand avantage. On eut beau alléguer que toutes ces défenses contre l'administration des remèdes étaient faites pour des cas bien différents, et n'avaient aucun rapport à la nouvelle découverte, qu'on ne pouvait confier à des pharmaciens mal intentionnés une besogne sur laquelle il ne saurait y avoir de contrôle, et qui était infiniment mieux faite par les médecins eux-mêmes ; toutes ces raisons restèrent nulles, nos adversaires connaissant leur but, et n'étant point d'humeur à sacrifier leur méthode à l'homœopathie, en faveur de la morale et de l'humanité. Mais il était dans la nature de la chose que de telles mesures ne pussent se prendre dans tous les Etats avec la même sévérité, et que la mise à exécution en devînt impossible, sinon c'en était fait de l'homœopathie, et ses ennemis, maintenant exaspérés de ses succès, la regarderaient avec dérision.

En Saxe, d'où par les ordonnances faites contre la dispensation des remèdes l'on avait éloigné le fondateur de la nouvelle méthode, il y eut de sévères défenses contre tout débit de médicaments homœopathiques, et les Docteurs D. HAUBOLD et GRAUL ayant contrevenu à la loi, furent mis à l'amende. En Saxe encore, berceau de l'homœopathie, on enjoignit, à Rötha, au pharmacien OTTO de ne point débiter de médicaments homœopathiques pour l'usage domestique, tandis qu'à Leipsick la vente des plus mauvaises drogues était tolérée, et que les journaux en

proclamaient les vertus. Cette mesure engagea les pharmaciens de Leipsick à établir une pharmacie homœopathique. A Dresde, le pharmacien GRUNER gagna bientôt, par la sollicitude qu'il apporta à fonder une pharmacie homœopathique, la confiance des homœopathes de cette ville, et plus tard celle des étrangers.

Dans le Brunswick, on renouvela la défense d'administrer, en l'étendant aux remèdes homœopathiques. A la suite de diverses dénonciations, le conseiller aulique Dr MUHLENBEIN s'y vit aussi forcé de songer à établir une pharmacie homœopathique qui jouit maintenant de la meilleure renommée et de la plus parfaite confiance, justement méritée par les bonnes qualités de son chef, et les mesures prises pour la sûreté publique.

Dans le Hanovre, où l'avocat TRAUMANN défendit les droits de l'homœopathie, et le conseiller de justice LUNTZEL adressa d'Hildesheim aux Etats provinciaux une requête tendante à la liberté d'administrer et à la fondation d'une chaire pour l'homœopathie, on ne fit rien en faveur de la nouvelle méthode, quoique les Chambres s'y intéressassent; on alla même jusqu'à défendre à un officier supérieur de se faire traiter par un homœopathe. Le Dr ELWERT, médecin de la cour, éprouva maint désagrément, et préféra dans son séjour à Hanovre consentir à l'établissement d'une pharmacie spéciale qu'il chercha à rendre, par des mesures convenables, de la plus grande sûreté possible pour les malades.

A Anhalt-Dessau, on évita d'entrer en conflit avec la médecine légale en y établissant de même une pharmacie spéciale qui jouit de la plus grande confiance, vu les éminentes qualités de son chef.

En Prusse, où l'arrêt bien connu, prononcé par les autorités de Link, était, quant à l'homœopathie, pour la liberté de la science, il fut permis au commencement de 1831 aux homœopathes de dynamiser eux-mêmes pour leur usage les médicaments, qui devaient toutefois être pris dans une pharmacie du pays; mais, sans qu'on sût pourquoi, le 31 mai 1832, cet acte de tolérance fut révoqué. Les homœopathes voyant, par le défaut de dispositions convenables contre les altérations et les erreurs, l'impossibilité de conduire ainsi à bien l'homœopathie, le conseiller médical Dr STULER de Berlin et les homœopathes de la province de Saxe réclamèrent contre le décret ministériel; mais loin qu'ils en obtinssent la révocation, le dit décret fut maintenu par une circulaire du 9 mai 1833.

Vu la divergence d'opinion parmi les autorités provinciales, cette défense fut aussi plus ou moins sévère, même à l'égard du Dr ÆGIDI, médecin ordinaire de la princesse Frédérique; il en résulta néanmoins plusieurs dénonciations, et le médecin du cercle de Nordhausen poussa son zèle jusqu'à faire ouvrir les lettres pour en enlever les poudres prohibées. A Langensälze on confisqua la pharmacie de la Société, acquise pour se prémunir contre la défense sur l'administration des remèdes, mais il fallut bien,

sur l'ordre de l'autorité, la restituer au propriétaire, M. O. St. Contr. Horbacher. Ce fut contre le Docteur RUMMEL qu'on sévit le plus sévèrement, bientôt après son arrivée à Magdebourg. Sur des dénunciations de médecins et de pharmaciens, il y eut de la part des autorités des mesures répressives et des saisies mobilières. Sur les instances du commissaire de justice WEICHSEL, cette affaire fut portée par-devant le tribunal de première classe, qui se trouva ainsi avec les autorités locales dans un conflit de compétence non encore éclairci. Le ministère fit néanmoins cesser la mise à exécution, et restituer les objets saisis en référant à un arrêté définitif, mais ultérieur, pour éclaircir le point en litige. Voilà les mesures prises dans toute la Prusse contre l'homœopathie. Depuis long-temps les tribunaux de première instance du pays étaient loin de partager l'opinion de l'administration locale, ayant déjà, sur de semblables plaintes, libéré les Docteurs WEIHE à Herford, GEBEL (1), directeur de la régence, et MULLER à Liegnitz.

Non contents des délations, les pharmaciens cherchaient encore parfois à arrêter les progrès de l'homœopathie, en altérant les remèdes, et un tel cas fut dénoncé aux autorités par le Dr FIELITZ.

En Russie, on procéda avec plus de ménagement et de sagesse sur l'administration des remèdes. A Pétersbourg, on demanda l'avis des Docteurs HERMANN et ADAMS, et grâce à leurs vues, il fut rendu le 26 sep-

(1) Voyez son ouvrage : *Sieg der Wahrheit und des Rechts*.

tembre (8 octobre 1833), un ukase relatif à la marche ultérieure de l'affaire. On décréta l'établissement de deux *pharmacies centrales* à Saint-Pétersbourg et à Moscou, dans lesquelles les médecins étaient tenus d'écrire leurs ordonnances et de prendre leurs remèdes, dont l'administration leur était permise à la campagne et dans les petites villes, toutefois sous la condition expresse, mesure poussée un peu trop loin, de ne donner les médicaments que doubles et scellés de leur sceau. Le médicament et la dose devaient être indiqués sur un papier timbré, destiné à cet usage.

En Autriche, où l'on s'inquiétait moins de l'opinion publique, il avait été *défendu*, en 1819, *d'exercer l'homœopathie*, sans, pour l'anéantir, s'arrêter à des voies indirectes. Mais ce décret fit aussi peu que les machinations cachées des médecins du Nord ; la science ne se laissa point entraver dans sa marche ; cette innovation importune se répandit parmi nombre de médecins du pays, et parmi les grands trouva des amis ; l'hérésie s'était même glissée parmi les médecins militaires, sévèrement organisés, dont une partie s'intéressaient à la nouvelle doctrine. Les professeurs de l'*Académie Joséphine* ne purent même par des moyens fiscaux ôter entièrement ce venin de la tête de leurs élèves. Puis survint le choléra, qui, en démontrant l'impuissance de la médecine ordinaire, donna aux homœopathes, surtout au Docteur FLEISCHMANN à Vienne, de prouver les résultats supérieurs de sa méthode.

Ce défaut d'accord entre les lois et les désirs de

maint Autrichien, fit que des amis de l'homœopathie demandèrent au souverain une audience dans laquelle ils obtinrent, le 7 décembre 1833, de l'empereur FRANÇOIS, surtout par l'influence du comte de Kolowrat, la *révocation des défenses*, et la promesse de nouveaux règlements sur l'administration des remèdes. Les homœopathes consultés sur les mesures à prendre, on jugea néanmoins qu'il valait mieux, comme en Prusse, abandonner la chose à elle-même, sans lever la défense sur l'administration des médicaments. Pour l'honneur de nos antagonistes, nous voulons bien ne pas ajouter foi à ce qu'ont rapporté les gazettes, « que le Dr Wierer, à la tête d'une députation, avait demandé, mais en vain, à l'empereur, la perte de l'homœopathie. »

La voie la plus naturelle à suivre dans une affaire menaçant de désorganiser la médecine, et qui eût aplani tous les obstacles, aurait été une autorisation *provisoire d'administrer*, *donnée seulement aux médecins approuvés*, jusqu'à ce que l'Etat eût prononcé sur l'affaire et pris ses arrangements ; mais ce moyen ne fut point admis, parce que nos adversaires voulaient opposer des barrières, ne fussent-elles qu'indirectes, au développement de l'homœopathie, — ce qui était d'autant plus injuste que l'organisation défectueuse de nos pharmacies était connue des chefs du parti contraire ; et le Dr KRANICHFELD le manifesta d'une manière assez patente, en démontrant le peu de sûreté qu'offraient aux malades ces établissements.

Dans divers autres Etats de l'Allemagne, la libre

faculté d'administrer fut *octroyée* aux *homœopathes* ou du propre mouvement de l'autorité, comme en *Wurtemberg* (1), à *Köthen*, à *Saxe-Meiningen* (2), à *Bernbourg*, en *Bavière* (3), ou obtenue par eux en faisant intervenir les *Etats* du pays. Il en fut ainsi dans le grand-duché de *Hesse* (4), où *SUNDHEIM* défendit le plus brillamment dans des écrits particuliers la cause des homœopathes, puis publia plus tard les débats de la Chambre; de même dans le grand-duché de *Bade*, d'où *GRIESSELICH* fournit des actes bien complets (5).

En France, le gouvernement prit également connaissance de l'innovation, et le ministre *GUIZOT* demanda, en 1835, à l'Académie de Médecine s'il convenait de former quelques établissements chargés du soin d'administrer les médicaments homœopathiques; la réponse de l'Académie fut de *condamner l'homœopathie*, réponse que stigmatisa *DES GUIDI*

(1) Le 2 mai 1834, où l'on permit même aux laïques d'administrer eux-mêmes en certains cas les médicaments homœopathiques.

(2) Le 21 décembre 1834.

(3) Le 4 décembre 1834, à la requête du prince de *Wallerstein* à *Munich*, peu après qu'on eut saisi au *D^r ROTH* ses médicaments homœopathiques.

(4) Le 19 décembre 1833.

(5) *Vollständige Sammlung aller Verhandlungen und Actenstücke der Kammern Badens und Darmstadts über die Ausübung des hom. Heilverfahrens*. Voyez aussi : *Kampf und Sieg der Homœopathie, oder Reinarzneilehre bei den Badischen und Hessen-Darmstädtischen Stände-Versammlungen*.

dans sa *Lettre adressée à l'Académie*. Il paraît que, d'après des renseignements ultérieurs, la défense d'administrer faite aux médecins, a aussi été maintenue dans ce pays. Voilà probablement la raison pour laquelle ont été fondées à Paris deux pharmacies dirigées par WEBER et PÉTROZ.

En Angleterre, l'homœopathie n'a, que nous sachions, rencontré aucun obstacle de cette nature, et dans l'Amérique septentrionale, pays de liberté, le gouvernement paraît ne s'être nullement inquiété de l'administration facultative des remèdes.

Il est évident que nous devons ces SUCCÈS PARTIELS à l'accueil de plus en plus flatteur que firent les LAIQUES à l'homœopathie ; mais nous n'en sommes pas moins redevables aux HOMMES DE LOI de l'avoir définitivement émancipée, et libérée des entraves des pharmaciens. Tous se sont en tout temps rangés de notre côté, et ont contrebalancé ainsi la partialité des gouvernants. Outre quelques écrits anonymes publiés à Giessen, Darmstadt, Berlin et Brunswick, en faveur de l'homœopathie (1), nous citerons encore les ouvrages de TITTMANN (2),

(1) Entre autres, celui-ci : *Ueber die Emancipation der Homœopathie vom Apotheke-Monopol.*

Die Vertheidigung der Staatswissenschaften gegen die Eingriffe der Mediziner, von einem hom. Geheilten, herausgegeben von Dr RUMMEL.

(2) *Die Homœopathie in Staatspolizeilicher Hinsicht.*

d'ALBRECHT (1), de SUNDHEIM (2), de WEICHSEL (3) et de RUPERTUS II (4).

Les médecins qui traitèrent ce sujet en détail, furent les Docteurs GROSS (5), STULER (6), FIELITZ (7) et RHÖL (8).

Nos antagonistes, entre autres Knauer, Mannsfeld, Widemann.... nous ont aussi opposé quelques productions sur la même matière. Ces écrits offrent peu de mérite, quant à la science, et il s'y manifeste, fort mal déguisé, un esprit de parti et de haine contre cette inquiétante innovation.

Nous citerons comme singularité, l'expédient proposé par le D^r BATZENDORF, de tenir dorénavant secrets les noms des médicaments à essayer.

Les tentatives faites pour intimider les partisans de l'homœopathie par des ENQUÊTES CRIMINELLES, ne réussirent pas mieux. Le D^r TRINKS à Dresde, contre qui a été dirigée une telle tentative, a été absous, et

(1) *Die Homœopathie vom Standpunkte des Rechts und der Medizinalpolizei.*

(2) *Ueber die Maasregeln gegen die Ausübung des hom. Heilverfahrens.*

(3) *Die Homœopathie der gesunden Vernunft, sowie dem Staats- und Privatrechte gegenüber.*

(4) *Ueber die Homœopathie und ihre Beziehung zum Selbstdispensiren der Aerzte.*

(5) *Die hom. Heilkunst und ihr Verhältniss zum Staats.*

(6) *Die Homœopathie und die hom. Apotheke.*

(7) *Materialien zu einer Künftigen allgemeinen Medizinalverfassung für Homœopathie.*

(8) *Das Dispensiren hom. Arzneien.*

ses accusateurs ont été condamnés aux frais et dépens, après que le Dr M. MULLER (1) eut démontré en termes énergiques la fausseté des inculpations. Contre le Dr FRANK fut également faite une semblable démarche qui tourna de même à la honte de ses accusateurs ; à Brunswick, une autre délation de ce genre n'eut point de mauvaises suites pour l'accusé.

Les examens légaux offraient encore une nouvelle ressource pour éloigner les jeunes adeptes de l'homœopathie, et l'on croit généralement que les candidats soupçonnés d'hérésie médicale ont à soutenir un examen plus sévère que les disciples orthodoxes. Peut-être ce soupçon n'est-il pas sans fondement, si nous considérons les faiblesses morales, si souvent échappées à nos adversaires pendant la lutte.

Les grands fermant les yeux sur des faits qui ne laissaient pas de se perpétuer, et les prédictions sur la ruine prochaine de l'homœopathie ne venant pas à s'accomplir, on se décida enfin à prendre la plume pour se croiser contre la doctrine méprisée de Köthen. En cela, nous ne pouvons qu'en vouloir beaucoup moins à nos antagonistes *de lutter avec la PLUME contre l'homœopathie*, la meilleure voie pour résoudre les problèmes scientifiques ; mais du moins, auraient-ils dû s'occuper de la chose même, et ne pas s'éloigner si souvent de la vérité. Point du tout, ils s'attachaient à des propositions isolées et démem-

(1) Dans sa Dissertation : *Sur l'histoire de la Médecine*. (*Archiv. für hom. Heilk.* VIII, 3, et X, 1.)

brées, et en faisant un épouvantail homœopathique, n'avaient alors aucune peine à réfuter les sottises sorties de leurs cervelles. Un regard arrogant jeté sur les parias, c'est ainsi qu'ils nommaient les homœopathes, l'inhumanité, le pervertissement de la vérité et le mensonge, voilà ce qui fait ressortir cette partie de la littérature, et vouera au mépris de la postérité les noms de ces sacrilèges. Ces écrits assez nombreux diffèrent entre eux de mérite sous le point de vue scientifique, de même que quant au renom et aux connaissances des auteurs. Nous y voyons des célébrités à côté de noms obscurs, des savants lutter près des idiots, la plupart poussés contre l'homœopathie par un zèle aveugle, tous imbus de préjugés auxquels ils ne voulaient point renoncer. Sans les classer selon leur mérite, nous nous bornerons à indiquer le nom des auteurs : Herberger, Schimka, Germanus, Wildberg, Lochner, Mühlenthor, Biermann, Gmelin, Haerlin, Zeroni, Funke, Casper, Hornfeger, Reuter, Leupoldt, Kramer, Balz, Fränkel, Lesser, Lilienhain, Robbi, Siebenhaar, Salomon, Fischer, Stürmer, Stieglitz, Sachs, Fleury, Friedheim, Jörg, Heinroth et Simon ; ce dernier chercha dans ses *Archives anti-homœopathiques* à surenchérir sur tous les autres, chose assez difficile.

Les procédés de la *Société des naturalistes et médecins allemands* furent tout aussi indignes, quand, dans leur assemblée, le discours tomba sur l'homœopathie. Cette impudence, déjà manifestée à Vienne dans une semblable conjoncture, éclata encore plus

ouvertement à Breslau, quand le directeur de la régence Dr Gebel lut son discours sur la théorie et la pratique, et fit imprimer cette dissertation accompagnée du récit de cette étonnante manière de faire, très-propre à montrer l'esprit dont cette fameuse Société est animée. Les vues de telles célébrités sur les essais des médicaments donneront encore mieux une idée de leurs travaux. Sur la mention du baron de Wedekind, l'utilité de ces essais avait été reconnue dans une précédente réunion; il y fut proposé d'essayer quelques médicaments, tels que *sulfur* et *moschus*; mais, en 1838, on se ravisa, et rejetant, *horribile dictu*, l'admission des essais, on se mit sur le pied de la célèbre Académie de Paris. Nous ne croyons pas que l'écrit judicieux (1), présenté par SCHEVE à cette Société, ait changé la manière de voir de celle-ci à l'égard de l'homœopathie.

Une manœuvre toute particulière pour *chercher à faire tomber* l'homœopathie qu'on ne pouvait condamner à l'oubli, fut de lui proposer des QUESTIONS DE PRIX. La Faculté de Göttingue proposa d'abord, rédigée dans ce sens, une question de ce genre, résolue par le Dr Hamisch, qui nia toute cure homœopathique ou l'expliqua à sa guise. Depuis, cet ouvrage a été publié en langue allemande (2). La *Société des médecins correspondants de Saint-Petersbourg* sui-

(1) *Ideen zu einer erfolgreichen Taktik im grossen medizinischen Kampfe unserer Tage.*

(2) Intitulé : *Ueber die Zulässigkeit des hom. Heilverfahrens.*

vit cet exemple, et proposa un prix de 50 ducats pour la meilleure composition et dissertation critique sur toutes les cures homœopathiques connues. Le Dr Brutzer de Riga, voyant bien qu'on ne proposait à l'homœopathie que des prix de concours à son désavantage, ajouta encore 100 ducats pour faire résoudre la même question, mais en la laissant décider à cinq médecins presque tous allopathes. Tout-à-fait de l'avis de nos adversaires, et réfutant toute expérience homœopathique, le Dr Simson de Breslau résolut la question dans un ouvrage volumineux, contenant 1780 cures homœopathiques, et fait, dès le début, dans un esprit de présomption ; c'est ainsi qu'il remporta le prix de la *Société de Saint-Pétersbourg*, sans concourir pour celui de Brutzer, qui jusqu'ici n'a point été gagné, vu qu'il n'a été présenté que deux ouvrages dont le sens ne répondait point à celui de la question.

Comment nos antagonistes peuvent-ils justifier, en conscience, tout cet étalage d'intrigues et de travail, s'ils ne regardent l'homœopathie que comme une folie à la mode, et le fourvoiement de médecins obscurs, méthode qui, selon eux, arrivée à son terme, ne pourrait manquer de tomber d'elle-même ?

En passant à l'énumération des *PROGRÈS de l'homœopathie pendant ces dix dernières années*, nous ne pouvons passer sous silence la folie de ceux qui prétendent entraver la marche des temps, comme si

la lumière de la vérité se laissait obscurcir par aucun moyen !

Quelles furent donc les suites de cette lutte inégale ? L'homœopathie, faible et proscrite, succomba-t-elle sous les coups de toute l'aristocratie médicale ? céda-t-elle à son arrogance, à ses décrets contre la libre faculté d'administrer les remèdes, à son système d'intimidation, à ses sentences publiques de condamnation, ou orales ou écrites ? NON. Elle se répandit au dehors, et se perfectionna au dedans. Des docteurs habiles se déclarèrent chaque jour de plus en plus pour elle ; il se forma, pour la mieux cultiver encore, des sociétés en Allemagne, en France, en Suisse et dans l'Amérique du nord. Les laïques s'intéressèrent de bon cœur à son avancement, et se formèrent aussi en sociétés pour attirer chez eux les médecins de la nouvelle école : c'est ainsi que le Dr RÖHL, et plus tard les docteurs FIELITZ et FINGELBERG se transférèrent à Halberstadt ; le Dr RUMMEL à Magdebourg ; le Dr EHRHARDT à Mersbourg ; le Dr ELWERT à Hanovre ; le Dr SCHWEIKERT à Breslau ; le Dr VEHSEMEYER à Mulhouse. Des souverains firent des homœopathes leurs médecins ordinaires : le conseiller Dr KURZ fut mandé à Dessau ; le conseiller Dr AEGIDI, plus tard, le Dr BACKHAUSEN à Dusseldorf ; le conseiller aulique Dr WEBER à Lich ; les docteurs NECHER et SCHMIT à Luques. Le conseiller Dr STAPF traita le duc de Meiningen, et plus tard la reine d'Angleterre, auprès de laquelle il se rendit ; le Dr HAUBOLDT fut mandé à Paris près d'un malade ; enfin, il

vint depuis l'Amérique des malades consulter le conseiller aulique Dr MÜHLENBEIN. Le prince de Wallerstein fit reconnaître l'homœopathie en Bavière; le comte Kolowrat fit lever les défenses promulguées en Autriche. Le comte Dr DES GUIDI l'introduisit en France, et ils s'y forma pour sa propagation la *Société homœopathique gallicane*, qui, réunie à Lyon le 6 septembre 1833, comptait déjà 60 membres. Puis, le Dr MABIT introduisit le traitement homœopathique à Bordeaux, dans un hospice de 150 lits; HAHNEMANN, fondateur de la nouvelle méthode, fut, à son arrivée à Paris avec sa jeune épouse, accueilli avec enthousiasme, honoré comme célébrité de premier rang; enfin, les représentants de presque toutes les nations de l'Europe assistaient cette année, à son hôtel, rue de Milan, au soixantième anniversaire de son doctorat. En 1832, il n'y avait à Paris que quatre homœopathes, mais la déplorable décision de l'Académie une fois connue, le nombre en fut porté à trente, dont nous ne nommerons toutefois que cinq, savoir : les Docteurs CROSERIO, LUTHER, ROTH, PÉTROZ et SIMON. A Lyon, la Société homœopathique compte douze membres, à la tête desquels est le Dr JOUVE; à Marseille, il y a huit homœopathes; en Suisse, MM. les Docteurs PESCHIER et DUFRESNE se sont montrés très-actifs pour la nouvelle méthode. C'est en Sicile qu'elle a fait les plus grands progrès, dans ces derniers temps, par les soins du médecin français MURE. Dans l'hospice des frères de Saint-Jean-de-Dieu, à Palerme, où se trouvent 150 lits et

une pharmacie homœopathique, elle est employée exclusivement, et nombre de médecins de la ville et des alentours la professent. A Londres, où la présence de STAFF sut y intéresser les premières classes, elle a surtout été mise en évidence par les soins du Dr BELLUOMINI; maintenant elle y est pratiquée par les Docteurs CURIE, QUIN, HARRYS-DUNSFORD et SIMPSON. A Naples, le professeur QUADRI (1) a communiqué à l'Académie Royale les heureux effets d'*aconit.*, obtenus dans la pleurésie par le Dr CIMONE; le médecin ordinaire de S. M., le Dr MAURO, a aussi ardemment agi en sa faveur. A Upsal, en Suède, les Docteurs WAHLENBERG et LIEDBECK l'ont adoptée; en Russie, elle a trouvé maint patron parmi les grands, tels que l'amiral de Mordwinoff et le conseiller des collèges de Korsakof. En Hongrie, elle est très en faveur et fort répandue. A Vienne, où elle fut proscrite pendant des années, nous trouvons, comme praticiens homœopathes, les Docteurs MAHRENZELLER, FLEISCHMANN, SCHMIDT, SCHMIT, les deux VEITH, EDLER DE SCHÆFER, HAMPE, WURM, LÖWE, NEHRER, WURDA, PREFFER, GLUCKER, MENZ, WRECHA et le chirurgien-major MULLER. A Berlin, siège de l'ancienne médecine orthodoxe, fière et suffisante, se trouvent encore, depuis la mort de STULER, les Docteurs homœopathes REISIG, MELICHER, VEHSEMEYER, CASPARI, KALLENBACH et MONTAGK. A Dresde et Leipsic sont une foule d'homœopathes

(1) *Osservatore medico*, n° VI. 1829.

très-recherchés ; enfin, à peine y a-t-il une ville un peu marquante en Allemagne qui ne possède dans son sein un ou plusieurs homœopathes. Sur la mention qu'en fit en Amérique le Dr HERING, la nouvelle méthode se propagea avec rapidité ; il se forma à Philadelphie la *Société Hahnemannienne* ; à Allentown (1), sur la Lecha, une *Académie de médecine homœopathique*, possédant un grand bâtiment destiné aux auditoires et à la clinique. Des homœopathes qui y pratiquent, nous nommerons les plus connus : les Docteurs FREYTAG, HUBNER, WESSELHÖFT, JACSON, GRAY, MATLAK, BUTE, HULL.

A Vienne, le gouvernement fit faire des essais homœopathiques par le Dr MARENZELLER, et leurs heureux résultats furent cause que nos adversaires surent empêcher de les continuer. Sur l'ordre de l'empereur de Russie, le Dr HERMANN fit des essais à l'hôpital militaire de Tulzyn, et le Dr ZIMMERMANN à Sarsko-Selo. Le Dr FLEISCHMANN dirige avec le plus grand succès l'hospice des Sœurs de la Charité, à Vienne. A Leipsick, dans l'hospice fondé par des particuliers, et pensionné de quelques centaines d'écus par le gouvernement, on pratique l'homœopathie, et il se donne dans cette ville, comme à Munich, des *cours* sur cette méthode.

(1) Elle a publié : *The System of instruction pursued in the hom. College in Allentown*, et *Memoirs of the Northamerican Academy of Homœopathia. First number containing : the operation of the Venom of Serpents*. Les deux ouvrages ont aussi paru en allemand.

Ce fut surtout le choléra qui, ne trouvant pas de ressources dans l'allopathie, fit prendre sa rivale en considération et en faveur. Si celle-ci n'a pu sauver tous les malades, comme le demandaient quelques énergumènes, elle a néanmoins infiniment plus fait que son arrogante aînée. On reçut de Hongrie, de Vienne, de Prague, de Berlin, de Munich, de Mersbourg, de Pétersbourg, de Varsovie et de Paris des rapports satisfaisants, consignés dans les feuilles homœopathiques et les ouvrages de QUIN et de ROTH.

Nous ne mentionnons les jugements favorables, contenus dans Mengel, l'*Edinburgh review* et la *Revue encyclopédique*, que parce que les Instituts critiques de l'Allemagne ou ignorent ce qu'est l'homœopathie, ou n'en parlent qu'avec mépris. Cependant, la *littérature homœopathique* a acquis une bien grande extension, car, en 1833, on comptait déjà plus de 200 ouvrages écrits sur cette matière.

Outre les nombreux honneurs rendus à HAHNEMANN par les médecins français et allemands, il reçut un diplôme d'honneur de l'Université de New-York.

Nous parlerons ci-après plus en détail des progrès pratiques de la nouvelle doctrine.

Il est constant que l'homœopathie prospère partout où il y a des médecins qui s'en tiennent au vrai sens du mot, s'identifient avec les préceptes et les mettent en pratique; si elle ne trouve pas accès d'abord, les médecins seuls en sont cause.

Nous demande-t-on *quelles voies et quels moyens ont employés les homœopathes pour parvenir à de*

si heureux résultats, en dépit de toutes les tribulations et injustices exercées par les matadors de la médecine, nous répondrons qu'ils ont toujours cherché de bonne foi à *convertir* par des *expériences*, par de *nombreuses cures*, souvent *brillantes*, par une *riche littérature*, conséquemment par des *vérités intimes*, par leurs *efforts* et leurs *travaux*.

D'innombrables citations de cures sont réparties dans les productions également nombreuses de l'homœopathie, offrant déjà à tout homme impartial la preuve que *l'homœopathie est non-seulement appropriée à toutes les formes morbides, mais l'emporte encore dans ses opérations sur la pratique ordinaire*.

La *littérature*, de plus en plus riche, a dû puissamment *contribuer* à propager au dehors l'homœopathie, et à la perfectionner chez nous. Cette littérature s'accrut tellement en 1832 et 1833, que les hommes bien intentionnés eurent des scrupules, pouvant observer sans peine que la qualité n'en égalait pas l'extension, et que tout ce gribouillage ne faisait qu'affaiblir et rendre plus coûteux ce qu'il y avait de vraiment bon. Néanmoins, quoique les foires regorgent encore d'ouvrages sur l'homœopathie, nous avons lieu de nous féliciter que nos collègues ne se soient pas montrés tout-à-fait aussi féconds dans ces dernières années. Essayons de donner un *aperçu* à ces *travaux littéraires*, en passant sur ceux dont il a déjà été fait mention plus haut.

Dans ces temps-ci, l'homœopathie ne laisse pas

manquer de besogne la *presse périodique*, et comme bien des gens ne cherchent à compléter leurs connaissances que par la lecture de ces écrits, cette branche de notre littérature conservera toujours beaucoup d'importance.

Les *Archiv für hom. Heilkunst*, toujours fidèles à leur premier but, ont adjoint dès leur 16^e tome, comme co-rédacteur, le Dr GROSS au Docteur et cons. STAPF, et en sont maintenant à leur 17^e. Ces Archives passent pour le représentant de la *doctrine de Hahnemann*, qu'on cherchait dernièrement à séparer de l'homœopathie, à ce qu'il nous semble, à tort, car les éditeurs, tout en s'attachant aux progrès de la science, ont toujours fait opposition au ton qu'on affectait envers le *vieillard* HAHNEMANN, et désapprouvé le rejet des lumières primitives. S'ils ne se sont pas assez éloignés du dogmatisme expirant, c'est par tolérance de toute opinion, et non par prédilection. Les avantages procurés à l'homœopathie par cette feuille sont immenses, car ce n'est que depuis sa publication que notre méthode a acquis droit de bourgeoisie dans la science.

Les *Annalen der hom. Klinik* de HARTLAUB et TRINKS, publiées en 1830, avaient la même tendance, toutefois plus spécialement dirigée vers la pratique, et exposaient, à côté des cas, des dissertations sur diverses formes morbides et des fragments de pharmacodynamique. Arrivées à leur 4^e tome, elles ont cessé de paraître, ce qu'on ne peut attribuer qu'au surcroît d'occupations des éditeurs.

Le besoin d'une plus prompte publication des nouvelles et des expérimentations, fit paraître en 1833 la feuille hebdomadaire *Allgemeine hom. Zeitung*. On eut en vue d'y établir un moyen de communication, plus dégagé de certaines vues de HAHNEMANN et du dogmatisme auquel elles ont servi de base, afin d'y octroyer place à toute opinion indépendante et motivée. Les rédacteurs GROSS, HARTMANN et RUMMEL ont voulu, en affranchissant la science, contribuer à l'émanciper de la domination d'un *seul*, sans adopter néanmoins comme les leurs propres, toutes les vues de leurs collaborateurs. Sans rien changer à son institution première, cette feuille en est à son 16^e tome, ayant toujours donné un aperçu assez exact de toutes les phases de la science, et exercé une censure à la fois sévère, décente et impartiale.

L'*Hygea*, rédigée et publiée en 1834 par GRIESSELICH, eut dès le principe une tendance bien différente. Combattant avec énergie le dogmatisme des premiers homœopathes, elle attaqua d'abord HAHNEMANN, puis plusieurs de ses anciens disciples, sans aucun ménagement, exerça une censure souvent trop sévère, et contribua ainsi à séparer les homœopathes en deux partis dont l'un voulait supplanter par sa *propre* méthode celle de HAHNEMANN. Nous ne déciderons point ici avec combien plus de modération et de tolérance cette feuille eût pu procéder, ou si elle n'a pas trop rejeté des maximes du VIEUX, les remplaçant par d'autres, il est vrai, plus nouvelles, mais nullement scientifiques ni pratiques. Nos successeurs en juge-

ront, mais il est constant que la fermentation jetée parmi les homœopathes, n'a fait avancer la science qu'au milieu des dissensions et des déchirements. Le *Repertorium der hom. Journalistik*, d'abord anonyme, puis publié plus tard sous de meilleurs auspices, par GRIESSELICH, fut depuis réuni à l'*Hygea*. Celle-ci même changea de titre, par l'addition de *für spezifische Heilkunde*, au lieu de *der Homœopathie*. Arrivée à son 10^e tome, elle s'est adjoint dans ces derniers temps un *répertoire de pharmacodynamique* très-utile, où sont consignées les expériences des spécifiques, tirées de diverses feuilles et ouvrages de médecine, et comparées entre elles ; on y trouve aussi les expériences utiles des anti-homœopathes.

Le Dr VEHSEMEYER commença en 1838 ses *Jahrbücher für Homœopathie*, institution semblable pour les homœopathes du Nord à celle de l'*Hygea* pour ceux du midi de l'Allemagne. Les cahiers publiés jusqu'ici nous font espérer qu'il saura remplir cette place et défendre avec dignité l'honneur de la science.

THORERS praktische Beiträge in Gebiete der Homœopathie, commencés en 1834, en sont à leur 4^e tome. Publiés par cahier, comme les autres feuilles périodiques, ils ont, sans rejeter les questions de théorie polémique, une tendance plus pratique. Les collaborateurs sont les membres de la Société homœopathique de la Lusace silésienne, Société qui l'emporte sur bien des autres par l'activité dont elle fait preuve dans cette feuille. Pourquoi ces ouvrages n'ont-ils pas été insérés de préférence dans les feuilles

déjà existantes, et pourquoi on en a augmenté le nombre? c'est ce que nous ne saurions dire.

L'*Allopathie de HELBIG et TRINKS* servait d'arme offensive contre l'école dominante dont elle mettait à découvert le côté faible. Il est à regretter que le manque de collaborateurs actifs n'ait jusqu'ici pas permis de la continuer.

La France n'est pas restée sans journaux homœopathiques, depuis qu'on a accordé quelque attention à la nouvelle découverte. MM. les D^{rs} PESCHIER et DUFRESNE ont surtout travaillé à la *Bibliothèque homœopathique publiée par une Société de médecins*; le premier a promis de la continuer conjointement avec les D^{rs} DESSAIX et CROSERIO, ce qui, à notre connaissance, n'a point encore eu lieu. (Erreur *Réd.*). Elle contient nombre de traductions faites de l'allemand, et le but qu'on s'y proposait, de faire connaître la nouvelle méthode aux Français, a bien été atteint.

Une autre feuille : *Archives de la médecine homœopathique*, par LIBERT et LÉON SIMON, a d'abord paru sous le titre : *Archives et Journal de la médecine homœopathique, par une Société de médecins*, rédigée par JOURDAN, auquel se sont joints ensuite LÉON SIMON et CURIE. Cette feuille *continue* à tenir les Français au courant des progrès que fait l'homœopathie, et fournit outre les traductions, des morceaux de leur fonds, sur la théorie et la pratique. (Erreur.)

Dans l'Amérique du Nord, l'*Académie homœopathique d'Allentown* publie une *Feuille de corres-*

pondance pour les homœopathes, contenant de petites notices et des communications pratiques. Il y paraît aussi *The American Journal of Homœopathia*, by J. GRAY and J. HULL to New-York.

Un *Journal für Arzneimittellehre*, publié d'abord par un anonyme, indique, dès le 2^e tome, les Docteurs HARTMANN et NOACK comme éditeurs, et fournit des essais sur les médicaments.

HELBIG's *Heracrides*, feuille périodique, publiée depuis 1833, mais à de longs intervalles, se borne aux travaux de son auteur qui sont d'un grand mérite, et presque entièrement du domaine de la pharmacodynamique.

La *Zooiasis* de M. LUX, sur l'art vétérinaire, a commencé à paraître en 1833, mais montre bien peu de vigueur.

Nonobstant ce nombre considérable de journaux scientifiques, SCHWEIKERT chercha à donner par sa *Zeitung für gesetzliche Heilkunst* plus de publicité à l'homœopathie parmi les laïques, et à expliquer la nouvelle méthode, aussi souvent admirée que tournée en ridicule. Le 9^e tome terminé, et son but atteint, il en a alors cessé la publication.

Le pseudonyme WAHRHOLD et ses *Volksblätter*, publiées en 1835, comme pour remplacer l'ouvrage précédent, ne contiennent souvent qu'un anti-libéralisme crasseux et des indécences. Elles semblent n'être que la suite de *Thuringia*, publiée en 1834, avec la même tendance.

Quantité bien suffisante d'écrits pour fournir un

témoignage favorable de zèle et d'aptitude au travail!!

Outre ces *feuilles périodiques*, il ne manque pas d'*autres ouvrages* écrits pour perfectionner et établir sur une base plus solide la théorie et la pratique de l'homœopathie. Nous commencerons par les œuvres de HAHNEMANN. Ce vénérable réformateur continue, dans un âge avancé, à consacrer tout son temps et ses forces au perfectionnement de sa découverte. Son principal ouvrage, l'*Organon*, a subi dans les nouvelles éditions de grands changements, devenus indispensables pour y faire prendre place à la théorie de la psore et à diverses additions de technique. Traduit en français par le baron de BRUNNOW, il y a été joint un excellent *précis de la méthode curative homœopathique*. Il en a encore été fait une autre traduction à Paris, par le Dr JOURDAN, qui a de même mis en français pour ses compatriotes *die chronischen Krankheiten*, et une espèce de *pharmacopée*. Notre infatigable vieillard a surtout déployé une grande activité dans son second ouvrage : *die chronischen Krankheiten....*; il en a donné une nouvelle édition, et y a considérablement augmenté le nombre des antipsoriques, en rangeant dans ce cadre des médicaments connus, extraits de la *Matière médicale*, de sorte que les 5 tomes contiennent maintenant 47 remèdes éprouvés (1). Nous mentionnerons

(1) Une nouvelle traduction française porte le titre : Les maladies chroniques, leur nature spéciale et leur traitement ho-

de plus : *RAU'S Ideen zur wissenschaftlichen Begründung des Systems der hom. Heilkunst*, et son *Organon der spezifischen Heilkunde*; de HAHN : *über den Ursprung und Werth der Homœopathie*; de WERBER : *über Gegensatz, Wendepunkt und Ziel der heutigen Physiologie und Medizin*; de SCHRÖN : *Hauptsätze der Hahnemann'schen Lehre*; de GRIESELICH et SCHRÖN : *Offenes Bekenntniss über Heilkunst im Allgemeinen und Homœopathie im Besondern*; WOLF'S 18 *Thesen* (1); de KAMMERER : *die Homœopathie* (2); du Dr M. MULLER (3) : *Vorlesungen über Homœopathie*, et celles du Dr ROTH, à Munich (4); du comte DES GUIDI : *Lettres aux médecins français sur l'homœopathie* (5); d'ESCHENMAYER : *die Allopathie und Homœopathie verglichen in ihren Prinzipien*; du Dr d'OROSZKO : *Recherches sur l'homœopathie*; du Dr LÉON SIMON : *Leçons de Médecine homœo-*

mœopathique, par S. HAHNEMANN; ouvrage traduit de l'allemand, et enrichi d'une préface, de notes et d'observations pratiques, par le Dr BIGEL; publié par le comte DES GUIDI, doct. en méd.

(1) *Für Freunde und Feinde der Homœopathie*, avec une préface de RUMMEL.

(2) Dans une dissertation (*Archiv. für hom. Heilk. Bd. 9. St. 2*).

(3) Elles sont contenues presque en entier dans l'*Allg. hom. Zeit. Zd. 9, 10, 11*.

(4) *Über die hom. Heilung der Krankheiten. Vorlesungen*.

(5) Traduit en allemand par R., avec un avant-propos de HAUBOLD.

pathique; de PETERSON (1) : *über das Wesen der Chronischen Miasmen und dessen Vermuthungen über den Ursprung der Syphilis*; d'ATTOMYR : *Theorie der Homœopathie nach Grundsätzen der Naturphilosophie* (2); de HAGEN : *Versuch einer Erklärung der Homœopathie* (3); du Dr BRUTZER : *Versuch zum Entwurf eines Lehrbuch's der Homœopathie*; de SCHRÖN : *Natur Heilprozesse*; du Docteur G'WIDENMANN : *Über das Wesen der Natur mit einem Blick auf die Homœopathie*; du Dr JAHR, plutôt comme justification des dogmes de HAHNEMANN, et conséquemment comme écrit de parti : *Geist und Sinn der Hahnemann'schen Heillehre*.

Les ouvrages suivants ont une tendance plus *pratique* : de HARTMANN : *Therapie akuter Krankheitsformen nach hom. Grundsätzen*; de KOPP : *Denkwürdigkeiten*, 1^{re} B.; de SCHWARZ : *Homœopatische Heilungen*; de MALAISE : *Clinique homœopathique*; de HARTMANN : *Beiträge zur angewandten Pharmacodynamik*; du Dr BEAUVAIS de Saint-Gratien : *Clinique homœopathique*; du Dr SIMPSON : *A practical View of homœopathy*; de BECKER : *hom. Studien*; de BECKER et GRAGER : *Beiträge zur Würdigung der Homœopathie*; de DIEZ : *Ansichten über die spezifische Kurmethode*; *Altschuhl's Miszellen*; de KNORRE : *Beobachtungen und Bemerkungen*.

(1) *Archiv für hom. Heilkunst. Bd. 13. H. 1.*

(2) Les trois derniers morceaux sont insérés dans les *Archiv. für hom. Heilk.*

(3) *Allg. hom. Zeitung.*

Bibl. Hom. N^{lle} série, t. VI, n^o 5.

kungen aus der hom. Praxis; même ouvrage de LOBETHAL (1).

La lutte engagée avec nos *adversaires* a eu lieu dans bien des *écrits périodiques* où se trouvent consignées des pièces mémorables. Mais il ne manque pas non plus d'ouvrages spécialement écrits dans ce sens, nommément ceux de GRISSELICH, qui se font remarquer par l'âcreté, l'esprit et l'ironie dont il se sert dans son *Sachsenspiegel*, pour réfuter, surtout dans la *seconde partie*, SACHS, STIEGLITZ, JAHN et DAMEROW; de plus, son *HAHNEMANN und Eisenmann*; son *Homœopathie im Schatten des gesunden Menschenverstandes*, von Ho—ang—fw—tse (contre HARLIN). On peut y joindre du D^r TRINKS : *Bekehrungs-Episteln*, von D^r Y.; du même auteur : *Der erste hom. Apostat, oder D^r STURMER*, bon D^r Y.

Loin de s'en tenir à la défensive, on attaquait souvent l'ennemi, et l'on en montrait le côté faible. En général, et sans avoir en vue l'homœopathie, c'est ce qu'avait fait le spirituel MISES (2), et KRUGER-HANSEN avait, dans plusieurs écrits (3), mis un peu durement à découvert les côtés faibles de l'ancienne école. TRINKS en fit un recueil dans son *Parallèle allopathique, tracé par le D^r Krüger-Hansen*; dans ses tableaux de traitement : *Allœopathie, dargestellt in den Kurbilden des Doctors KRUGER-*

(1) Toutes deux insérées dans l'*Allg. hom. Zeitung*.

(2) Dans son préservatif contre le choléra.

(3) Par ex. dans ses *brillenlosen Reflexionen*.

HANSEN. **TRINKS** adressa aussi à **HUFELAND** une lettre dont la tendance est la même. Les *Cours d'Anathase MULLER*, faits à Berlin, retracent aussi d'une manière intéressante, avec connaissance de cause et beaucoup d'esprit, les erreurs et les prétentions des allopathes, notamment des Berlinoïses. **HAHNEMANN** encore tenta un nouvel assaut contre l'édifice en ruine, en parlant, dans son *Allopathie*, son langage énergique; et le Dr **KURZ** fit voir au professeur **JÖRG** ses inconséquences (1). Les attaques de **RUMMEL**, de **MULLER**, de **GROSS** et de **FIELITZ** (2) furent une censure sévère, et dirigée contre divers écrits des *Annales de Heidelberg*, du *Journal de Hufeland*, de la *Gazette de Busch et de Ritgen*, ainsi que contre les rapports sanitaires prussiens. **ATTOMYR** attaqua, dans ses *Dissonnances et fumigations* (*Dissonanzen und fumigationen*), les dogmes des professeurs de l'Académie Joséphine, à Vienne, et **DULAETHES** l'allopathie de l'école viennoise avec les armes d'une judicieuse critique.

Les laïques, engagés, contre leur habitude, dans cette lutte médicale, ont néanmoins, par leurs écrits, jeté du jour sur l'homœopathie. Les *Lettres de JACHMANN* (*JACHMANN'S Briefe eines homœopathisch Geheilten*) se font remarquer par une judicieuse éloquence. On lira encore *MENZEL'S Urtheil* (3); de **BONNINGHAUSEN**: *L'homœopathie*; de **MORDWINOFF**:

(1) *Offenes Sendschreiben an Herrn Dr JÖRG.*

(2) Dans les *Archives* et l'*Allg. hom. Zeitung*.

(3) Dans le *Litteraturblatt zum Morgenblatt*.

Ein Wort über Homœopathie; du Dr GROSS : *Homœopathie und Leben*, avec une préface; de WEICHSEL : *die Homœopathie vor den Richterstuhle der gesunden Vernunft*; plusieurs pièces contenues dans l'*Allgemeinen Anzeiger der Deutschen*; le précis de BRUNNOW, déjà mentionné; le livre d'EVEREST (1)... Nous pourrions probablement ajouter, sans en connaître toutefois que le titre, Rob. VERITY : *Homœop. examined*, et David UWINS : *Homœopathy and Allopathy*.

Quant à la publication de pareils écrits, les médecins ne sont point restés en arrière des laïques. Nous nous bornerons à en citer quelques-uns et non la totalité. Avant tout autre, nous mentionnerons, pour le langage énergique et la clarté qui y est répandue, *HAHNEMANN'S Kleine medizinische Schriften*, publié par STAPF, pour le jubilé; puis, *HERING'S Kurze Übersicht der hom. Heilkunst*, traduit en anglais par MATLAK; *HARTLAUB'S Kurzen Abriss der hom. Heil methode*; LOBETHAL : *die Homœopathie in ihrem Ursprung*; DESSAIX : *L'homœopathie et ses agresseurs*; LUTHER : *Allopathy and Homœopathy*; Dr BELLIDE : *Clinique médicale* (2); CURIE : *Principles of Homœopathy*, et par le même : *Practice of Homœopathy*; CROSERIO : *Médecine homœopathique*, traduit en anglais par le Doc-

(1) *A Letter adressed to the medical practioners of Great Britain on the subject of Homœopathy*, trad. en allemand par SCHWEIKERT.

(2) Le pseudonyme est, dit-on, le Dr ROTH.

teur NEIDHARD; BROACK : *Practical observations on Homœopathy.*

HARTLAUB, de BONNINGHAUSEN et RAPOU nous ont fourni des ouvrages sur la diététique.

Quelques-uns s'exercèrent encore sur divers sujets spéciaux. GROSS : *über das Verhalten der Mutter und des Säuglings*; HARTMANN : *Taschenbuch für Neuvermählte*; HARTLAUB : *Hom. Kinderarzt*; ELWERT : *über Mineralbrunnen und den Aderlass*; GUTMANN : *Dynamik der Zahnheilkund*; APELT : *Arnica-tinctur*; ATTOMYR : *über die Venereischen Krankheiten*; OSTENRIEDER : *über die vorzüglichsten Formen der Syphilis*; KURZ : *über die Heilmethode mit kaltem Wasser*; HEINRICHSEN : *Abhandlung über das Wesen des Wechselfiebers, der Fallsucht und der Blennorrhœe*; STULER : *Kochbuch* (livre de cuisine) *von Friederike HEHNE*, et SCHWARZ, un ouvrage semblable au précédent, et conforme aux principes de l'homœopathie.

Le péché mignon des laïques a toujours été de se traiter eux-mêmes, ce en quoi ne leur a pas peu aidé la quantité de livres écrits sur toutes les infirmités humaines, et répandus profusément dans chaque foire. Aussi par-là, beaucoup de mal est-il entré dans le monde; mais la police, du ressort de laquelle est la médecine, très-sévère sur la vente d'une petite poudre homœopathique, se montre fort indulgente pour cette branche d'industrie des libraires et des médecins sans pratiques. Ces écrits, lorsqu'ils sont tracés dans des vues homœopathiques, peuvent en-

core en quelque sorte se tolérer, car ils sont d'une certaine utilité négative, en tant qu'ils en proscrivent d'autres plus mauvais et allopathiques. On ne peut encore leur refuser un avantage positif, puisque si le patient, éloigné du médecin, s'en sert avec précaution, il trouvera en eux des guides fidèles, jusqu'à l'arrivée des secours nécessaires. Les nombreuses éditions de *CASPARI'S Haus-und Reise-Arzt* prouvent le succès de cet ouvrage, surtout depuis les importantes améliorations qu'y a faites le Dr HARTMANN. Il a été suivi de près par d'autres écrits semblables, par exemple : de BERTHOLDI, WEICKART, METZ, COBBEL, BIGEL (1), dont aucun ne mérite une recommandation particulière. Il en est autrement de *HERRING'S hom. Haus-Arzt* (2), ouvrage fait avec soin, qui rendra inutiles la plupart des autres du même genre. A peine devrions-nous faire mention de la production de M^{me} WOLF, née HAHNEMANN (3), spéculation faite sur un nom célèbre, qui caractérise fort bien une époque où tout laïque croyait, en lisant HAHNEMANN, être homœopathe.

Pratiquer l'homœopathie est difficile, on l'a déjà fort souvent dit. Il était donc naturel d'obvier à cet inconvénient, et c'est dans ce but qu'on fit *repertoires, registres de symptômes, tableaux systématiques de l'action des remèdes*. Quoique le nombre de ces

(1) Homœopathie domestique.

(2) Trad. en anglais sous le titre : *the Homœopathist, or domestic Physician*.

(3) Son *Hom. Rathgeber*.

moyens auxiliaires se soit considérablement accru, il n'y en a pas encore un qui réponde à ce qu'on a droit d'en attendre. Il faut toujours revenir à la *Matière médicale pure* pour prendre une juste idée des vertus des médicaments, mais le praticien désire encore avoir sous la main quelque autre moyen propre à suppléer à sa mémoire, et à le guider dans son choix, par l'indication de symptômes caractéristiques. Aussi, est-il non-seulement inutile, mais encore injuste et insensé de tonner si fortement contre les *répertoires*, car une chose bonne en elle-même ne peut devenir, même par l'abus, mauvaise ni condamnable. Divers essais ont été faits dans ce but, et l'on n'a épargné ni soins, ni peine pour mettre ces moyens à la portée de tout le monde. A cet effet, ont paru successivement divers ouvrages, par exemple : de HARTLAUB et TRINKS, de SCHWEIKERT, de WEBER, de RUCKERT, de BONNINGHAUSEN, de JAHR et de WRELEN. RUCKERT fit ainsi une vraie fabrique de livres, en publiant séparément et en détachant les diverses rubriques, par exemple, les *maladies cutanées*, du corps de l'ouvrage. M. de BONNINGHAUSEN (1) a également varié ce thème avec un zèle infatigable. *JAHR'S Handbuch* (le meilleur ouvrage après les répertoires de BONNINGHAUSEN) a été, en

(1) Il a publié des *Essais sur l'efficacité des médicaments homœopathiques*, un *Précis du même ouvrage*, et une *Thérapeutique des fièvres intermittentes*; ce dernier ouvrage et le *Précis* ont été traduits en français par RAPOU et BACHMETEFF.

Amérique, traduit en anglais, et corrigé par HERRING.

Des *répertoires* d'un autre genre, sur les cures homœopathiques connues, publiés dernièrement, n'ont de mérite réel qu'aux yeux du critique observateur. Cette marchandise fourmille dans les marchés, et HAAS, GLASOR, RUOFF, HIRSCH, un *anonyme*, puis RUCKERT (1), en fournissent à qui mieux mieux. En Amérique, a aussi paru un semblable répertoire sous le titre de *Homœopathic practice of medicine*, by Jacob JEANES, M.-D^r.

La *Pharmacodynamique* a continué à s'enrichir d'essais des remèdes sur l'homme sain; nous les trouvons dans les différents journaux. STAFF (2) a publié un recueil de divers essais de médicaments, extraits des *Archiv für hom. Heilkunst*.

Les préparations ou *pharmacopée* de CASPARI ont, sous la rédaction de HARTMANN, eu plusieurs éditions, et une traduction latine. QUIN a publié à Londres, en 1834, une *Pharmacopœa hom.* Enfin, WINKLER nous a donné les planches des plantes dont se sert l'homœopathie.

Le *choléra*, ce fléau universel qui opéra la ruine totale de la vieille et arrogante école, mit aussi en mouvement la plume des homœopathes. HAHNEMANN recommanda, dans diverses brochures, plutôt le *camphre* que *veratr.* et *cuprum*. SCHMIT publia à Vienne

(1) Sous le titre pompeux de : *Grundzügen einer hom. Therapie.*

(2) *Beitrag zur reinen Arzneimittellehre.*

un opusculé du même genre. Les Docteurs SCHUBERT (1) et PREU (2) traitèrent de même ce sujet.

Les *résultats*, heureux pour la plupart, et bien supérieurs à ceux de l'ancienne école, nous ont été communiqués dans les feuilles périodiques et autres ouvrages par SEIDER, GERSTEL, VEITH, LICHTENFELS, FLEISCHMANN, RUMMEL, DE BAKODY (3), STULER et HERRMANN qui a dirigé à Pétersbourg un hôpital de cholériques.

QUIN (4), RUOFF (5), REUTER (6), EMMERICH (7) et ROTH (8) ont écrit avec plus de détails.

Le *choléra*, il faut le dire, allié fidèle de l'homœopathie, n'a pas peu contribué à la faire prospérer et à la répandre, mais il nous a aussi suscité bien des attaques de nos adversaires exaspérés, ce que rapportent DE BAKODY, RUMMEL (9) et MULLER (10).

(1) *Heilung und Verhütung der Cholera.*

(2) *Was haben wir von der Cholera zu fürchten?*

(3) *Rechtfertigung des Dr. Joh. v. BAKODY in Raab gegen die grundlosen Angriffe zweier dasiger Aerzte.*

(4) Du traitement du choléra, en 1832.

(5) *Über die Cholera.*

(6) *4 Vorlesungen über die asiatische epidemische Brechruhr.*

(7) *Hom. Heilung der Cholera.*

(8) *Die hom. Heilkunst und ihre Anwendung gegen die asiatische Brechruhr, in seinen Erfahrungen auf dem Felde der hom. Heilkunde. Zd. 1.*

(9) *Die Erfolge der hom. Behandlung in der Cholera épidémie zu Magdebourg, mit Bezug auf das Urtheil des Herrn Doctors NIEMANN. (Allg. hom. Zeitung. Bd. 14. n° 18, 19.)*

(10) *Cholera, Homœopathik und Medizinalbehörde von D. M. MULLER.*

Les *Esquisses et fresques* de GRIESSELICH, ne laissent pas, toutes spirituelles qu'elles sont, d'avoir donné lieu parmi les homœopathes à des écrits satiriques et acariâtres, et sans les déprécier, nous sou tiendrons néanmoins qu'elles sont probablement la cause de toutes ces productions manquées, telles que les *Mosaïques* de BERNSTEIN, les *Lettres* d'ATTOMYR et du Dr EGO, l'homœopathe ambulante; par les personnalités que s'y permettent les auteurs, à peine obtiennent-ils, en dépit de tous leurs efforts, un intérêt purement éphémère. Bref, on peut nommer cela une littérature licencieuse, à moins de la ranger sous la rubrique de *mauvaise littérature* de GRIESSELICH, à laquelle appartiennent évidemment les productions émises par le Dr FICKEL sous un nom emprunté (1), jusqu'à ce que le Dr NOACK l'eût démasqué dans son *Olla podrida*. L'ouvrage du Dr COMFORT sur la *Méthode curative de Hahnemann* (2), ne vaut guère mieux; encore moins la crasseuse Pharmacopée de RÖLLINGK. Néanmoins, il a paru dans la librairie de Schuhmann un *Encyclopädische Real-Lexicon der Homœopathie*, qui n'est pas dépourvu d'un certain mérite.

On appliqua même les moyens homœopathiques à l'*art vétérinaire*; les laïques surtout firent les premiers pas, et parlèrent ensuite publiquement des ré-

(1) *Hofbauers Heilverfahren in chirurg. Krankheiten.* — HEYNE's *Erfahrungen* et autres.

(2) L'auteur travaille, dit-on, dans le bureau du Protomédicus Dr KNOLZ à Vienne.

sultats. Il parut : *Heilversuche an Kranken Haushieren*, 1 et 2. *Brief*; — *Erfahrungen aus dem Gebiete der Thierheilkunde, von einem praktischen Landwirthe*; — *Repertorium der Thierheilkunde*; — de GÜNTHER : *hom. Thierarzt*; — de LEDEBUHR : *allgemeine Thierheilkunde, über Milzbrand*; — de GENZKE : *Arzneimittellehre*, — et divers articles de journaux de SCHUMANN, HILLMER, GENZKE, WAGNER, HOTTER, SCHMAGER et autres.

Aux traductions en langues étrangères d'ouvrages homœopathiques que nous avons mentionnées, nous ajouterons celle du *café* en hongrois. LUND a traduit en danois plusieurs opuscules de HAHNEMANN. L'*Organon*, traduit en anglais par STRATTON, a été publié avec les corrections de la 5^e édition allemande par l'*Académie hom. du Nord*. LIEDBEK a rendu le même ouvrage en suédois. La *Société hom. de New-York* a fait mettre en anglais le *Précis* de BRUNNOW. Le Dr VELIZ a traduit en espagnol les cours du Docteur SIMON (1). Nous ne devons point passer tout-à-fait sous silence, comme étant faites dans le sens de l'homœopathie, les *dissertations* et les thèses soutenues aux Universités; moins pour leur importance scientifique, que comme une preuve de notre époque, qu'il sort parfois quelque étincelle de libéralisme de ces mêmes sanctuaires de la science. Ces dissertations furent écrites par SCHWEIKERT et PIPER à Leipzig; MELLICHER et ATTOMYR à Munich; GALKOWSKY

(1) Lecciones orales pronunciadas ante mas de quinientos peritos de todas los sistemas medicos, por el Dr Léon SIMON.

à Cracovie ; BLEKRODE à Groningue ; OSTERRIEDER et un médecin écossais à Londres, sous le titre de : *Homœopathy a thesis.*

(*La suite au numéro prochain.*)

**Observations tirées de la pratique de Berlin,
par le Docteur REISIG.**

(Extraites du Journal de WEHSMAYER, I, 158.)

*Du danger d'appliquer des sangsues sur un œil
malade.*

Dans ses *Documents cliniques*, M. le professeur et docteur BENEDICT soumet l'application des sangsues en diverses maladies à un examen sévère, exposant d'une part les fâcheuses suites des déplétions locales, proprement dites, en diverses maladies, fixant d'autre part les indications de leur emploi, d'après les principes de l'ancienne école, d'une manière plus sûre que cela n'a eu lieu jusqu'ici. Qu'il nous soit permis d'extraire de cet opuscule, comme le sujet le plus important, ce qui a rapport aux yeux, pour en faire part à nos lecteurs, en laissant parler M. BENEDICT.

« Je ne connais pas d'organe dont l'inflammation prenne, à la suite des sangsues, un tel degré d'opiniâtreté et de malignité, que l'œil. Si les sangsues ont été mises sur la conjonctive ou à l'extérieur des

paupières, près des bords, le mal qui en résulte est immédiat et évident; la rougeur, l'enflure et la tension des parties augmentent rapidement; les organes voisins, jusqu'ici non affectés, commencent bientôt à l'être, et les suppurations de la cornée, semblables à une blénorrhée réelle, seront sous peu considérables. Si, au contraire, le médecin applique, comme cela est ordinaire, les sangsues à la région de l'arcade sus-orbitaire et aux régions voisines, frontale, temporale....., la totalité des symptômes paraîtra, selon les circonstances, s'évanouir presque entièrement, puis reprendra bientôt un tel degré d'opiniâtreté, qu'il faudra, pour guérir la maladie, autant de semaines et plus qu'il n'aurait fallu de jours sans cela. L'œil réagit, dans cet état, tout autrement contre les moyens employés que dans le cas où l'on n'eût pas fait usage de sangsues. Il montre une tendance incroyable aux rechutes ophthalmiques. Je puis citer quantité de mes propres cas où le traitement à la fois le meilleur et le plus méthodique, resta, quoique régulièrement suivi, tout-à-fait nul pendant des semaines et des mois, circonstance qui n'a pu s'attribuer qu'aux sangsues prescrites par d'autres médecins. Et si même on avait le bonheur d'obtenir une amélioration momentanée, le mal reprenait à la moindre cause, et avec plus d'intensité. Les ulcères ichoreux et purulents de la cornée s'étendent avec rapidité à la suite des sangsues, et ces derniers ulcères paraissent alors bien moins modifiés par l'opium, leur spécifique.

S'il y avait une *iritis* confirmée, elle se montre, dans son cours, beaucoup plus maligne, et les exsudations qui l'accompagnent paraissent beaucoup moins restreintes que de coutume, par le *mercure* et la ponction de la cornée. — L'ophtalmie rhumatique prend, à la suite des sangsues, chez les gens âgés, plus facilement le caractère d'ophtalmie gouteuse; chez les sujets plus jeunes, elle passe ou à la forme scrofuleuse, maligne et produit le *pannus*, ou bien nous voyons se confirmer ensuite un érysipèle des paupières et de la conjonctive du bulbe, ou même une *ophthalmo-blénorrhée*.

Les blénorrhées mêmes, qu'elles affectent toute la surface de l'œil, ou seulement les paupières, prennent toujours, après ce remède, un caractère plus grave.

Bref, il paraît ne pas exister une seule forme ophtalmique où l'application des sangsues n'ait des suites fâcheuses, soit qu'on les ait fait précéder de la déplétion générale, et dans les espèces fixes correspondantes, de la scarification de la conjonctive ou de la ponction de la cornée.

La blépharophtalmie des personnes âgées passe d'ordinaire, après les sangsues, à une *lippitude senile* de la plus mauvaise espèce, et que nous ne savons par quel moyen maîtriser.

On fait tout aussi mal d'appliquer les sangsues contre le globe ou tout près, dans les maladies chroniques de l'œil, ou accompagnées de congestions. Quiconque aura vu d'un œil impartial les suites des

sangsues dans *l'amaurose* congestive, primaire, simple, perdra bientôt toute envie d'y revenir. Dans le stade de congestion goutteuse précédant la formation du *glaucome*, on n'a qu'à se servir des sangsues, comme il a été dit plus haut, pour arriver promptement à une cécité complète, et détruire tout aussi vite ce qui reste de la vue.

Si dans cet état, on ne veut point renoncer aux sangsues, ni substituer à celles-ci, pour quelque autre motif, les ventouses saignantes, d'un usage bien supérieur, appliquées à la nuque, aux épaules, aux bras..... il faut alors les mettre derrière l'oreille.

(Ce qui a lieu pour un organe, pourrait avoir lieu pour d'autres. Ici, comme partout ailleurs, les dépletions locales, proprement dites, ne feront qu'enlever à l'organe la force de réaction nécessaire pour donner une heureuse issue au mal de la partie d'abord affectée, que rendre le mal plus opiniâtre, ou amener des changements de formes, et des métastases en d'autres parties.)

Société homœopathique lémanienne.

Séance du 16 mai.

La Société s'est réunie chez son président, M. CHUIT.

M. le Dr CONVERS de Vevey lit une série d'*observations* pratiques.

A l'occasion du défaut d'efficacité d'*aconit.* que ce Docteur y signale dans quelques cas de pleuro-pneumonie fort graves,

M. SALADIN fait la remarque qu'*acon.* n'est point le remède applicable à la période algide, ou de frisson de l'inflammation; pour lui faire produire son effet, le médecin doit attendre le moment de la réaction qui se manifeste par chaleur plus ou moins intense et sèche, laquelle chaleur sèche ne tarde pas à être suivie d'une chaleur humide, soit transpiration, sueur chaude, d'autant plus abondante qu'*acon.* aura été mieux appliqué, car ce remède a surtout la propriété d'exciter la transpiration chez les sujets atteints de phlegmasie.

M. SALADIN ajoute que pour qu'un médicament déploie toute son action homœopathique, il doit avoir été choisi non-seulement conforme au symptôme principal qu'on se propose de combattre et de détruire, mais encore en rapport le plus complet que possible avec l'état actuel du malade et l'heure de la journée où on l'administre. (Ainsi *aconitum* a son maximum d'action, le soir, et *bryonia* dont les effets dans les phlegmasies de la poitrine s'en rapprochent beaucoup, agit surtout le matin; il est donc plus expédient, à cet égard, d'administrer chacun de ces remèdes à l'heure où il agit le plus efficacement. *Réd.*)

M. CHUIT raconte qu'ayant été appelé, à la campagne, auprès d'un fébricitant qui paraissait être arrivé au dernier degré de la faiblesse, et être voisin de la mort; ne saisissant, outre la fièvre, d'autre symptôme qu'une crainte singulière du froid qui obligeait la malade à se couvrir outre mesure, et une sueur abondante et incessante, il lui avait donné *sambucus* en gouttes, qui avait promptement et radicalement guéri le malade.

Observations lues par le D^r CONVERS.

(Voir le numéro prochain.)

Post-scriptum.

Nous avons reçu tardivement la réponse suivante du Docteur MURE, que nous insérons sans prendre aucune responsabilité. Nous déplorons que des hommes de même croyance se livrent à de petites attaques qui ne peuvent que nuire à la cause qu'ils défendent d'une et d'autre part. Toutefois, nous entrevoyons une nuance importante dans la position relative du docteur MOLIN et du docteur MURE. Le premier, homme de science, ne veut de propagation que celle qui résulte, avec le temps, de la renommée d'une pratique heureuse. Le second, philanthrope, jadis malade, guéri par les bienfaits de l'homœopathie, voudrait faire participer tout le monde civilisé à cette heureuse innovation. De là la création de l'Institut homœopathique, ouvert à tout venant, les efforts pour obtenir une place, dans une feuille quotidienne, pour un modeste feuilleton, et ceux par lesquels il s'est ouvert une porte dans le *Nouveau-Monde*, malgré le rapport du docteur Kuntzli. Il est impossible à tout ami de ses semblables de ne pas vouloir du bien au docteur MURE d'une constance aussi opiniâtre. Quant à la dénégation qu'on a opposée aux faits pratiques par lui allégués, c'est une question délicate que nous ne voulons pas agiter ici, forts que nous sommes de très-belles cures de maladies des yeux, dont nous avons déjà rapporté une partie. P.

Monsieur le Rédacteur,

Vous savez qu'un malheureux éclat vient d'avoir lieu dans l'Ecole homœopathique de Paris. Nous avons répondu à la provocation qui nous était adressée et nous venons ajouter un dernier mot à ce triste débat, dont la responsabilité nous semblerait bien pesante si nous en étions les premiers auteurs.

Il est plus facile de se mettre au-dessus des convenances que d'échapper aux suites nécessaires de la fausse position que l'on s'est faite. C'est ce que prouve le dernier article où M. Molin semble méconnaître à plaisir les notions les plus élémentaires de la logique et la fâcheuse extrémité à laquelle il est réduit.

Le Nouveau-Monde, en s'occupant de la position actuelle de notre Institut, avait relaté quelques guérisons obtenues sous nos yeux par un de nos jeunes praticiens. M. Molin crut devoir en nier la réalité. Cependant, évidemment il ne pouvait soutenir qu'elles fussent impossibles par elles-mêmes, à moins qu'il n'affectât de tomber dans la même erreur que l'excellent M. Trotman, qui nous fait dire *que nous avons RÉTABLI* en trois semaines une cornée *détruite par une ulcération*, tandis que nous avions dit seulement : *le malade y voit de l'œil gauche, la cornée de l'œil droit est cicatrisée*, ce qui est bien différent; mais M. Trotman est excusable, il est né de l'autre côté de la Manche, tandis que M. Molin est né, au moins nous le supposons, dans les limites de la France. Vous-même, Monsieur le Rédacteur, avez fait un extrait de l'article du Nouveau-Monde sans être frappé de cette impossibilité absolue, qui ne permet pas à M. Molin de vérifier par ses yeux les faits qu'il nie si hardiment. Enfin, la décision du père de l'homéopathie était pour lui une chose plus grave que tout cela et qui ne lui laissait que l'alternative du silence ou d'une défense désespérée. Il ne pouvait plus dès lors se renfermer dans une négation dédaigneuse, et ce n'était pas trop de toutes les ressources d'une discussion scientifique et profonde pour balancer un aussi puissant témoignage.

M. Molin a-t-il compris cette nécessité? A notre avis, il l'a complètement méconnue; il n'a su ni parler convenablement, ni se taire à propos. Déjà dans son premier article, cet écrivain, avec l'urbanité qui le caractérise, et que des rédacteurs de libelles tels que nous désespèrent de jamais atteindre, nous avait donné pour toute raison ces mots écrasants : *non ! cent fois non ! telle maladie n'a pas été guérie*, etc. etc. Nous espérions trouver

quelque chose de plus fort et de plus concluant dans son nouvel article et nous l'avons cherché avec l'attention la plus soutenue ; mais si nous en exceptons de nombreuses attaques qui nous sont personnelles, et étrangères à la question principale, nous n'avons trouvé en substance que des assertions de la nature de celle-ci : Ces guérisons nous paraissent impossibles, et jusqu'à ce que nous ayons vu des faits de même nature reproduits sous nos yeux, *forts que nous sommes du témoignage de notre expérience et de celle du plus grand nombre de nos collègues, nous maintenons ce que nous avons avancé.*

Voilà donc tout ce que M. Molin trouve à opposer à notre récit, à l'évidence des faits, au témoignage le plus élevé et le plus imposant. Ceci nous paraît en vérité bien faible dans une circonstance où toute la force du raisonnement le plus rigoureux le défendrait à peine contre l'autorité imposante qui le condamne ; et en vérité nous devons supposer qu'il a été bien à court de bonnes raisons pour nous donner une seconde édition sous une forme mitigée du fameux *non ! cent fois non !* qui formait la base de son argumentation première.

Qu'il veuille après cela intervertir les rôles et nous forcer à fournir une preuve de notre véracité autre que la vue des faits eux-mêmes, cela passe les bornes de la plaisanterie. Une pareille jurisprudence est nouvelle. Dieu nous garde d'être traduit devant un tribunal qui l'admettrait. Soyez donc accusé par-devant lui d'être sorcier, tison d'enfer ou vampire, et nous verrons comment vous prouverez le contraire et éviterez d'être brûlé vif. Du reste la contre-preuve que nous demande M. Molin est impossible en elle-même, surtout pour un homœopathe, puisqu'elle suppose que nous pourrions trouver quatre individus atteints d'affections identiques à celles que nous avons déjà guéries. Or, pour tout véritable disciple de Hahnemann, une pareille supposition est absurde.

Ainsi vous le voyez, Monsieur le Rédacteur, notre adversaire n'a pu prouver son accusation. Dans une cause civile il encourrait la peine réservée aux calomniateurs. Tous les amis de notre

belle science ne doivent-ils pas frapper de leur réprobation l'homme que son étourderie ou une mesquine jalousie poussent à compromettre ainsi notre cause aux yeux du monde? Que voit en tout ceci M. Molin? une question où dorénavant son amour-propre est intéressé; mais le mal causé par de pareils débats, y a-t-il songé un instant; mais le scandale d'une pareille discussion, scandale inoui jusqu'à ce jour parmi les homœopathes gallicans, a-t-il craint de le provoquer? Pas le moins du monde. Périsse l'homœopathie pourvu que ses petites rancunes soient satisfaites; et aujourd'hui il se complaît dans son œuvre et il doute encore *que sa protestation contre l'article du Nouveau-Monde soit d'un fâcheux exemple!*

Nous n'entrerons pas dans la discussion multiforme soulevée par l'écrivain de M. Molin. Nous pourrions nous égayer à notre aise sur la méditation solitaire, sur le recueillement religieux par lesquels il préludait à ses travaux de propagation; moments de solennelle attente que nous n'avons pas su (et nous sommes bien coupables) interpréter dans leur véritable sens, sur ses théories d'apostolat intérieur, de publicité à huis-clos, de propagation silencieuse, sur son aversion contre tous les moyens, qu'il ne met pas lui-même en usage et qu'il proscriit du ton le plus doctoral. Hélas! Monsieur, vous avez vous-même encouru cette impitoyable sentence en m'envoyant à plusieurs reprises les pages les plus spirituelles pour le *Capitole*. Vous ne prévoyiez alors ni l'alliance diabolique que l'homœopathie contractait par-là avec le parti napoléonien, ni l'arrêt foudroyant qui devait en proclamer le danger.

Il était habile de la part de notre antagoniste de nous distraire un peu de la question principale sur laquelle il ne pouvait lutter avec nous; et les innombrables bouffonneries dont il a semé son travail étaient une violente tentation offerte à notre imprudence; mais s'il a été assez avisé pour nous tendre un semblable piège, nous serons assez adroits pour nous contenter aujourd'hui d'avoir raison.

J'ai l'honneur, mon cher collègue, de vous saluer fraternellement.

D^r MURE.

LETTRE

A M. LE DOCTEUR MOLIN ;

RÉDACTEUR DU JOURNAL

de la doctrine hahnemannienne.

Eh! quoi, monsieur, déjà des hostilités! La propagation de l'homœopathie vous est donc bien odieuse, ou plutôt sa marche est donc bien rapide pour vous amener si tôt à un pareil dénouement. Je m'y attendais un peu, je vous l'avoue, mais un peu plus tard; en vérité, votre précipitation me donnerait de l'orgueil.

Quelle violence! quelle sortie! quelle brusque attaque! j'en suis, je vous jure, tout étourdi; mais vous, monsieur, ne craignez-vous pas de vous être laissé entraîner un peu loin? la colère est mauvaise conseillère, et vous en avez la preuve en cette circonstance.

Vous savez que notre maître, que Hahnemann a voulu voir lui-même les malades, dont vous niez la guérison, et a vérifié par ses yeux l'exactitude des renseignements fournis à la rédaction du *Nouveau Monde*; lui-même m'a attesté ce fait, en s'étonnant du fâcheux exemple que vous veniez de donner. J'ajouterai que les personnes qui l'entendaient avec moi ont partagé cet étonnement.

Vous n'hésitez sans doute pas à vous rétracter dans votre prochain numéro. Il est dur d'avouer un tort dont on rougit, mais enfin un homme d'honneur n'a pas le choix en pareille circonstance, et je vous estime assez pour attendre de vous cet acte de courage. Quant à moi, après l'arbitrage de Hahnemann, vous pensez bien que cela m'est parfaitement indifférent, et que mon but, à présent, est moins

de revenir sur un fait matériel que d'analyser les singulières réflexions que vous émettez à son sujet.

J'aborderai franchement la question.

Une parcelle liberté vous étonnera peut-être ; car, depuis que vous avez mis au jour *le journal de la doctrine hahnemannienne*, vous avez l'air d'en avoir perdu l'habitude, l'enivrement des grandeurs vous a gagné, et ce n'est qu'en se voilant la face que la vérité doit approcher de vous. Il faudra cependant que, pour cette fois, je soulève un peu son voile et que vous supportiez sa vue un instant.

C'est une grande responsabilité que vous avez prise, monsieur, que de vous mettre à la tête des adversaires de la propagation homœopathique. Avez-vous bien réfléchi, lorsque vous lanciez cette dénégation imprévue, qu'elle me mettait en droit de suspecter même la sincérité de votre attachement pour l'homœopathie ? Eh ! quoi, lorsque les allopathes, réduits au silence, s'informent avec anxiété des progrès que nous faisons dans l'opinion et se taisent à la vue des innombrables guérisons que nous opérons chaque jour, c'est un homœopathe qui vient mettre en doute ce que nos adversaires n'osent pas contester et attaquer notre véracité avant d'avoir recouru à une vérification rendue si facile ? Je ne sais, ni ne veux chercher quel est le sentiment qui vous a inspiré en cette circonstance ; mais, à coup sûr, ce n'est pas l'amour de l'homœopathie.

Il vous paraît, dites-vous, difficile que l'homœopathie guérisse rapidement et bien des affections réputées incurables par des hommes *aussi distingués* que MM. Sichel et Cullerier. Cela serait étonnant, en effet, si l'homœopathie n'existait pas, et la stupéfaction des gens du monde et des allopathes est toute naturelle ; mais que des hommes qui ont lu l'*Organon* et compris la grandeur de la réforme qu'il entraîne partagent cet étonnement, je ne l'aurais pas cru. Seriez-vous donc comme un soi-disant homœopathe qui nie la gravité et l'existence de toute maladie, par cela même qu'elle a cédé à l'action des doses infinitésimales ? Pour le rédacteur du journal de la *doctrine hahnemannienne*,

cela serait vraiment extraordinaire, et pourtant j'ai tout lieu de le croire, d'après les expressions que vous employez.

Votre incrédulité en cette circonstance, cette modestie et cette retenue que vous affectez au nom de l'homœopathie tout entière (qui ne vous en priait pas), ne prouvent rien de ce que vous voulez prouver ; elles ne peuvent que rappeler à vos lecteurs ce vers proverbial :

L'horizon est, pour lui, la limite du monde.

Lorsqu'une science, comme l'homœopathie, fait son apparition dans le monde, sa mission n'est-elle pas de reculer immédiatement les bornes du possible ? Le praticien qui commence à employer les ressources du nouvel art ne voit-il pas se démentir, chaque jour, les règles qui, jusque-là, avaient présidé à son pronostic ? Et les progrès incessants, les découvertes que d'heureux navigateurs font chaque jour dans le nouveau monde, dont un Colomb scientifique leur a ouvert la route, n'agrandissent-ils pas, d'heure en heure, ce champ merveilleux que la paresse de l'esprit routinier s'obstine seule à méconnaître ? Aussi bien des étonnements vous sont réservés encore. Tout marche autour de vous, et ce qui vous paraît incroyable est déjà trivial pour d'autres plus heureux. Qui pourrait mettre en doute, par exemple, que si, au lieu de faire usage des médicaments préparés par un apothicaire, vous eussiez employé les puissantes préparations que je rapporte de Sicile, et qui doivent à des moyens mécaniques une énergie et une précision inconnues jusqu'à moi, plusieurs de ces maladies chroniques que vous traitez infructueusement depuis plusieurs mois dans votre dispensaire n'eussent déjà été guéries, et que les cures dont vous niez aujourd'hui la possibilité ne vous parussent toutes naturelles ?

Que serait-ce si je vous parlais de la nouvelle théorie des doses et des immenses résultats de son application ? Combien s'agrandirait encore pour vous ce cercle du possible, que vous faites si étroit ! Combien votre pratique ne prendrait-elle pas une marche plus rapide et plus sûre !

Vous vous rendriez compte alors de bien des insuccès qui viennent vous affliger même après l'examen le plus consciencieux d'une maladie et le choix le mieux motivé du médicament; vous préviendriez ou, au moins, vous comprendriez ces subites aggravations qui déjouent jusqu'à présent toutes les ressources de la prudence la plus timorée, et vous reconnaîtriez l'existence de ce principe si peu soupçonné jusqu'ici, *c'est que les aggravations médicinales ont lieu, aussi souvent, parce que la dynamisation employée est trop élevée que parce qu'elle est trop basse*, que la dilution indéfinie d'un médicament n'est point le moyen sûr de les éviter, et que le médecin qui ne fait jamais usage que des trentièmes dynamisations est aussi exposé à les rencontrer que celui qui ne ferait usage que des dixièmes, des cinquièmes et même des teintures mères. Alors vous vous occuperiez à déterminer non-seulement la similitude de la maladie naturelle et de la maladie médicinale, mais encore à opposer, à chaque cas morbide donné, la dynamisation dont l'intensité lui correspond le mieux, et vous renonceriez à ces moyens de fractionnement qui, vous le savez bien, ne vous préservent pas dans tous les cas de ces aggravations, parce que leur cause est ailleurs que là où vous la cherchez.

Élevez-vous donc hors de la sphère étroite où vous vous confinez; dégagez votre esprit des préjugés de l'école, qui, évidemment, l'offusquent encore; apprenez à préférer la pratique même de l'homœopathe le plus obscur et qui n'a pas eu, comme vous, le bonheur de recevoir les conseils de Hahnemann lui-même, à celle de l'allopathe qui, soit par sa position, soit par l'étalage d'un pédantisme sans valeur, en impose au public crédule, mais non au disciple du CRÉATEUR de l'art de guérir.

Et ne vous étonnez pas du conseil que je vous donne ici, il se présente naturellement à l'esprit, lorsque vous laissez si clairement entrevoir vos sympathies pour nos adversaires et votre hostilité contre les disciples de Hahnemann, lorsqu'on vous entend dire : *des hommes aussi distingués que MM. Cul-*

lerier et Sichel. Si vous entendiez par là des hommes de bonne compagnie et de belles manières, je n'aurais rien à redire et vous l'accorderais sans difficulté; si vous entendiez des hommes savants et diserts, j'en conviendrais également, car, pour attirer une foule d'étudiants autour de sa chaire, pour acquérir et captiver une riche et nombreuse clientèle, il faut, au moins, avoir l'apparence de cette science qui n'existait pas avant la venue de Hahnemann; mais, si je lis bien le passage en question, j'y vois: « Lorsque des hommes « aussi distingués, que, etc., etc., auront échoué, etc., « vous ne pourrez guérir en peu de semaines les malades « qui sortent de leurs mains. » Dès lors, plus de doute, vous entendez, par cette expression *des hommes aussi distingués*, de bons médecins, des hommes auxquels on peut confier, sans crainte, sa santé et sa vie, des hommes qui, quoique non initiés à l'homœopathie, ont bien une autre valeur que tel ou tel homœopathe, qui fait ses visites à pied et qui est bien osé d'entreprendre de guérir un malade abandonné par eux. Quant à moi, je vous l'avoue, je ne puis jamais voir un homme distingué, *dans ce sens-là*, chez un médecin allopathe; je ne puis croire qu'en se basant sur la loi des contraires ou telle autre hypothèse arbitraire on puisse arriver à de bons résultats pratiques, et si, en définitive, j'étais obligé de distinguer quelqu'un, alors ce serait l'homme prudent, qui fait usage le moins possible de l'art mensonger dont il a entrevu les dangers et limite ses funestes effets, autant qu'il est en lui, en renonçant à toute médication active. Or ni M. Cullerier ni M. Sichel ne peuvent être rangés dans cette classe, et ce dernier, surtout, nous envoie, chaque jour, des malades tellement maltraités par ses médications, que l'homœopathie elle-même est impuissante à les secourir.

Qui ne s'étonnerait de vous voir employer des procédés si aimables envers vos collègues allopathes et si sévères contre les homœopathistes? que dis-je, de voir, au premier rang des adversaires de la propagation, le rédacteur d'un journal qui porte sur sa couverture le nom de doctrine hahnemannienne? Comment l'allopathie ne trouvera-t-elle

pas enfin le courage de nous attaquer, lorsqu'elle rencontre dans nos rangs des auxiliaires aussi dévoués et qui ne craignent pas de lui servir d'avant-garde? Quel médecin hésitera à déclamer contre nous, aujourd'hui que vous imprimez et proclamez tout haut ce qu'ils n'osaient pas dire tout bas?

Certes, de pareils articles ont un fâcheux effet : lus par nos adversaires, ils leur inspirent un vif plaisir et deviennent entre leurs mains les armes les plus dangereuses ; nous les considérons comme très-nuisibles à notre cause, et nous regrettons que le docteur Molin n'emploie pas à d'autres usages ses talents et sa position.

C'est ici que j'aurais le droit de m'écrier avec vous : Pauvre homœopathie, qui a plus à redouter de certains de ses amis que de ses ennemis ! Mais en ce point je ne suis pas absolument de votre opinion, j'ai un peu plus de confiance que vous dans la vitalité de l'homœopathie, et je crois qu'elle n'a pas plus à craindre de ses prétendus amis que de ses ennemis déclarés.

Je ne puis cependant qu'applaudir au sentiment qui vous a inspiré cette touchante exclamation : comme elle peint bien cette vive sollicitude, cette tendresse inépuisable, dont votre cœur est rempli ! Des hommes qui ne vous connaîtraient pas pourraient s'imaginer, à la lecture de votre article, que les intérêts de l'homœopathie vous touchent moins que ceux de votre amour-propre ; mais, en arrivant à ce cri parti de l'âme, *pauvre homœopathie !* on sent de suite l'impossibilité d'une pareille supposition ; tout s'éclaircit, votre conduite s'explique ; on voit de suite quel motif vous inspire.

L'homœopathie, après les travaux de propagation qui avaient amené son établissement à Paris, était retombée dans l'obscurité de la pratique particulière, lorsqu'un homme, déjà connu par quelques travaux de propagation, vint donner une nouvelle impulsion et ranimer le feu sacré qui s'éteignait ; mais l'imprudent n'avait pas prévu toutes les conséquences de cette levée de boucliers ; la douce concorde qui régnait à la faveur d'un armistice, que l'on

espérait même convertir en une alliance durable, entre les allopathes et les homœopathes, allait être troublée. Il est vrai que l'homœopathie avait en cela tout à gagner et rien à perdre ; mais il y a des affections qui ne raisonnent pas, qui s'alarment de tout et, dès lors, nous avons entendu répéter autour de nous ce mot : *Pauvre homœopathie!*

Cependant le public, qui avait un peu oublié le nom de Hahnemann, l'entendait proclamer avec éclat. La discussion renaissait. L'homœopathie, mieux étudiée, gagnait tous les jours des partisans, et cependant on répétait encore : *Pauvre homœopathie!*

Aujourd'hui elle a pris un essor que rien ne peut arrêter. La classe pauvre trouve gratuitement, dans de vastes dispensaires, les secours que la haute philanthropie de Hahnemann ne pouvait toujours prodiguer à son gré. Une foule de malheureux sauvés par sa divine science bénissent son nom et préparent son apothéose. La perfection des procédés employés et la multiplicité des traitements entrepris permettent d'obtenir quelques-unes de ces guérisons merveilleuses si au-dessus du pouvoir de l'allopathie et rares même dans la pratique homœopathique. Quel ami de nos doctrines ne se sentirait transporté de joie à la vue de pareils résultats, et ne bénirait les hommes généreux qui, tels que les rédacteurs du *Nouveau Monde*, nous donnent les moyens d'une publicité salutaire, dont la presse de nos jours est si avare? Aucun, assurément, aucun! si vous, monsieur, ne vous chargiez de signaler un danger que vous seul apercevez, et ne faisiez retentir cette parole alarmante : *Pauvre homœopathie!* Ceci me rappelle un peu le médecin de Pourceaugnac, qui voit les symptômes les plus menaçants dans les détails d'une santé florissante, et qui dit d'un ton lugubre à son interlocuteur étonné : « Vous êtes plus malade que vous ne croyez. »

Faites donc trêve à vos lamentations de commande. L'avenir de la doctrine hahnemannienne n'est point compromis comme vous voudriez le faire croire, et, si vous ne savez ou ne voulez pas aider à sa propagation active, laissez agir

ceux qui ont entrepris de le faire, ils sauveront bien l'homœopathie sans vous, et, au besoin, malgré vous.

J'ai l'honneur de vous saluer.

D^r B.-J. MURE.

Paris, le 11 avril 1840.

Appel aux homœopathes.

Le soussigné, rédacteur propriétaire de la BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE, sur le point de commencer une nouvelle année de publication, ne croit point devoir cacher à ses lecteurs que le sort futur de cette entreprise est tout entre leurs mains. Fondée des deniers de trois homœopathes, dont le soussigné est resté seul fidèle à la peine (l'un des trois a été enlevé par la mort), la BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE n'a jamais entièrement couvert les frais d'impression et d'expédition; la *Nouvelle série*, en particulier, dont le soussigné s'est chargé seul, ne solde pas en balance exacte; en sorte que le soussigné, qui y consacre son temps, voit encore s'y fondre sa bourse. A la vérité, comme il n'a concouru à cette publication que dans l'intérêt de la science, il s'est attendu à des sacrifices, il en a fait beaucoup, car c'est par *milliers de francs* qu'il compte les frais à lui causés par achats de journaux, prospectus, traductions, correspondance, voyages et donations.

Toutefois, comme il ne lui paraît ni juste ni raisonnable qu'un homme seul, complètement désintéressé, se trouve chargé de dépenses aussi considérables, en d'autres termes, qu'il se ruine quotidiennement pour le plus grand avantage des praticiens auxquels il communique ce que les journaux étrangers, en diverses langues, contiennent de plus utile et de plus spécial, le soussigné informe ses lecteurs que si, par leurs efforts respectifs, le nombre des abonnés n'augmente pas notablement dans le courant de l'année prochaine, celle-ci sera la dernière. Ces efforts, le soussigné ne pense pas devoir les faire personnellement; ils lui donneraient l'aspect d'un homme qui cherche à tirer un parti quelconque de son entreprise, et

ce parti, ce bénéfice répugne à son honneur, à sa délicatesse. Jusqu'ici, il a courageusement supporté la perte, et il est disposé à la supporter encore, si elle devient légère. Mais il lui semble être temps que l'ensemble des homœopathes qui mettent à profit les communications de la BIBLIOTHÈQUE, en supportent ou en diminuent le fardeau.

Aux considérations précédentes, il croit devoir ajouter les suivantes : Tous les journaux homœopathiques publiés à Paris ont été, jusqu'à ce jour, une spéculation entre éditeur et rédacteurs, et comme ils n'ont pas donné de bénéfice, ils sont tous morts en peu de temps ; combien durera le *Journal de la Doctrine hahnemannienne*, né cette année ? La BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE seule, ouvrage de conscience et de sacrifice, a survécu, la perte n'étant pas pour les rédacteurs un mécompte complet, et un obstacle sérieux à la continuation. Mais une fois que le rédacteur actuel aura jugé arrivé le terme raisonnable de ses sacrifices, les homœopathes français courront le risque de rester sans publication périodique.

Le soussigné termine en priant les abonnés retardataires de solder leur arriéré.

Ch.-G. PESCHIER.

Genève, 2 juillet 1840.

BIBLIOTHÈQUE**HOMŒOPATHIQUE.**

**Observations pratiques lues par le D^r CONVERS
à la Société homœopathique lémanienne le 16
mai 1840.**

Mme. Deley, âgée de 50 ans, bien constituée et forte, depuis six ans est atteinte de pleurésie chaque année, dès le mois de février ; elle a été chaque fois traitée par les saignées et la méthode antiphlogistique jusqu'à la guérison.

Cette année, 1^{er} mars, elle me fit appeler pour la saigner, ce dont je la dissuadai, et je lui administrai une potion avec une goutte de teinture-mère d'*aconit.*, qui était indiquée par une face vultueuse et de couleur rouge-ponceau, un grand mal de tête, une oppression suffocante, avec une toux sèche et un point pleurétique si violent qu'elle était menacée d'étouffer ; le point correspondait à la partie postérieure de la poitrine. Le même jour, à ma visite du soir, les symptômes n'avaient point diminué ; il s'é-

taient montré un ou deux crachats légèrement teints de sang ; la face était la même ; je crus devoir continuer le remède jusqu'au lendemain.

A ma visite de 8 heures, je trouvai cette dame dans un état effrayant, n'ayant eu aucun repos, et ne pouvant pas souffler ; elle me pria instamment de la saigner, ce que je fis ; à mesure que le sang coulait, elle devenait plus calme ; je lui prescrivis la continuation de la potion, que je renouvelai ; mais au lieu d'une goutte de la teinture-mère, je lui donnai une goutte de la teinture à la trentième dilution, dans quatre onces d'eau, à en prendre toutes les demi-heures une cuillerée à café. Le soir, aucun amendement ; la saignée fut renouvelée ; la nuit fut un peu meilleure ; je prescrivis alors l'*émétique* à la dose de 4 grains dans de l'eau, à prendre d'heure en heure par cuillerée à soupe ; sous l'influence de ce remède, tout l'état maladif changea de face, elle n'eut aucun vomissement, seulement quelques selles diarrhéiques ; le point avait diminué depuis lors, ainsi que tout l'ensemble des phénomènes. Cette potion finie, elle en prit une seconde de 6 grains d'*émétique*. Aujourd'hui 9 mars, la malade est entrée en convalescence.

(*Note du Rédacteur.* Je regrette d'être obligé de faire remarquer que cette observation démontre chez le praticien un défaut complet de confiance dans l'une des méthodes thérapeutiques qu'il a employées. Voici ce que j'entends par-là. Si cette malade eût été confiée à mes soins, j'aurais administré la *teinture d'aconit*, diluée dans l'eau, à doses graduellement aug-

mentées, jusqu'à ce qu'un changement quelconque se manifestât chez la malade, par exemple, diminution du point, ou bien transpiration plus ou moins abondante; je n'ai point encore vu que ce remède ne réussît pas. Peut-être aurais-je fait alterner *bryonia*, à cause des crachats sanguinolents, et encore cette substance aurait-elle eu certainement du succès. La malade aurait bu de l'eau fraîche, autant qu'elle en aurait désiré. — Il est à observer que, dans le pays où pratique mon honorable confrère, quelques doses de *nux* devraient peut-être précéder tout autre traitement antiphlogistique (qu'on me passe le mot), en raison des habitudes plus ou moins bachiques de la population vinicole. — Mais je continue mon raisonnement.

Si au lieu d'*aconitum* et de *bryonia*, j'avais cru devoir recourir à l'*émétique* à haute dose, je n'aurais pas hésité à en administrer trois grains dilués, dans les premières douze heures, six grains dans les secondes, et neuf grains plus tard; cette méthode est infaillible; il faut seulement n'être pas timide dans son emploi, et 24 heures ne se passeront pas avant qu'on en obtienne un amendement notable.

Enfin si, par impossible, je choisissais la méthode par déplétion sanguine, je ferais de prime abord une évacuation suffisante pour que le poumon en éprouvât un soulagement matériel, quitte à laisser ensuite le malade dans un état de débilité plus ou moins durable.

Mais dans aucun cas je n'emploierais sans une vive

répugnance la combinaison de trois méthodes aussi antipathiques que l'*aconit.*, la *saignée* et l'*émétique*.

Je dois ajouter qu'avec *aconitum* et *bryonia* je n'ai pas encore vu la pleuro-pneumonie durer plus de six jours ; et je vois que dans le cas traité par mon honorable confrère, *la malade est entrée en convalescence le neuvième jour.* P.)

Antoine Capelin, âgé de 28 ans, travaillant à la vigne, buvant ordinairement beaucoup de vin, bien constitué et fort, fut pris dans la soirée d'un frisson qui l'obligea à se mettre au lit, où il ne put se réchauffer, ce qui fit que ses parents lui apportèrent une bouteille de vin chaud, avec de la canelle et du sucre, qu'il but presque en une seule fois ; cette boisson ne le réchauffa pas, mais lui donna un grand mal de tête ; il lui semblait qu'elle allait éclater.

Je fus appelé le lendemain matin, où je le vis atteint de tous les symptômes d'une pleurésie très-intense ; je lui laissai boire de l'eau froide à sa soif, comme il le désirait, et lui fis une potion d'un verre d'eau et de 12 globules d'*aconit.*, à en prendre toutes les demi-heures une cuillerée à café.

Le lendemain, Capelin était mieux, mais il avait craché du sang à pleine bouche, ce qui me fit de suite recourir à l'emploi de *phosphore*, une goutte de la trentième, dans quatre onces d'eau, à prendre de trois en trois heures une cuillerée à café. Ce remède opéra miraculeusement, car dès le troisième jour de la maladie, le malade put se lever, ce qu'il fit sans ménagement, et l'obligea à se remettre au lit, parce

que tous les symptômes d'inflammation de poitrine s'étaient montrés de nouveau. Je recommençai l'usage d'*aconit.* pendant 24 heures, puis renouvelai la potion de *phosphore* de la même manière; les crachats sanguins furent très-abondants pendant la nuit, et le malade se dit très-éprouvé par le remède. Heureusement cette rechute n'eut pas des conséquences graves; au bout de trois jours de traitement, le malade fut guéri, au grand étonnement d'un médecin allopathe qui traitait un pleurétique, dans la maison voisine, par la saignée, etc.; aussi me fit-il, en me rencontrant, la question suivante : Que doit penser le public de la médecine en général; je saigne pour la même maladie où vous ne saignez pas, et nous guérison cependant tous les deux?

(*Note du Rédacteur.* Cette observation est fort intéressante, et me semble de nature à encourager le praticien à ne pas se défier des remèdes homœopathiques; le cas s'annonçait d'une manière assez orageuse; le malade en buvant une bouteille de vin chaud aromatisé semblait s'être préparé plutôt à augmenter son mal qu'à l'amender, et avoir diminué l'action dynamique des remèdes futurs, plutôt que d'avoir éveillé sa propre susceptibilité nerveuse; malgré tout cela, *aconitum* suivi de *phosph.* a eu un succès si grand que le malade s'est vu guéri au troisième jour, et est sorti de son lit sans précaution; aussi est-il retombé dans un état pire, a-t-il éprouvé ce qu'on nomme une *rechute*, état que tout médecin sait pertinemment être ordinairement plus.

grave que la maladie primitive; et cependant *aconitum* et *phosphor.* en ont encore triomphé au bout de trois jours; comment alors ne pas croire à leur efficacité? — M. C. avait probablement porté un diagnostic peu approfondi, lorsqu'il avait jugé son malade atteint seulement de pleurésie; les crachats sanguins ont dû lui prouver qu'il avait affaire à une véritable pleuro-pneumonie. P.)

Boutey, cordier, âgé de 40 ans, et son fils âgé de 19 ans, après avoir travaillé de leur état sur la promenade, au bord du lac, où règne souvent un vent froid, furent pris tous les deux de frissons violents, qui les obligèrent d'aller chez eux pour y gagner leur lit; ils eurent un grand mal de tête d'abord; le froid continua toute la nuit et le lendemain; ils cherchèrent alors à se faire suer au moyen de boissons chaudes et d'infusions de sureau. Ce ne fut que le surlendemain que je fus demandé; je leur trouvai une grande fièvre, avec sécheresse, soif, oppression et un point de côté; j'eus soin de changer leur boisson, leur permis l'eau froide dont ils avaient grande envie, et leur préparai une potion de 6 onces d'eau avec une goutte de dilution 30^e d'*aconit.*, dont ils prirent toutes les demi-heures une cuillerée. Au bout de 24 heures de ce remède, ils eurent une sueur abondante qui leur fit quelque bien; la toux était intense et le mal de tête paraissait le même; pendant 24 heures ils eurent le même remède, et comme il survint chez tous deux des crachats de sang et que l'oppression était grande, j'administrai une goutte de la 30^e dilu-

tion de *phosphore* dans 2 onces d'eau, pour chacun, à en prendre, de deux en deux heures, une cuillerée à café. La réaction fut forte, et ils furent, comme ils dirent, beaucoup éprouvés du remède, qui les guérit en trois jours. Le père ayant fait un écart de régime, fut obligé de se remettre au lit; il reprit de la difficulté à respirer, de la toux, de l'angoisse et quelques crachats sanguinolents, que 3 doses de *bryonia* firent cesser; dès lors je ne les ai plus vus que dans la rue.

(*Note du Rédacteur.* Cette observation ne le cède en rien en intérêt à la précédente; malgré la violence du mal, le point de côté, la dyspnée, les crachats sanguins, il a suffi à ces deux malades d'une goutte *aconit.*, suivie d'une goutte *phosphor.* pour guérir *en trois jours!* Une rechute est aussi guérie par *bryonia*. Et pourtant, le praticien qui a opéré ces guérisons est celui qui doute de l'action curative des remèdes même qu'il emploie, et qui croit fermement avoir *quelquefois* besoin de recourir à la saignée! Mais pourquoi ne cherche-t-il pas ses succès dans les changements de dose et de dilution, puisqu'il sait pertinemment qu'il possède dans ses mains les vrais, les plus courts moyens de guérison? Peut-il croire que s'il eût saigné, par exemple, ces deux malades jusqu'à amener la guérison, il les aurait rendus à leurs occupations au 3^e ou au 4^e jour? P.)

Ducosterd, charpentier, vieil ivrogne de 56 ans, fut pris d'une violente oppression, sans toux, à suffoquer au moindre mouvement, avec envies de vomir. Ces symptômes me firent prendre la maladie pour un

asthme ; il avait aussi de la toux sous forme d'accès, point de fièvre ou de symptôme pléthorique.

J'examinai de bien près les symptômes, et il me sembla que le remède le mieux approprié serait *ipéc.*, qui au bout de 6 heures n'opéra rien. Je substituai *arsen.*, parce que la respiration devenait toujours plus pénible ; ce remède demeura sans effet. Le soir il survint de la fièvre, qui me fit donner *aconitum* ; le malade fut un peu plus tranquille ; mais au matin il survint un violent point de côté, auquel j'opposai *squilla.*, *bry.* et *arn.* ; voilà huit jours de traitement sans résultat. Je fus forcé de m'absenter alors, et dans cet intervalle la femme du charpentier voyant son mari toujours péniblement oppressé, appliqua d'elle-même 15 sangsues sur le point de côté. Je revins le lendemain, et il me dit alors ce qui avait été fait pendant mon absence : « à mesure que les sangsues suçaient, je me sentais dégagé, et je suis beaucoup mieux ; si on les eût appliquées plus tôt, je n'aurais pas tant souffert ; je veux qu'on m'en applique autant ce soir ; » ce qui eut lieu, et le malade entra en convalescence.

(*Note du Rédacteur.* Que conclure de cette observation, si ce n'est que le praticien a erré dans son premier diagnostic ? Evidemment *ipecacuanha* n'était pas le remède indiqué, non plus qu'*ars.* ; et pendant le temps perdu de leur inutile action, le mal faisait des progrès, l'empâtement du poumon augmentait, et la dyspnée devenait menaçante, tandis que les douleurs pongitives tourmentaient le malade.

Si, par exemple, au lieu d'*ipec.* le médecin eût donné *cannabis*, il est probable que la suite en eût été très-différente; peut-être eût-il aussi mieux réussi en débutant par *phosphor.* Mais le résultat de l'application des sangsues me semble démontrer qu'un examen attentif de la poitrine du malade aurait fourni quelque indication d'*aconitum*, qui offre les symptômes suivants :

274. Asthme avec respiration forte et bruyante.

276. Anxiété dans la poitrine et oppression.

— Resserrement de la poitrine, sorte d'asthme.

280. Coarctation de la poitrine.

— Anxiété qui coupe la respiration.

P.

Le nommé Théodore Grand, vigneron à Corteaux, âgé de 30 ans, fut pris à la vigne d'un coup de froid; il vint au lit, et de suite éprouva un violent point du côté droit avec très-grande difficulté de respirer, et un état d'angoisse qui ne lui permettait aucun sommeil; le grand matin il y eut des crachats sanguinolents et une oppression terrible; j'allai le voir à 2 heures après midi, et lui donnai une potion de 6 onces d'eau et une goutte teinture-mère *aconit.*, dont il dut prendre tous les quarts d'heure une cuillerée à café, boire de l'eau sucrée, et un cataplasme sur le côté. Point d'amélioration au bout de 12 heures. Je ne pus pas alors me décider à continuer *aconitum* qui avait mal joué son rôle; je passai immédiatement à *phosphor.*, que je regardais comme mon cheval de bataille; il opéra quelque petit amendement, dont on ne pouvait tenir compte, puisque les plaintes du ma-

lade étaient continuelles; le remède fut continué, et voilà trois jours de traitement sans amélioration.

Je donnai alors une dose *squilla*, qui fut aussi infructueuse que les autres remèdes; je retournai à *phosphor.* sur lequel je comptais encore; le dimanche je fus absent, on fit venir le docteur Larguier, qui saigna deux fois le malade, ordonna l'émétique suivant la méthode du docteur Peschier, et guérit le malade.

(*Note du Rédacteur.* Est-ce le remède ou le médecin *qui a mal joué son rôle?* Aurait-il fallu insister sur *aconitum*, ou passer à *bryon.*, ou enfin attendre? Pourquoi, au bout de trois jours, ai-je toujours vu les malades en voie de guérison? *Squilla* était-il le remède indiqué lorsque les crachats étaient encore sanguinolents, et ne doit-il pas être réservé pour le moment de la maladie où l'expectoration a passé à l'état muqueux? Quant à l'émétique, *quid mirum?* il guérit toujours la pneumonie franche, même, ou surtout, sans saignée. P.)

La fille Delafontaine, âgée de 16 ans, fut saisie par le froid au bois; elle revint à la maison transie; elle fut prise ensuite d'un grand mal de tête, et d'un point du côté gauche qui coupait la respiration; on voulut avec des boissons chaudes l'aider à suer, mais au bout de 24 heures, son état fut beaucoup empiré; ce fut alors qu'on s'adressa à moi; je prescrivis quelques poudres d'*aconit.* qui ne soulagèrent que fort peu; 24 heures ensuite on me pria d'aller la voir à une lieue de Vevey, ce que je fis dans l'après-midi.

Je trouvai une fille maigre, couchée dans un lit à

côté du poêle brûlant ; elle ne pouvait pas se réchauffer, avait un pouls vif et fréquent, des palpitations de cœur à soulever son vêtement, et la bouche sèche avec une soif inextinguible.

Je permis de boire de l'eau froide, ce qui parut lui faire plaisir. *Aconitum* à la dose d'une goutte teinture-mère fut donné dans un verre d'eau, de quart en quart d'heure, une cuillerée à dessert ; cette dose fut renouvelée deux fois et amena une grande amélioration ; les crachats dans cet intervalle étaient devenus sanguins et abondants, ils devinrent même entièrement de sang, ce qui me fit administrer de suite une goutte de la 30^e dilution de *phosphore* dans un verre d'eau, dont la malade devait prendre toutes les heures une cuillerée à café. Ce remède obtint un succès merveilleux, car à peine achevé il ramena la santé et la cessation de tout symptôme maladif. Il ne resta plus que quelques palpitations de cœur, qu'une dose de *pulsatilla* fit cesser au bout de peu de jours ; ces palpitations étaient causées sans doute par un état chlorotique ou par l'approche du moment des époques menstruelles de cette jeune fille.

(*Note du Rédacteur.* Ce qui résulte de plus évident et de plus utile des observations du docteur C., c'est la grande efficacité d'une minime dose de *phosphor.*, dans les cas les plus graves d'hémoptysie avec pneumonie. J'ai cité jadis un cas où ce remède m'avait comme miraculeusement réussi ; mais la malade qui expectorait des crachats sanguinolents était âgée, fatiguée par la maladie, et se croyait être, comme

elle le disait, à l'article de la mort. Ici les cas sont bien autres ; et le docteur C. a eu avec *phosphor.* des succès dont il a droit de se glorifier. Qu'il creuse un peu plus avant dans l'étude des symptômes spéciaux de ses clients, et dans celle des remèdes qui les couvrent, et il ne manquera pas bientôt de joindre de nouveaux lauriers à ceux dont il tresse ici sa couronne. Puisque son pays est remarquablement fertile en péripneumonies, il se trouve mieux placé que personne pour faire sur cette maladie des observations savantes et véritablement instructives pour ses collègues et pour ses successeurs. P.)

M. le commandant Maillard, homme très-corpulent et quelque peu adonné aux jouissances bachiques, sujet aux affections rhumatismales aiguës, fut atteint d'une fièvre catarrhale intense, qui amena une douleur pongitive sur la région du cœur et du sein gauche ; le malade avait beaucoup de peine à respirer, éprouvait des envies de vomir, était fortement angoissé, et avait de la fièvre. Un docteur fut appelé, et prescrivit 30 sangsues sur la région douloureuse, des cataplasmes et une émulsion.

Cette médication eut un résultat peu avantageux ; il se déclara une toux sèche qui ne laissait aucun repos au malade, surtout la nuit, où il fut absorbé par des rêveries inquiétantes et fatigantes. J'étais autrefois son médecin ordinaire, mais il m'avait abandonné parce que je suis homœopathe. Comme il avait entendu parler de quelques rhumes que j'avais guéris promptement, il voulut me voir de nouveau, et je

vins auprès de lui; la fièvre était forte, il ne dormait pas depuis quatre jours, et paraissait souffrant; puisqu'il toussait continuellement, j'eus recours en premier lieu à une potion avec *aconitum*, qui amena au bout de peu d'heures un changement heureux: le commandant dormit six heures pendant la nuit et fut soulagé; les quintes et les envies de vomir me firent pencher pour *ipéc.*, qui fut donné et continué deux jours; elles furent amendées, mais leur violence augmentant pendant la nuit, je substituai *hyosc.* qui fut heureusement reçu.

Puis il survint un enrouement chaque matin à jeun, pour lequel j'eus recours à *pulsatilla*; tous les jours le malade allait mieux; une seconde dose *pulsatilla* fut reçue, et au troisième jour de mon entrée à la maison le malade avait repris l'appétit, le sommeil, un bon teint; en un mot, il fut guéri, et me remercia affectueusement de mes bons soins, disant que dorénavant on ne le reprendrait plus à se laisser appliquer des sangsues.

Mme. Hugonin, à la Tour près Vevey, fut saisie d'un violent frisson, le 8 mai, en revenant d'une promenade; elle fut obligée de se mettre au lit, où elle regagna un peu de chaleur; mais il survint le lendemain matin un fort mal de tête, une toux, un point douloureux du côté droit, avec grande difficulté de souffler, des crachements teints de sang, des envies de vomir, une langue chargée de saburres blanches, un goût amer et aigre, beaucoup de fièvre, d'agitation, un sommeil pénible et des rêves anxieux.

Cette dame âgée, dont je suis le médecin depuis long-temps, pensant que j'allais employer pour elle la médecine homœopathique, eut beaucoup à combattre l'opinion des personnes de sa famille, et cependant finit par se remettre entre mes mains. On lui avait déjà proposé de se faire saigner, ce à quoi je m'opposai, en lui faisant observer combien elle était déjà faible de constitution; elle s'en rapporta complètement à moi, et je donnai un verre d'eau avec 18 globules *aconitum*, dont elle devait prendre tous les quarts d'heure une cuillerée à café; il n'y eut un changement favorable que 24 heures après, où elle eut une sueur abondante qui amena une rémission favorable; le remède fut continué encore pendant 24 heures avec succès, puis vint *bryonia* qui fut indiqué par les symptômes gastriques et un ressentiment du point de côté; l'appétit ne venant pas se montrer, et l'humeur étant inquiète et impatiente, elle reçut *chamomilla*, puis *nux*, et en dernier lieu *china*, qui fut le dernier remède. Maintenant, hier, j'ai fait ma dernière visite.

**Coup-d'œil sur l'histoire de l'homœopathie dans
ces dix dernières années; par le D^r F. RUMMEL,
à Magdebourg.**

(Suite de T. VI, p. 188.)



Un autre moyen qui ne contribua pas peu à l'avancement de l'homœopathie, ce furent les Sociétés, dont, à cause de cela, nous ne passerons sous silence ni la création, ni les travaux.

Le jubilé célébré en l'honneur du réformateur de la médecine fait époque dans notre histoire. On y connut les forces de l'homœopathie; on fut surpris du concours d'adhérents qu'avait acquis en peu d'années cette méthode réprouvée et persécutée, on apprit à se connaître et à s'entendre; tous y furent stimulés par un zèle actif pour répandre la vérité, cultiver la science, et animés de courage pour entrer en lice. L'influence morale de cette fête s'est prolongée fort au-delà de sa durée, car chacun vit ce qui devait nécessairement arriver, si la nouvelle découverte ne succombait point aux attaques brutales et à la puissance mondaine de ses ennemis.

Ce fut dans cette vue que l'idée de M. MULLER, d'établir une assemblée annuelle, trouva un assentiment général; l'esprit d'association et le besoin de communication entre des hommes qui pensaient de

même, y contribuèrent puissamment, et l'on procéda à Koethen même au choix des chefs. Le Dr M. MULLER fut élu directeur ; le Dr en droit ALBRECHT, secrétaire ; enfin Leipsick fut indiqué pour lieu de réunion.

On s'assembla donc pour la première fois à Leipsick, le 10 août 1830 ; les statuts proposés par le Dr ALBRECHT y furent débattus et approuvés. Cette Société fut nommée *centrale*, parce qu'on avait déjà en vue d'en établir d'autres locales et provinciales, destinées à communiquer avec la première. On adjoignit au directeur un Comité scientifique, composé des Docteurs MUHLENBEIN, STAPF, RUMMEL, FRANZ et M. MULLER, chargé de résoudre les questions scientifiques douteuses qui pourraient survenir. Les fonds de la Société, se montant à 2500 rixdales, restèrent sous la gestion de RUMMEL et de MUHLENBEIN. Chacun de ceux qui y ont assisté se rappellera avec plaisir la concorde, le zèle actif et l'enthousiasme dont tous les membres étaient animés pour établir une vérité reconnue, mais encore combattue et attaquée de toutes parts, et travailler aux progrès ultérieurs de la science.

Cet enthousiasme s'accrut encore dans la deuxième session tenue à Naumbourg en août 1831, sous la présidence du Dr STAPF ; les progrès de l'homœopathie et le concours toujours croissant de médecins et de laïques y firent naître de nouvelles espérances, et cimentèrent l'union de tous dans leurs efforts. L'homœopathie en était alors à son aurore, embellie de

nouvelles espérances ; l'amour d'une vérité reconnue animait de zèle les faibles, et faisait passer sans peine sur les défauts signalés encore çà et là.

La troisième session, animée du même esprit, eut lieu à Leipsick en 1832, sous la direction de SCHWEIKERT. Dans son zèle pour la nouvelle doctrine dont l'imperfection se laissait entrevoir, notre collègue insista sur l'établissement d'une clinique homœopathique, quoique les fonds ne fussent point encore suffisants pour une telle entreprise et que le temps en parût mal choisi, vu la divergence des opinions sur l'émancipation de l'homœopathie. L'aggrégation d'une infinité d'ex-allopathes doués d'un esprit d'examen, ébranla la foi en l'infailibilité de diverses assertions de HAHNEMANN, tandis que plusieurs de ses premiers disciples conservaient encore tout l'enthousiasme de nouveaux convertis. Voilà le germe du schisme survenu entre les homœopathes, qu'accéléra encore l'ouverture de la clinique. Mais HAHNEMANN avait déjà auparavant lancé son anathème contre les métis ou homœopathes bâtards, proprement dits, et semé ainsi la semence de la discorde entre les amis de la réforme médicale, et un germe destructeur dans l'entreprise grandiose d'un hospice.

Ces mésintelligences firent que le 10 août 1833, il y eut deux assemblées, l'une à Leipsick, l'autre à Koethen. Quoique la Société centrale eût arrêté de se réunir à Leipsick, HAHNEMANN invita, sans en prévenir le directoire, pour une réunion à Koethen. La Société ainsi lésée dans ses statuts, et le directoire

dans ses droits, celui-ci ne s'en tint pas moins à ses précédents arrêtés, et fit ses notifications en conséquence, après que MULLER, pour éviter tout obstacle de sa part, eut, mais inutilement, quitté son poste directorial. Voilà le premier schisme manifeste ; les homœopathes se réunirent les uns à Leipsick, les autres à Koethen. Sur les instances des assistants, MULLER présida à Leipsick, et une députation, composée des Docteurs SCHWEIKERT, HAUBOLD et du commissaire de justice WEICHSEL, fut envoyée à Koethen pour terminer, s'il était possible, le différend à l'amiable.

Pour l'année suivante, on nomma directeur MUHLENBEIN, homme également estimé des deux partis et étranger à ces dissensions, le baron BRUNNOW, secrétaire, le Dr FRANZ, M. LUX et le libraire SCHUMANN, directeurs des fonds, SCHWEIKERT, STAPF, GROSS, MULLER, RUMMEL, FRANZ, HAUBOLD, TRINKS, WOLF, HARTMANN, ROHL, RUCKERT et LUX, assesseurs.

La députation opéra néanmoins à Koethen un accommodement formel avec HAHNEMANN, tant en adoptant les maximes fondamentales proposées, qu'en fixant Koethen comme point de réunion pour l'année suivante. Mais la concorde ne fut point rétablie, ce qu'attestent les altercations littéraires et continuelles des deux parties homœopathes d'alors, et les tentatives faites à Koethen l'année suivante pour dissoudre la Société centrale.

L'assemblée tenue le 10 août 1834 à Koethen fut

peu fréquentée, et encore est-il à présumer que la plupart des assistants ne s'y rendirent que par pitié pour HAHNEMANN. La personnalité prédominante du réformateur, le manque de toute disposition basée sur des statuts, permettaient à peine de considérer cette assemblée comme Société centrale. Ce fut plutôt une réunion en l'honneur du réformateur, dans laquelle on débattit à l'amiable divers points scientifiques. Aussi le Dr LEHMANN ne surprit-il guère quand, inspiré probablement de plus haut, il avança, à quelques personnes seulement, qu'il était temps de dissoudre la Société centrale, et proposa en revanche d'en former une autre, mais provinciale, en Saxe. Ni l'un ni l'autre n'eut lieu, parce qu'on ne put arrêter aucun plan de constitution. Cependant ce qu'on parut avoir le plus en vue, ce fut d'enlever à la Société l'inspection spéciale de l'établissement de Leipsick, pour le confier à HAHNEMANN seul.

A la sixième session, tenue à Brunswick en 1835, sous la direction de MUHLENBEIN, eut lieu la réorganisation de la Société centrale, et l'adoption d'un arrêté portant qu'à l'avenir les membres du directoire ne seraient plus choisis parmi l'assemblée, mais parmi les députés que chaque comité provincial était tenu d'y envoyer. On espérait ainsi entrer dans des relations plus directes avec ces comités, faire prendre une part plus active à l'assemblée, et donner à celle-ci plus de poids dans ses décisions. Mais l'indifférence de plusieurs comités provinciaux a malheureusement empêché la mise à exécution de cet arrêté. L'assem-

blée régla ensuite les rapports financiers de l'hospice, et fit de nouvelles demandes de secours pour le soutenir plus long-temps, car on commençait à regarder cet établissement comme inutile et à charge, néanmoins en répugnant encore à l'abandonner. Les membres des alentours de Brunswick, Magdebourg et Halberstadt formèrent la Société homœopathique allemande du nord (*Nord deutscher Verein*).

En 1836. qu'eut lieu à Magdebourg la septième session, il ne se trouva représentés que deux comités provinciaux, ceux de Lusace et du nord ; quant aux autres, ils ne parurent pas avoir goûté cette excellente idée. Le directeur et Docteur RUMMEL n'eut à donner que de mauvaises nouvelles de l'hospice de Leipsick, le Docteur SCHWEIKERT ayant abandonné son poste pour se rendre à Breslau. Le manque de temps et l'urgence des affaires avaient donné lieu à une grande bévue en faisant tomber le choix de son successeur sur le Dr FICKEL, bien connu par ses mauvais écrits et ses fictions d'essais médicaux, dévoilé par le Docteur NOACK après son installation, mais néanmoins médecin en chef par interim. Il n'en fallait pas davantage pour ébranler la confiance qu'on avait en cet hospice ; il fut arrêté de le soutenir encore un an, puis, si l'Etat n'avait encore rien fait, de l'abandonner. La place de médecin en chef fut déferée au Docteur HARTMANN. Ce jour fut encore mieux marqué par l'exposé des 18 *thèses de Wolf*, regardées comme la profession de foi de l'assemblée et de la plupart des homœopathes qui donnent le ton. L'auteur avait

eu en vue d'amener ainsi à s'entendre tant les homœopathes avec les allopathes que les divers partis des successeurs de HAHNEMANN entre eux, et de ne point laisser la dispute pivoter plus long-temps autour de simples mots. Ces thèses furent importantes pour l'influence qu'elles eurent sur nos adversaires allopathes, et en octroyant de plus en plus à l'homœopathie le droit de bourgeoisie dans la science. RAU se proposa le même but dans son *Adresse à tous les amis de la médecine rationnelle*, présentée le même jour, comme précédant l'*Organon* revu par lui, à l'assemblée qui reconnut cet ouvrage nécessaire pour notre époque.

Une lettre de MULLER annonçait l'organisation d'un Société homœopathique libre, dans la ville de Leipsick, et invitait à y prendre part. La tendance en était de mettre au grand jour ce que les thèses regardaient comme adapté à notre époque et confirmé par l'expérience. Il est digne de remarque que ces trois manifestations de l'esprit qui régnait dans l'homœopathie d'alors, aient paru indépendamment les unes des autres ; cet esprit croyait pouvoir se soutenir désormais par lui seul, et se séparer du dogmatisme fixe de temps antérieurs.

La huitième session, en 1837, à Francfort-sur-Mein, sous la présidence de RAU, devait, par le choix de cette ville, rendre les relations plus intimes entre les homœopathes du nord et ceux du midi de l'Allemagne, et donner à la polémique plus d'urbanité ; l'assemblée semble n'avoir atteint ce but que sous ce

dernier rapport, car ce n'est que depuis lors que la polémique des sectateurs de la nouvelle doctrine commença à perdre de son âcreté.

Les autorités saxonnes ayant décrété la somme annuelle de 300 rixdales pour l'hospice de Leipsick, on résolut de le maintenir et de recueillir à cet effet de nouveaux subsides. L'essai des médicaments, souvent proposé, mais toujours en vain, fut de nouveau débattu, avec tout aussi peu de succès, les homœopathes pensant, pour la plupart, qu'ils devaient récolter et cesser de semer; puis, ils alléguaient encore que leur nombreuse clientèle ne leur laissait pas le temps de cultiver ce champ évident de la nouvelle doctrine.

En 1838, la Société centrale tint pour la neuvième fois son assemblée à Dresde, sous la présidence du Dr HELBIG. Une grande partie du temps fut, comme de coutume, absorbée en se concertant sur le maintien de l'hospice qu'on regardait comme une charge onéreuse, sans avoir le courage de s'en libérer; aussi fut-il encore continué provisoirement. La décision de la rédaction d'une nouvelle *pharmacopée* eut plus d'importance et d'effet, travail dont furent chargés les Docteurs ÆGIDI, GOULLON, GRUNER, HARTLAUB senior, HARTMANN, KURZ, MULLER, SEGIN, STARKE, TRINKS, VEITH et WAHLE. Tout aussi importante est la motion de KURZ et de HELBIG, tendante à l'*essai scrupuleux des divers médicaments*, et la reprise de ceux déjà éprouvés. Chaque médecin devait choisir un remède, comparer tout ce qu'on en savait, en faire

l'essai à son tour, et y joindre ses observations ; tous ces travaux devaient être publiés sous la rédaction de KURZ. Nous souhaitons que cette utile entreprise, déjà souvent proposée avec quelques modifications par RUCKERT, mais toujours en vain, trouve plus d'accès. Un prix fut décrété pour le meilleur essai sur les *Eaux de Karlsbad*, et MUHLENBEIN mit en fonds 100 rixdales destinés à récompenser les bons essais médicaux. On a blâmé la tiédeur avec laquelle quelques homœopathes commençaient à envisager l'universalité du principe homœopathique curatif ; aussi, HELBIG posa-t-il à son tour une thèse dans laquelle il avançait que toute espèce de cure pouvait être opérée selon le principe de l'homœopathie.

En 1839, la Société s'assembla à Leipsick pour la dixième fois, sous la présidence du Dr HAUBOLD. Le sort de l'hospice homœopathique occupa encore sérieusement l'assemblée. On a certainement fait un grand pas en en faisant cesser l'état précaire, et en arrêtant en définitive qu'on n'épargnerait rien pour le maintenir tant que les subsides qui y étaient alloués subviendraient aux dépenses ; enfin que, dans le cas où les obstacles que présentait Leipsick se prolongeraient, on aviserait aux moyens de le transférer en quelque lieu plus convenable. Le Dr NOACK fut élu médecin en chef, les affaires du Dr HARTMANN l'empêchant de continuer son emploi. MUHLENBEIN manda que le capital destiné aux prix des essais médicaux montait à 175 rixdales. Il fut de nouveau question de continuer la *pharmacopée*, et le Dr TRINKS chargé,

conjointement avec le pharmacien GRUNER, de coordonner les ouvrages qui leur seraient présentés. L'essai des médicaments, dont quelques-uns s'étaient chargés, fut de nouveau conseillé par KURZ qui avertit en même temps qu'il ne s'agissait ni de l'essai de nouveaux remèdes, ni de l'examen de médicaments déjà éprouvés, mais de l'exposé de tout ce qu'ils pouvaient offrir d'intéressant. On voit que la tendance pratique eut, comme à présent, le dessus dans l'assemblée, et l'on exprima le vœu unanime de voir à l'avenir la polémique parler un langage plus humain, et cesser les agressions brutales, dirigées contre HAHNEMANN, l'immortel auteur du nouveau principe curatif. Berlin fut choisi comme point de réunion pour 1840, et le Dr REISSIG, comme directeur.

L'organisation de la Société centrale a suggéré l'idée d'autres comités, parce que celle-ci ne pouvait, vu l'extension toujours croissante de l'homœopathie en Allemagne, suffire aux besoins de tous, l'éloignement empêchant des relations directes et des réunions plus fréquentes. C'est ainsi que se forma la Société de Silésie et de Lusace (*Lausitzisch — Schlesische Verein*), qui tint sa première assemblée à Görlitz, le 13 juin 1832.

Elle fut suivie, en 1833, de la fondation de celle de Bade (*Badener Verein*).

La première a, en publiant ses travaux de la rédaction desquels est chargé le Dr THORER, montré le plus d'activité. La seconde a montré, pour l'avancement de l'homœopathie, la même émulation en dé-

cernant des prix pour l'essai des remèdes, et en cherchant à vivifier, dans ses réunions, l'esprit de la vraie médecine.

La même année, il s'en forma à Hesse-Darmstadt, une semblable, et le 1^{er} octobre, la Société de Thuringe tint sa première assemblée générale.

L'apôtre inspiré de l'homœopathie, le D^r HERING fonda, le 10 avril 1833, à Philadelphie, une société semblable, sous le nom de Société Hahnemannienne, et fut ainsi le premier qui donna à la science moderne une existence publique dans les États libres de l'Amérique. Par la suite, on s'y montra encore plus actif, et le 10 avril 1835 vit s'instituer à Allentown une Académie homœopathique, pourvue de chaires et d'un hospice ouvert le 1^{er} mai.

La Société homœopathique gallicane, fondée à Genève le 6 septembre 1832, s'assembla le 6 septembre suivant à Lyon, forte de 60 membres, surtout grâce aux soins du comte DES GUIDI. (Elle s'assembla à Genève, le 15 septembre 1834, sous la présidence du D^r DUFRESNE. *Add. du Réd.*)

Le 15 septembre 1835, elle s'assembla à Paris, nomma HAHNEMANN son président d'honneur, et choisit Bordeaux (*Erreur*; ce fut Dijon. *Réd.*) pour premier point de réunion. Il existait déjà à Paris

(1) Ses ouvrages sont publiés en anglais et en allemand; la première livraison sous le titre : *Memoirs of the Nordamerican Academy of Homœopathia*, contient le travail assidu de HERING sur le venin des serpents.

une Société locale prenant le titre de *Institut homœopathique*.

Une semblable Société locale, signalée long-temps à Leipsick, consignait ses essais dans l'*Allg. hom. Zeitung*. Une conséquence des événements antérieurs fut l'interruption de ses réunions régulières. En revanche, il se forma, en 1836, une Société libre (*Freyer Verein für hom. Heilkunde*), dont la tendance est de protéger la liberté de la science, et de bannir l'hérésie d'opinions divergentes.

La Société du nord de l'Allemagne (*Norddeutscher Verein*), fondée en 1835, s'assembla, pour la première fois, à Schöningen, le 2 mai 1836, et a prouvé plus tard son activité par l'essai de *gratiola* et de *nitrum*.

A Breslau fut instituée, le 10 août 1838, la Société silésienne (*Schlesische Verein für spezifische Heilkunst*), qui a dessein de publier ses travaux (1).

A Vienne, s'est également formée une Société homœopathique qui a, par une adresse à la dernière assemblée de la Société centrale, fait preuve d'activité et notifié son existence.

En Belgique, ceux qui contribuèrent le plus à organiser la Société homœopathique de Liège, furent JAHR, qui s'y arrêta quelque temps, BRONN, CARLIER, DUGNOLLE, WARLÉ, BRIKHE, MALAISE (2).

(1) Seulement annoncés jusqu'ici dans les *Schlesische Jahrbücher für spezifische Heilkunst*.

(2) Il s'est fait un nom par sa *Clinique homœopathique*.

Nous mentionnerons encore, mais sous un autre point de vue, puisque c'était pour démontrer la futilité de l'homœopathie, la société instituée par le professeur Jörg, dans le but de détruire la vertu des médicaments par des essais faits sur des sujets sains.

Plus tard, le professeur D^r MARTIN et le professeur HÆSER fondèrent chacun à Iéna une Société, dont la tendance est de faire l'*essai des médicaments*, et qui contribuera puissamment à perfectionner la pharmacodynamique.

On ne peut que s'étonner de l'activité dont firent preuve les prosélytes peu nombreux de la nouvelle doctrine en créant tant de sociétés laborieuses, surtout si l'on fait attention que c'étaient, pour la plupart, des praticiens surchargés de besogne, qui adoptèrent l'orpheline réprouvée par son époque, tandis que maint professeur d'Université qui eût eu toutes les facilités possibles, en détournait les yeux. Nous renouvellerons encore ici notre gratitude aux laïques lettrés d'avoir pris part à notre lutte, car sans leur aide, le résultat eût été bien différent. On a, il est vrai, fortement déclamé contre les laïques de s'y être ingérés, et leur enthousiasme trop ardent peut bien, sous certains rapports, avoir été nuisible, mais aussi ils nous ont mis en garde contre la partialité et l'esprit de corps dont ne peuvent souvent se défendre les hommes du métier, quand ils traitent seuls un sujet.

Nous voilà arrivés à un nouveau *moyen d'avancement* pour l'homœopathie, j'entends la fondation de

l'hospice de Leipzig dont on conçut d'abord une haute opinion. Si cet établissement ne répondit point à ce qu'on en attendait, il faut moins s'en prendre à la nature de la chose en elle-même, car on peut se convaincre des heureux résultats obtenus à Vienne, dans l'hospice des Sœurs de la Charité, dirigé par le Dr FLEISCHMANN, qu'à d'autres circonstances éventuelles dont le conflit destructeur et contraire à nos intérêts ont justement lieu à Leipzig, et aux dissensions intestines qui, à l'époque de la fondation, divisaient les disciples de la nouvelle doctrine en deux partis ennemis. On avait tout fait pour mettre l'établissement sur pied le plus tôt possible, sans penser au peu de ressources auxquelles il fallait d'abord se restreindre, le fonds primitif ne dépassant pas 3000 rixdales. Connaissant les machinations de nos ennemis, on espérait les paralyser ; et c'est ainsi que le 22 janvier 1833 fut ouvert l'Etablissement homœopathique par le Dr MULLER élu médecin en chef, le Dr HARTMANN, aide, tous deux inspecteurs conjointement avec le Dr HAUBOLD, et SEIDEL, sous-aide. Ce fut alors que SCHWEIKERT n'adhéra pas au choix fait d'abord en sa faveur, mais il installa au nom de la Société tous les employés de l'établissement. Les aggrèsions de HAHNEMANN contre les fonctionnaires furent la cause originelle du dépérissement de l'hospice ; et ni la résignation de MULLER (1), ni la conces-

(1) Il a mentionné dans son opuscule : *zur Geschichte der Homœopathie*, combien en se chargeant de cet emploi, il eut à souffrir de ses relations avec HAHNEMANN.

sion de la place de celui-ci à SCHWEIKERT qui quitta alors Grimma, son lieu de résidence, concession long-temps désirée par HAHNEMANN, et effectuée le 1^{er} novembre 1833, avec un traitement de 400 rixdales, ne purent rendre la vie à cet établissement languissant.

L'hospice reçut un coup encore plus funeste dans l'opinion publique, quand le docteur SCHWEIKERT, à la suite de quelques démêlés survenus entre lui et les inspecteurs, et de la proposition qu'on lui fit à Breslau d'un emploi plus avantageux, quitta le sien, et que, induits en erreur par les recommandations et le zèle apparent du docteur FICKEL, on le nomma médecin en chef. C'est à M. le docteur NOACK qu'est dû le mérite (1) d'avoir mis au grand jour toutes ses menées ; mais il était trop tard pour le bien de l'établissement, l'installation avait déjà eu lieu. Le docteur HARTMANN eut beau, après le renvoi de FICKEL, se charger de la direction, les autorités saxonnes allouer, à la requête de MULLER, HAUBOLD et HARTMANN, la somme annuelle de 300 rixdales, comme supplément au maintien de l'hospice, les subsides devenant toujours plus rares et l'entretien des malades plus coûteux, l'intérêt des homœopathes pour l'hospice diminuant de plus en plus, vu qu'il ne répondait pas à leur attente, tout cela faisait douter qu'il put subsister plus long-temps.

Il s'y joignait encore d'autres circonstances défavo-

(1) Dans son *Olla podrida*.

rables et particulières à cette ville, telles que le grand nombre de semblables établissements où les malades sont reçus et traités gratis (ce qui, vu le manque de moyens, n'était pas toujours possible dans le nôtre) ; de plus, et c'est l'essentiel, c'est qu'il n'y avait que peu de sujets atteints de maladies aiguës et curables, mais au contraire, d'autant plus de malades abandonnés, incurables, affligés de maux chroniques, qui cherchassent un refuge dans notre hospice, enfin, son état provisoire ou précaire, chose toujours d'un fâcheux augure. Aussi, l'arrêté du 10 août 1839 de la Société centrale, portant que l'hospice serait maintenu à tout événement, tant que pourraient le permettre nos moyens, et, si les circonstances peu favorables de la ville se prolongeaient, transféré en un lieu plus convenable, a puissamment contribué à le faire prospérer, et le remettra sans doute en faveur. M. le Docteur NOACK, élu médecin en chef, consignera les résultats de traitement dans l'*Allg. hom. Zeitung*. Jusqu'ici cela s'est d'abord fait dans les *Jahrbücher der hom. Heil—und Lehranstalt zür Leipsick*, puis, tour à tour dans l'*Archiv für hom. Heilkund* et l'*Allg. hom. Zeitung*.

Il serait à regretter qu'un établissement qui a coûté tant de soins et d'argent succombât sous les coups du sort, par la discorde de ses patrons, ou les cabales de ses ennemis.

La mise en pratique de la doctrine et les avantages plus positifs qu'on en retira au lit du malade, ne contribuèrent pas moins que les travaux déjà cités à la

faire ressortir de plus en plus. Le perfectionnement intime de la science ne se trouva point en arrière de sa propagation. Le dogmatisme régna, il est vrai, dans les premiers temps, les maximes de HAHNEMANN étaient des règles inviolables, et bien peu de médecins doutaient de leur infailibilité; mais un plus grand nombre d'hommes, expérimentés dans la pratique médicale embrassèrent insensiblement la réforme; ils nous apportèrent leur expérience, leurs lumières, et examinèrent en vrais critiques. Les fautes de théorie ne pouvaient leur échapper, et ils devaient se communiquer mutuellement leurs scrupules. Un sentiment de pitié à l'égard de HAHNEMANN, et l'état d'oppression dans lequel l'aristocratie médicale dominante retenait l'homœopathie, pouvaient bien les engager à garder le silence et à ne point manifester la divergence de leurs opinions; ce qu'on peut leur passer d'autant plus volontiers que HAHNEMANN, et plus encore ses successeurs, regardaient la théorie comme une chose accessoire, un étalage de science. Mais ce silence peu naturel qui prenait sa source dans les égards dus au prochain, devait cesser au premier événement qui deviendrait un sujet de discorde. Cela eut lieu en effet à l'organisation de l'hospice de Leipsick, dont le respectable MULLER fut nommé médecin en chef par le directoire. HAHNEMANN avait été, par des insinuations perfides et de faux rapports, prévenu contre ce brave homme qui a tout fait pour propager l'homœopathie, sans jamais déguiser ses opinions sur la nouvelle doctrine, parfois un peu di-

vergentes de celles du fondateur. HAHNEMANN crut en danger la pureté de sa doctrine, les fruits de sa longue carrière et de ses efforts infatigables, perdus ; il craignit, mais à tort, de voir employer dans l'hospice un traitement qui ne fut ni homœopathique, ni allopathique. Au lieu de s'adresser au directoire de la Société pour obtenir des éclaircissements à cet égard, HAHNEMANN attaqua en termes peu convenables et par une voie déplacée (1) les soi-disant *éclectiques*, les qualifiant de métis, d'homœopathes-bâtards, et mettant les confrères en garde contre eux. KRETZSCHMAR ayant relevé le gant et écrit son opuscule : *Que signifie allopathiser en homœopathie?* en vue de défendre la liberté du médecin, de se servir en certain cas d'autres méthodes et de remèdes éprouvés ; HAHNEMANN y répondit par celui-ci (2) : *A mes vrais disciples*. La conflagration n'en devint que plus ardente, et plusieurs Docteurs, tels que MULLER, RUMMEL, HARTMANN et TRINKS cherchèrent à sauver leur liberté. D'autres, tels que SCHUBERT (3), KAMMERER (4), RUCKERT.... se firent les champions du rigorisme de HAHNEMANN. Plus tard, HARTLAUB jun., CROSERIO, ATTOMYR et BERNSTEIN se rangèrent du même parti.

(1) Dans le *Leipziger Tageblatte*.

(2) Dans l'*Allg. hom. Zeitung*.

(3) *Kann der genaue Kenner der Hom. mit gutem Gewissen rein hom. verfahren ?*

(4) *Die Homœopathie heilt ohne Blutvergiessen*.

Ce fut d'abord le besoin de se tenir sur la défensive qui fit prendre la plume, mais bientôt on se permit des solutions, regardées jusque-là comme douteuses et évitées avec soin. Le conflit devenu général, il s'y mêla des personnalités, plus propres à faire naître l'exaspération qu'à éclaircir l'affaire. Il se forma des partis qui eurent chacun leur nom ; on parla d'*homœopathes purs*, de *métis*, de *suffisants*, d'*éclectiques*, d'*ultras* et de *juste-milieu*.

Nous avons déjà dit comment on s'efforça de rétablir la concorde en posant des maximes fondamentales, comment HAHNEMANN à l'assemblée de Koethen, plus tard, la Société de Hesse-Darmstadt, puis, la *Profession manifeste de GRIESSELICH et de SCHRÖN*, les 18 *thèses de WOLF*, concertées avec RUMMEL, et la *Circulaire de RAU*, cherchèrent à s'orienter dans la mêlée, à mettre à nu les points différentiels, pour élaguer de l'homœopathie toute proposition secondaire et complément superflu ; nous ajouterons que le but qu'on avait de s'entendre, c'est-à-dire d'obtenir une homœopathie épurée, a été atteint autant qu'il pouvait l'être, dans un perfectionnement toujours progressif. Cette première opposition voulait libérer l'homœopathie des dogmes de l'ancienne école ; elle la reconnaissait pour la meilleure méthode, mais la regardait comme laissant beaucoup à désirer, et ne pouvant, dans son état actuel, se dispenser entièrement des autres méthodes qu'il était permis d'employer comme auxiliaires, sans pour cela agir inconsciemment. On disputait donc pour *déterminer les*

limites de l'homœopathie d'alors, et cette opposition devait se dissoudre nécessairement dès que la nouvelle doctrine aurait atteint un plus haut degré de perfection.

Cette opposition se distingue essentiellement de la seconde, formée plus tard dans le grand-duché de Bade, notamment par GRIESSELICH et SCHRÖN, dont le but était de mettre à l'unisson avec la médecine dominante, l'homœopathie qu'elle reconnaissait supérieure, mais voulait voir marcher de pair avec les autres méthodes. Cette opposition tonnait contre HAHNEMANN et ses fidèles partisans, voulait séparer l'homœopathie du *hahnemannianisme*, et se déchaînait contre le procédé mécanique et abstrait des *coureurs de symptômes*, c'est ainsi qu'on les nommait. Plus tard, on voulut établir une *homœopathie généralisatrice* qui nous laissera certainement souvent dans l'embarras. Le professeur VERBER et le Dr ROTH, de Paris, eurent surtout cette tendance. Entre autres, RUMMEL chercha à la combattre comme étant pernicieuse. Aux trois voies curatives de HAHNEMANN, MARTIN en ajouta une quatrième, la méthode excitante dont SCHMID s'efforça de démontrer la nullité.

Cette insuffisance supposée, mais non prouvée, du principe homœopathique était donc la bannière sous laquelle cette opposition combattait la doctrine de HAHNEMANN, et elle substitua au nom d'homœopathie celui de *médecine spécifique*. C'était une rétrogradation manifeste, provenant de trop de présomp-

tion chez certains individus ; elle n'est point partagée par la plupart des homœopathes qui regarderont toujours l'homœopathie comme suffisante pour guérir toute maladie curable.

Ce parti ne pouvait manquer de trouver des antagonistes, et grand fut le nombre de ceux qui condamnèrent généralement ce procédé ; mais TRINKS et HELBIG furent les plus décisifs par leur thèse portant que toute cure peut être faite par l'homœopathie.

Ces événements et l'évidence des fautes qui en firent parler, furent favorables à la période critique qui commençait. On jugea avec rigueur, souvent avec dureté ; au lieu d'encenser, comme auparavant, toute production médiocre, on rejeta et blâma même les meilleurs ouvrages ; on prit un ton hostile d'abord envers HAHNEMANN, puis envers GROSS et STAPF, accusés à tort d'être les représentants de l'ancienne homœopathie, autrement dite *hahnemannianisme*. Il est bon que cette période d'hostilités et d'invectives tire à sa fin.

La lutte la plus acharnée avait justement lieu pour des hypothèses, ou choses fort difficiles à prouver. Il en fut surtout ainsi de la *Théorie de la psore*. HAHNEMANN l'avait imaginée pour remplir les lacunes de son système dynamique pur, en plaçant des faits avérés à côté de suppositions presque invraisemblables, ce dont on aura d'autant plus sujet de s'étonner que sa perspicacité lui avait d'abord fait suivre la véritable voie de la nature, avec les plus strictes conséquences et le plus heureux résultat, et en le tenant à

l'écart de captieuses hypothèses. PETERSON s'évertua encore à les parer de singularités fanatiques, et JAHR à en tirer quelque chose, tandis que TRINKS, GRIESELICH et SCHRÖN mettaient à découvert ce qu'il y avait de vicieux, et que l'observateur réfléchi en tirait ce qui était bon, après avoir élagué tout le fatras hypothétique.

Il en est à peu près de même de la *Théorie des dynamisations*, ou essai tendant à expliquer le phénomène étonnant ou l'influence qu'ont encore les hautes dilutions et les petites doses sur l'organisme, surtout malade et en rapport homœopathique avec elles. TRINKS fut l'un des premiers qui se déclara contre le dogme du développement progressif de l'action des remèdes, et il eut bientôt des partisans et des adversaires. De plus, les homœopathes mêmes qui ne reconnaissaient pas la théorie des dynamisations, ne pouvaient ni ne voulaient nier l'efficacité des plus hautes, sans disconvenir non plus de leur excellence. Tous les autres essais explicatifs n'ont pas jeté plus de jour sur cet étonnant phénomène, et la réductibilité de la matière, portée à l'infini, jusqu'au décillionième, nous semblera tout aussi incompréhensible que le développement des forces par la trituration et la secousse. Les essais du R. BROWN, qui, par une forte division des particules, prétendait les arracher à la cohésion et leur donner un libre mouvement, ou plutôt encore les essais de SEGIN sur la manière dont se comportent des préparations médicales, vues au microscope, où il prétend distinguer encore la sep-

tième trituration, donnèrent une nouvelle vie au système atomistique. Le commentaire le plus satisfaisant sur cette matière est celui du professeur DOPPEN, à Prague (1).

Les essais sur la *force* et l'*homœopathicité* des différentes dilutions jouent un rôle assez important. Il fut un temps où l'on eût attribué la non-réussite d'une cure au peu de développement et à l'atténuation insuffisante du remède; HAHNEMANN avait prévenu contre une trop forte succussion, alléguant que les forces étaient par là trop dynamisées, mais les expériences et les essais démontrèrent bientôt qu'il y avait eu er-

(1) En voici le résumé : La force active d'un remède ne doit point se juger d'après le poids de celui-ci, mais d'après le volume de sa surface efficace. Il faut distinguer la surface physique de la surface mathématique ; toute la surface physique augmente par la trituration du médicament avec un autre corps dans une plus forte proportion que le diamètre des particules aménisées. Supposé l'atténuation centième d'un grain de poussière par cent triturations, suivant le mode de HAHNEMANN, le calcul démontrera que la surface physique de ce grain sera, après la 3^e trituration, environ de deux milles (quatre lieues) carrés, et que la quantité que soulève la pointe d'un couteau de la 50^e trituration, contiendra de ce grain une surface de plusieurs milliers de toises carrées. Or, si la surface sert de règle pour quotité active, ce qui est minime en apparence, s'élève à une quotité étonnante. La raison de l'action superficielle est basée sur ce que, dans la trituration atténuante d'un corps, il se développe de l'électricité, et que la quotité de celle-ci, une fois libre, s'accroît proportionnellement à la surface (v. *Allg. hom. Zeit.* B. XVI, n° 6, 7).

reur. HAHNEMANN ne réussit pas mieux en prescrivant de n'employer en pratique que la 30^e dilution ; il ne put l'accréditer partout. Des voix bien connues se prononcèrent pour tous les degrés de dilution, ce qui a prévalu jusqu'ici. KORSAKOFF, croyant le développement encore insuffisant à la 30^e dilution, le porta jusqu'à la 1500^e. Quoiqu'on citât encore des cas à l'appui de leur efficacité, ces atténuations, portées à l'infini, n'ont pu s'accréditer au lit des malades, et y obtenir droit de bourgeoisie ; on les a donc mises à part comme simples curiosités.

On aime à passer d'un extrême à l'autre, car bientôt après tout espoir de salut fut mis dans les dilutions inférieures et les teintures primitives, et la non-réussite de la cure, imputée aux doses trop minimes. *Il y a également erreur ici ; ce n'est point la qualité de la dose, mais l'homœopathicité du remède, qui détermine la guérison.* Bien convaincus de cela, la plupart des praticiens heureux ont donné, dans les cas ordinaires, la préférence aux doses moyennes, en recourant néanmoins parfois aux basses ou hautes dilutions, selon l'impressionnabilité du sujet.

Outre HAHNEMANN, ceux qui ont encore travaillé à la *Théorie* sont : DE HAGEN, FIELITZ, MÜLLER, SCHRÖN, GRIESSELICH, SCHMID, JAHR, WOLF, WERBER, KAMMERER, PETERSON, MARTIN, ARNOLD, FRANK et surtout RAU ; par eux, bien des points ont été déterminés et éclaircis. Nos antagonistes y ont pris eux-mêmes part, surtout *Schultz*, qui chercha à enlever à HAHNEMANN la priorité de l'idée du trai-

tement homœopathique, et à la revendiquer pour *Paracelse*, homme extraordinaire, dont le mérite n'a été reconnu qu'aujourd'hui. JAHR a fourni des matériaux pour la base physiologique du principe homœopathique curatif. Plusieurs philosophes de mérite, tels que GÖSCHEL (1), DORGUTH, SCHUBERT (2), ESCHENMAYER et GLÜDER (3) se sont aussi occupés de la théorie homœopathique.

L'un et l'autre parti, l'ancienne école et la moderne, ont rendu un vrai culte à la *puissance médicatrice de la nature*, quoique les allopathes n'aient pas craint d'essayer sur ce pouvoir tant solennisé leurs poisons et des mélanges étonnants, et paru révoquer ainsi en doute les vertus qu'ils lui attribuent. Les homœopathes eux-mêmes qui cherchèrent, en les outrant, à faire perdre de vue les maximes souvent mal comprises, mais vraies, de HAHNEMANN, sur la force curative de la nature, l'ont plutôt fait par leurs paroles qu'en réalité, car, comme s'ils n'eussent pas foi en ce *deus ex machina*, ils descendirent jusqu'à des doses infiniment plus fortes que les siennes.

Un phénomène remarquable fut l'essai de LUX (4) pour surpasser le système homœopathique par l'*isopathie*. HERING avait d'abord émis l'idée « que toute

(1) Dans *Hegel und seine Zeit*.

(2) Dans sa *Psychologie* où il la nomme le *Somnambulisme des êtres immatériels*.

(3) Dans son opuscule : *die Grundzüge der Homœopathie in naturwissenschaftlichen Zusammenhänge*.

(4) Dans son *Isopathik der Contagionen*.

contagion porte en elle-même le germe de sa propre destruction. » Cette idée, une fois émise et appuyée en apparence d'observations antérieures, peut bien, de même que les essais de *psoricum* par GROSS, avoir donné lieu au développement de ce système devenu vraiment monstrueux. M. LUX commença à atténuer, comme on le dit alors, toute matière morbide ou excrétée, et l'on en vint bientôt à croire que les parties atténuées de l'organisme devaient opérer contre les maux dont elles étaient affectées. Tandis qu'une partie des homœopathes prévenait contre la trop haute estime qu'on avait de l'isopathie, d'autres favorisaient, peut-être avec trop d'enthousiasme, cette nouvelle doctrine. Alors commencèrent des controverses sophistiquées sur *ison* et *homoïon*, *simillimum* et *æquale*, que KRETSCHMAR, M. MULLER, SCHRÖN et d'autres cherchèrent à terminer. NOACK a recherché ce qu'il y a de vrai dans la chose; néanmoins, bien des points sont encore douteux, et il ne faut point, pour ses nombreuses erreurs, rejeter le bon de ce principe; car *psoricum* n'est point le seul moyen qui se soit montré efficace; WEBER, et, après lui, maint autre médecin, ont reconnu l'efficacité de l'*anthracine* contre la pustule maligne, SYRBIUS celle de *varioline* contre la petite vérole, d'autres enfin ont essayé avec succès *vaccinine* et *varioline*. On pourrait admettre pour fait que diverses contagions portent en elles le principe curatif de maladies analogues, mais que l'atténuation de toute matière excrétée est une erreur manifeste.

A Vienne, les Docteurs SCHMID, HAMPE et WURM cherchèrent à appliquer à l'homœopathie les découvertes faites de nos jours dans la *physiologie* et l'*anatomie pathologique*, intention infiniment louable, surtout en s'abstenant d'hypothèses, chose assez rare. Le fruit que les allopathes espéraient en retirer pour la pratique, n'a jusqu'ici point répondu à leur attente, et une fausse application de ces dogmes ayant chez eux donné lieu à de graves méprises, nous devons nous-mêmes ne procéder qu'avec une extrême précaution.

La *technique* homœopathique a reçu diverses modifications que l'expérience nous a fait reconnaître utiles et indispensables. HAHNEMANN crut assez longtemps la répétition des remèdes inutile et même nuisible, ne prescrivant ceux-ci, surtout dans les maladies chroniques, qu'à de longs intervalles; WOLF (1) fut le premier qui démontra le besoin de les répéter, et d'autres se rangèrent insensiblement à son avis. Le choléra a sans doute bien contribué, dans sa période la plus aiguë, à généraliser ce procédé. Dans les maladies de cours aigu, l'effet de médicaments à action prolongée s'efface évidemment plus vite; or, il est souvent indispensable de les répéter pour accélérer la guérison. Il est constant que l'action des remèdes n'a pas toujours la durée qu'on leur assigne, et que celle-ci dépend du cours naturel de la maladie.

ÆGIDI administrait les médicaments *dissouts dans*

(1) *Archiv für hom. Heilkunde*, B. II. St. 1.

une grande masse d'eau. On voulut d'abord y voir un mode d'action tout particulier, mais tout l'avantage se borne à une fréquente répétition et à la commodité du médecin dispensateur. Une seconde proposition d'ÆGIDI, savoir : de *mêler en certains cas plusieurs remèdes*, fut rejetée presque unanimement, et elle méritait de l'être, car, se confirmât-elle même en quelques cas, le résultat n'en resterait pas moins douteux ; et il faudrait sacrifier de nouveau le pallasium de la simplicité qu'on a déjà tant de peine à obtenir.

Les idées de HERING sur l'*ordre de succession*, l'*affinité*, et l'*antipathie* de certains remèdes sont encore très-hypothétiques, quelque enthousiaste que s'en soit montré DE BÖNNINGHAUSEN, qui s'est réglé là-dessus pour ses tables d'affinité.

L'*essai des remèdes*, point d'appui de la nouvelle méthode, a fait de grands progrès. HAHNEMANN a complété le répertoire symptomatique de divers importants remèdes (1) ; STAPF (2) a réuni divers remèdes épars dans les archives ; HERING a fait un tableau général du règne médical, où il indique les remèdes sur lesquels nous devons porter notre attention, dans nos essais ultérieurs. HELBIG en a également publié un où ont été mis tous ses soins. Comme nous l'avons dit, HELBIG, HARTMANN et NOACK ont consigné dans des feuilles spéciales de nouveaux essais médicaux. *Les remèdes dernièrement essayés sont : Kali*

(1) Dans sa nouvelle édition des *Chronische Krankheiten*.

(2) Dans ses *Beiträge zur reinen Arzneimittellehre*.

carb., *Bovista*, *Kali hydroiodicum*, *Ratanhia*, *Strontiana carbonica*, *Nicotiana Tabacum*, *Acidum sulfuricum*, *Senega*, *Alumina*, *Agaricus muscarius*, *Rhododendron chrysanthemum*, *Ranunculus sceleratus*, *Psoricum*, *Prunus laurocerasus*, *Kali chloricum*, *Creosot*, *Calcarea caustica*, *Hypericum perforatum*, *Berberis vulgaris*, *Granatum*, *Taxus baccata*, *Kali nitricum*, *Corallia rubra*, *Viola odorata*, *Vitex agnus castus*, *Caldium seguinum*, *Eugenia jambos*, *Lamium album*, *Selenium*, *Theridium currassavicum*, *Iatropa curcas*, *Brucea anti-dysenterica*, *Lachesis*, *Nux moschata*, *Cantharides*, *Iodium*, *Coccionnella septempunctata*, *Prunus spinosa*, *Arum maculatum*, *Cœnanthe crocata*, *Rhus vernix*, *Zingiber*, *Cascarilla*, *Geum rivale*, *Natron sulfuricum*, *Solanum mammosum*, et entre les eaux minérales, celles de *Tœplitz*, de *Ragozzi*, à *Kissingen*, d'*Adelaïde*, à *Heilbron*.

La *préparation pharmaceutique* des médicaments a aussi eu ses améliorations. On a cherché à ramener les procédés de préparation à des règles faciles, sûres et en rapport à la chimie moderne ; néanmoins on a voulu garder pour principe de s'en tenir le plus fidèlement possible aux préceptes de notre fondateur. Le médecin en chef *STARKE* a surtout fait preuve d'activité dans plusieurs écrits tendants à améliorer les procédés préparatoires, et à donner aux préparations toute la pureté dont elles sont susceptibles, ce qui l'a fait accuser de vouloir aller trop loin.

La Société centrale va publier un ouvrage utile, la *Parmacopée homœopathique*, dû travail de laquelle a été chargé un petit comité; cet ouvrage satisfera aux besoins que nous éprouvons tous.

Après avoir examiné la carrière que tant d'hommes ont suivie, il nous reste encore un devoir pénible, celui de jeter un dernier regard sur les fidèles collaborateurs que la mort a enlevés au milieu de nous. Puisse leur mémoire se perpétuer ici, comme elle se conserve dans les cœurs de plusieurs d'entre nous ! Le Docteur WIERT est mort au Caire, FRANZ et HORNBERG à Leipsick, RÖHL à Halberstadt, KRETSCHMAR à Belzig, STÜLER à Berlin, HARTLAUB senior à Brunswick, GLASOR, LAUE, DENECKE, ZEISIG, DUFRESNE, HROMADA, PREU, BAUMANN, LIER, SCHUMANN et le pharmacien OTTO.

Les *progrès* que nous venons d'examiner, et les *travaux* qui en ont été le fruit, sont *immenses*. On aura d'autant plus lieu d'être satisfait en se rappelant les fâcheuses conjonctures au milieu desquelles ils ont été opérés, et le petit nombre de ceux à qui ils sont dus.

Quoiqu'elles laissent encore à désirer, nos relations avec nos antagonistes n'en ont pas moins beaucoup perdu de leur âpreté. Par nos travaux, nous avons fait reconnaître la réalité de l'homœopathie, et son excellence ne peut plus rester long-temps méconnue.

Quant à la culture intime de la science, nous avons

laissé derrière nous le dogmatisme; la période critique commence à se dissiper, mais *le perfectionnement de la technique et l'augmentation toujours croissante des matériaux utiles marchent à grands pas, et promettent d'heureux fruits pour l'avenir.*

Note du Rédacteur. Nous avons publié en entier ce morceau, bien qu'il soit plus relatif à l'Allemagne et plus complet à l'égard de ce pays que d'aucun autre, afin qu'il fût démontré aux yeux les moins clairvoyants et les plus offusqués, que la doctrine de l'HOMŒOPATHIE a réellement pris rang parmi les sciences, qu'elle a excité des discussions sérieuses, occupé des sociétés vraiment scientifiques, des assemblées législatives, des têtes couronnées, et qu'elle n'est point, comme le clabaudent nos adversaires de mauvaise foi, comme aussi de mauvais ton, une plaisanterie mort-née, reléguée dans une minime partie de l'Europe et oubliée de tout le reste.

Si RUMMEL avait eu connaissance et avait pris lecture de la seconde série de la *Bibliothèque homœopathique*, il y aurait puisé des documents statistiques précieux, et en aurait complété son tableau. C'est par une fatalité, dont nous ne sommes pas les auteurs, que notre journal, tout médiocre qu'il est quant aux écrits originaux, ne parvient pas en Allemagne. Nous tenterons un nouvel effort pour réparer et faire réparer cette injustice littéraire. P.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VI, p. 188.)

DROSERA ROTUNDIFOLIA.

Drosera ne mérite pas d'une manière illimitée la renommée que lui donne HAHNEMANN comme remède contre la coqueluche. Selon mes expériences, il n'est efficace que dans de légères formes de coqueluche, administré en une seule goutte de la 30^e puissance, et répété tous les 2 ou 3 jours. Il est plutôt efficace pour de jeunes phthisiques contre une toux violente, mêlée de sang et de crachats purulents, quoique même dans ces cas je n'aie pu opérer de cure par lui seul.

Addition du Rédacteur.

La *drosera* est un médicament nouveau pour les praticiens français, et importé, pour ainsi dire, par HAHNEMANN dans leur thérapeutique.

Plusieurs des *Matières médicales* classiques des Français n'en font aucune mention. Peyrilhe, Alibert ne la nomment pas; Swediaur se contente d'en dire *virtus* — *corrodens*; *usus*....

Suivant Bonfiglio, on excite la sueur avec la *teinture*, qui est un spécifique contre la plique. Nicolas

vante ses qualités diurétiques ; Siegesbeck la recommande dans les maladies des voies respiratoires ; Foresti fait son éloge contre la phthisie ; Bulliard la préconise dans l'hydropisie, les affections de poitrine, les fièvres intermittentes, les ophthalmies ; Vicat dit que contuse et combinée avec du sel elle peut être employée comme épispastique ; suivant Dodonœus elle peut être employée comme aphrodisiaque ; enfin HARTMANN lui reconnaît des qualités contre la stérilité.

Passons maintenant aux observations publiées et recueillies.

Drosera produit des symptômes évidents de presbytie, de prurit et de cuisson aux yeux (M. m. p. de 6 à 13) ; c'est en conséquence que CASPARI a obtenu le succès suivant.

Une dame, de 36 ans, avait conservé d'une maladie antérieure une presbyopie qui l'empêchait de distinguer les détails des objets rapprochés ; à la lecture, les lettres lui semblaient fuir ; la lueur du feu, aussi bien que les rayons solaires au réveil, l'aveuglaient ; yeux secs.

Ayant été mise quelques jours à la diète, elle reçut *drosera* 27 gtt. j. Au bout de quatre jours, elle fut en état de distinguer les fils d'une étoffe, et de lire sans être obligée de poser son livre. Le 8^e jour, elle put tricoter. Le 12^e, l'amélioration ne faisant plus de progrès, elle reçut *hyosc.* 9 gtt. j. Le 18^e, elle lisait sans douleur et travaillait aux ouvrages les plus fins ; les yeux s'humectèrent (*Arch.* III, III, 69).

Dans le traitement de la *coqueluche*, les avis sont très-partagés sur l'efficacité de *drosera*.

Sur AUCUN remède, sans exception, HAHNEMANN ne s'est prononcé avec autant d'autorité et de certitude que sur celui-ci ; je répète ici ses propres expressions ; elles sont vraiment remarquables.

« La guérison (de la coqueluche) s'obtient A COUP SUR dans l'espace de 7 à 9 jours, en s'abstenant de tous médicaments ; qu'on se garde bien de donner une seconde dose immédiatement après la première ; qu'on s'abstienne bien aussi de faire prendre aucune autre substance médicale quelconque, car on ne manquerait pas par-là d'empêcher le bon effet de cette première dose, et même de produire des accidents graves, comme l'expérience m'en a convaincu. »

Je déclare n'avoir pas guéri *une seule* coqueluche avec *drosera*, et n'avoir jamais observé d'accident, ni de la répétition des doses, ni de l'administration d'un autre médicament ; *drosera* a passé exactement comme de l'eau fraîche. J'ai obtenu beaucoup plus de succès de fortes doses de *teinture d'ipécacuanha* très-souvent répétées.

Mais voyons jusqu'à quel point d'autres ont été plus habiles ou plus heureux.

MÜLHENBEIN dit s'être admirablement bien trouvé de *cina* sur des centaines d'enfants ; puis il ajoute : « J'ai aussi administré quelquefois *drosera* 16 ; mais j'ai trouvé cette dose beaucoup trop forte ; elle produisit une forte exacerbation chez deux enfants, et fit traîner la maladie en longueur. Ce ne fut pas le cas avec *drosera* 30. »

Voilà qui est bien vague et me semble ne rien prouver du tout. *Réd.*

Le Docteur ROEHL dit : « J'ai traité, dans le courant de l'année passée, trente et quelques cas de coqueluche. Tous ont été guéris par *drosera* 30, *cina* 9, et *arnica* 9. — J'ai toujours dû laisser *cina* et *drosera* agir pendant trois, cinq et quelquefois même sept jours, pour qu'ils produisissent tout leur effet. »

Voilà qui est encore très-vague; il est impossible d'apprendre par-là quelle a été la durée totale de la maladie, combien de fois le remède a été répété, et si la succession de *cina* et de *drosera* a été toujours nécessaire, ou si l'un de ces remèdes a pu se passer de l'autre. De pareilles observations sont nulles, scientifiquement parlant; il est fâcheusement remarquable que des *docteurs* (*an docti?*) qui se mêlent d'écrire et de publier les soi-disant résultats de leur pratique se dégagent si aisément et si volontiers de la rigueur que la logique a droit de faire exiger d'eux. *Réd.*

« J'ai employé, dit HARTMANN, *drosera* et *cina* contre la *coqueluche*, mais sans succès. »

Voilà, du moins, qui est positif. *Réd.*

« Dans la *coqueluche* qui a régné cette année, dit GROSS, *drosera* ne s'est montré spécifique qu'autant qu'on l'administrerait de suite. Plus tard, il apportait rarement un changement favorable dans la maladie, et il fallait recourir aux antipsoriques. »

En quoi a consisté cette spécificité? de combien de

temps la maladie a-t-elle été abrégée? quel symptôme a été enlevé? *omnia desiderara. Réd.*

Voici quelque chose d'un peu plus positif; c'est de TIETZE.

« Un petit garçon de 6 ans souffrait de la coqueluche depuis trois semaines; accès plus violents la nuit; de jour, ils étaient causés par toute émotion, et se terminaient par vomissements d'aliments et de mucosités. La toux avait acquis beaucoup de violence et était accompagnée de saignements de nez, qui allaient de quatre à douze drachmes de sang; la face devenait bleue, l'enfant perdait presque connaissance et était prêt à suffoquer; il était devenu maigre, sans force, sans appétit, ne pouvait marcher et avait une soif ardente; — *drosera* 3/30.

« Douze jours après, la toux avait beaucoup diminué; les accès ne revenaient plus que de quatre à six fois par jour, et rarement avec des vomissements; les saignements de nez avaient cessé depuis six jours. Appétit meilleur, forces plus grandes, le malade cherche à s'amuser. Le mieux se soutint jusqu'au 21^e jour, où il parut s'arrêter, — *drosera* 2/30.

Le 34^e jour, toux légère, rare, comme catarrhale. *Sulfur.* 1/15 acheva de la guérir en quelques jours (*Ann. III, 188*).

A la vérité voilà une observation à peu près complète; *drosera* a beaucoup amélioré l'état du malade; néanmoins la maladie a duré plus de deux mois, combien aurait-elle duré si le malade n'avait pris aucun remède? L'autre terme de comparaison

nous manque complètement. La moindre durée naturelle d'une coqueluche est d'environ six semaines ; il reste donc encore incertain que *drosera* ait exercé une action notable sur ce cas. *Réd.*

Autre observation du même Dr TIETZE.

« La sœur du précédent malade, âgée de 13 mois, souffrait depuis huit jours de la coqueluche, vomissements, pleurs, face pâle, peu d'appétit, — *dros.* 3/30.

Dix jours après, l'amélioration étant à peine sensible, elle reçut *cina* 3/6. Mieux qui ne se soutint que quelques jours.

Le 20^e jour, on répéta *drosera* 2/30, mais avec aussi peu de succès.

Des soupçons fondés de psore lui firent alors donner *sulf.* 3/18. Une amélioration visible se déclara bientôt, et avant que l'anti-psorique eût cessé d'agir, la toux, la constipation, l'enflure des glandes avaient disparu. »

Voilà donc encore un cas où *drosera* (à la dose de 2/30) n'a produit aucun effet ; il est vrai que l'état psorique de l'enfance peut y avoir été un obstacle. Le cas suivant, quoique plus favorable est presque exactement dans la catégorie ; ainsi que ceux qui le suivent, il est rapporté par TIETZE.

Une petite fille de 5 ans, délicate, souffrait depuis plusieurs semaines d'une coqueluche violente : accès de toux fréquents après la moindre émotion ; expectoration excessivement abondante de mucosités ; fort saignement de nez pendant les accès, — *drosera* 2/30.

Son état s'améliora beaucoup jusqu'au 10^e jour ; accès de toux moins fréquents, saignements de nez nuls.

La guérison paraissant s'arrêter, — *cina* 4/9. — Amélioration encore plus sensible le 16^e jour ; presque plus de toux ; retour des forces.

Pustule au menton, du diamètre d'un sou, donnant du pus, — *sulf.* 2/15.

Quelques jours après, la toux avait disparu ; la croûte guérit en 15 jours.

Il paraît, bien que l'auteur ne le dise pas explicitement, que la coqueluche a été abrégée par ce traitement, quoiqu'il soit difficile encore de déterminer de combien, puisqu'elle durait déjà depuis *plusieurs semaines*. Toujours a-t-il fallu que *cina* vînt en aide à *drosera*, et qu'il y fût encore ajouté *sulfur*, qui probablement l'a guérie ; *drosera* n'est donc pas un spécifique certain. *Réd.*

Le cas suivant est un peu plus concluant. Un enfant de 28 semaines fut atteint d'une coqueluche, qui, en 4 jours, se montra violente au point de menacer l'enfant de suffocation ; vomissements violents ; face bleuâtre. — *Drósera* 4/30.

Le lendemain, la toux diminua ; au bout de 3 jours elle avait disparu.

Il me paraît qu'ici la grande efficacité de *drosera* a eu pour cause, et l'âge tendre de l'enfant et l'état récent de la maladie, qui ne datait que de 4 jours. Probablement aussi l'enfant n'était pas ou n'était que peu psorique. *Réd.*

Un autre enfant d'un an et demi, gros et gras, fut atteint de coqueluche, sans fièvre, avec vomissements, à chaque accès.

Peu de jours après le début, *drosera* 2/30 fit cesser la toux en deux jours; au bout de 15 jours il fut parfaitement guéri.

Nouvel exemple de l'efficacité du remède administré au début de la maladie. *Réd.*

Une fillette d'un an et demi, forte, bien portante, fut atteinte de la coqueluche; après quelques jours, vomissements fréquents, pas d'appétit, fièvre, amaigrissement rapide, — *drosera* 4/30.

Quelques jours après, la toux avait cessé; mais la guérison s'arrêta le 7^e — *cina* 9 gtt. 1/4. — Bons effets.

Le 12^e jour, *drosera* 1/30; le 16^e la toux avait presque entièrement cessé.

Par un refroidissement, l'enfant contracta une fièvre catarrhale, traitée par *aconit* et *nux* qui guérissent; — mais la coqueluche reparut. — *Cina* 9 gtt. 1/4 acheva de guérir en huit jours.

Déjà chez cet enfant, un peu plus âgé que le précédent, la guérison a été moins rapide, et a demandé plus d'un remède. *Réd.*

Une fillette de 4 ans fut atteinte d'une toux qui, réputée catarrhale, fut traitée, mais rarement, par *nux*; elle n'était que le commencement d'une coqueluche, — *dros.* 4/30. — Un écart de régime força à répéter le remède huit jours après. — Toux violente, vomissements et saignements de nez. Cette seconde

dose produisit d'heureux résultats. — Au bout de 20 jours, la toux avait diminué, les saignements avaient cessé et les vomissements étaient rares, — *drosera* 1/30. Avant que le remède eût cessé d'agir, la toux avait disparu.

Cette observation est certainement favorable à *drosera*, bien que le traitement ait commencé par *nux*. Il semble que, dans le fait, la maladie n'a duré qu'un mois, ce qui est un terme assez court. *Réd.*

Une enfant d'un an, brune, vive, fut attaquée d'une coqueluche, et prit *drosera* 2/30. Un refroidissement ayant amené fièvre, rhume, éternuements et vomissements, elle reçut, 15 jours après, *nux* 3/30. La fièvre et le rhume disparurent en 8 jours, mais la coqueluche devint plus violente, ainsi que les vomissements, — *drosera* 4/30.

Vingt jours après, le 43^e du traitement, la toux avait cessé en grande partie.

On vit alors des boutons dont quelques-uns suppurèrent, qui couvraient la face, le dos, les bras et les jambes ; c'était la seconde éruption de ce genre, — *sulf.* 3/30. Au bout de huit jours, la coqueluche avait disparu, et au bout de 15 l'efflorescence.

Cette coqueluche, malgré les remèdes, a donc duré 2 mois ; de combien de temps a-t-elle été abrégée par *drosera*, et quelle a été comparativement l'utilité curative de *sulf.* ? *Réd.*

Un enfant de 5 ans, délicat, doux, fut attaqué de la coqueluche ; aussitôt TIETZE donna *drosera* 4/30 ; la guérison s'étant arrêtée, *drosera* 2/30 au bout de 15 jours.

Le mieux se soutint jusqu'au 23^e jour, où l'enfant se refroidit et parut atteint d'une péripneumonie grave qui fut traitée avec succès par *acon.* 2/24, et 12 heures après *bryon.* 2/30.

Huit jours après, nulle trace de cette maladie; alors la coqueluche reparut. Deux doses *dros.* 2/30, à 20 jours de distance la guérèrent entièrement.

Voici encore une maladie de 2 mois; combien aurait-elle duré si l'on n'eût donné aucun remède?
Réd.

Le frère de cet enfant, dit TIETZE, enfant fort et robuste a été guéri en 2 mois par quatre doses *dros.* 30.

Encore 2 mois.

TIETZE dit n'avoir pas été moins heureux dans un nombre d'autres cas, et n'avoir perdu qu'un enfant de 6 semaines réduit au plus triste état et un autre enfant de 13 semaines, après 1 mois de souffrance, avec complication d'épilepsie ou de gonflement ganglionnaire. Mais la coqueluche n'est que rarement une maladie mortelle (*Ann. III, 192*).

(*La suite à un numéro prochain.*)

CORRESPONDANCE.

Dijon, 6 mai 1840.

L'Homœopathie et le Magnétisme animal.

« L'harmonie est la loi qui
» régit l'univers. »

Monsieur et honoré confrère,

Je vais vous entretenir aujourd'hui de choses bien extraordinaires, mais vous m'en pardonnerez l'étrangeté en raison de l'intérêt immense qu'elles offrent à l'ami de la science ; et puis, vous le savez, nous vivons dans un siècle étonnant : de toute part les esprits sont occupés d'amélioration et de réforme, et partout le besoin s'en fait également sentir. Ainsi, en France, nos systèmes politiques s'épuisent, nos hommes d'état n'ont pas plus de durée qu'eux, et il est évident qu'il manque là une base solide, une voie sûre et rationnelle qui tout en servant la dynastie permette de servir puissamment aussi les intérêts de la nation. Où arriverons-nous, et quand cessera cette éternelle mutation d'hommes et de choses? cette crise inorganique finira-t-elle, et pouvons-nous désormais espérer la réalisation d'un pouvoir gouvernemental sympathisant avec les besoins de la société ?

D'un autre côté, nos économistes se plaignent des plaies nombreuses qui dévorent la société, ils commencent à rejeter dans leurs écrits les idées de morcellement et n'envisagent plus que le moment heureux où le travail rendu attrayant sera

généralement répandu et justement rétribué, et l'époque où les capitaux servis par l'intelligence amèneront les profits réels qu'ils ont été calculés devoir produire ; on désire le temps où le pauvre sera toujours sûr du *minimum* de solde, où le travail ne lui manquera plus, où les intérêts de tous seront augmentés par l'association des travailleurs, et où l'harmonie remplaçant notre triste et désolante civilisation viendra nous rappeler les bienheureux temps de l'âge d'or, et nous rapprocher de Dieu dont l'ineffable bonté n'a pas pu créer l'homme pour le malheur, l'homme qu'il a doté d'une si belle organisation et pour lequel il a tout fait, tout créé.

L'esprit matérialiste qui dominait au commencement de ce siècle tend chaque jour à disparaître, et des preuves toujours plus évidentes viennent nous faire voir partout la prééminence de la spiritualité. Les savants ne peuvent plus aujourd'hui douter de l'immortalité de l'âme quand ils reconnaissent à chaque pas les différences qui existent entre ces deux principes : la *matière* et l'*esprit*, et surtout quand ils étudient les divers et singuliers effets qui leur sont communs et particuliers.

Nous marchons en toutes choses vers une époque nouvelle ; nous sommes dans une crise qui nous y mènera, et l'humanité est à la veille d'un de ces cataclismes moraux qui doit la régénérer en la dépouillant des erreurs qui l'ont éloignée de l'esprit d'harmonie et de l'esprit de Dieu.

Assistons donc de sang-froid à cette nouvelle création, suivons le torrent sans le dépasser, et méditons avec sagesse sur toutes les grandes choses que nous verrons, sans apporter une foi trop confiante, mais aussi sans repousser jamais tout ce que la faiblesse de notre intelligence ne nous permettra pas de percevoir et de comprendre ; voyons tout et gardons-nous de nier et de jeter le ridicule quelque part, car ce serait sur nous qu'il retomberait.

Quant à nous médecins homœopathes, nous sommes déjà singulièrement avancés, nous avons fait un pas immense vers le progrès, non pas seulement par la différence de notre médecine, mais surtout par la rationalité, la logique de notre voie qui a la plus grande analogie avec toutes les choses à venir. Nous sommes donc sur la route, nous ne pouvons plus reculer à moins de cesser d'être *honnêtes* ; restons-y donc, en nous réjouissant de voir se développer les choses surprenantes dont nous allons être les témoins.

L'homœopathie aujourd'hui, en France, fait toujours d'immenses progrès, non seulement comme médecine, mais encore comme doctrine se rapprochant le plus par ses vues des lois de la nature. Chaque jour, dans la société du grand monde, on entend des conversations rouler absolument sur les bienfaits de cette découverte, sur la simplicité de sa loi et sur l'espèce de cachet providentiel qui la distingue... « En effet, Dieu a mis partout le bien à côté du mal, partout il a voulu que l'être souffrant pût trouver *facilement* un remède à ses douleurs, et vraiment l'homœopathie semble très-bien, à première vue, posséder cette heureuse qualité, puisque les médicaments les plus *simples*, les plus *faciles* à trouver et à préparer, guérissent avec une prodigieuse rapidité. Et puis, à l'homme malade et souffrant il ne fallait pas une médecine difficile à prendre, une médecine douloureuse dans son application, et qui avec ses potions noires et amères, ses pilules difficiles à avaler, ses vésicatoires, ses cautères, ses sangsues, venait encore ajouter au malheureux malade une série de souffrances nouvelles, pour le guérir, lui assurait-on... Oh ! que l'homœopathie est plus douce et plus consolante ! Avec elle pas de douleurs nouvelles, pas de tortures à essayer, pas de cicatrices rebutantes ; elle arrive aussi modeste que simple, se laisse prendre avec la plus grande facilité, et,

comme un vrai talisman, nous guérit souvent même quand nous ne faisons qu'y toucher. »

Vous voyez, mon cher confrère, nous n'avons plus besoin d'orateur pour notre défense, de missionnaire dévoué pour propager notre religion sainte ; nos malades nous évitent chaque jour cette double tâche.

Nous n'avons donc plus rien à craindre pour l'avenir de notre doctrine ; il nous suffit de rester *purs* avec elle, de la professer religieusement, et de nous abandonner à la volonté de Dieu qui a marqué du doigt les réformes à venir ; continuons notre œuvre, et jouissons au milieu de nos travaux des bienfaits qu'il nous est permis de répandre ; nous trouverons dans cette douce joie une immense compensation à nos peines.

J'arrive à la seconde partie de ma lettre, mais j'avais besoin de cette digression, car j'éprouvais depuis long-temps le besoin de dire toute ma pensée religieuse et d'avenir sur notre intéressante doctrine ; j'avais besoin de dire que dans toutes les classes de la société, dans les villes d'industrie et de travaux pénibles, parmi les classes les plus calamiteuses, comme aujourd'hui dans une ville d'aristocratie et de noblesse telle que celle où je suis venu me fixer définitivement, partout enfin j'ai retrouvé les mêmes sympathies pour cette réforme médicale, partout j'ai obtenu rapidement sur les allopathes une préférence que j'ai toujours conservée et rendue chaque jour plus grande. N'est-ce pas là une preuve évidente, d'abord, du besoin d'une autre médecine que celle du passé, pour le pauvre et même pour le riche ? et n'est-ce pas aussi une certitude mathématique de sa supériorité ? Courage donc ! courage toujours ! les temps sont venus, la lutte va toujours s'affaiblissant ; mais qu'une joie aveugle ne vienne pas nous étourdir et nous faire oublier jamais la pureté et le spiritualisme de notre mé-

decine divine qui ne doit plus rien avoir de commun avec les procédés matérialistes de l'ancienne école.

Le *magnétisme animal*, lui aussi, a eu ses apôtres et ses martyrs ; les sentences hostiles des Académies, les oppositions entêtées des savants toujours effrayés sur leurs chaises curules des progrès de la science ; les préjugés absurdes, et je dirai même les conseils des gens intéressés à repousser une magie qui donnait aux plus simples des hommes le pouvoir du Christ, que les rois avaient seuls conservé jusqu'à nous ; rien n'a manqué à cette étonnante découverte pour lui faire obstacle ; et cependant l'avenir est à elle, et la postérité flétrira de la même réprobation tous ces Pharisiens de la science et du progrès qui de tout temps ont cherché à propager l'ignorance pour conserver leur supériorité, et ont empêché partout les idées nouvelles qui seules peuvent amener dans tous les sens une régénération heureuse.

Dormez donc en paix, mânes sacrés des novateurs que des contemporains injustes ont cruellement persécutés ; la postérité vous vengera, et déjà l'heure de votre rédemption est bien près de sonner ! Oui, comme toutes les découvertes récentes qui se rapportent soit à la science, soit à l'industrie, soit aussi à la société, le *magnétisme animal* est venu prendre en maître sa place entre l'homœopathie et l'électricité, et, comme elles, donne chaque jour des preuves évidentes et promptes de son existence d'abord, puis de sa puissance énergique sur toutes les constitutions.

Il y avait long-temps déjà que j'avais lu les précieux livres de *Deleuze* et *Bertrand*, et que j'avais une idée du *magnétisme animal* que HAHNEMANN conseille de pratiquer en posant simplement une main sur l'épigastre et l'autre sur le front ; ce procédé est bon, il est vrai, mais les *passes* dirigées dans d'autres sens produisent des effets plus prompts. Nous savons

tous combien il y a loin de la théorie à la pratique, et combien il est utile que le médecin destiné à voir tant de choses et à devenir le témoin de tant de douleurs, combien, dis-je, il est de la plus haute importance qu'il se familiarise avec toutes les idées et les découvertes nouvelles qui peuvent avoir quelque rapport avec sa profession, *l'art de guérir*.

Quel est celui d'entre nous qui depuis sa conversion à l'homœopathie ne s'est pas vu assailli comme par un remords, par le souvenir de sa vie d'allopathe et par celui d'un malade qu'une saignée a achevé, ou qu'un traitement reconnu aujourd'hui pour homicide a vraiment arraché à sa famille, à ses enfants, devenus par-là pauvres et orphelins ? Eh bien, quel est l'homœopathe, lui aussi, qui malgré la supériorité de ses armes n'a pas eu quelquefois la douleur de les trouver encore impuissantes, surtout quand il avait à les employer trop tard dans un cas abandonné de l'autre médecine ?

J'avouerai aujourd'hui avec la franchise que nous devons avoir tous, que depuis les effets miraculeux obtenus par le magnétisme devant moi, il m'est revenu deux ou trois souvenirs terribles qui, semblables à de lourds cauchemars, me poursuivent encore dans mon sommeil.

Ainsi, je n'oublierai plus jamais les angoisses auxquelles j'ai été livré pendant deux jours et deux nuits en me débattant presque seul avec un *hydrophobe* que je n'ai pu guérir, et dont le délire furieux m'a fait courir les plus grands dangers ; j'ai eu la douleur de me le laisser arracher et de le voir *tuer* par *deux saignées* aux jugulaires, dans l'espace d'une heure et demie.... J'ai bien souffert, sans doute, et je me suis trouvé bien coupable plus tard, mais j'étais *seul* homœopathe dans la ville, j'avais contre moi toute *l'autorité*, tous les *médecins* auxquels tous j'avais résisté d'abord pendant 48 heures, mais j'étais épuisé, et je n'ai plus eu le courage de lutter encore...

Oh ! si j'avais été magnétiseur praticien, j'aurais guéri cet homme, aidé surtout des ressources de l'homœopathie !

Je répète donc, avec l'accent d'une conviction douloureuse, le médecin doit tout étudier, tout apprendre, et ne rester étranger à rien ; sans cela, il manque à son mandat et ne mérite plus la confiance de ses commettants.

M. le baron Dupotet, ancien magnétiseur, quoique jeune encore, et qui a déjà publié plusieurs ouvrages du plus grand mérite, arrivé à Dijon depuis deux mois, a ouvert un cours qui a été suivi par toutes les classes de la société ; et aujourd'hui, cédant aux désirs de plusieurs personnes, il va reprendre un nouveau cours qui promet d'offrir le plus grand intérêt par la clinique nombreuse où nous trouvons tous les jours les cas les plus curieux.

M. Dupotet magnétise tout autrement que ses devanciers ; ainsi, il ne se met pas en rapport direct, immédiat avec les malades, il ne les touche pas et se place même à distance, il fait des passes avec une main d'abord, quelquefois avec les deux, suivant qu'il le juge nécessaire ; il les dirige de la racine du nez à l'épigastre, en les raccourcissant toujours, de manière à ne les diriger bientôt que sur la face, puis enfin sur les yeux.

Ses mains sont dirigées horizontalement, l'extrémité des doigts tournée vers le malade, et il les baisse en conservant absolument la même direction ; souvent il brandit sa main et ses doigts comme s'il tremblait, dans le but d'accélérer l'émission du fluide magnétique plus vite.

Que se passe-t-il enfin dans cette opération toute nouvelle ?

On pense qu'il se dégage du magnétiseur un fluide, un courant gazeux qui se rayonne vers le malade, par sa *seule volonté*.

Et d'abord, ne sommes-nous pas tous animés d'une vitalité

plus ou moins active, et ne serait-il pas permis de penser que nous pouvons nous communiquer réciproquement la vie, ou autrement le fluide vital animiste, l'*archée* de Wanhelmont peut-être ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a là un phénomène curieux. En effet, après quelques passes, faites avec bonne intention, le magnétisé éprouve de la chaleur, la respiration s'accélère, le pouls est plein et fréquent, les paupières éprouvent des clignotements, elles deviennent lourdes et se ferment tout-à-fait avec impossibilité au magnétisé de les ouvrir sans la volonté du magnétiseur.... Certes ! qu'on explique, si l'on peut, ces effets, qui sont les moindres, autrement que par la présence d'un fluide, d'une émission animale, ou d'une puissance quelconque.

On pense, et c'est l'avis de M. Dupotet, qui coïncide tout-à-fait avec nos idées, à nous, homœopathes ; on pense, dis-je, que chacun de nous a une force vitale donnée qui produit dans lui et autour de lui une espèce d'émanation vivante, semblable à une auréole, une atmosphère semblable à celle des corps planétaires, et qui se dégage au dehors avec plus de rapidité encore sous l'empire de la volonté ; de sorte que, de deux personnes en contact, chez celle qui aura la constitution la meilleure et la volonté la plus ferme, le fluide vital dominera et viendra s'ajouter en plus dans la constitution voisine, et la fortifier, s'il est possible.

J'ai vu des effets d'attraction tout-à-fait curieux : M. Dupotet a fermé, avec la plus grande facilité, les yeux à plusieurs personnes qui n'auraient certainement jamais pu rentrer chez elles s'il ne l'avait pas voulu.

Souvent il a forcé de marcher à lui des personnes plus fortes que lui, mais qui se soumettaient volontiers à l'expérience, et dont la fermeté était moindre que la sienne.

J'ai vu des personnes âgées se mouvoir, sous l'influence magnétique, en tous sens, et se sentir agitées comme sur le tabouret isolé de la machine électrique.

L'action du magnétisme est quelquefois telle, qu'il peut produire des effets même à travers une paroi et d'une chambre à l'autre, sans que le magnétisé ait même connaissance du fait.

L'effet le plus singulier opéré, est, sans contredit, celui du *somnambulisme* ou de l'*extase*.

J'ai vu et entendu des magnétisés endormis, et je n'ai pas été peu surpris de l'étrangeté d'un fait que je voyais pour la première fois et que j'avais vraiment de la peine à croire réel; j'ai piqué, déchiré la peau de la somnambule sans qu'elle le sentît; je lui ai mis sous le nez un flacon d'ammoniac concentré qu'elle n'a pas odoré; j'ai approché de la pupille, extrêmement dilatée, une bougie, assez près pour brûler ses cils, l'œil est resté toujours le même, terne et vitré, et dans une convulsion étonnante. J'ai vu cet état durer plus de cinq heures sur la même personne que nous avons vraiment martyrisée de mille manières.

Il a été facile à tous les observateurs présents, composés de médecins, d'avocats, de gens de lettres et de différentes professions, de reconnaître le sommeil magnétique avec ses signes extraordinaires, que le mimique le plus adroit ne pourrait certainement pas simuler; tous les assistants ont été convaincus successivement, dans toutes les expériences, de l'insensibilité complète absolue chez les uns et moindre chez d'autres de tout l'appareil nerveux sensitif, car ni l'ouïe, ni la vue, ni l'odorat, ni le goût, ni le tact enfin, n'ont donné signe d'existence, du moins pour les personnes qui n'avaient aucune espèce de rapport avec la somnambule; car, chose surprenante! le magnétiseur réveillait tous ces sens-là avec la

plus grande facilité, et sa volonté même suffisait. Ainsi nous avons vu les expériences suivantes :

Quand le magnétiseur mettait le flacon d'ammoniac, ou du tabac, sous le nez de la somnambule, elle n'éprouvait absolument rien, quand il ne le voulait pas.... mais sitôt qu'il nous disait, par un signe convenu, qu'il le voulait, aussitôt le trismus de la face, les contorsions, les gestes nous annonçaient bien vite que le sens était revenu. Il en était de même pour les piqûres que la somnambule ne sentait qu'à la volonté du magnétiseur.

Le rapport et la sympathie entre le magnétiseur et la somnambule sont si grands, si intimes, qu'il suffit d'agir sur l'un pour que la seconde éprouve à l'instant les effets.

C'est ici vraiment que l'esprit s'égare, que la raison est confondue, et que rien au monde ne peut plus expliquer ce qui se passe réellement dans ce corps mort, qu'on peut broyer, déchirer à plaisir, mais qui conserve une seconde vie active intime, qui semble augmenter d'autant que l'autre est devenue moindre.

On pense que de la périphérie du corps les fluides vitaux se précipitent vers les centres et surtout dans le système nerveux, et que la vie, de matérielle d'abord, devient plus intellectuelle, plus animiste, s'il est possible.

Qui pourra encore expliquer cette seconde vue, cette prévision, cette précieuse et étonnante qualité qu'ont toutes les somnambules, plus ou moins, de voir le présent à distance, et de prédire l'avenir? quelques-unes d'elles ont annoncé leurs accès de crises épileptiques 15 ou 20 jours d'avance, ce qui est arrivé en effet.

N'est-ce pas le cas, ou jamais, de dire que réellement l'homme a été créé à l'image de Dieu? et n'y a-t-il pas dans la

somnambule des preuves évidentes de l'existence de ce fluide animiste que les psychologues ont appelé *dme* ?

Enfin, j'ai pu reconnaître : 1° l'existence d'un fluide qu'on peut appeler magnétique, en raison d'une espèce d'attraction qu'il produit.

2° L'action réelle et puissante de ce fluide sur l'économie.

Action qui est vraiment multiple en ce sens qu'elle produit chez les uns des effets simples, et chez d'autres des effets vraiment compliqués, ce qui s'explique un peu par les différences de constitution.

Il reste donc à se faire les questions suivantes :

1° Examiné sous le point de vue physiologique, comment agit le fluide magnétique ?

On peut avec raison penser que, se mettant en rapport avec l'économie, il opère sur elle un redoublement vital, absolument comme l'oxygène de l'air, comme l'alimentation et comme toutes les affections gaies de l'âme, dont l'action spiritualiste a la plus grande analogie avec celle du magnétisme.

2° Comme thérapeutique, il opère une réaction dans l'organisme à l'aide de laquelle celui-ci amène des crises semblables à celles produites par les agents homœopathiques, et qui tendent toujours à rétablir l'équilibre dans les constitutions malades.

L'action vitaliste du magnétisme ressemble tellement à celle d'un agent homœopathique que les mêmes effets en résultent toujours et dans le même sens ; ainsi, tous les épileptiques que j'ai vu soumis au magnétisme, ont éprouvé d'abord un surcroît de vitalité, de la chaleur à la peau, de la coloration au visage, de l'accélération dans le pouls ; puis bientôt des contractions dans les bras, dans le tronc, des convulsions dans la face, dans le globe des yeux, les poings serrés, le pouce flé-

chi en dedans, enfin toute la série des symptômes épileptiformes poussés à l'excès, et tous augmentant par les passes magnétiques, durant de 3 à 5 minutes, puis se diminuant rapidement ensuite par la volonté énergique du magnétiseur, qui dans ce cas redoublait de zèle, de courage et de fermeté pour commander à la malade de se calmer, l'y obligeant en quelque sorte en imprimant sur son front le pouce de la main droite et en dégageant de la main gauche la trop grande quantité de fluide inoculé.

J'ai été témoin de plusieurs faits de ce genre, et je citerai entre autres le suivant. Tontine P***, âgée de 17 ans, habitant un village voisin de Dijon, épileptique depuis l'âge de 13 ans, prenait depuis long-temps un accès tous les matins à 5 heures... ; amenée au Dispensaire de M. Dupotet, elle fut soumise au magnétisme et plongée dans l'extase. A la première séance, consultée sur son état, elle répondit qu'elle guérirait si on la magnétisait tous les jours. A chaque séance, les crises épileptiques se répétaient mais avec une intensité moindre, et ne *reparaissaient plus le matin chez elle*; elle annonça cependant plusieurs fois des accès pour certaines époques; ils eurent lieu en effet aux heures indiquées; et enfin le jour de la guérison prédit par elle dans le somnambulisme arriva, et depuis lors cette fille dont la santé, du reste, était assez bonne, fut délivrée de cette terrible maladie qui fait la désolation de tant de familles.

M. le Docteur Gardey, de Nantes, qui, quoique âgé de 67 ans, s'occupe en ce moment avec toute l'ardeur d'un jeune homme de l'étude de l'homœopathie à laquelle il est heureux de se convertir avant de mourir, m'a écrit une belle cure opérée chez un épileptique de 42 ans, par le magnétisme en trois mois, et chez lequel la maladie durait depuis 25 ans.

Il arrive donc dans tous les cas soumis au magnétisme une

aggravation momentanée qui facilite la réaction de l'organisme et lui permet de reprendre l'équilibre qu'il avait perdu. Mais pour cela, il ne faut pas qu'il y ait d'organe lésé, car alors le travail réactionnaire épuise la maladie aux dépens du malade. C'est ce que j'ai remarqué chez plusieurs phthisiques qui ont tous été très-fatigués les jours suivants, et chez lesquels des accès d'hémoptysie sont venus aggraver leur état.

Les maladies qui m'ont paru éprouver le plus de succès sont les affections nerveuses, les migraines, les spasmes, les névralgies dentaires et autres, les paralysies. Parmi ces dernières, je citerai une vieille femme hémiplegique qui a retrouvé le mouvement du bras et de la jambe malades, après plusieurs séances.

Une petite fille de 2 ans, grosse et fraîche, assez bien portante, sans lésion apparente du système nerveux autre qu'une faiblesse des extrémités inférieures, avec impossibilité de se tenir sur elles, grande flaccidité et mollesse de ces parties, a retrouvé l'usage de ses membres et toute leur force, après deux mois de magnétisme.

Je n'en finirais pas si je voulais donner des détails pratiques intéressants, car j'en ai vu une grande quantité ; il me suffira donc de dire que le magnétisme peut et doit être considéré comme un puissant moyen thérapeutique qui, employé avec sagesse et dans des cas convenables, produira souvent d'excellents effets ; il accélérera souvent la réaction organique appelée et provoquée par les agents homœopathiques administrés concurremment avec lui.

Il nous reste donc à désirer que les praticiens magnétiseurs nous donnent le relevé exact de leur clinique, nous fassent part de leurs observations physiologiques, et au résumé nous indiquent d'une manière précise les cas morbides dans lesquels cet agent merveilleux et si puissant devra être employé de préférence.

3° Sous le point de vue philosophique, le magnétisme touche à des questions du plus haut intérêt, et qu'il n'est pas encore permis de résoudre, mais qui laissent apercevoir la solution prochaine de certains problèmes psychologiques qui viendront jeter un nouveau jour sur les sciences métaphysiques.

Que conclure enfin de tout cela ?

Que le magnétisme animal existe; que son action produit des effets qu'il n'est plus permis de nier.

Que sous le rapport médical, le seul sous lequel il paraisse devoir être étudié d'abord, il permet d'espérer qu'il deviendra un agent très-puissant ou du moins un heureux auxiliaire de la force médicatrice de la nature, et par conséquent de l'homœopathie avec laquelle il a le plus d'analogie.

Sous le rapport chirurgical, il rendra des services immenses par la précieuse faculté dont il jouit de rendre la matière organisée tout-à-fait insensible, ce qui a déjà permis à plusieurs chirurgiens de pratiquer dans le sommeil magnétique des opérations très-douloureuses sans que les malades en aient ressenti la moindre souffrance.

Voilà, je l'espère, une double mission assez belle à remplir pour les magnétiseurs, savoir : d'agir sur l'organisme en produisant un surcroît de vitalité, et amenant une réaction toujours si utile.

Ensuite, de suspendre la sensibilité du corps de telle sorte qu'il peut être disséqué en tous sens sans aucune douleur pour l'opéré.

Quant à l'importance qu'on semble attacher à la lucidité des somnambules, c'est là une question encore neuve, et qui demande une série d'expériences pour qu'on puisse avoir quelque certitude à son sujet.

L'homœopathie et le magnétisme sont donc comme le frère

et la sœur, leur action se confond, et il est probable que, sagement combinés, ces deux moyens pourront amener à des résultats très-heureux.

Il nous reste donc à étudier le magnétisme, à en faire une science, un corps de doctrine, à distinguer les cas où il conviendra le mieux, et à reconnaître les doses auxquelles il devra désormais être administré.

Sans une règle de conduite exacte et raisonnée, et surtout pratiquée par des gens qui agissent simplement en curieux et sans connaissance aucune des lois physiologiques, il est probable que le magnétisme produirait souvent des effets nuisibles, et continuerait de propager la crainte et l'espèce de ridicule qu'il inspire encore à une grande partie de la société.

J'invite donc les hommes de bonne volonté et de progrès à réfléchir sur ces faits que j'ai recueillis à la hâte, et à s'occuper de cette nouvelle branche thérapeutique, pour arriver bientôt à des données exactes et rationnelles qui puissent nous guider dans la pratique difficile de notre art.

F. PERRUSSEL, Docteur.

Addition du Rédacteur.

Malgré la grêle de dénégations et de moqueries que les savants surtout ont fait pleuvoir sur ce qu'on appelle, faute d'une expression plus exacte, le *magnétisme animal*, il existe, ses phénomènes se reproduisent fréquemment, et peuvent être à *volonté* reproduits par tout homme de bonne foi. Je ne veux ajouter qu'un témoignage bien faible à ce que vient de dire le Docteur PERRUSSEL, car je ne me suis jamais occupé spécialement de ce sujet.

Je ne parlerai pas de l'expérience si facile à répéter par laquelle, au moyen de quelques passes, on jette dans le sommeil une personne plus ou moins malade, expérience que j'ai répétée, il y a peu de jours, sur une dame de très-haute taille et d'une forte corpulence, atteinte d'une légère mais incommode céphalalgie; malgré la différence toute à mon désavantage de notre physique respectif, malgré la défiance de cette dame qui ne croyait point au pouvoir *magnétique*, malgré la distraction où la maintenaient ses regards fixés sur un pont très-passager, deux minutes ont suffi pour la plonger dans le sommeil qui a calmé son mal.

Ceci, je le répète, est le *b a ba* du *magnétisme*.

Mais ce que je veux confirmer *de visu*, c'est l'insensibilité dans laquelle on peut jeter une personne et les mouvements attractifs auxquels on peut la soumettre.

Il existe auprès de M. le Docteur d'Espine père, à Aix-les-Bains, une cataleptique, qu'au moyen du *magnétisme* on fait tomber à volonté dans le sommeil, non sans que cette expérience lui cause une très-grande fatigue. Une multitude de personnes ont pu ou pourront voir cette malade, qui se nomme, si je me le rappelle bien, Henriette; elles seront donc en état de confirmer les faits suivants, dont le Docteur Torneri a été, avec moi, le témoin.

Henriette ayant été jetée dans le sommeil, nous offrit un état de raideur tétanique telle qu'en la soulevant par le centre du dos elle aurait conservé la position horizontale, à la façon d'une planche; aucune force humaine ne parvenait à infléchir l'une de ses articulations. Mais en prenant d'une main l'extrémité d'un membre, et portant un doigt de l'autre main sur l'une des articulations de ce membre, on rendait instantanément mobile toute la portion contenue dans cette espèce de cercle (*magnétique* ou *nerveux*); c'est ainsi que je rendis

flexibles d'abord les doigts, puis toute la main, puis l'avant-bras, puis le bras ; il fut procédé de la même manière pour les quatre extrémités. Alors toutes les parties du corps d'Henriette furent flexibles à volonté et n'offrirent aucune espèce de résistance.

Dans cet état, Henriette fut pincée violemment, soit avec les doigts, soit avec les ongles, des épingles furent introduites dans ses chairs, je formai un pli de la peau que je transperçai, de fortes secousses lui furent données avec une bouteille de Leyde bien chargée, et Henriette ne manifesta pas la moindre sensibilité, sa respiration ne perdit pas un seul instant son rythme naturel.

Parmi un grand nombre d'autres expériences, les deux dernières nous frappèrent le plus ; on plaça sans bruit et sans secousse, sur ses vêtements, des pièces de monnaie, savoir des *francs* et des *napoléons d'or*, pièces qui, au toucher, se ressemblent fort. Aussitôt les mains d'Henriette, dont les yeux restaient hermétiquement fermés, s'agitèrent jusqu'à ce qu'elles eurent touché les pièces ; celles d'argent furent délaissées et repoussées, et celles d'or furent saisies avec une expression de plaisir et conservées dans les mains qui ne s'ouvrirent plus qu'après la fin du sommeil.

À la rigueur, et malgré les précautions prises, on pourrait bien imaginer qu'il y a eu là un simple jeu, sorte de tour de passe-passe. La cataleptique peut avoir senti qu'on posait des pièces sur ses vêtements, elle peut, par une longue habitude, avoir acquis celle de distinguer l'or de l'argent. Mais voici une expérience qui n'a pu offrir les mêmes chances d'illusion ou de tromperie.

La malade restant couchée, les yeux clos, on pouvait, par la seule attraction (?) faire mouvoir à volonté l'un de ses bras de bas en haut, de haut en bas, de droite à gauche et de gau-

che. à droite, en dirigeant ces mouvements par la main de l'expérimentateur placée à distance de celle de la malade ; il s'opérait, à la lettre, le phénomène du poisson aimanté qui suit la barre qu'on lui présente. Comme cela s'opérait sans aucune espèce de bruit, que l'expérimentateur pouvait choisir son moment et prendre son temps sans avertissement préalable, on ne saurait accuser la malade d'avoir senti le mouvement qu'on lui imprimait, à moins qu'on ne lui suppose la faculté d'apprécier la présence de la main étrangère à la chaleur rayonnante de celle-ci. Mais lorsque son bras était maintenu en suspension à distance de son corps et du lit, si un tiers passait sa main entre le bras de l'expérimentateur et celui de la malade, celui-ci retombait brusquement sur le lit, comme s'il eût été instantanément atteint de paralysie. Cependant cela avait lieu sans bruit, sans annonce préalable, à la volonté du tiers expérimentateur, et le bras retombait comme une masse, exactement de la même manière que si l'on eût coupé un fil suspenseur.

Que conclure de ces faits, si ce n'est que par la mise en jeu de ce qu'on appelle le *magnétisme*, la volonté du sujet est abolie, intervertie, comme sa sensibilité, ensorte qu'il est réellement plongé dans une autre sphère vitale, un autre monde, non approprié à ses organes actuels?

Quel parti l'art de guérir pourra-t-il tirer du magnétisme, du somnambulisme, de l'extase? voilà la chose importante pour les médecins, le point important vers lequel ceux qui magnétisent me paraissent jusqu'ici avoir fait le moins de progrès. Le Docteur Crépu n'est pas parvenu à guérir sa somnambule, ni le Docteur D'Espine la sienne; le même heureux résultat n'a pu être obtenu par ce dernier sur une intéressante cataleptique de Genève, qui est d'une sensibilité excessive, et chez laquelle le magnétisme appliqué par certaines personnes agit comme calmant, mais ne guérit point.

Le Docteur PERRUSSEL fait, à la vérité, concevoir quelques espérances, en regard, en particulier, des opérations chirurgicales ; mais jusqu'ici cela se réduit à peu de chose. Je n'entends pas dire par-là qu'il n'y a rien à espérer ; mais j'exprime le vœu que le *magnétisme animal* soit dorénavant plus et mieux étudié, par les médecins, au point de vue thérapeutique.

PESCHIER, Docteur.

STATISTIQUE.

CORRESPONDANCE.

Les nouvelles de l'homœopathie sicilienne, sans offrir l'intérêt qui s'attache aux luttes d'un premier établissement, continuent d'être des plus satisfaisantes pour les vrais amis de la doctrine de HAHNEMANN. Les deux premiers chirurgiens du pays, BUFFARDECI et CASORIO, empruntent le secours de l'homœopathie pour assurer le succès de leurs opérations. Le docteur Don Vincenzo CALANDRA, qui l'année passée avait protesté contre l'homonymie qui le faisait confondre avec mon ami Samuel CALANDRA, s'en fait gloire aujourd'hui et pratique avec son fils l'art qu'il avait si long-temps attaqué. Les docteurs DI BARTOLI, DE BLASI, BANDIERA, Paul MORELLO, TRIPI (abbé), ACETO (chevalier), BANDIERA (abbé), MAGRI, BATTAGLIA et une foule d'autres luttent de zèle et de science. L'intérieur de l'île suit ce mouvement. Mon

ami CALANDRA, que je viens de faire partir pour Malte où il doit continuer ma mission de 1837, a traversé la Sicile presque en triomphe. On voulait le retenir à Alicata, où il avait fait quelques expériences magnétiques qui avaient bouleversé toutes les têtes et enthousiasmé toute la jeunesse. Enfin à Malte, où il espérait vivre obscur pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'il ait obtenu de la Faculté le droit d'exercer, il fut bientôt signalé comme fauteur de la doctrine en vogue, sur la côte voisine, et comme tel il perdit toute chance d'être reçu parmi ses ex-frères en Esculape. Aujourd'hui il se passe de la permission, et d'accord avec le docteur BONNAVIA, mon ancien collaborateur, de Casal Nasciar, il a ouvert un Dispensaire où il renouvelle les prodiges, dont, il y a trois ans, j'ai étonné Cité-Valette. Telle est l'importance et la gravité du mouvement qui se propage en Sicile, que Naples, où l'homœopathie semblait plongée dans une invincible torpeur, reprend cette activité qui a signalé son apparition dans cette capitale et qu'une protection royale avait peut-être développée outre mesure si elle devait cesser si tôt. Les lettres que je reçois de plusieurs de mes correspondants du nord de l'Italie, sont toutes unanimes pour me parler de ce fait et des travaux récents de F. ROMANI.

Pour en revenir à Palerme, cette ville compte aujourd'hui deux Dispensaires. Celui que j'avais fondé subsiste encore, et un deuxième s'est ouvert par les soins généreux du chevalier VASSALLO et de plusieurs philanthropes tant médecins que laïcs. Un schisme

qui n'est pas sans analogie avec celui qui règne aujourd'hui à Paris, éclata après mon départ. Quelques hommes timorés crièrent aussi que tout était perdu. Eh bien, au contraire, ce fut un gage de salut, une nouvelle condition de succès. S'il y a quelques hommes rares qui font le bien pour le bien, il en est qui ont besoin d'un autre stimulant. Un peu de jalousie fait souvent plus que le mobile plus élevé de la philanthropie et de la science. Il faut prendre la nature humaine pour ce qu'elle est et tirer parti même de ses faiblesses. Je bénis, quant à moi, l'heureuse rivalité qui anime les deux fractions de l'homœopathie palermitaine, en assurant la continuité de ses efforts, et je pardonne un peu les attaques que les passions peu nobles dirigent en ce moment contre moi, en pensant qu'elles sont un motif d'action pour certaines gens qui avant cela ne songeaient guère à s'unir pour propager notre belle science.

Je suis votre dévoué,

B. MURE.

Paris, le 10 juin 1840.

ANNONCES.

Annuaire d'Homœopathie.

Dans un siècle de matérialisme sceptique comme le nôtre, où tout, hommes et choses, se jugent seulement d'après leur valeur numérique, une publication dans laquelle se trouverait réuni tout ce qui a rapport à l'existence matérielle et active de l'homœopathie pourrait être d'une grande utilité pour répondre à ceux de ses détracteurs qui, ne pouvant la réfuter par des arguments solides, aiment mieux nier son existence, et à l'époque surtout de la discussion de la loi sur l'enseignement et l'exercice de la médecine qui doit prochainement être présentée aux Chambres en France; ce recueil de faits authentiques sur la propagation de l'homœopathie, et la part favorable que différents gouvernements et corps délibérants y ont prise, aurait une influence puissante sur l'esprit des membres du Parlement, lorsqu'il s'agira de discuter des points de la loi qui pourraient se rapporter à la pratique de l'homœopathie.

Désirant rendre complets ces renseignements et leur donner toute l'exactitude possible, nous prions tous les amis sincères de la médecine hahnemanienne de nous communiquer les renseignements qui pourraient être compris dans un chapitre de l'annuaire projeté, qui seront :

1^{er} chapitre. — Noms, prénoms, demeure, titres et qualités de tous les médecins et chirurgiens exerçant l'homœopathie, et des hommes marquants par leur savoir ou leur position sociale qui se sont déclarés ses partisans dans les différents pays.

2^e chapitre. — Pharmacies homœopathiques et les noms et qualités de leurs titulaires.

5^e chapitre. — Hôpitaux et établissements sanitaires pour le traitement des malades d'après la doctrine homœopathique, et pour son enseignement.

4^e chapitre. — Sociétés scientifiques relatives à l'homœopathie.

5^e chapitre. — Journaux et publications périodiques sur l'homœopathie.

6^e chapitre. — Actes et documents authentiques des gouvernements et des corps constitués relatifs à l'exercice de l'homœopathie.

7^e chapitre. — Nécrologie.

Les amis de l'homœopathie qui voudraient bien nous aider de leurs documents, sont priés de les envoyer FRANCO au bureau de la *Bibliothèque*, ou au soussigné, rue Bleue, n^o 52, à Paris.

C. CROSERIO.

RISPOSTA, etc. *Réponse à l'essai d'analyse sur l'homœopathie du Docteur QUAGLIA*. Par le Docteur M. POETI. Turin, 1859. 8^o, p. 51.

C'est une ironie continuelle sur la brochure d'un ennemi qui combat l'homœopathie par les injures et les calomnies les plus grossières, sans l'avoir du tout comprise.

Nous avons lu avec beaucoup de plaisir ce petit ouvrage dont la verve et le sel perdraient beaucoup à la traduction ; il montre un écrivain de cœur et d'esprit profondément pénétré des principes de la doctrine homœopathique, c'est une conquête très-précieuse pour les progrès de l'homœopathie, nous ne saurions assez l'encourager à ne pas se laisser affecter par les contrariétés que nos adversaires cherchent à lui susciter, il ne tardera pas à obtenir la justice qui lui est due par le public.

C. CROSERIO.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VI, p. 242.)

—••—
Suite de Drosera.

BETHMANN aurait été encore plus heureux que TIETZE.

Il dit que, pendant une épidémie de coqueluche, *acon.* 2/30 lui a rendu de grands services, et a même guéri à lui seul, lorsque la maladie n'avait pas encore atteint le *stadium convulsivum*; il a vu la guérison s'opérer en deux jours.

Des enfants de 2 à 6 ans, malades depuis quelques semaines, avec suffocation, saignement par le nez et la bouche, vomissements, ont été guéris par *ipéc.* 9, et *drosera* 1/30 à 2/30, donnés 24 heures plus tard, en 3 ou 8 jours au plus.

Dans quelques cas de toux très-violente, déjà an-

cienne, de jour et de nuit, toutes les deux heures au plus, avec peine à respirer, vomissements de mucosités, face enflée, *drosera* 2/30 administré sur-le-champ a rendu de signalés services ; rarement il a été nécessaire de donner un second médicament (*Ann.* IV. 289).

TRINCKS dit : « Dans quelques cas de coqueluche *dros.* 30 ne produisit absolument rien, tandis que *dros.* 10 et 12, en quelques doses, guérit en peu de temps les malades. »

Si l'on devait ajouter foi entière à cette assertion, elle renverserait le système de la DYNAMISATION ; mais la logique permet de croire qu'il peut très-bien n'y avoir pas eu entre les malades traités et signalés par TRINCKS — et *dros.* 30, le rapport d'homœopathicité *actuelle* qui s'est rencontré avec *dros.* 10 et 12 ; il ne faut donc tirer aucune induction sérieuse de cette proposition. *Réd.*

R., à l'occasion d'une toux épidémique semblable à la coqueluche, dit : « Je crus d'abord que j'en aurais bientôt fini avec elle, au moyen d'une ou deux doses *acon.* 30, ou *drosera*, selon les circonstances, mais je me trompais. Le meilleur remède était *nux.* — Il est possible que *drosera* eût aussi produit d'heureux effets, mais comment attendre des parents qu'ils soignent patiemment pendant 12 jours leurs enfants en proie à de telles souffrances ? Je crois que dans les maladies dangereuses ou violentes, un spécifique doit guérir en 24 heures, s'il est bon. »

C'est aussi l'opinion que j'ai émise en maintes occasions. *Réd.*

Une enfant de 3 mois était traitée à l'Institut eli-

nique de Leipsick pour une toux violente suite d'un refroidissement ; après *ipéc.* et *acon.*, on donna *drosera* ; accès de toux de plus en plus rares et faibles ; mieux général ; accès spasmodiques (anciens) plus forts. Le 14^e jour du traitement, la toux avait entièrement cessé.

Un enfant de 6 ans souffrait de la coqueluche depuis 3 semaines. *Aconit*, *chamom.*, *nux*, *ipéc.* et même *drosera* ne produisirent aucun effet. Au bout de quelques jours, il reçut *sulfur*. 30. Trois heures après on eût dit qu'il avait reçu une nouvelle vie ; — au bout de 8 jours, il courait avec ses camarades, quoique conservant un peu de toux qu'*ipéc.* dissipa en 3 jours (*Allg. h. Z.* III, 64).

Une fillette de 18 mois, rachitique, fut atteinte de coqueluche. *Drosera*, *cina* et *nux*, donnés par SCHINDLER, ne firent que diminuer l'intensité de la maladie. — Des spasmes étant survenus, *cina*, *cham.* et *ignat.* restèrent sans effet ; *bell.* fit cesser le mal ; mais la coqueluche persista, quoique moins intense.

Est-ce ici l'état malingre de l'enfant qui a arrêté l'effet des remèdes, bien choisis d'ailleurs ?

Maintenant, voici un témoignage duquel on peut inférer que si *drosera* est le remède contre la coqueluche épidémique, il ne l'est du moins pas toujours.
Réd.

« Dans la coqueluche qui règne encore ici, dit Ng., j'ai toujours trouvé que *nux* était un remède spécifique ; *drosera* n'a rien opéré ; il est vrai que je n'at-

tendais pas douze jours pour en voir l'effet. » (*Allg. h. Z.* III, 147.)

A quelques pages de là, on trouve dans le même recueil : « Deux enfants souffraient de la coqueluche avec saignements par la bouche et le nez. Depuis sept mois, l'allopathie les traitait sans succès. Je leur fis prendre *drosera* 30, le matin, de suite après un accès; les vomissements et les saignements disparurent. Une seconde dose *drosera* acheva de les guérir en huit jours. »

Médecins et parents seraient bien heureux si l'on obtenait souvent un pareil résultat. *Réd.*

Un autre médecin dit : « Pendant une coqueluche qui régnait à Riga, et que *drosera* ne guérissait pas toujours, je me suis convaincu que ce remède ne produit d'heureux effets qu'autant qu'on ne le répète que tous les six ou sept jours. »

Voilà une donnée qui offre quelque chose de positif; je me hâte de dire que quand j'ai administré ce remède sans succès, je le répétais à des époques beaucoup plus rapprochées. *Réd.*

KNORRE dit : « *Drosera* ne convient qu'autant que la coqueluche est arrivée à la période convulsive. Dans les cas où il s'est montré efficace, c'est-à-dire, dans presque tous les cas (les enfants psoriques paraissent faire exception), ce médicament faisait cesser la toux convulsive avec son sifflement, en huit, dix ou quatorze jours; la coqueluche devenait une simple toux catarrhale avec expectoration abondante de glaires. Cependant la toux conservait, souvent pour un

temps assez long, une violence rare dans les catarrhes ordinaires. *Cina*, à doses répétées, produisait alors d'heureux effets. » (*Allg. h. Z. V*, 162.)

Il résulte de cette explication détaillée de KNORRE que *drosera* ne guérissait pas la coqueluche, mais enlevait seulement le spasme de la glotte. Guérir la coqueluche est, pour moi, faire disparaître jusqu'à la toux. *Réd.*

Voici une guérison, par SCHINDLER, en moins d'un mois ; il a dû y employer plus d'un remède.

« Un enfant de 7 ans commença à beaucoup tousser, le 13 octobre ; SCH. fut appelé le 15, et reconnut une coqueluche ; l'enfant, à l'approche de l'accès, courait vers la muraille pour s'y retenir, sa respiration devenait sifflante, il toussait quelquefois coup sur coup, et l'accès se terminait par des envies de vomir et des vomissements. — *Drosera* 2/30. »

Dès le 19, les 15 accès par jour s'étaient réduits à 7. La nuit suivante, la toux ayant augmenté, *aconit*, le 20 et le 21, qui ne produisit pas de changement essentiel. — Le hoquet et une douleur à l'anus déterminèrent à donner *cina*. La toux perdit beaucoup de son intensité. — *Drosera* fut répété le 28. Les quintes diminuèrent encore ; il n'en avait plus que trois la nuit. Le 8 novembre, la toux avait entièrement cessé. »

Le même médecin a guéri en un mois, par l'intercallation de deux remèdes. Une petite fille de 10 ans était atteinte d'une toux violente depuis 15 jours, conjonctives rouges, paupières bleuâtres par extravasa-

tion de sang ; à chaque accès, le visage devenait noir ; quintes plus fortes la nuit ; constipation.

Le 30 octobre, *drosera* ; le 8 novembre, *nux* ; le 12, *drosera* ; le 19, *nux* ; le 21, *drosera* ; le 28, la toux avait disparu. *Arnica* fit entièrement cesser l'extravasation.

A mes yeux, c'est là un très-beau traitement. *Réd.*

Dans un autre cas, à *aconitum*, *drosera*, *nux*, il dut joindre *cuprum* et *cina* ; le traitement, pour se terminer, exigea *sulfur*.

Le Dr ENGELHARDT a vu *drosera* réussir vers la fin d'un traitement où il avait d'abord été donné inutilement.

Une petite fille de 5 ans souffrait depuis quelques semaines d'une coqueluche compliquée d'une fièvre pituiteuse lente.

Deux doses *cina* 2/9, deux *drosera* 2/30, une *cicuta* 1/30, trois *acon.* 2/12 ne produisirent absolument rien. *Veratr.* 3/12, le matin et le soir, après un accès, diminua notablement la toux, après quatre jours, ainsi que les suffocations. Alors *drosera* 2/30 fit disparaître les restes de la maladie.

Deux refroidissements causèrent deux récides guéries par quelques doses *veratr.* et *dros.*

Sa sœur, âgée de 3 ans, souffrait aussi de la coqueluche depuis quelques semaines ; *veratrum* la soulagea beaucoup, et *drosera* acheva de la guérir en quelques jours.

Les deux dernières phrases sont beaucoup trop vagues, pour qu'on puisse en tirer quelque induction positive. *Réd.*

TIETZE, qui paraît avoir eu avec *drosera* le même bonheur que jadis Storcke avec *conium* (on sait que les guérisons de cancer ne se sont plus opérées depuis Storcke), rapporte qu'une fillette de trois ans fut atteinte à la fois de rougeole et de toux avec vomissements, qui prit tous les caractères de la coqueluche. Après la rougeole, *drosera* 3/30 guérit parfaitement l'enfant en huit jours.

Voici maintenant une observation différente quant à la dose, puis contradictoire quant à l'effet.

STRECKER dit : « J'ai fait préparer *drosera* en plante sèche; j'en ai presque toujours administré avec succès une gtt. 12, tous les trois jours, dans les coqueluches. Pendant l'épidémie, je ne l'ai employée avec succès qu'une seule fois, chez un petit garçon de 10 ans, qui avait la coqueluche depuis quinze jours. Une seule dose 3/12 suffit pour le guérir en douze jours. Dans un autre cas, *drosera* n'opéra plus; mais par contre, *cina* guérit le malade en vingt jours. Dès lors, je n'en ai plus rien obtenu, quoique j'en eusse fait faire une nouvelle préparation.

» J'ai donné à quelques enfants *drosera* comme préservatif; ils n'ont pas eu la coqueluche, mais j'ai peine à croire que *drosera* en ait été la cause. »

MUHLENBEIN dit : « J'ai employé avec succès *drosera*, teinture mère contre la coqueluche. »

Si ce praticien avait pris la peine d'entrer dans quelques détails, nous serions à même de juger s'il existe une différence quelconque entre *drosera* en teinture, et *drosera* dynamisé. *Réd.*

NEUMANN nous rejette dans l'incertitude. « Une petite fille de 4 ans, dit-il, souffrait, depuis quinze jours, d'une coqueluche violente, dont les accès revenaient aux mêmes heures, le jour et la nuit, et finissaient par des vomissements d'aliments, de glaires et d'eau. Deux doses *drosera* 3/30 la guérèrent en huit jours.

» Dans d'autres cas pareils, ce médicament ne produisit aucun effet, mais *cuprum*, *veratrum*, *sepia* guérissaient en quinze jours; au plus, en trois semaines. »

Les Docteurs GUEYRARD et DAVET disent avoir donné avec succès *drosera* 30, vers la fin du traitement d'une bronchite fort aiguë, où la toux avait pris un caractère convulsif.

Par une singulière préoccupation, ou négligence, dirai-je, cette observation a été mise dans la *Clinique* sous la rubrique *Entozoaires*, parce que l'enfant avait les pupilles dilatées et du prurit au nez !!! *Réd.*

Le Dr SCHWARTZE dit avoir guéri un enfant de 3 ans atteint de coqueluche, au moyen de quelques doses *drosera*. — Expression vague !

Mais voici un ancien ennemi, aujourd'hui sectateur de l'homœopathie, le Dr Kopp, dont le témoignage vient infirmer ceux des praticiens qui se louent de *drosera*.

« Le traitement homœopathique est insuffisant, dit-il, dans la coqueluche; j'ai eu l'occasion de m'en convaincre par de nombreuses expériences dans différentes épidémies. *Drosera* est plus efficace contre

d'autres espèces de toux. Pendant l'épidémie de 1829, j'employai *drosera*, *cina*, *assa fœtida* à doses homœopathiques. Je parvins bien à arrêter les progrès de la toux, mais elle resta toujours au point où elle était avant l'administration du remède.

» Une fille de 13 ans fut attaquée d'une toux violente. Le traitement allopathique n'ayant rien produit, je lui fis prendre, le matin, une goutte *drosera* 24, et le lendemain, une goutte *bryonia* 24 ; elle fut bientôt délivrée. »

GROSS aussi a éprouvé de l'insuccès, il est vrai, sur une personne d'un âge avancé.

« Une dame, dit-il, dans l'année climatérique, souffrait depuis long-temps d'une toux, presque semblable à la coqueluche, accompagnée souvent de vomissements et d'expectoration de mucosités, et la fatiguant beaucoup. *Drosera* ne produisit rien, non plus qu'un anti-psorique qui paraissait convenir. Je réussis à la délivrer promptement et d'une manière durable, au moyen d'*ipecacuannha* 3/30, quatre ou cinq fois par jour. »

Il semblerait, d'après les exemples suivants ajoutés à d'autres qui précèdent, que l'âge tendre des enfants est une condition essentielle pour la prompte efficacité de *drosera*.

« Une enfant de 18 mois fut apportée à la clinique de Leipsick, atteinte depuis six mois d'une toux de coqueluche dont la violence avait augmenté depuis quinze jours, avec râle muqueux, fréquentes expectorations sanguinolentes, vomissements répétés et

copieux; accès de toux très-fréquents, ne cessant qu'après l'expectoration ou le vomissement. — Après une dose *drosera*, l'état s'améliora en sept jours; selles plus faciles, nuits plus calmes. — Six jours après, nouvelle exaspération de la toux, surtout au lit; il fallait se hâter de lever l'enfant, qui était atteinte de suffocation jusqu'à perte de connaissance, ne pouvait cracher la mucosité qui remplissait la gorge, et rejetait une partie de ce qu'elle buvait. — On répéta *drosera*, et en quinze jours elle fut guérie.

» Un autre enfant de 4 ans et demi était tourmenté, depuis la miliaire, d'une toux violente de jour et de nuit qui l'excitait à vomir, lui rendant la face toute violette. Une dose *drosera* la diminua bientôt, et en dix jours, il en fut complètement délivré. »

Le tableau suivant que fait BETHMANN d'une épidémie de coqueluche et de son traitement, vient à l'appui de mon assertion concernant le rapport de l'âge avec le remède.

« La maladie, dit-il, n'attaquait pas seulement les enfants, mais des personnes d'âge moyen. Chez ces dernières se rencontra souvent ce symptôme particulier, qu'après minuit, elles vomissaient leur souper, si l'accès de toux se déclarait. *Tart. emet.* 3/6 se montra très-efficace dans ce cas. *Nux* convenait le plus souvent; il était, avec *aconitum* et *drosera*, le remède principal chez les enfants; ce dernier était spécifique lorsqu'il y avait saignement par la bouche et le nez; autrement, il ne produisait rien.

» Dans plus de vingt cas, *drosera* m'a rendu des services, quand je le répétais tous les deux ou trois jours, surtout chez les enfants vifs, irritables. Si je tardais à répéter le remède, il y avait toujours exaspération. Dans un seul cas, chez une petite paysanne phlegmatique, torpide, âgée de 14 ans, une seule dose *drosera* 2/30 suffit pour guérir en huit jours. Au contraire, je dus répéter *drosera* 3/30, 5/30 toutes les vingt-quatre heures, chez un enfant très-irritable, fils d'une dame très-délicate; plusieurs remèdes avaient été vainement intercallés; leur effet ne durait pas plus de 12 à 24 heures; je dus toujours revenir à *drosera*. En le répétant tous les jours, j'obtins une guérison parfaite en six jours. » (*Allg. hom. Z.* V, 183.)

Ces détails, bien motivés et circonstanciés, me semblent démontrer que sur *drosera*, comme sur tout autre remède, on ne peut poser de règle fixe d'administration; c'est au praticien à examiner soigneusement les effets du médicament, pour en rapprocher, éloigner, augmenter, diminuer les doses. *Réd.*

GROSS, de son côté, rend compte d'une épidémie de coqueluche, dans laquelle *drosera*, *cina*, *pulsat.* ne furent d'aucun secours; *belladon.* suivi de *sulfur.* furent les seuls remèdes efficaces. (*Archives* XV, III, 21.)

Puis, voici venir SCHROEN, dissertant très-sagement sur la *coqueluche*, qui dit: « La période convulsive demande des moyens différents, selon les cas; et je puis affirmer qu'il n'y a pas de spécifique général.

Si les symptômes accessoires pénibles que l'on a à combattre, sont une fois surmontés, il est certain que *drosera* rend des services essentiels dans un grand nombre de cas et abrège la durée de la maladie. Il paraît convenir surtout quand l'accès de toux est précédé, de quinze à vingt minutes, par un râle causé par la mucosité qui monte et descend dans les bronches, et à laquelle les malades attribuent uniquement l'accès. *Drosera* n'est donc utile que dans la période de décroissance de l'épidémie, parce que ces symptômes n'ont coutume de se manifester que dans la dernière période de la maladie. Je n'ai obtenu d'heureux résultats cependant que de la teinture-mère, une goutte tous les jours ou deux jours ; les dilutions plus hautes ne produisaient aucun effet. Peut-être faut-il en attribuer l'inefficacité à ce que l'exacerbation du mal ne me permettait pas d'en attendre les résultats pendant huit ou quinze jours. » (*Hyg.* IV, 504.)

Mon ami, le Dr MALAISE, consulté pour un enfant de 9 ans, atteint de coqueluche depuis trois semaines, avec dépérissement, privation de sommeil par la violence des accès, vomissements fréquents pendant les attaques, menace de suffocation, fièvre, soif, perte d'appétit, lui donna, le matin, *acon.* 4/24, le soir, *drosera* 4/30.

Pendant la nuit, exacerbation. Le lendemain absence de vomissements, toux passée à l'état de rhume ordinaire ; le soir, nouvelle dose de *drosera*. La nuit, exacerbation légère. Les jours suivants, état satisfaisant, semblable à un catarrhe très-léger.

Le même Docteur a guéri en six jours, avec deux doses *drosera* 30, un enfant de 7 ans atteint de coqueluche depuis quinze jours.

Le symptôme 86 de *drosera* porte :

Au fond de la gorge (et au voile du palais), sensation d'âpreté, de grattement et de sécheresse, qui excite la tussiculation avec exspuition d'un mucus jaunâtre et enrouement, de sorte qu'il ne peut parler qu'avec effort et sur un ton très-bas, etc.

A ce symptôme, HAHNEMANN a ajouté la note suivante :

« A ce symptôme doit ressembler beaucoup l'état qui a lieu dans quelques espèces de phthisie laryngée où *drosera* déploie une si grande efficacité.... Plusieurs médecins anciens s'en étaient déjà servis dans quelques toux de mauvais caractère et dans des phthisies suppurantes. »

SPOHR a confirmé ces indications dans sa pratique. Traitant une jeune fille de 12 ans, qui offrait tous les symptômes d'une phthisie laryngée après avoir donné *bellad.* et *calc. sulf.* qui agirent contre l'inflammation du fond de la gorge, il chercha à diminuer l'enrouement et la toux brève par *drosera* 2/15.

Dès le lendemain, il y eut un grand changement : la toux diminua considérablement ; le grattement au fond de la gorge, qui en accompagnait chaque quinte, disparut ; l'odeur douceâtre par la bouche devint beaucoup moins sensible.

Le traitement fut terminé par *spongia* 9.

Drosera a été préconisé par feu HORNBERG, excel-

lent praticien, contre la toux spasmodique qui succède quelquefois au croup, lorsque celui-ci ne se juge pas franchement.

RAU a employé avec succès cette pratique dans un cas de ce genre.

La toux convulsive que guérit *drosera* n'est pas toujours un symptôme appartenant uniquement aux voies aériennes; en d'autres termes, *drosera* guérit quelquefois non-seulement la toux convulsive, mais encore les autres symptômes qu'elle accompagne; exemple :

KAMMERER fut prié d'envoyer à une dame, atteinte de violente gastralgie, le remède (*nux*) avec lequel il l'avait guérie du même mal l'année précédente. *Nux* suivi de *sulfur*. ne guérissant point, K. visita la malade, qu'il trouva atteinte, outre la gastralgie, d'une toux spasmodique qui l'excitait à vomir, et qui était forte le matin surtout, avec expectoration de glaires.

Il donna, le 18 octobre, *drosera* 2/36, trois doses.

Le 20 octobre, elle fut très-bien toute la journée; le 21, il y eut une nouvelle aggravation.—De nouveau, quatre doses *drosera* 2/36. Le 23, la toux et le mal d'estomac avaient entièrement disparu.

HAUPTMANN a appliqué *drosera* avec succès à certaines fièvres intermittentes; voici ses expressions :

« Il y a eu, surtout au printemps, un grand nombre de fièvres intermittentes, caractérisées par du froid et de la chaleur, accompagnées de soif, ou par des alternatives de chaleur et de froid, ou par du froid suivi de chaleur, qui ont été guéries par *nux* ou par *dro-*

sera quand il existait en même temps des envies de vomir. »

Ce traitement a été conforme aux symptômes 119, 120, 121. — 135, 136, 137, 138. *Réd.*

ROMANI l'a employé avec succès, *selon les symptômes*, dans des fièvres intermittentes contractées par des paysans occupés à faire macérer leur lin.

KNORRE dit : « Dans plusieurs cas de fièvres intermittentes, *drosera* m'a été fort utile, lorsque la fièvre était intense et débutait par froid au visage, aux pieds et aux mains, avec des vomissements bilieux, que la chaleur était accompagnée de violentes douleurs pressives et pulsatives dans la tête, avec toux spasmodique, et qu'on apercevait des symptômes gastriques pendant l'apyrexie. En même temps que ces fièvres intermittentes, la coqueluche régnait épidémiquement. — Plusieurs doses de *drosera*.

N'est-ce point à cette concordance de la coqueluche qu'on peut, en partie du moins, attribuer le succès de *drosera* qui a rencontré une épidémie avec le *génie* de laquelle il était le plus en rapport? *Réd.*

Le cas suivant semblerait être confirmatif de cette idée.

Une enfant de 3 ans avait une fièvre tierce jointe à une coqueluche ; frisson léger, chaleur, puis sueur ; soit vive pendant le frisson et aussi avec la toux. Après une seule dose *ignat.* 1/12, l'accès fut plus faible et ne fut plus suivi d'aucun autre. *Drosera* 1/30 calma tout-à-fait la toux, au bout de quelques jours.

J'ai rassemblé, dans ce qui précède, tout ce que j'ai

pu trouver d'un peu positif sur un médicament qui peut être considéré comme d'une grande importance, mais sur l'efficacité duquel les avis sont encore plus ou moins contradictoires.

De nouveaux faits viendront, il faut l'espérer, donner une nouvelle assiette à l'opinion, et déterminer bien clairement dans quels cas on doit donner *drosera*, avec la presque certitude de lui voir produire l'effet curatif qu'on en désire et auquel on a droit de s'attendre.

PESCHIER.

DULCAMARA.

Dulcamara s'est souvent et promptement montré efficace dans de légers rhumatismes, surtout des extrémités supérieures ; mais je n'ai jamais eu occasion d'y accorder une confiance particulière dans des cas opiniâtres. — Dans le principe de la *phthisie tuberculeuse*, il est un admirable calmant contre l'effervescence du sang, quoique jamais il ne puisse prévenir la phthisie, ni la tendance fatale des tubercules à s'amollir, ce contre quoi *lycop.* déploie de plus fortes vertus curatives.

Dans tous les cas, il faut le donner en teinture primitive; par gouttes, et non dynamisé, parce que ses dynamisations (dilutions alcooliques *Réd.*) ne produisent presque aucun effet.

LOBETHAL.

Addition du Rédacteur.

La pratique journalière justifie cette recommandation de HAHNEMANN : « On trouvera la *douce-*

amère spécifique dans diverses maladies aiguës provenant d'un refroidissement.

Dans l'observation suivante, c'est surtout la cause *probable* du mal, le refroidissement, qui paraît avoir décidé le médecin dans le choix heureux du remède.

Une dame de 40 ans se trouva mal à l'église après dîner, tomba sans connaissance, et fut rapportée chez elle dans l'état de mort apparente. CASPARY mandé la trouva au lit, très-faible, ayant déjà pris une tasse de café chaud.

La malade se plaignait de céphalalgie semblable à une cuisson perforante au front et au vertex, avec fourmillements dans le cerveau, que lui semblait comprimer une planche; les mouvements aggravaient les douleurs; un afflux de salive la forçait à cracher fréquemment; sécheresse de la langue et soif ardente; pouls dur et tendu, faiblesse et abattement des membres; on craignait à chaque instant la voir expirer.

Ces symptômes et l'humidité de l'air firent supposer à CASPARY que le mal avait un refroidissement pour cause; il fit donc prendre à la malade *dulcam.* 8.

Dix minutes après, dit-il, il se déclara une crise homœopathique, qui diminua au bout de demi-heure.

Une heure après avoir pris le remède, la malade s'endormit et transpira légèrement. Elle se réveilla trois heures après, n'éprouvant plus que de la pesanteur dans la tête. La nuit fut tranquille, le lende-

main la malade se leva, et depuis trois ans elle n'a pas cessé de jouir d'une bonne santé.

Note. Voilà une observation très-sérieusement racontée, et dans laquelle l'auteur n'a pas hésité à voir l'effet de *dulcamara*. Mais n'est-il pas permis de soupçonner qu'il a attribué un peu trop d'influence au remède, et cela en s'aggravant à ses propres yeux la maladie? Ne peut-on pas croire que la dame, qui s'est rendue à l'église après son dîner, y a été saisie par le froid, que sa digestion en a été brusquement arrêtée, et que de là, syncope et tous les autres symptômes énarés? Ne peut-on pas aussi attribuer une juste part dans sa guérison au *café chaud*, qui a ramené la chaleur dans l'estomac et tout le corps, laquelle a été soutenue par le repos et le séjour au lit? Quel rôle minime joue au milieu de tout cela une dose *dulcamara* 3? et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, trois ans encore après cette indigestion, la malade ait joui d'une bonne santé? *Réd.*

La série des symptômes accordés, dans la *M.m.p.* à *dulcamara* n'en contient qu'un seul relatif à l'*ophthalmie*.

66. Inflammation de l'œil (chemosis) *Starcke*.

Ce symptôme unique paraît avoir suffi à DE HORATIUS pour appliquer hardiment et heureusement *dulcam.* à l'*ophthalmie* aiguë.

Un soldat entra à l'hôpital, le 9 mai, affecté d'une *ophthalmie* aiguë interne et externe, avec forte fièvre et signe de saburre (?). Il fut mis à un traitement dans lequel on fit entrer *dulcam.* et *staphis.* à la dose

d'une goutte seulement. Il fut guéri le 30 mai.

Un autre soldat entra, le 8 juin, affecté de *chemosis* des deux yeux avec tous les symptômes concomitants ; la maladie durait depuis sept jours et avait-atteint le plus haut degré d'acuité. Il reçut le même jour *tinct. dulc.* gtt. j ; — sept jours après, le *chemosis* avait cessé.

Le lendemain, il reçut *cocc.* gtt. j, contre l'ecchymose de la conjonctive, suite ordinaire de cette maladie.

Le 21 il retourna guéri à son régiment.

Comme résultat d'un refroidissement, l'angine peut recevoir de *dulc.* un secours prompt et même complet.

Le Dr MALAISE en cite dans sa *Clinique* un exemple fort remarquable.

Une domestique sort de son lit, à 3 heures du matin, par un temps très-froid, sans bas et sans souliers, pour ouvrir la porte. Rentrée au lit, elle est prise d'un violent frisson. Vers 6 h. du matin, il se déclare un mal de gorge, avec impossibilité d'avaler. Cet état augmente jusque vers les 3 h. de l'après-midi. Les amygdales étaient rouges et tuméfiées, au point d'intercepter presque entièrement le passage des boissons ; il y avait douleur lancinante et constrictive jusque dans l'intérieur des oreilles. MALAISE prescrivit 5 globules *dulcam.* 24. Sept heures après, la malade ne ressentait plus aucune douleur et se disait guérie. Le lendemain elle prit son café, comme de coutume ; les amygdales avaient repris leur volume normal.

HARTMANN dit : « J'ai employé *drosera* et *cina* contre la coqueluche ; mais sans aucun succès. *Pulsat.* et *dulcam.*, et quelques autres remèdes m'ont rendu, par contre, des services dans certains cas. »

Voilà qui est bien vague, et ce n'est guère avec de telles propositions qu'on fera faire des progrès à la doctrine des *spécifiques*.

Dulcam. a été donné avec le plus de succès dans quelques cas de coryza et catarrhe bronchique par refroidissement ; ainsi :

Une dame souffrait, depuis 24 h., à la suite d'un refroidissement, d'une affection catarrhale, avec fréquents frissons passagers, douleurs dans le front, rhume plus sec qu'humide, enrouement avec fourmillements dans la région de l'épigastre. WEIGEL lui donna, le 15 février au soir, *dulcam.* 2/24. Le 17, tous les symptômes existaient, mais plus faibles, la guérison n'ayant pas fait de progrès depuis la veille. *Dulcam.* fut répété ; le 20, le rhume et l'enrouement avaient disparu ; la malade se sentait guérie.

Un jeune homme robuste fut attaqué, au mois de juillet, après un refroidissement, de déchirements dans les jambes, puis d'un violent coryza fluent qui fit bientôt place à une obstruction du nez et enfin à une forte douleur pressive dans le front, avec céphalalgie stupéfiante, abattement continu, défaut d'appétit et goût amer. Il avait déjà pris sans succès une infusion de sureau. HARTLAUB lui fit respirer un flacon contenant des globules de *dulcam.* Il y eut du mieux dès les premières heures, et il fut guéri en deux jours.

N'est-ce point encore là un de ces cas où il est permis de douter que le remède *seul* ait amené la guérison? Je veux bien croire à l'amélioration prompte; mais pendant les deux jours qui lui ont succédé, ne doit-on pas accorder quelque chose au *vis medicatrix naturæ*, au temps, au repos, et aux soins hygiéniques qu'aura probablement pris ou reçu le malade? *Réd.*

Dulcamara paraît être plus particulièrement le spécifique des diarrhées par refroidissement. En voici une excellente observation du Dr GROSS.

« Une jeune fille de campagne, 20 ans, robuste quoique maigre, souffrait depuis un mois d'une diarrhée violente, suite d'un refroidissement, qui avait défié tous les remèdes, et qui allait toujours en augmentant. Voici le tableau des symptômes, tel qu'on me le transmet par écrit :

» Tranchées violentes, surtout dans la région ombilicale; c'était le signal du paroxysme. La malade se trouvait ensuite très-mal, était inondée d'une sueur froide, puis avait la diarrhée accompagnée quelquefois de vomissements. La nuit précédente, elle avait été au plus mal; les selles s'étaient suivies sans interruption; les douleurs n'avaient pas discontinué un instant, la sueur froide avait été plus abondante que jamais; éructation, soit très-douloureuses. Le lendemain, même état; cuisson à l'anus; selles bilieuses, vertes.

» Les principaux symptômes se trouvant parmi les effets primitifs de *dulcam.*, je lui en envoyai une

goutte 3, défendant le café et tous autres remèdes. — Dès le lendemain, la diarrhée disparut entièrement, et la malade guérit. » (*Arch. f. h. H. I. III*, 169.)

Encore une bonne observation de SEIDEL.

« Une femme de 40 ans, petite, robuste, colérique, était malade depuis deux jours à la suite d'un refroidissement. Maux de cœur, envie de vomir, vomissements, défaut d'appétit; dégoût même pour le café, soif continuelle, chaleur alternée de frissons qui dureraient plus long-temps que la chaleur; vertiges, face rouge, peau sèche et chaude; selles se succédant de quart en quart d'heure, très-peu abondantes, glaireuses, accompagnées de tranchées vers la région ombilicale; insomnie, inquiétude et maux de cœur la nuit; pouls plein, dur, accéléré; lassitude générale.

» Il administra une goutte *dulcam.* 21, qui fut promptement suivie d'un changement général; en moins de deux heures, tous les symptômes avaient disparu; selles nulles, bon sommeil la nuit suivante; santé parfaite dès le lendemain. »

RUMMEL dit : « *Dulcam.* à une seule dose guérit la plupart des diarrhées d'été, celles qui sont aqueuses, jointes à des coliques, et celles qui ne prennent que la nuit. »

KNORRE dit : « Les diarrhées caractérisées par des évacuations jaunes, aqueuses, glaireuses même, précédées de tranchées et de pincement dans le ventre, comme après un refroidissement du corps ou des pieds, ont été guéris par *dulcam.*

GUEYRARD a guéri par *dulcam.* 2/40. une récidive de diarrhée après un froid humide.

Voici une observation encore plus remarquable ; elle est du D^r SONNENBERG :

« Un berger de 31 ans, fort et robuste, colérique, avait été atteint d'une diarrhée sanguine sans qu'il sût d'où elle provenait. Pendant trois ans et trois mois, il fut traité inutilement par les médecins allopathes les plus distingués. Sa maladie ne fit qu'augmenter, et il s'y joignit un prolapsus du rectum.

» Violentes tranchées dans les intestins et surtout autour du nombril, fréquentes et douloureuses, la nuit principalement. Bientôt après, diarrhée sanguine, évacuations de sang se répétant rapidement, qui, jointes à la douleur, l'empêchent de fermer l'œil ; soif violente, inextinguible ; prolapsus du rectum considérable ; cuisson douloureuse à l'anus comme par du poivre d'Espagne.

» L'exacerbation nocturne, le principe de la maladie provenant probablement de refroidissement, me déterminèrent à donner *dulcamara*, une gtt. teinture-mère.

» Quatre jours après, le malade vint m'annoncer que les évacuations sanguines avaient cessé, ainsi que les tranchées et la soif. La nuit précédente, il n'avait eu que deux selles normales ; il n'a pas cessé de jouir depuis d'une bonne santé. »

Une fille de 24 ans était traitée à l'Institut clinique de Leipsick pour un érysipèle vésiculeux de la face, et avait reçu *rhûs* avec succès. Vers la fin du traite-

ment, survinrent diarrhée, malaise, vomissement, dyspnée, toux, élancements dans la gorge, chaleur dans la tête, frissons dans le reste du corps; *dulcam.* enleva tous les symptômes, sauf la toux que *lycop.* fit cesser.

Les variations subites et considérables que l'atmosphère a offertes ce printemps, où le thermomètre R., après avoir marqué 25° et 26°, est tombé subitement à 14° et 15°, ont amené de très-nombreuses entéralgies avec ou sans diarrhée. Toutes celles qui se sont offertes à moi ont été traitées *avec succès* par *dulcamara*; j'ai volontiers employé la teinture-mère, à doses fréquemment répétées, et j'ai eu quelquefois besoin d'en employer d'assez grandes quantités, parce que les douleurs reparaissaient avec la cessation du remède. Toutefois, j'ai toujours guéri sans être obligé de recourir à un autre remède. *Réd.*

Dans les symptômes pathogénétiques de *dulcam.*, se trouvent quelques-uns qui retracent ou rappellent l'érysipèle, tels que :

85. Prurit aux joues.

86. Eruption suintante sur la joue.

265. Prurit ardent à l'extérieur du bras droit, qui oblige à se gratter; l'endroit est rouge, avec une ampoule et une sensation brûlante.

276. Dans le pli du bras, éruption de boutons rouges, visibles le soir et le matin, qui causent un prurit légèrement lancinant et brûlant, après qu'on s'est gratté, pendant douze jours.

335. Eruption fortement pruriteuse de taches rouges, avec des ampoules.

Eruption aux bras et aux cuisses, comme des tubercules blancs,

entourés d'une aréole rouge, il n'y a que les tubercules qui causent un prurit légèrement lancinant ; après s'être gratté, il survient une chaleur ardente.

Eruption de petits boutons à la poitrine, au bas-ventre, avec prurit modéré.

540. Taches rouges proéminentes, comme des piqûres d'orties.

Places rouges sur le corps.

Taches rouges, semblables à des piqûres de puces.

584. Peau chaude, sèche, bouillonnement de sang.

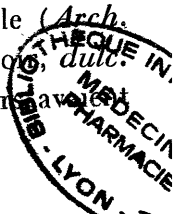
Ardeur dans la peau de tout le dos, comme s'il était assis près d'un poêle chaud.

C'est sans doute d'après ces données qu'ont opéré et réussi les praticiens ci-après :

MESSERSCHMIDT fut appelé auprès d'une dame de 48 ans, vive, ardente, colérique et sujette à la goutte, dont les attaques étaient ordinairement la suite d'un refroidissement.

En août, elle eut un accès de fièvre violente, avec douleur dans tous les membres, et érysipèle à la face, lequel s'étendit graduellement sur tout son corps, et mit sa vie dans le plus grand danger ; traitée allopathiquement, elle ne fut guérie qu'après deux mois de traitement.

Trois ans après, en octobre, le lendemain d'un refroidissement, elle fut prise de fièvre violente avec prostration de forces, douleurs dans les membres, surtout dans la tête, rougeur de la face, avec tension et fourmillement, prodromes d'un érysipèle (Arch. V. II. 56). — M. donna, à 4 heures du soir, 24. Le lendemain, la fièvre et les douleurs disparu.



Toute voisine de l'érysipèle, voici maintenant une éruption parfaitement conforme aux symptômes cités, où *dulcam.* a reçu une juste application suivie du plus complet succès.

Sur une femme très-corpulente, de 60 ans, se forma une rougeur dartreuse dans le pli qui existe au-dessous du sein gauche. Cette rougeur ne lui causait ni ardeur, ni démangeaison, mais elle était couverte d'une multitude de petits points et présentait l'aspect d'un vésicatoire long-temps tenu en suppuration et guéri, mais qui a laissé une place rouge avec une glandule blanche élevée ; la tache avait la grandeur de la main.—La malade reçut *dulcamara* 1/2 et fut parfaitement guérie en quatre jours.

Autre cas très-approprié :

Un enfant de 13 mois, faible et malingre, portait depuis quatre mois une espèce de pemphigus traité sans succès par un allopathe. Soif vive, selles diarrhéiques, urine fétide, trouble, causant irritations et douleur aux places qu'elle touchait ; faiblesse, amaigrissement ; espèces d'ampoules de la grosseur d'un pois, pleines d'une sérosité jaunâtre, aqueuse, transparente, sur un fond rouge, enflammé.

Ces ampoules causaient des démangeaisons violentes, et formaient des ulcères rongeurs, sécrétant une matière rouge-clair, qui se séchait au bout de quelques jours, en croûtes épaisses, brun-rouge, douloureuses au toucher. Ces croûtes tombaient bientôt et laissaient une tache rouge-clair, pendant quelques jours ; tout le corps, mais surtout la partie

postérieure et les extrémités, en étaient couverts; la face seule n'en avait pas; peu de sommeil, toujours agité.

Après les prescriptions de régime, BETHMANN donna *dulcam.* 38, le matin.

En quatre jours, les anciennes ampoules guérèrent ainsi que les ulcères couverts de croûtes, et il n'en vint pas de nouvelles. Dès ce moment, l'enfant reprit tout l'aspect de la meilleure santé.

ROMIG dit qu'un groupe de petites ampoules de la grosseur d'une tête d'épingle, serrées, avec une aréole rouge, sur la joue gauche, entre l'œil et le coin de la bouche, et à droite sur le cou, avec rougeur des joues tirant sur le bleuâtre, et fortes douleurs de refroidissement, a été guéri dans deux cas, par *dulcam.* 1/30.

Un petit garçon de 9 ans avait sur presque tout le corps et au visage des boutous rouges, avec une forte toux; il s'y joignait un œdème du gland. Il reçut de SCHWAB *dulcam.* 2/30; l'œdème disparut en trois quarts d'heure; les autres accidents cessèrent d'eux-mêmes.

Un jeune homme de 24 ans était atteint, depuis quinze jours, d'une éruption ortiaire sans fièvre, traitée plus qu'inutilement par l'allopathie. Ayant été subitement saisi, le soir, d'un accès de suffocation, avec anxiété et crainte de la mort, il reçut de SONNENBERG, qu'y conduisit un ami, *ipéc.* 3. A la grande surprise des assistants, les symptômes disparurent en quelques minutes.

Le lendemain, il ne restait plus à combattre que l'exanthème puriteux, forçant à gratter, et causant ensuite des douleurs brûlantes; *dulcam.* 24 suffit pour le faire disparaître.

Dulcamara, dit KNORRE, est le principal spécifique contre la fièvre ortiée.

Dulcamara, *antimonium crudum* et *rhus*, dit SCHWARZE, paraissent surtout efficaces quand l'exanthème consiste en petites taches de la grandeur d'une lentille ou d'un centime.

On ne trouve pas d'observation clinique qui indique chez *dulcamara* une action véritablement curative sur les *dartres*.

BETHMANN dit : « Un malade qui avait pris beaucoup de soufre, fut attaqué d'un grand nombre de dartres dans les articulations. Quelques remèdes homœopathiques, surtout *dulcam.*, le guérirent, non-seulement de cet exanthème, mais même des hémorroïdes dont il souffrait depuis long-temps. »

Qu'est-il possible de conclure d'une pareille observation, si ce n'est qu'on *peut* donner *dulcam.* dans les affections herpétiques avec quelque *espérance* de succès ?

Cette espérance est corroborée par l'observation suivante du même médecin :

« Une femme de 50 ans avait, depuis un an et demi, une quantité de dartres rouges et bleuâtres sur tout le corps, mais surtout sur les jambes ; elles augmentaient sans cesse, lui causaient de violentes démangeaisons, se levaient par écailles, et étaient rem-

placées par d'autres. Je lui fis prendre, en quatre mois *dulcam.*, *graphit.* et enfin *sulf.* 30. Elle fut guérie.

Une espèce de dartre farineuse, qui avait été traitée, pendant plus d'un an et demi, par *antim.*, *sulf.*, par *jalap* et *calomel*, comme laxatifs, sans parler d'une quantité de remèdes extérieurs, fut guérie par *sulfur*, *rhus* et *dulcamara*, par le même médecin.

TRINKS dit : « *Dulcamara* est un remède inappréciable contre les dartres suppurantes humides, notamment contre le *herpes pudendorum* des deux sexes; il paraît même qu'on peut l'administrer avec succès dans les cas de dartres sèches, furfuracées; c'est au moins ce que tendraient à prouver quelques-unes de mes observations. »

RÜCKERT a administré *dulcam.* dans un cas de dartre, tantôt sèche, tantôt humide, située au bras; il s'était d'abord fié aux anti-psoriques; mais, dit-il, je fus trompé dans mon attente. Il se loue de ce remède qui soulagea, à diverses reprises, le malade; mais comme il n'eut pas la constance ou de le laisser agir ou de le répéter, et qu'il le fit précéder et suivre de plusieurs autres substances, tant végétales que minérales, on ne peut rien conclure de positif de son observation, au sujet de *dulcamara*.

Les symptômes qui ont dirigé ces praticiens sont :

279. Eruption herpétiforme, principalement sur les mains.

358. Eruption d'une croûte lichéniforme sur tout le corps.

Un soldat entra à l'hôpital militaire de Naples en novembre 1827, pour une ophthalmie aiguë, qui, traitée allopathiquement, devint chronique et résista à tous remèdes.

En avril suivant, il fut soumis au traitement homœopathique; et comme à l'ophthalmie s'était jointe une dartre croûteuse qui présentait de larges croûtes humides sur les coudes, le dos, les lombes et le sacrum, aux remèdes ophtalmiques on a ajouté *dulcamara* 29.

Le 14 juin, il quitta l'hôpital, guéri du pannus, de la blepharophthalmie, et de la dartre des coudes, du dos et des lombes; il en restait quelque trace au sacrum.

KNORRE conseille des doses répétées de *dulcam.* 12 et 18 contre la croûte de lait qu'il décrit ainsi: Petites pustules, tantôt rapprochées, tantôt isolées, et entourées d'une aréole rouge, qui ne tardent pas à crever, d'où coule abondamment un liquide visqueux et jaunâtre qui se condense bientôt en croûtes épaisses, jaunes, brunes et cohérentes, couvrent le front, les tempes, les joues, le menton, etc. On a de la peine à empêcher les enfants de se gratter, tant la violence du prurit les y pousse, surtout le soir et la nuit. La sécrétion continue au-dessous des croûtes, qui, après leur chute, se renouvellent (*Allg. h. Z.*, V, 163).

La production des verrues par *dulcam.* se trouve signalée dans la *Matière médicale pure* par un seul symptôme:

281. Les mains sont couvertes d'une espèce de verrue, dont il n'avait jamais eu aucune.

Ce symptôme a suffi pour guider quelques praticiens qui ont appliqué avec succès *dulcam.* à la guérison de cette difformité.

Je m'en suis servi et n'ai eu qu'à m'en louer ; j'ai touché itérativement chaque verrue avec la teinture-mère, dont j'ai fait prendre une goutte sur un grain de sucre.

Le D^r SOLLIER l'a employé deux fois concurremment avec *sulfur*, ce qui enlève à ce traitement son caractère de spécificité.

Les symptômes de l'affection rhumatismale à laquelle *dulcamara* est plus particulièrement appropriée, et ceux de l'exacerbation homœopathique qu'il amène, ont été admirablement décrits par ROMANI, dans son *Discorso*, p. 145. C'est lui-même qui les a éprouvés et sentis.

« Le 24 septembre, dit-il, à l'âge de 42 ans, après avoir étudié sans relâche toute la matinée, je me sentis abattu et fatigué, échauffé dans tout le corps, le visage ardent, le cerveau comme en ébullition. Je montai dans une voiture découverte, et fis une petite promenade. Il faisait un peu de vent qui me rafraîchit agréablement, mais qui, en même temps, me disposa à une cruelle maladie. De retour chez moi, je dînai, mais peu et sans grand appétit. Je m'endormis pour quelques instants, et me réveillai avec la fièvre ; j'éprouvai les symptômes suivants :

« Abattement, aucune volonté de me lever, quoique je fusse obligé de sortir pour mes affaires ; douleur stupéfiante dans la tête, sifflement dans les oreilles, rougeur de la face, chaleur et aridité de la peau, cuisson aux pieds, langue sèche et blanche, douleur au bas-ventre, excréments noirs et blancs, urines chaudes et piquantes, douleurs vives dans les articulations et le long du rachis, principalement depuis le milieu jusqu'au sacrum ; douleur dans les cuisses ; pouls rapide et fort.

» Je pris, à 2 heures p. m., *dulcam.* 24 gtt. 1/8. Je ne puis décrire l'état où me mit ce remède. Les douleurs des téguments de la tête, du cerveau lui-même, du dos, du sacrum, des cuisses, augmentèrent d'une manière terrible ; la chaleur devint extrême ; inquiet, agité, je ne pouvais rester quatre minutes dans la même position. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit ; je ne m'endormis qu'à l'aube du jour. Après trois heures de sommeil, je me réveillai inondé de sueur ; la transpiration continua toute la journée et la nuit suivante. A midi, la fièvre était éteinte, et je pus manger. Deux jours après, je retournai à mes occupations. »

Voici un autre exemple d'application bien homœopathique, et de succès bien complet :

Un cocher, d'une forte constitution, fut atteint, dans l'hiver, à la suite d'un fort refroidissement, de violentes douleurs dans les deux bras et le dos. Il fut visité le second jour. Les douleurs lancinantes et pressives ne cessaient pas ; elles étaient violentes, sur-

tout la nuit ; plus il était tranquille (le mouvement le faisait suer), plus elles étaient violentes ; au contraire, elles diminuaient beaucoup lorsqu'il remuait le bras. Fièvre légère, soit plus forte que de coutume. — Il reçut une gtt. *dulcam.* teinture-mère. Au bout de 24 heures, toute douleur avait cessé ; le lendemain, il retourna à ses occupations.

Autre exemple, tiré de la pratique de GASPARY (*Ann.* II, 182).

« Un paysan, fort et musculeux, travaillait aux champs, lorsqu'il fut assailli par une pluie subite. A l'instant, il ressentit de violents frissons dans tous les membres, il eut de la peine à regagner sa maison, se mit au lit, et y fut plus d'une heure avant de se réchauffer.

» Le froid fut suivi d'une grande chaleur, GASPARY, appelé le 3^e jour, trouva :

» Douleurs de tête brûlantes avec étourdissements, face rouge, langue sèche, chaleur brûlante au palais, soit inextinguible ; le malade ne peut boire assez froid ; appétit nul, selles nulles depuis deux jours ; urine très-rouge, douloureuse à la sortie ; point de sommeil ; peau sèche, brûlante, avec sensation de brûlure ; pouls 96 ; violents élancements et tiraillements dans les lombes, les épaules et les bras.

» Le malade reçut *dulcam.* 2 gtt. j.

» Une demi-heure après, pouls à 110, céphalalgie, chaleur, ardeur du corps augmentées ; sensation de quelque chose de brûlant qui monte et descend dans l'œsophage. Deux heures après, cette exacerbation

cessa et ces symptômes disparurent tous ; la sueur se déclara, la langue devint humide, le pouls tomba à 80 ; le malade alla de mieux en mieux ; le 3^e jour il se leva, et le 7^e, il retourna à son travail. »

Autre exemple tiré de la pratique de HARTLAUB (*Ann.* II, 310).

Un homme de 40 ans, après avoir été trempé par la pluie, avait été pris, 15 jours auparavant, d'une violente douleur au muscle fessier gauche, qui le forçait à se tenir couché sur le ventre. La douleur ne resta pas long-temps en cet endroit, mais elle gagna toute la jambe jusqu'à la plante du pied, ensorte que le malade était obligé de marcher sur les orteils ; elle se manifestait par des élancements et des picotements. Elle quitta aussi cette place, et se fixa enfin dans l'hypocondre droit et au-dessus du rein, causant dans l'hypocondre une pression, et dans le rein des élancements. Les lombes étaient raides, et le malade y éprouvait alternativement des frissons et des chaleurs avec soif ardente. Quelquefois, légères douleurs dans la poitrine ; pas d'appétit, amertume des aliments ; grand abattement ; selles et sommeil bon.

Il avait pris du poivre et du sulfate de magnésie, sans résultat.

Il reçut, le 20 mai, *dulcam.* 1/15.

Le 26, il n'existait plus aucune douleur ; seulement, légère pression dans l'estomac après avoir mangé, et idées encore un peu troubles.

Le 30, fut donné *nux* 1/15, qui enleva toute pression.

Le Dr PETROZ a donné (*Archives* I, 298) l'observation d'un cas de rhumatisme articulaire chez une dame, lequel fut guéri par deux doses *dulcam.* 8, à un jour de distance.

Une femme, ayant été mouillée par la pluie, fut prise de déchirement dans tous les membres. Après avoir inutilement été traitée pendant trois mois par un allopathe, elle s'adressa à RUMMEL. Elle était excessivement abattue, cachectique, suait beaucoup, éprouvait des douleurs déchirantes dans tous les membres, mais surtout aux pieds. Sommeil agité. *Dulcam.* 15 améliora considérablement son état, en quinze jours. Il ne restait plus que l'insomnie et quelques déchirements. *China* 9 la rétablit (*Ann.* IV, 180).

Parmi les symptômes de *dulcam.*, il s'en trouve un seul qui parle d'*enflure*.

545. Gonflement subit du corps, et enflure des membres, qui est parfois douloureuse ou accompagnée d'une sensation d'engourdissement.

C'est sans doute ce seul symptôme qui décida heureusement le Dr NESCHKE à choisir ce remède dans le cas suivant.

Un enfant de 18 mois avait eu, plusieurs semaines auparavant, une fièvre tierce, et commençait à enfler.

Face boursoufflée, corps et membres enflés.

Agitation nocturne.

Urine rare, fétide.

Vomissements de tout aliment.

Grande faiblesse.

Le Docteur donna *dulcam.* 1/2 gtt. 21. Bientôt l'enfant s'endormit et transpira. En se réveillant, il eut une forte selle, et le lendemain la face seule était un peu enflée. Cette seule dose suffit ; l'enfant alla de mieux en mieux et guérit totalement en quatre jours.

Une petite fille de 8 ans, ayant été éprouvée par le froid et une grande frayeur, fut prise, outre une enflure générale avec langue blanche et chargée, des plus cruelles douleurs dans les membres. Il lui était impossible de se remuer. Une dose de *bryon.*, suivie de deux doses *dulcam.* 3/30, les enleva en huit jours (*Archiv.* XV, 144).

Nous avons déjà donné une observation du même genre, due à la plume du Dr DUPLAT, *Bibl. hom.* n. s. I, 50.

HAHNEMANN a placé *dulcamara* au nombre des remèdes antipsoriques, dans sa nouvelle édition des *Maladies chroniques*.

CORRESPONDANCE.

L'un de nos plus assidus et réguliers correspondants, le Dr TORNERI, de Nice, nous a adressé quelques questions auxquelles nous croyons faire chose

utile de répondre par la voie de la presse, afin que nos réponses puissent être expérimentées par ceux qui prouvent leur intérêt à l'homœopathie, entre autres, par la lecture de nos feuilles. Ces questions étaient précédées des phrases qui suivent, et que, quoique confidentielles, nous consignons ici, soit comme témoignage des bienfaits réels de l'homœopathie, soit comme encouragement offert à d'autres collègues pour la publication de leurs succès.

« Depuis quelques mois, dit le Dr TORNERI, pratiquant exclusivement l'homœopathie, j'ai guéri une aliénation mentale religieuse, chez une nouvelle accouchée, par *hyoscyamus*; — une loupe au genou, chez un meunier, avec *graphytes* (en globules); — une hernie congéniale, chez un enfant de 8 mois, avec *nux*; — une vaste plaie à la jambe, chez une laitière, qui retenait la malade au lit depuis plusieurs mois, et la faisait menacer d'une amputation, avec *tinct. sulf.* intérieurement et extérieurement; — un érysipèle phlegmoneux des plus graves, avec menace de métastase au cerveau, chez un homme robuste de 25 ans, avec *bellad.* et *rhys* précédés d'*aconitum*. Pendant cette terrible maladie, sa tête lui paraissait si pesante, qu'étant dans l'impossibilité de la lever pour boire, il était obligé de la faire soulever par deux personnes, lorsqu'il cherchait à étancher sa soif inextinguible; — une douleur (rhumatismale) du poignet droit, chez une demoiselle de 20 ans, qui l'empêchait de jouer du piano, avec *sepia*; — un prolapsus de l'utérus avec *bellad.* et *aurum*; — plusieurs lésions externes très-graves par l'usage externe de *tinct. arnicæ*, aidé de quelques globules pris intérieurement; — une douleur de rhumatisme aigu au pied, puis à la main, avec *aconitum*; —

un catarrhe pulmonaire des plus graves avec *nux*; — trois fièvres miliaires, malignes, avec *aconitum*; — une spermatorrhée avec *sulfur*; — j'ai fort amélioré l'état d'un phthisique par *aconitum* et *bellad.* suivis de *conium*.

» Un cas m'a donné beaucoup de peine; le voici : M^{me} L. primipare, accouchée depuis 38 jours et allaitant heureusement, fut forcée par certaines circonstances de confier son enfant à une nourrice, bien que ses seins fussent abondamment remplis de lait. A peu près au même temps, une imprudence (refroidissement des pieds et des épaules) lui causa une métrite fort aiguë avec péritonite, et d'atroces douleurs. *Bryonia* et *chamomilla*, employés contre la métrite, puis *pulsatilla*, comme lactifuge, m'ont rendus des services les plus signalés. Les seins étaient durs comme des pierres, considérablement tuméfiés, et faisaient redouter des abcès; tout cet appareil a disparu en huit jours. J'ai cru devoir employer une sorte de pommade composée de deux onces de beurre frais et 24 gouttes *inct. pulsat.*, en onction douce sur les seins. Au commencement de ce traitement, ne voyant point s'opérer de réaction, j'ai intercallé *moschus* qui a très-bien réveillé la sensibilité. Au bout de dix jours, il n'y avait de trace ni de l'une ni de l'autre maladie, et *chamomilla* a amené une diarrhée de plus de quinze jours, dont la malade a été très-satisfaite, vu qu'elle ne rendait auparavant que très-difficilement ses selles et ses urines.... »

Passons maintenant aux questions du Docteur TORNERI.

« Faites-moi part de votre opinion concernant les remarques du Docteur MOLIN sur les effets de *sulfur* et de *phosphorus* dans les maladies de poitrine, surtout dans la phthisie. »

L'article du Docteur MOLIN, contenu dans le troisième cahier du *Journal de la doctrine hahnemannienne*, page 126, sous le titre *Phthisie pulmonaire*, nous semble marqué au coin d'un esprit judicieux et bon observateur; il porte des traces évidentes de science et de bonne pratique, et si nous nous permettons à son égard quelques remarques critiques, c'est en vue uniquement de profiter nous-même et de faire profiter les autres de la sage expérimentation de cet excellent praticien.

Le Docteur MOLIN dit : « Malgré les observations de Laurencet, la plupart des homœopathes ont peu de foi dans la guérison de la phthisie tuberculeuse. »

Nous n'avons pas le dessein de soumettre à la critique scientifique le mémoire fort intéressant et curieux du Docteur Laurencet; mais nous nous sentons en conscience obligé de faire remarquer que ce praticien, tout en prônant à juste titre l'application de la méthode homœopathique, n'a pas laissé que d'employer concurremment les épispastiques et les exutoires de divers genres, auxquels, à la vérité, il n'attribue qu'une importance secondaire; ceci est un point sujet à une discussion grave, que nous ne voulons pas aborder aujourd'hui. La majeure partie des cures dont se vante l'allopathie a été opérée au moyen, entre autres, d'exutoires plus ou moins répétés ou entretenus; et nous ne sommes pas nous-même sans en avoir vu de beaux exemples. La méthode du Dr Laurencet nous paraît donc, homœopathiquement

parlant, *exceptionnelle*, elle est probablement digne de louange, mais nous doutons qu'elle ait reçu et reçoive encore l'approbation pleine et entière du MAÎTRE.

Le Docteur MOLIN continue en ces termes : « Je connais tel de nos confrères dont l'opinion a pour moi beaucoup d'importance, qui, dégoûté du peu de résultats heureux obtenus dans ces maladies et des difficultés dont le traitement est hérissé, a renoncé à les traiter. »

Cette répugnance est facile à concevoir et ne saurait être blâmée; mais nous en prenons occasion de solliciter de nos honorables confrères la communication de leurs cas de traitement, avec insuccès aussi bien qu'avec succès; c'est là, sans aucun doute, le meilleur moyen d'arriver à la connaissance exacte des remèdes utiles et des inutiles, dans des conditions données. Que l'un de nous ait quelques succès à proclamer; alors les consultations afflueront chez lui, et il sera mis en demeure d'étudier spécialement et l'affection même, au point de vue de ses symptômes spéciaux, et les médicaments qui y correspondent le mieux et le plus efficacement.

Un foule d'allopathes ont signalé des moyens qui, à leur dire, semblaient infaillibles; l'un a fait faire d'amples inspirations répétées pour faire pénétrer l'ail dans les vésicules comprimées par les tubercules; l'autre a préconisé les frictions sur tout le torse avec du lard; un troisième n'a vu de salut que dans l'habitation d'une étable (ce moyen n'est pas à dédai-

gner); un quatrième a guéri ses malades avec la pommade d'Autenrieth; un cinquième les a fait promener sur mer, etc. etc. Chacun donc a eu le bonheur de rencontrer des patients en rapport avec une certaine médication.

Voici venir le Docteur MOLIN qui sollicite l'attention et demande l'expérimentation réitérée de *ammonium carbonicum*; nous le remercions de cette importation, et nous nous empresserons de la soumettre au creuset de notre faible expérience. Cette substance donne effectivement des symptômes importants, relatifs aux poumons et à la respiration; on a peut-être droit de s'étonner qu'elle n'ait pas été essayée ou employée plus tôt; mais les médecins sont *hommes*, et, comme leurs semblables, aiment à marcher dans des sentiers battus ou du moins tracés. HAHNEMANN n'avait pas spécialement recommandé *ammonium*, et *ammonium* a été négligé; honneur au Docteur MOLIN qui l'a tiré de l'oubli!

Ce savant n'a pas rendu un moindre service en signalant le danger de se servir de *sulfur* hors de propos, ou plutôt hors de nécessité; dans les maladies de la poitrine, ce remède est d'une activité prodigieuse, et cette activité n'est pas toujours curative. En particulier, si, pendant son usage, le malade est exposé au froid ou au courant d'air, les suites peuvent en être désastreuses.

Il y a quelques années, nous fûmes consulté par un habitant de la campagne atteint, en particulier, d'une brachypnée des plus pénibles; l'état de sa peau nous

parut requérir évidemment *sulfur* que nous lui donnâmes. A quelque temps de là, il revint nous dire qu'il se sentait mieux; mais ce jour, il soufflait un vigoureux vent du nord très-froid, et le malade avait fait quatre lieues dans un char découvert; il devait faire une seconde fois le même trajet, allant contre le vent: nous lui manifestâmes tout notre chagrin de le voir arriver par un temps pareil, et notre inquiétude pour les suites de cette imprudence. Nous ne nous étions pas trompé; trois jours après, se présenta un de ses parents annonçant que le malade pouvait à peine respirer; nous ne lui dissimulâmes pas que sa fin était prochaine; le silence gardé à notre égard dès lors ne nous laisse pas de doute que notre pronostic a été juste.

Tout récemment, nous avons été appelé auprès d'un malade qui, atteint quatre mois auparavant d'une bronchite aiguë (peut-être péripneumonie), n'avait pu recouvrer la faculté de respirer, et était suffoquant jour et nuit, complètement privé d'appétit. Vu la chronicité actuelle de la maladie, nous débûtâmes par *sulfur*, un globule dans un grand verre d'eau, dont le malade devait prendre une seule cuillerée à café, matin et soir. D'abord, le remède parut faire merveille, la gaîté revint, ainsi que l'appétit, le sommeil, la possibilité de se coucher étendu, et celle de se promener dans la chambre; mais cet état ne dura guère; il survint un point de côté, une difficulté plus grande de respirer, puis des crachats de sang pur, qui n'ont cessé qu'à la mort, survenue au bout de quelques jours.

Tout en faisant la part de l'ancienneté de la maladie, du traitement allopathique, peu ou mal actif, de l'empâtement du poumon, etc., nous ne nous dissimulons pas que l'action excitante de *sulfur* peut avoir amené un état aigu, auquel nous ne nous attendions pas, vu que le malade offrait des symptômes évidents d'hydrothorax, et que *sulfur* est propre à ramener des urines abondantes, moyen connu de diminuer l'hydropisie de la plèvre et l'infiltration des poumons.

Dans le cas cité par le Dr MOLIN, ce fut une idée préconçue et non l'ensemble des symptômes qui lui fit débiter par *sulfur* et même y revenir, avec des suites si déplorables. On ne saurait trop se défier de ces idées préconçues, de ces enseignements théoriques ; il est rare qu'on n'en soit pas la dupe. Chez la malade du Dr MOLIN, rien n'annonçait (du moins il se tait sur ce point) une psore jadis développée et actuellement latente ; cas unique où *sulfur* puisse être rigoureusement requis et utilement administré.

Quant à *ammonium* son application était d'autant plus rigoureusement exacte et homœopathique que la phrase pathogénétique du remède et la phrase symptomatique de la maladie étaient identiques : *Toux avec chatouillement à la gorge comme s'il y avait du ducet.*

Toutes les fois que cette identité se rencontrera, il est plus que probable que le remède guérira, quelque grave que soit le cas morbide. Mais il faudra bien se garder de commettre la faute, dont s'accuse si loyale-

ment le Dr MOLIN, d'interrompre l'action du remède guérissant par l'intercallation d'une substance non requise et perturbatrice ; alors pourra se renouveler l'accident fâcheux relaté par notre honorable collègue.

A cette occasion, le Dr MOLIN cite des paroles qu'il a obtenues à ce sujet de la propre bouche de HAHNEMANN, paroles précieuses parce qu'elles rectifient l'erreur dans laquelle avaient pu être jetés les praticiens par les enseignements un peu trop généralisés des *Maladies chroniques*, mais paroles qui font bien regretter que le MAITRE n'ait pas, par quelque publication authentique, aidé les praticiens dans leur marche, et corrigé les errements thérapeutiques résultant des idées trop vastes qu'offrent les seuls *prolégomènes* des médicaments qui ont attiré l'attention du père de l'homœopathie.

Après une pratique heureuse de plus de 35 années, HAHNEMANN se serait une seconde fois montré le bienfaiteur de l'humanité, s'il avait daigné jeter sur le papier les résultats principaux de ses observations dites *cliniques* et indiquer les modifications que l'expérience lui a appris à lui-même qu'il fallait faire à ses premières idées.

Il appartenait moralement à HAHNEMANN à perfectionner son œuvre *lui-même*, et à ne pas laisser à des imitateurs le soin ou la prétendue gloire d'améliorer la pratique homœopathique, si difficile, si ardue dans ses détails, et qui exige avec une science profonde une attention si soutenue.

(La suite au numéro prochain.)

ANNONCES.

DELLE CAGIONI, etc. *Des causes qui ont retardé et retardent les progrès de l'homœopathie.* Par le Docteur POETI. 8° p. 56. Turin, 1858.

On ne commence à persécuter que quand on désespère de convaincre, et qui désespère de convaincre, ou blasphème en lui-même la puissance de la vérité, ou manque de confiance dans la vérité des doctrines qu'il annonce.

LAMENNAIS.

Cet opuscule contient une réfutation simple et claire des objections principales qui sont faites ordinairement contre les principes de l'homœopathie, et surtout contre les doses infinitésimales. Nous relèverons seulement une erreur qui est souvent répétée par les auteurs étrangers à l'Allemagne, c'est-à-dire que HAHNEMANN aurait été exilé de Leipsick à cause de ses doctrines; le vénérable fondateur de l'homœopathie n'a quitté cette résidence que parce que l'autorité avait pris des mesures pour l'empêcher de donner gratuitement des médicaments à ses malades. Ce zélé philanthrope a mieux aimé s'exiler de sa patrie que de se soumettre à prendre les médicaments chez les pharmaciens parce qu'il croyait que cette mesure aurait compromis l'homœopathie: par cette raison, l'argument que le Dr P. met en avant pour désarmer l'hostilité des pharmaciens tombe sans force, car si l'homœopathie devenait générale, les gouvernements n'opposeraient plus d'obstacle à la libre distribution des médicaments, qui est une circonstance si importante pour l'homœopathe; et alors, tous les vrais homœopathes donneraient eux-mêmes gra-

tuitement les médicaments à leurs malades ; par conséquent, la pharmacie serait tout-à-fait abandonnée. Il faut avoir le courage d'avouer la vérité ; et la vérité est que la bonne homœopathie est la destruction du commerce de la pharmacie, comme l'imprimerie a été la destruction du métier de copiste. C.

Essai sur l'étiologie des maladies chroniques, suivi de quelques considérations sur la vie et la force vitale. Thèse présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 19 juin 1840, par le Docteur JAISSY, 4^e de 40 p.

Encore une lutte soutenue dans l'arène même de l'allopathie et, à bien dire, contre les juges même du camp ; encore une feuille arrachée à la couronne de l'Ecole ; encore une manifestation vive et sincère de la conviction d'un jeune médecin qui n'a cédé qu'à l'argumentation des faits appuyant celle de la logique.

« Vous tous qui fûtes et serez toujours mes maîtres à tant de titres, dit le jeune Docteur à ses professeurs, votre désir le plus ardent n'est-il pas qu'aux vérités acquises viennent se surajouter, dans la science, des vérités nouvelles ? Je vous ferais injure d'en douter.... J'obéissais donc à vos préceptes, je cédaï à l'impulsion que vous m'avez transmise, quand m'élevant au-dessus de toute prévention, j'ai travaillé sans relâche à la recherche de la vérité, avec la volonté de la prendre partout où elle se trouverait. »

Il y a une ingénieuse adresse à trouver dans les enseignements même de l'Ecole l'incitation à s'instruire de ce qui lui est le plus antipathique. Voici encore de la logique pure, c'est celle de l'auteur.

« Une doctrine repose-t-elle sur des vérités expérimentales, je prends peu de souci des antipathies qu'elle soulève, je l'étudie, et quand un examen sérieux, approfondi m'a donné l'assurance qu'elle renferme des vérités, je rougirais de taire mes convictions ; et d'honneur, je me crois obligé, devant mes juges

surtout, de proclamer cette doctrine bonne et utile. Vous m'avez deviné; je parle de la doctrine médicale homœopathique. »

Nous ne savons quelle direction a prise l'argumentation, la dispute ; mais il aura été difficile aux adversaires en toge du cathédral de ne pas lui accorder la rigueur de ses conclusions.

L'histoire de l'Académie de Médecine se trouve aussi jugée par notre jeune confrère. -

« L'Académie royale de Médecine a lancé son anathème contre l'homœopathie : je vois dans sa décision un fâcheux antécédent qui fait et fera pendant quelque temps encore la force de ceux qui trouvent plus commode d'accepter une opinion toute faite que de s'en former une résultant de leurs propres travaux ; mais sur ce point encore l'histoire me rassure. Il est bien des questions sur lesquelles le dernier mot de ce corps savant ne fut pas égal au premier ; et pourquoi voudrait-on nous ravir l'espérance de la voir bientôt modifier en ce cas son opinion?... Quand des intelligences isolées veulent se constituer la mesure du vrai et du possible, il m'est bien permis de ne croire personne sur parole, et d'user des faits qui se sont passés sous mes yeux pour édifier mes convictions. »

Présentant les objections que font les allopathes, M. JAISSY, sur l'inutilité des petites doses qui, disent ceux-là, « avec le moins ne peuvent faire le plus », adopte le raisonnement que nous avons exposé, *Bibl. hom.* N. s. T. I, p. 44, disant que les substances triturées et dynamisées ne sont pas quelque chose *de moins* que les fortes doses, mais quelque chose *d'autre*, qu'ainsi avec des substances de même nom, nous n'employons pas *les mêmes* remèdes que l'allopathie. — Il appuie ses propositions d'*observations pratiques* que nous reproduirons textuellement dans un autre cahier.

Dans son chapitre *de la force vitale*, il cite les paroles du savant professeur R. D'AMADOR sur l'homœopathie, que le défaut d'espace nous force aussi à remettre à un autre cahier ; elles nous paraissent trop concluantes pour que nous ne les tirions pas d'une feuille qui ne sera pas livrée à la circulation commerciale.

Après l'exposition de la doctrine de HAHNEMANN sur les maladies chroniques, M. JAISY donne encore quelques observations pratiques que nous reproduirons ailleurs.

Nous nous exemptons de parler *du bruit du diable chez les anémiques*, sujet que le sort lui avait donné à traiter, et qui ne nous paraît pas de nature à faire un bruit du diable dans le monde savant.

M. JAISY sera, nous l'espérons, une des colonnes de l'homœopathie dans le Midi de la France, qui nous paraît avoir encore besoin d'un renfort d'hommes savants, mais surtout courageux.

P.

OSSERVAZIONI etc. *Observations sur le cholera-morbus indien, faites à Rome pendant l'été 1837, précédées de l'histoire de l'invasion et de quelques réflexions sur le caractère et la nature de cette maladie*, par le Docteur INNOCENT LIUZZI, médecin-chirurgien, membre du Conseil de Santé militaire, associé résident de l'Académie tibérine à Rome, et membre d'autres Sociétés savantes. — Rome 1839. 8° de x et 95 p.

Au temps où nous vivons, cet opuscule, considéré sous le point de vue historique du choléra, a peu d'importance. Homœopathiquement parlant il en a davantage, puisqu'il constate les bons effets des médicaments déjà connus et employés par d'autres homœopathes. Bien que le Docteur LIUZZI n'ait pas été appelé auprès d'un nombre considérable de cholériques, le tableau synoptique qu'il en donne est intéressant, en raison des détails dans lesquels il est entré concernant les symptômes, et parce que ses malades ont tous guéri.

Il nous paraît probable que notre confrère a écrit cet opuscule parce qu'il y trouvait une occasion naturelle de faire connaître et apprécier la doctrine et la méthode de Hahnemann. Sous ce point de vue, nous lui devons et lui donnons de justes louanges ; aucun travail opéré dans cette intention ne saurait être regardé comme inutile ou superflu. Partout où pratique un homœopathe, il devrait paraître de temps en temps ou même souvent, une brochure tendant à vulgariser les principes de notre doctrine, et à montrer les bénéfices de son application.

P.

CIRCULAIRE

FAISANT SUITE A L'APPEL AUX HOMŒOPATHES.

Cher confrère,

L'éditeur d'un journal politique hebdomadaire, destiné à la classe la moins éclairée du peuple, ne faisait pas ses frais. Il ne faisait pas ses frais, parce que cette partie du peuple à laquelle était spécialement adressée sa feuille lit peu et ne s'abonne pas aux journaux, et que l'autre partie, au contraire, habituée à lire les journaux quotidiens, ne pouvait trouver que peu d'attrait à la lecture d'un résumé hebdomadaire, quelque parfait et intéressant que fût du reste l'esprit et la rédaction de ce résumé. Dans cet état de choses, l'éditeur (M. Auguste Dupoty), voulant poursuivre son œuvre utile de propagande, fit un appel général à ses abonnés, auxquels il proposa d'utiliser, dans l'intérêt de son œuvre, leurs rapports de société, de manière à pouvoir chacun assurer à sa publication un abonnement au moins en sus du sien propre. Cet appel fut entendu, et cette mesure bien simple eut son exécution et son effet. Le nombre des abonnés, plus que doublé par ce moyen, assure aujourd'hui à cette œuvre utile de propagande une existence dont la prospérité croissante trouve sa garantie dans l'intérêt, jusque-là ignoré, qu'offre cette publication à ceux à la connaissance desquels l'a fait parvenir la générosité ou la sollicitude des premiers abonnés, réveillée à l'appel de l'éditeur.

Dans une situation à peu près semblable, l'éditeur fondateur de NOTRE *Bibliothèque homœopathique*, arrivé au terme des sacrifices divers à l'aide desquels il a soutenu jusqu'ici la précieuse publication, vient, avec la même franchise, de nous

faire connaître le péril qui menace cette publication, si la sollicitude généreuse des abonnés actuels ne vient au plus tôt l'aider à en supporter les charges.

Un moyen, cher confrère, nous est offert pour cela : à l'imitation des abonnés du journal politique dont je vous ai cité le fait, ce serait que chacun de nous, selon ses relations ou ses facultés, se chargeât du placement d'un exemplaire au moins de la *Bibliothèque*, outre celui qui lui est réservé à lui-même. Par-là, la répartition d'une partie des charges, entre gens dont l'intérêt scientifique et humanitaire est le même en cette circonstance, deviendrait un peu moins inégale, et nous acquitterions ainsi un devoir de reconnaissance envers une œuvre à laquelle nous devons les premières lumières sur une science qui fait aujourd'hui le charme de notre existence, comme médecin praticien ; en même temps que, par cet acte de propagande, portant la connaissance réelle de notre thérapeutique parmi quelques-uns de nos confrères francs et loyaux, de bonne foi dans leurs oppositions, nous pourrions les convertir à la doctrine qui nous a ralliés nous-mêmes, et nous satisferions ainsi à l'un des devoirs les plus sacrés que nous imposent nos convictions médicales.

Nous venons, cher confrère, de concert avec quelques-uns de nos amis, de nous conformer à l'avis que nous vous transmettons ici. Vous nous imiterez, nous n'en saurions douter ; et vous assurerez ainsi l'existence d'une publication utile, précieuse dans l'état actuel de la science, et qui doit nous être chère à tous.

Votre dévoué confrère,

DUTECH.

Chalamont, le 9 août 1840.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

**Cure homœopathique d'une fracture compliquée,
par le chirurgien H., à F.**

(*Arch. Hom. Heilk.* XVIII, 99.)

H. Sch., de G., âgé d'une quarantaine d'années, de complexion robuste, de tempérament colérique, fut renversé, le 30 juillet 1839, par ses chevaux qui s'emportèrent ; l'équipage lui passa sur le corps, et il en résulta une fracture à l'extrémité inférieure du tibia gauche, accompagnée d'une plaie grave, longue et large de 3 à 4 pouces, au milieu du tibia. Les secours de l'art furent requis aussitôt après l'accident. Deux allopathes très-réputés, de N., entreprirent le traitement de ce malheureux. Ils réunirent les parties fracturées, entourèrent le membre d'attelles et de bandages, puis le placèrent dans une situation commode. Je ne saurais indiquer, sauf des applications

d'eau froide, les autres moyens employés par eux.

Le malade fut traité assiduellement, du 30 juillet au 24 août, par ses médecins, surtout par son chirurgien. L'état ne s'améliorant en aucune manière par ce traitement, et les accidents ordinaires dans ces sortes de fractures s'aggravant de jour en jour, d'autres même s'y joignant, le chirurgien proposa enfin l'amputation comme seul moyen de salut. Mais le patient ne voulant point s'y soumettre, abandonna ses médecins, et m'envoya prier, le 25 août, de vouloir me charger de lui.

Quoique je ne m'en souciasse guère et que je m'y refusasse même, il me fut impossible de résister longtemps à ses instances ; je me rendis donc chez lui, le 25 août, et le trouvai dans l'état suivant :

« Mes douleurs sont terribles, » me dit le patient quand j'entrai dans sa chambre, et je dus le croire, car ses traits exprimaient assez ses souffrances et l'affaiblissement amené par une longue privation de tout repos. Je trouvai la jambe dans l'état décrit plus haut ; de plus, une enflure considérable dans tout le pied, des orteils au dessus du genou. J'enlevai l'appareil, consistant en une bande de toile roulée, en attelles de bois et en compresses. Il y avait, comme je l'ai dit, beaucoup d'enflure, surtout au-dessus et au-dessous de la bande qui, par sa pression, formait des cavités ; tout le bas de la jambe, surtout le pied, était brûlant ; la malléole externe, excoriée, probablement par la pression de l'attelle ; la malléole interne, dans une dénudation complète, offrait un ulcère béant, de la

grandeur d'un gros sou, très-sale et fétide ; l'os, découvert à cette place, laissait voir et sentir distinctement la fracture dont les diverses parties étaient encore mobiles. Les os tarsiens offraient encore les marques d'une forte contusion. La plaie au milieu du tibia était béante, recouverte de chairs fongueuses, et d'un pus fétide et visqueux. La peau avait, surtout autour de la fracture et de l'articulation du pied, une couleur de café légèrement rôti, mais en s'éloignant de plus en plus du siège du mal, une rougeur d'autant plus prononcée, et prenant à la fin une teinte érysipélateuse.

Quelque méthodique que fût le traitement suivi par les médecins qui m'avaient précédé, je devais, pensant procéder par l'homœopathie, prendre pour cette cure des indications différentes sous certains rapports de celle que prescrit l'ancienne école. A l'égard du bandage, je substituai à la bande roulée, pour déranger le moins possible les parties fracturées, une bande à plusieurs chefs ; je n'employai point les attelles de bois pour éviter toute pression et ne point empêcher la libre circulation des humeurs, puis replaçai la jambe fracturée dans une position convenable.

Pour mouiller le bandage et les plaies, je me servis, vu sa propriété spécifique, d'une solution d'*arsenic* qui semblait être tout-à-fait homœopathique pour le présent cas, et cela à la 3^e dilution. Je pris donc 25 gouttes de cette dilution, les étendis d'une chopine d'eau, fis bien secouer la bouteille, et imbiber le ban-

dage plusieurs fois par jour. Comme remède interne, je donnai au malade, du 25 au 28 août, une goutte d'*arsenicum album* à la 60^e dilution, de 2 en 2 heures le premier jour, puis de 3 en 3 heures, enfin toutes les 4 heures. Dès les premières heures, le patient se sentit soulagé, et à ma troisième visite, le 27 août, il ne fit plus mention de ses précédentes et affreuses douleurs; les plaies étaient aussi plus nettes et plus fraîches, et donnaient un meilleur pus; tout le pied avait repris sa couleur et sa température naturelles; seulement les creux observés à la pression de l'enflure existaient encore et y furent visibles longtemps après. Les symptômes les plus urgents dissipés en grande partie, je m'occupai en particulier de la fracture et employai à l'intérieur et à l'extérieur *tr. symphit. officin.* A l'intérieur, une goutte de la 3^e dilution, et à l'extérieur, une cuillerée à thé de *tr. symphit. officin. concentr.*, étendue d'une chopine d'eau, qui me servit à imbiber le bandage.

Le 29 août, le patient se plaignit d'élancements dans le côté droit de la poitrine, sans toutefois s'en inquiéter trop fort; mais d'autres symptômes s'y étant joints, il crut devoir me faire demander le lendemain. A mon arrivée, je trouvai un portrait frappant de *pleuritis*; le patient éprouvait de forts élancements au côté droit de la poitrine, surtout en toussant et en respirant; la respiration était courte, l'haleine brûlante, la toux accompagnée de légères expositions striées de sang, le pouls accéléré et un peu dur. Il avait une grande altération, beaucoup d'in-

quiétude, la peau sèche et brûlante, les selles supprimées depuis plusieurs jours.

J'obviai à cet état morbide par 4 doses d'*aconitum nap.* à la 15^e dilution, dont une à prendre toutes les six heures.

Le résultat de cette médication répondit si bien à mon attente, qu'il ne me resta à prescrire le lendemain qu'une dose d'*arnica* 3 gouttes pour dissiper en 48 heures tous les nouveaux symptômes.

L'application de *tr. symph. officin.* et d'eau fut continuée.

Mais voici bien autre chose. Je découvris que le patient était affecté par tout le corps, mais plus particulièrement aux articulations, d'une véritable éruption psorique que je n'avais pas encore aperçue. Pour la combattre, de même que les autres symptômes encore existants, je me décidai à faire usage du *soufre*. En conséquence, le patient eut ordre de prendre *sulfur* pendant plusieurs semaines, une dose de la 2^e et 3^e dilution alternativement tous les 3 ou 4 jours. L'éruption cessa alors bientôt complètement, il s'exfolia de la plaie de la malléole interne une esquille d'un demi-pouce de grandeur ; il y avait coaptation parfaite des extrémités fracturées ; enfin la plaie de la malléole se cicatrisa, et celle du milieu du tibia, encore plus grande, se ferma. Je substituai alors à la bande à plusieurs chefs une bande roulée de flanelle ; j'ordonnai au malade de se lever, et plus tard de s'essayer à marcher, ce qu'il put à sa grande satisfaction.

Après un traitement de deux mois et demi, j'eus enfin le plaisir de voir *parfaitement guéri* et faisant *un libre usage de ses membres*, cet homme si grièvement blessé, à qui, sans l'homœopathie, il ne restait d'autre alternative qu'une *prompte* amputation ou la mort qu'auraient probablement causée des ulcères gangrenés.

Puisse ce cas narré simplement, mais conforme à la plus stricte vérité, constater en pratique par sa singularité les admirables moyens curatifs de l'homœopathie, même dans les lésions *externes* les plus difficiles, telles que l'était celle-là !

Que ne ferait pas dans les hôpitaux militaires le traitement homœopathique des lésions graves ; que de souffrances il soulagerait ; que de membres, que de vies il conserverait, et que de frais il épargnerait à l'Etat !

CORRESPONDANCE.

RÉPONSE AUX QUESTIONS DU DOCTEUR TORNERI.

(Suite de T. VI, p. 242.)

Le Dr MOLIN, en parlant de l'emploi du *phosphore* dans les phthisies, dit « qu'il possède sur le caractère de ce médicament quelques indications qui

ne manquent pas d'un certain intérêt pratique. » Cette phrase et la suivante supposent que cet habile praticien a dans ses cartons des faits propres à éclairer la question. C'est une manière d'engagement qu'il prend vis-à-vis des lecteurs de son journal de les publier ; nous les attendons avec impatience.

Nous n'avons personnellement aucune expérience de *phosphorus* dans la phthisie, n'ayant pas rencontré de cas où cette substance fût immédiatement applicable ; car l'homœopathe ne doit pas, comme l'allopathe, interroger les registres des phthisies, et donner un remède parce que ce remède est dit avoir guéri, ou avoir seulement modifié en mieux la maladie ; l'homœopathe doit consulter attentivement les symptômes d'un remède, et voir si le groupe relatif à l'organe malade qu'il a en vue répond à celui des symptômes qu'offre le consultant : Or le groupe de *phosphorus*, je ne l'ai pas rencontré chez les phthisiques en petit nombre que j'ai eu à traiter. Ce groupe, le voici en abrégé :

Apreté et sécheresse de poitrine.

Enrouement, impossibilité de parler haut.

Afflux de mucosités bronchiques.

Dyspnée, brachypnée très-prononcées.

Respiration très-anxieuse.

Asthme, oppression, serrement.

Congestion sanguine dans les poumons et la trachée.

Battements de cœur violents, au mouvement, en se couchant, la nuit.

Elancements dans les côtés.

Toux lancinante qui oblige à se tenir le thorax, ou l'épigastre.

Douleur à la gorge qui fait tousser.

Toux douloureuse, à l'air libre, au froid, en buvant, en lisant, couché.

Toux tantôt sèche, tantôt avec crachats, accompagnée de sueur; surtout la nuit.

Crachement de sang, avec et sans mucosités.

Crachement de pus.

Douleur de poitrine, en inspirant, surtout vers le haut.

Prurit à la trachée faisant tousser.

Lassitude de la poitrine.

Grande faiblesse générale, avec chaleur au visage.

Relâchement, surtout dans la poitrine.

Agitation et anxiété, la nuit, qui empêchent de dormir.

Rêves inquiétants, tristes.

Frissons par tout le corps, même dans le lit.

Sueurs nocturnes.

Grande susceptibilité de caractère.

Ce groupe de symptômes n'est pas celui de la *phthisie pulmonaire*, généralement parlant; il retrace mieux quelques accidents ou paroxysmes inflammatoires qu'on voit survenir dans cette cruelle maladie, et qui en précipitent la marche, déjà quelquefois si rapide.

Phosphorus n'est évidemment indiqué que dans les cas de pneumonie (péripleurésie) aiguë survenant dans le courant d'une phthisie; une fois l'accident modéré, *phosphorus* doit être supprimé, ou même combattu par un antidote, si son effet se poursuit nuisiblement; puis, il y a lieu à recourir à tout autre remède plus approprié à l'état général du mal, comme *lycop.*, *kali*, *silicea*, *ammonium*, ou

quelque remède végétal intercallé, comme *bryonia*, *belladonna*, *conium*, etc.

(Nous aurons, plus tard, l'occasion de parler plus longuement de *phosphorus* dans ses diverses applications.)

M. TORNERI continue en ces termes :

Les guérisons d'affections ophthalmiques rapportées par M. MURE rappellent celles que vous avez vous-même citées, où l'ulcère avec hernie de la cornée a été guéri par *sepia*, sans laisser de cicatrice, en deux ou trois semaines (*Bibl. hom.*, n. s. T. VI, p. 103 et 104.)

Nous n'avons traité nous-même que de petits ulcères de la cornée, sans kératocèle, lesquels ont cédé à *causticum*, *silicea*, *lycop.*, ou *psoricum*.

Les propriétés de *nux moschata* avaient en partie été déjà signalées par BARBIER (*Mat. méd.* I, 600), qui avait reconnu les symptômes suivants : *Vertige*, *délire*, *assoupissement*, *état comateux*, *apoplexie*, *paralysie de la langue*, *cardialgie*, *vomissements*, *coliques*.

Je me suis guéri moi-même, il y a 25 ans, d'une forte douleur au creux de l'estomac et à la poitrine, qui durait depuis quelques années, avec les frictions d'huile de *noix muscade*. Je l'ai aussi employée avec succès sur d'autres personnes atteintes du même mal.

Vous en êtes-vous servi?

D'après l'original allemand du Dr HELBIG, imprimé en 1833, que nous possédons depuis sa publication, nous avons plusieurs fois employé *nux moschata* avec succès contre la cardialgie accompagnée

de perte d'appétit, et contre les affections hystériques.

La phrase du Docteur TORNERI nous ayant fourni l'occasion de comparer l'original allemand et latin avec la traduction française, nous avons trouvé à celle-ci des licences que nous allons chercher à couvrir, en restituant le sens complet, par respect pour l'éditeur, le Docteur HELBIG, président de la dernière session de la *Société homœopathique centrale*.

50. *Lisez* : Dans le soda, ou l'ardeur de l'estomac, on l'emploie avec avantage, mêlée à la poudre de pierre d'écrevisses.

51. *Lisez* : Avec de l'ail, contre le mal de mer.

54. Choléra épidémique, *lisez* (Gazette du choléra de Berlin, et *Sylvius*).

(Ici appartiennent la poudre et les pastilles de craie de la pharmacie d'Edimbourg, lesquelles contiennent de la *noix muscade*.)

44. Fortifie l'estomac, *lisez* : et en particulier le cardia.

45. *Lisez* : L'huile de macis employée en frictions sur l'épigastre est efficace dans la cardialgie, la douleur de l'estomac (faussement du cœur) violente, celle des précords, et contre le vomissement.

51. *Lisez* : KRAUS Arzneimittlehre.

54. *Lisez* : Très-efficace dans les affections froides, flatulentes, le vomissement, la lientérie, le flux cœliaque et la diarrhée.

58. *Lisez* : Elle chasse les vents des premières voies; de là son utilité contre les tranchées, de là aussi son addition aux purgatifs, en manière de correctif.

60. *Lisez* : L'huile essentielle calme spécialement les violentes tranchées chez les enfants.

61. *Lisez* : Aucun remède n'est plus efficace que la muscade jointe au nitre contre les coliques des accouchées qui viennent de vents retenus.

(Son action contre l'exomphale serait-elle purement mécanique ?)

63. *Lisez* : Dans le flux de ventre, rien de plus fréquent, si la muscade est employée hors de propos, c'est-à-dire contre des évacuations critiques, que de la voir augmenter le mal.

65. *Lisez* : Les noix rôties (est-ce bien de la muscade qu'il veut parler ? *Réd.*) sont employées avec succès, par les jeunes gens aussi bien que par les vieillards contre toutes diarrhées, dysenteries, etc.

69. *Lisez* : Un homme réduit au marasme par la lienterie, fut parfaitement guéri et reprit son embonpoint (bien qu'il eût été dans un état désespéré), après avoir pris un jaune d'œuf rôti sur une assiette de terre et saupoudré de la poudre d'une noix muscade.

73. Frankmann, *lisez* : Frankenau.

74. *Lisez* : Elle est utile contre la difficulté d'uriner.

75. *Lisez* : On prétend que la muscade est efficace contre la néphrite, l'orsqu'on l'a fait préalablement macérer dans de l'huile d'amandes.

76. *Lisez* : Le macis corrige les vices des humeurs qui altèrent les reins et les voies urinaires, ce qui devient manifeste par l'odeur de muscade que prend alors l'urine.

78. *Lisez* : Les marins et gens du peuple belges, atteints de de strangurie le lendemain d'une débauche bachique, ont recours à la muscade comme à leur ancre de salut ; ils la prennent mêlée à de l'esprit-de-vin, et la tiennent pour un remède infailible.

82. *Lisez* : Dans le cas de défaut de sperme et d'appétit vénérien, le meilleur aphrodisiaque est la noix muscade confite avec son écorce et sa fleur (macis? *R.*).

83. *Lisez* : On recherche la muscade pour réveiller les désirs vénériens, parce qu'elle réchauffe singulièrement, et augmente la teinte du coloris.

84. *Lisez* : Les Javanais et les Malais emploient la muscade (*myristica tomentosa*) contre la céphalalgie et d'autres maladies, mais surtout pour fortifier leur virilité, en vue de quoi les Ethio-

piens aussi apportent les plus grands soins à préparer ce médicament. Les Européens s'en servent plutôt par superstition, et préparent avec la muscade des breuvages aphrodisiaques, pour se rendre capables de plus grands exploits.

88. *Lisez* : Le peuple croit, dit Pison, que la muscade (*nux oblonga*) dans les mets rend les hommes plus dispos et plus forts aux ébats vénériens.

89. *Lisez* : A Venise, lorsqu'une femme en couches est en danger, les femmes lui donnent une muscade. *Zwinger*.

90. *Lisez* : Nous avons reconnu par des expériences multipliées que l'huile aromatique de muscade répond parfaitement aux femmes enceintes et à leurs affections. On sait que dans les premiers mois de la grossesse elles éprouvent des nausées opiniâtres, des vomissements et même de la toux ; aucun remède ne les soulage plus efficacement alors que la noix muscade mélangée à du sucre. *Fr. Hoffmann*.

91. *Lisez* : Elle fortifie remarquablement l'utérus, et contribue également à éloigner la stérilité. *Ettmüller*.

92. *Lisez* : Lorsqu'on redoute un avortement, on emploie la muscade pour l'empêcher et fortifier le fœtus. *Ettmüller*.

93. *Lisez* : Des exemples répétés m'ont appris que la muscade (unie aux fleurs de grenadier et à la canelle) a une grande action pour fortifier le fœtus et empêcher l'avortement. *Lange*.

94. *Lisez* : Elle est admirablement efficace contre les affections froides de l'utérus. *Faber*.

96. *Lisez* : Les jeunes femmes aiment tellement la muscade, qu'il n'y en a pas une qui n'en porte dans son sac, surtout contre les affections utérines. Et bien qu'elles se trompent quelquefois sur la partie malade, toutefois le plus souvent la guérison s'ensuit. *Gasp. Hoffmann*.

97. *Lisez* : Après l'accouchement, la muscade est de la plus grande utilité aux femmes en couches ; contre les flatulences douloureuses qui surviennent alors, elle offre souvent un remède excellent. Ainsi quand les femmes récemment accouchées s'exposent imprudemment à un air froid, ou à l'impression

d'une boisson froide, l'utérus quelquefois se distend subitement par des gaz, au point de paraître contenir un second fœtus, affection qui est très-difficile à guérir. Dans un tel cas l'accouchée doit faire usage d'une décoction de noix muscade avec de la matricaire (*chamom.* / *Réd.*) dans du vin. *Ettmüller*.

98. *Lisez* : RIVIÈRE (*Praxis medica*, p. 526) raconte d'après *Solenander* : Une femme en couches, s'étant exposée aux vents et à l'air avant le temps requis, contracta des douleurs intolérables, que rien ne parvenait à diminuer. Survint une vieille sage-femme très-exercée, qui se fit apporter trois muscades concassées, les projeta sur des charbons ardents placés sous les vêtements de la malade qui en recevait la vapeur dans le vagin au moyen d'un entonnoir renversé. Une semblable fumigation fut faite sur les parties supérieures du corps. Dès que cette opération fut commencée, la malade s'écria qu'elle avait besoin de rendre une selle. Au même instant se fit entendre un sifflement bruyant pareil à celui de l'inflammation d'une petite quantité de poudre renfermée dans une boîte. Dès que ce gaz se fut fait jour, la femme se sentit rendue à la santé. Rendu attentif par cette expérience, dit RIVIÈRE, j'ai employé plusieurs fois le même remède en cas pareil, et l'ai souvent trouvé utile.

CORBEJUS et HARTMANN à Bonn l'ont aussi expérimenté, et depuis ETTMÜLLER, tous les praticiens de son temps le savaient.

107. *Lisez* : On a eu en France une poudre (Poudre-Duc) composée de sucre et de muscade. On l'emploie dans du vin chaud contre la raucité provenant de refroidissement. *Valentini*.

110. *Lisez* : Mélangée avec du sucre, elle est un précieux remède contre la toux. *Fr. Hoffmann. Lewis*.

111. *Lisez* : *Toux sèche avec suspension de la respiration* chez un jeune garçon qui s'était refroidi dans l'eau. *Heyder*.

114. *Lisez* : Par quelle faculté la muscade nuit-elle au poulmon, à ce que dit Sethi? Je ne sais y voir au plus près que quelque chose d'après (*Kerchnodes Gr.*). Cela est surtout vrai des choses chaudes et sèches, qu'à cause de cela redoutent les phthísiques. *Gasp. Hoffmann*.

121. *Lisez* : *Rajus* vante l'huile de muscade en application sur les seins trop petits des jeunes filles, pour leur faire prendre en peu de temps du développement.

123. *Lisez* : L'huile essentielle est employée extérieurement dans les fluxions (rhumatismales? *Réd.*).

126. *Lisez* : On recommande l'huile de macis dans les affections nerveuses et autres maladies froides; *Cronenberg* rapporte même, chose admirable! qu'en onction sur les pieds elle guérit de la podagre. *Rajus*.

(Le baume de *Scherzer* est vanté par *Voigtel* contre les nodosités gouteuses chroniques.)

127. *Lisez* : Employée en frictions avant le froid, contre les engelures qui reviennent tous les hivers.

129. *Lisez* : Extérieurement, la poudre de macis projetée sur les ulcères chroniques des jambes, est fort utile, parce qu'elle est un antiseptique sur les chairs fongueuses qui se corrompent; ce moyen convient en particulier aux sujets qui ne peuvent supporter les applications emplastiques. *Ettmüller*.

130. *Lisez* : *Tachenius* rapporte que la plaie d'un militaire fut promptement cicatrisée par l'usage interne de la muscade. *Rajus*.

132. *Lisez* : La noix torréfiée est utile pour arrêter toute espèce de flux. *Hermann*.

134. *Lisez* : Les muscades passent pour utiles en particulier contre les faiblesses d'estomac et les évacuations (diarrhéiques) tant sanguinolentes que séreuses, pourvu qu'on les emploie avec prudence. *Thunberg*.

135. *Lisez* : Il est généralement adopté de faire macérer des muscades dans du vin dont boivent ceux qui font usage de la saignée prophylactique. Ils disent que cela leur fortifie le cœur, entendant par là le cardia.

136. *Lisez* : On a aussi vanté la vertu antispasmodique de la muscade, en particulier dans l'éclampsie des enfants, ce dont j'ai moi-même été jadis témoin. *Curt. Sprengel*.

157. *Lisez* : Les fumigations de noix muscade brûlée sont utiles contre la lipothymie hystérique. *Lange*.

185. *Lisez* : Les noix confites, lorsqu'on en mange trop souvent, troublent la mémoire.

276. *Lisez* : La langue étant nette, sensation de sécheresse sur elle et dans le nez.

278. *Lisez* : Sécheresse en arrière dans le gosier, avec tension, sans soif.

308. *Lisez* : Les noix confites, prises trop souvent, affaiblissent l'appétit.

571. *Lisez* : Chez une femme, indifférence pour le coït, qui n'est accompagné que de très-peu de plaisir.

Mais reprenons les questions du Docteur TORNERI.

Veuillez nous dire ce que vous pensez de la saignée contre la pneumonie, et si vous partagez l'opinion du Docteur WURM qui ne la croit jamais utile et surtout nécessaire alors.

Il y a près de 25 ans que j'ai *totale*ment renoncé à la saignée dans le traitement soit de la pleurésie, soit de la péripneumonie; et comme le plus souvent j'ai vu mes malades guérir, surtout dans les épidémies où mes collègues *saigneurs* perdaient les leurs, j'ai réellement le droit de croire que la saignée n'est ni nécessaire, ni même utile dans le traitement de cette phlegmasie. Jadis je remplaçais la saignée (qui m'avait été conseillée et enseignée par l'école) par l'emploi du *tartre émétique*, ainsi que chacun le sait ou le peut savoir. Plus tard j'ai substitué à ce remède *aconitum* et *bryonia*, baissant ainsi pavillon devant le génie d'un grand homme. Toutefois je ne

suis pas certain que mes clients y aient gagné. Avec *aconitum* et *bryonia*, je guéris, c'est vrai ; mais je crois que je ne guéris pas tout-à-fait si vite qu'avec le *tartre émétique*.

Mais dans aucun cas je ne saigne, et si les voisines (car ce sont, à Genève, les voisines et les commères qui ont autorité chez les malades) me demandent de faire pratiquer une saignée, ou bien je les envoie promener, ou bien je prends mon chapeau et cède la place à un médecin saigneur. Or alors, voici à peu près ce qui peut arriver ou qui arrive même réellement :

Il y a à peu près deux ans, je fus appelé auprès d'une jeune demoiselle de 18 ans, dont le teint de lys et de rose faisait, en santé, envie à toutes les femmes de la ville. A la suite d'un refroidissement contracté à la sortie d'un bal, elle fut atteinte d'une péri-pneumonie catarrhale grave qui me parut bientôt prendre un caractère typhoïde. Je la traitais de mon mieux avec des globules, et la maladie ne me paraissait pas s'aggraver notablement, lorsque des voisines, des commères, indignées de ce qu'on laissait cette enfant sans potions, juleps, sangsues, vésicatoires, etc., de leur autorité privée firent chercher un autre médecin et s'adressèrent à l'un des plus renommés. Celui-ci venu, dut déclarer que la maladie avait été fort mal traitée, et prescrivit saignée, puis sangsues, puis nouvelle saignée, encore répétée, au point que la pauvre malade, qui avait perdu toutes ses forces, mais non sa connaissance, s'écriait : *Qu'on*

me rende mon premier médecin!! on veut me tuer avec tant de saignées!!! Elle ne disait que trop vrai; deux heures après la dernière saignée.... elle expira. Je n'hésite pas à affirmer que la méthode homœopathique aurait conservé à Genève son plus joli bouton de rose.

Les allopathes saigneurs répètent l'émission sanguine tant que le pouls offre une certaine fréquence. Or il n'est pas un clinicien observateur qui ne sache que la fréquence du pouls augmente plutôt qu'elle ne diminue, dans la phlogose, par le fait de la déplétion des vaisseaux sanguins.

Et puis, la saignée n'est-elle pas une déplétion relative de tous les vaisseaux du corps, une diminution relative de la masse totale du sang?

Le médecin saigneur peut-il dire à la lancette : « Tu ne feras sortir par la veine que le sang qui encombre et obstrue le poumon? »

Et dans la supposition même que la quantité relative de sang dont le malade sera débarrassé vienne toute du poumon, cette déplétion emportera-t-elle avec elle la cause prochaine de l'état morbide du poumon, le *stimulus*, l'aiguillon, le *nescio quid* qui a fait de cet organe le lieu d'une fluxion, d'une congestion? Non, certes! la déplétion est un fait physique, mécanique, qui ne saurait en aucune manière agir virtuellement sur le principe phlegmatogène, et qui doit nécessairement laisser intacte la *cause* du mal.

Aussi, prenez un individu quelconque, d'un certain âge, qui ait jadis été traité d'une phlegmasie pul-

monaire par la saignée, et demandez-lui s'il n'a été atteint qu'une seule fois de cette affection ; rare sera la réponse affirmative. Le malade aura probablement guéri, grâce au *vis medicatrix naturæ* ; mais la disposition à la phlegmasie n'aura nullement été attaquée par le médecin ; et peu d'années se seront écoulées avant que l'individu ait été de nouveau atteint du même mal.

Avec *aconitum*, il ne saurait en être de même. Cette substance, prise en certaine quantité, produit évidemment de la fièvre ; donc elle est dans un certain rapport avec la cause prochaine de la fièvre ; elle produit des congestions sanguines aux poumons et leurs conséquences, par exemple : le crachement de sang, donc elle est en rapport avec les congestions morbides de cet organe ; elle produit de la toux, donc elle est en rapport avec l'une des causes de la toux, par exemple : l'irritation, l'inflammation de la trachée et des bronches.

Or, comme on voit évidemment se guérir, et même assez promptement, sous son influence unique, tout l'appareil de la phlegmasie pulmonaire, nous avons certainement le droit de penser et de dire qu'*aconitum* agit directement sur la cause prochaine de la maladie et l'enlève en même temps que ses suites, ce que ne saurait faire la saignée, qui, nous le répétons, n'a aucune action virtuelle ou dynamique.

Reste la question : Peut-on *toujours* se passer de la saignée ?

HAHNEMANN et ses premiers disciples l'affirment ;

ce me paraît être une autorité tout aussi respectable, pour le moins, que celle des faits bien rares, où certains malades ont exigé formellement qu'on les saignât, ne se trouvant pas assez vite soulagés par les remèdes homœopathiques. Et dans le cas de l'emploi non heureux de ces derniers, qui oserait affirmer qu'il se soit trouvé *là* aussi méthodique, aussi bien combiné qu'il l'aurait dû? que, par exemple, les doses réelles aient été rigoureusement proportionnées soit à l'intensité de la maladie, soit à la force et au défaut de susceptibilité du malade? Qui oserait affirmer que le médecin ait *parfaitement* débuté dans son traitement, qu'il ait *précisément* choisi le remède convenable et l'ait donné à propos?

Notre pratique, il est vrai, très-restreinte, ne nous a encore présenté aucun cas d'insuccès réel dans le traitement d'une phlegmasie pulmonaire franche, sans saignée. Nous avons donc bien le droit de dire, après HAHNEMANN : *Il n'est pas nécessaire de saigner.*

Croyez-vous que *phosphorus* soit spécifique de la pneumonie, comme le dit FLEISCHMANN, qui affirme sur 35 cas n'en avoir perdu que 3; tandis que, de son côté, WURM dit que, dans le grand hôpital de Vienne, les médecins saigneurs en perdaient 8 sur 12, soit 66 sur 100? Pourquoi le premier préfère-t-il l'emploi de *phosphorus*, et le second celui de *sulfur*?

Nous sommes peu en état de répondre à ces questions directes. L'autorité des faits, dirigés, examinés,

relatés par un homme de talent, nous paraît ici très-grande; nous ne pourrions rien dire qui infirmât l'opinion de FLEISCHMANN; et le fait qu'il publie nous paraît être une importation heureuse dans la pratique; c'est aux homœopathes qui ont le bonheur de diriger des hôpitaux à faire sur ce point des expériences confirmatives. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, *sulfur* a une action excitante sur les poumons très-énergiques; il n'est donc pas étonnant, s'il rencontre des sujets bien réactionnaires, qu'il produise des effets marqués dans des cas où la stagnation peut devenir cause de mort.

Quant au motif de préférence, nous ne saurions en rendre compte.

Lachesis qui produit la pneumonie devrait être avec plus de raison considéré comme le véritable spécifique de cette maladie.

Cela se peut, mais pour expérimenter cette substance, il faudrait en posséder une certaine quantité; et sommes-nous sûrs d'en avoir en Europe? Vainement nous avons sollicité les médecins américains de nous faire parvenir des venins de serpents et autres; ils ont fait la sourde oreille, et n'ont jusqu'ici montré aucun intérêt à étendre à l'Europe les bénéfices naturels de l'Amérique. Et cependant plusieurs de ces médecins sont nés en Europe. Nous espérons que le reproche public que nous leur adressons leur parviendra, et qu'ils seront à l'avenir plus attentifs à nous mettre en état de rendre justice à la véracité de leurs

assertions. Evidemment, c'est, en particulier, au D^r HERING, que ce reproche s'adresse.

Votre opinion, je vous prie, sur *bryonia* qui mérite bien les éloges que WURM lui donne.

Je partage l'avis de ce dernier sur cette substance ; je la regarde comme aussi précieuse qu'*aconitum* dans le traitement de la pneumonie ; je m'en suis toujours servi, et toujours avec grand succès, ne craignant pas d'en forcer beaucoup les doses, ce remède ne possédant point au même degré qu'*aconitum* la propriété pyrétogénétique, mais jouissant plus que le premier de la laxative, en sorte que les selles et même la diarrhée s'établissent très-facilement sous son emploi ; il est rare alors qu'on ne voie pas disparaître tout l'appareil phlegmo-pulmonaire.

Veillez parler de l'emploi du *tartre émétique* qui a, suivant vous, arraché tant de victimes à la mort, et étendez-vous sur ce sujet.

Reprenant ce point, je ne puis que répéter ce que j'ai publié, il y a vingt ans, dans la *Bibliothèque universelle*, et qui a si vivement attiré l'attention des pathologistes français et des thérapeutistes de l'Allemagne et de tout le nord de l'Europe, que cette méthode de traitement, sous le nom de *Méthode Peschier*, a été universellement adoptée et mise en usage jusqu'à Stockolm et Saint-Pétersbourg. C'est aussi sous ce titre que Laennec, d'honorable mémoire, en a rendu compte et l'a expérimentée avec succès.

Cette méthode que j'ai toujours vue couronnée de succès dans les inflammations, soit pleurétiques, soit péricapneumoniques, consiste à faire prendre au malade, dans les premières douze heures, une solution de trois grains de *tartre émétique*, par une cuillerée chaque demi-heure ; à la porter à six grains, si au bout de ce temps il n'y a aucune amélioration ; puis, à neuf grains, rarement à douze grains dans la même condition.

Dès que j'apercevais le plus léger allégement aux souffrances, la moindre diminution aux symptômes, je faisais cesser le remède, ou bien je le continuais sans en changer la proportion.

Les malades avaient la coutume de dire qu'ils éprouvaient à l'intérieur une sensation de velours, et ils redemandaient avec instance *la potion calmante*, c'est ainsi qu'ils l'appelaient.

Ce remède produisait quelquefois, mais rarement, des vomissements et, poussé aux plus hautes doses, de la diarrhée ; ces accidents étaient sans inconvénients, et ils étaient aisément surmontés moyennant l'addition d'un peu de *sirop diacode*, qui n'arrêtait pas la marche curative de la maladie.

Je n'ai jamais vu que les symptômes de celle-ci, même les plus violents, passassent le troisième jour ; il m'est très-rarement arrivé de ne pas les voir céder le second jour.

Rarement aussi la maladie réduite à ses moindres termes durait plus de six ou sept jours ; résultat que n'obtient *jamais* la méthode par émission sanguine, loochs, kermès, etc.

JAMAIS je n'ai saigné.

Quelques allopathes de Genève ont timidement essayé de cette méthode ; mais, par précaution, et pour l'acquit de leur conscience, ils ont débuté par la saignée. Tous ont vu la maladie se prolonger, ou les malades mourir ; aucun d'eux n'a osé aborder franchement et uniquement le mal avec le *tartre émétique*.

Je répète ici ce que j'ai dit plus haut : je crois qu'alors je guérissais un peu plus vite que maintenant.

Evidemment, je ne prétends nullement offrir cette méthode comme un exemple d'application de l'homœopathie. A l'époque où je l'ai adoptée, je ne connaissais pas la doctrine de notre maître, même de nom ; et maintenant, en repassant dans ma mémoire les phénomènes qui accompagnaient l'emploi du remède qu'alors je préconisais, je ne retrouve aucun de ceux qui signalent l'application homœopathique d'un remède. Ainsi, en donnant le *tartre émétique*, ainsi que je l'ai fait, on ne tarde pas à voir le teint de coloré devenir pâle, la peau de sèche devenir humide, et de chaude fraîche, le pouls de fort et fréquent devenir petit et presque vermiculaire, enfin l'aspect vultueux de la face et de toute la peau passer à l'état contracté, étiré, amoindri. D'autre part : les urines de rouge-foncé deviennent subitement sédimenteuses, et les selles de rares et dures s'offrent copieuses et liquides. Enfin la respiration de haute et gênée passe promptement à l'état de large et facile.

Il n'y a donc là aucun phénomène d'aggravation homœopathique, et pourtant il y a guérison prompte et complète, sans affection consécutive ou reste de maladie.

Voici, du reste, ce que STAFF disait de cette méthode, en 1834, dans une note de sa pathogénésie de *tartarus emeticus*.

« La *méthode Peschier*, publiée naguère et mise généralement en usage dans une foule de lieux, pour guérir les pneumonies avec de fortes doses de *tartre émétique*, semble agir comme purement énantioopathique, et appartenir à l'idée du contrastimulus. Dans une maladie dont le cours est si rapide, une suppression palliative de son caractère principal au moyen de doses hautes et répétées peut atteindre son but en soulageant, diminuant la maladie ; mais on ne peut pas appeler cela *guérir*. L'*antimoine tartarisé* ne peut dans aucun cas être en état de *guérir* une pneumonie homœopathiquement.

Il me semble, tout homœopathe que je suis, qu'il faut se garer des disputes de mots, et que les faits seuls sont du domaine du médecin guérisseur. Dire qu'au moyen du *tartre émétique* on ne guérit pas *homœopathiquement*, c'est très-bien ; *tartarus emeticus* ne produit pas, il est vrai, les symptômes de la pneumonie, bien qu'il offre environ 20 symptômes de toux et d'autre affection des bronches. Mais dire qu'*on ne guérit pas*, c'est être emporté trop loin par l'esprit de doctrine ; et il vaudrait mieux, ce me semble, rechercher par des expériences bien faites comment, pourquoi, en vertu de quel principe ou de quelle propriété il guérit.

Guérir médicalement, c'est, pour moi, enlever tous les symptômes d'une maladie, dans un temps notablement moindre que celui que mettrait la nature à opérer cette heureuse modification du corps malade.

Or, j'affirme que, dans ce sens, j'ai toujours vu le *tartre émétique* guérir ; c'est-à-dire qu'une maladie dont le cours naturel serait de trois semaines environ, était terminée en une semaine, — qu'il n'y avait après ce terme aucune trace d'affection consécutive, comme dépôt purulent extra ou intra-pulmonaire, toux, ou crachats ; — enfin, que le traitement ne produisait aucune maladie nouvelle, et ne laissait le patient dans aucun état fâcheux d'une durée plus ou moins grande. — Aucune guérison vraiment homœopathique ne s'obtient à de meilleures conditions que celle-ci.

Arnica, cannabis, scilla, dans quelle proportion doivent-ils faire partie du traitement de la pneumonie ?

Arnica doit être donné lorsque les symptômes purement inflammatoires ayant été enlevés par *aconit.* et *bryonia*, il reste, dans la poitrine, des douleurs plus ou moins vives, ou bien lorsque la respiration est encore gênée et difficile. Ce remède paraît propre à résoudre les restes de la congestion sanguine que l'inflammation a produite dans les cellules interstitielles des poumons.

Cannabis a été employé avec succès dans les phlegmasies pulmonaires douloureuses, accompagnées

d'une respiration asthmatique et de toux sèche. Ce remède paraît hâter ce qu'on appelait la maturité de l'inflammation catarrhale, et amener la période d'expectoration. Nous nous en sommes servi avec beaucoup de succès dans les catarrhes pulmonaires inflammatoires, mais rarement dans les pneumonies.

Scilla est un médicament secondaire, qui ne doit être administré que pour faciliter l'expectoration déjà établie ; il aide puissamment à la crise par les urines ; il est aussi eccoprotique.

Ici le Dr TORNERI nous communique l'observation détaillée d'une phlegmasie pulmonaire qu'il a traitée par les moyens homœopathiques, et à laquelle néanmoins le malade a succombé. Il nous demande si, dans ce cas, il aurait dû saigner. Nous répondrons hardiment NON. Ce n'est pas, en effet, aux symptômes graduellement croissants de la pneumonie qu'a été due la mort du malade, mais à un état évidemment nerveux, typhoïde, contre lequel les remèdes employés ne pouvaient avoir d'action.

En effet, la maladie, à l'insu du médecin, avait été précédée d'un accès de colère, dont chacun connaît les effets perturbateurs et même destructeurs. De plus, pendant la marche de la maladie et lorsque déjà les symptômes attaquables par les remèdes avaient cédé, le feu prit à la cheminée même du malade et lui causa une grande frayeur. Mais ce n'est point là tout. Le malade était préalablement *asthmatique*, ce qui laisse raisonnablement supposer qu'il existait depuis long-temps chez lui soit un emphy-

sème, soit plutôt une infiltration tuberculeuse, dont la phlegmasie n'a été que la dernière scène, au lieu d'être la maladie principale. En effet, les crachats, d'abord un peu rouillés, devinrent bientôt verts, un peu fétides (ce qui n'a jamais lieu dans les affections récentes) et très-copieux. A tout quoi il faut ajouter que le malade était habituellement occupé à une sorte de blutage dans une boulangerie, état qui, comme on le sait, aggrave l'affection tuberculeuse, si même il n'y dispose pas.

L'indice le plus certain que la maladie n'a pas consisté dans une phlegmasie franche, c'est que le malade, dès que son état a été en réalité plus grave, n'a pas cessé de dire qu'*il se trouvait beaucoup mieux* ; preuve, selon nous, qu'il a bien moins été emporté par la phlegmasie que par l'état nerveux concomitant. Or, cet état typhoïde-là est rarement susceptible de guérison.

ROMANI, à la vérité, ne condamne pas entièrement la saignée, qui, dans le cas du Dr TORNERI, aurait, à notre avis, abrégé à la fois la maladie et la vie de son client. Mais ROMANI n'apporte aucune raison puissante pour justifier son dire ; il semble plutôt être sous l'influence des enseignements de l'école, et il ne parle en faveur de la saignée que *faute, dit-il, de posséder un moyen toujours sûr de guérir*. N'est-ce point chercher encore la pierre philosophale ou l'élixir de vie ?

KAMMERER, dans un petit ouvrage sous le titre : *L'homœopathie guérit sans émission de sang* (en allemand, 1834), dit :

« Les diverses voies par lesquelles, dans les traitements des maladies et en particulier des inflammations, nous voyons s'opérer les guérisons, même par l'action spontanée de la nature, nous démontrent que les émissions sanguines ne sont nullement *nécessaires*. Ce n'est pas seulement avec de l'eau qu'on éteint le feu, mais aussi avec de la paille hachée. Tandis que dans certains pays on traite la rougeole et la scarlatine avec des lavages froids d'eau et de vinaigre, dans d'autres on donne aux malades du vin chaud à boire. J'ai connu un pasteur de campagne qui avait fréquemment des attaques pareilles à celles que cause l'inflammation des poumons ; il se guérissait, à chaque fois, en buvant une bouteille de vin vieux de plus qu'à l'ordinaire.

» *Aconit*, guérit l'inflammation, soit en pénétrant profondément dans la portion malade de l'organisme, soit en développant plus rapidement le second stade de l'inflammation (celui d'expansion, de chaleur, d'action vers la périphérie). On verra sous son action succéder au froid la chaleur, au serrement de poitrine la liberté de la respiration, à la concentration la largeur du pouls ; les sécrétions augmentent, la bouche et le nez s'humectent, les selles et les urines se font jour, les premières molles, les secondes troubles, laissant déposer un sédiment blanchâtre, la bouche et le nez se fendillent ou crevassent, des vésicules blanches s'y forment, une forte sueur générale se manifeste, puis, comme conséquence de tous ces phénomènes, ou bien l'on voit survenir le com-

plet développement de la maladie et sa prompte guérison, sans qu'il soit nécessaire de répéter le remède, ou bien de nouveaux paroxismes de chaleur se montrent qui réclament une nouvelle dose d'*aconit*, laquelle certainement amène l'amélioration de la maladie.

» Si ce n'est pas un mensonge de dire que la chaleur et les paroxismes fébriles contribuent souvent à décider la maladie, il est vrai aussi que souvent ce procédé bienfaisant de la nature sera précisément interrompu, supprimé même par la saignée, ce qui permet de nommer cette opération un moyen retardataire, paralysateur de la marche de la maladie..... Aussi n'est-t-il pas rare, après les saignées, de voir reparaître des demi-inflammations, des enflures et des indurations, la nature ayant été empêchée par la saignée de parachever la marche curative de la maladie. »

Ayant été plusieurs fois consulté par des personnes atteintes de forte enflure et gêne de la respiration, j'ai demandé à toutes si elles n'avaient pas été itérativement saignées pour quelque maladie antécédente ; toutes m'ont répondu affirmativement. Je suis quelquefois parvenu à arracher à la mort ces victimes d'une médecine homicide ; dans un cas où je n'avais pu en venir à bout, je consignai mon observation générale sur ce fait dans le livre des morts, où chaque médecin est appelé à inscrire son opinion sur la maladie fatale. Cette note, qui ne blessait personne, me valut des injures inscrites sur le même livre. *Réd.*

« Je connais une femme jeune, vive, mais faible et très-prédisposée aux inflammations, dont elle est fréquemment atteinte, et que son médecin ne sait traiter qu'au moyen de saignées, ce qui, chaque fois, procure à cette dame une maladie de quatre à six mois, parce que la force de réaction lui est complètement enlevée. La malheureuse n'est plus qu'un squelette et a déjà la voix gasée des marasmatiques. Je suis persuadé qu'elle est redevable de ce fâcheux état aux allopathes, qui lui ont enlevé ses sucs les plus riches, sans parvenir à éloigner les dispositions au retour des inflammations. Sous un traitement homœopathique, elle aurait joui du bien-être, et aurait été délivrée de cette disposition inflammatoire.

» C'est souvent par un mouvement naturel de minime importance, matériellement parlant, et qui ne saurait être mis en parallèle avec les déplétions sanguines artificielles, que s'opère la guérison des affections aiguës et même des chroniques. Une dame sur la tête de laquelle était tombée une bûche de bois, qui, par suite, avait pendant un an été atteinte de danse de saint Guy, et traitée infructueusement par l'allopathie, guérit un jour après l'écoulement inattendu par le nez de quelques gouttes de sang ; la maladie n'a plus reparu.

• L'homœopathie imite les procédés de la nature, et aide celle-ci, dans bien des cas, à faire entrer le malade dans la voie de la guérison. Par exemple, dans le stomacace, la nature se soulage elle-même par une diarrhée spontanée ; de même, l'acide sulfu-

rique, employé bien homœopathiquement, procure cette bienfaisante diarrhée, lorsqu'elle n'existe pas, et alors la guérison du stomacace arrive promptement. Dans certains états gastriques, la nature se soulage au moyen du vomissement; une dose bien homœopathique, *nux vom.* 2/30, amène ce vomissement avec facilité, au grand avantage du malade.

» Les remèdes homœopathiquement employés sont de vrais moyens de soutien et de guérison. Ils se montrent tels dans les cas surtout où l'infection morbide est donnée, mais où le développement ne s'opère pas. Par exemple, dans un cas d'infection de rougeole ou de scarlatine, assez forte déjà pour que rien ne puisse en arrêter l'effet, le remède homœopathique développe promptement l'éruption.

» Il est connu que les inflammations peuvent se guérir, même sans les secours de l'art. Mais les médecins ne sont pas en position de le dire, vu qu'aussitôt qu'un cas de ce genre se présente à eux, ils l'attaquent avec tout leur appareil antiphlogistique, comme si tout était perdu. Mais qu'on jette ses regards sur cette portion du peuple que sa pauvreté empêche d'appeler les médecins, ou sur ceux qui par principes ou aversion des médecins n'en emploient point, et on y rencontrera d'admirables guérisons sans aucun secours de l'art. — Et chez les animaux, combien ne survient-il pas d'inflammations, et combien rarement sont-elles traitées par les secours de l'art!

» Après avoir considéré la marche de la nature et le défaut de nécessité des émissions sanguines, nous

devons faire observer qu'il se présente des cas effrayants, plus encore qu'ils ne sont graves et dangereux, dans lesquels le sang est tiré inutilement, et où l'homœopathe guérit promptement sans cela. (Ici l'auteur cite, en particulier, certaines défaillances après avoir mangé, qu'il a promptement fait cesser avec *chamom.*; — des irritations artérielles qui offrent l'apparence de véritables inflammations, par exemple de la trachée, et qui se calment avec un globe de *bellad.*) »

Après avoir décrit les phénomènes pathophysiologiques de l'inflammation, et dit que l'homœopathie possède des moyens de venir en aide à la nature pour opérer la guérison, il ajoute :

« Ici vient se placer en première ligne *aconit*, l'antiphlogistique homœopathique par excellence, qui, d'une part, produit une irritation du système capillaire, et l'inflammation jusqu'à la gangrène. Ceci devient manifeste par les éruptions exanthématiques qu'il cause. Il amène dépression des forces de l'esprit, engourdissement, insensibilité et fourmillement dans les membres. D'autre part, il excite douleurs, tension spasmodique, raideur des fibres musculaires, vives illusions, promptitude, rapidité des mouvements tant du corps que de l'esprit, et gonflement. Il agit donc directement sur la maladie et sur le système essentiellement affecté, puis sur les autres systèmes sympathiquement atteints, les nerfs et le système cellulaire, et les excite à la réaction. Il opère comme curatif, et comme développant la maladie

dans l'organisme qui en est profondément saisi.

» Un homme qui souffrait de crampes d'estomac et d'une péricardite (cardite) répétée, robuste, quoique maigre et grêle, adonné à la boisson, et engagé dans maintes querelles, porta par-là son mal au point que, pour ne pas suffoquer, il était obligé de sortir subitement de son lit, et de s'asseoir le corps penché en avant, atteint de toux avec vomissements, palpitations tremblantes, tremblements dans tout le corps, difficulté de respirer, crachements de sang, frissons, puis chaleur. Cet homme en fut bientôt soulagé et guéri; il ne resta que déchirements dans les membres et enflure. Trois doses *aconit.* 1/30 et une dose *bryon.* 1/30 emportèrent cet état, et il resta gonflement des pieds, qui fut ensuite enlevé avec d'autres remèdes. — Il est connu que *aconit.* et *bryon.* produisent le gonflement, l'enflure. Ils n'agissent pas seulement en guérissant directement, mais en soutenant la réaction naturelle.

» Il semble n'y avoir aucun état qui réclame plus impérieusement la saignée que l'inflammation simultanée de la poitrine et du diaphragme. L'angoisse du patient qui caractérise spécialement la diaphragmite, son agitation, sa précipitation, — son tremblement, l'anxiété qui se peint sur sa physionomie et par ses gestes, sa pâleur lipothymique, la chaleur extraordinaire de la région épigastrique, la respiration courte, précipitée, suspireuse, accompagnée de gémissements, et le malaise dans toute autre position que le corps droit et assis, tous ces symptômes engageraient

fortement un allopathe à pratiquer une émission sanguine. — L'homœopathe donne *bryon.* 1/30, qui suffira certainement, comme je l'ai moi-même éprouvé.

» Dans un cas de ce genre, où de violentes douleurs persistent, je donnai *chamom.* 1/12 à flairer seulement, répété trois fois, à des intervalles de 8 à 12 heures, et tout le mal fut enlevé sous la formation d'une éruption purpurine à la tête et au thorax.

» Contre l'inflammation du cœur, on emploie avec le même succès *spigelia*, *rheum*, *cannabis*.

» Les éruptions cutanées peuvent aussi être considérées comme des symptômes de réaction contre l'inflammation interne.

» La foule des éruptions joue en particulier un rôle important dans les guérisons, soit des maladies aiguës, soit des chroniques, mais parmi les premières, et surtout les inflammatoires, si fréquemment, que de grands médecins praticiens ont observé que toute maladie grave doit se terminer par des éruptions. Or, les remèdes homœopathiques amènent souvent ces éruptions, lorsqu'elles ne sont pas spontanées.

» Dans les fièvres inflammatoires où j'ai donné l'un après l'autre *aconit.*, *bryonia* et *pulsatilla*, j'ai vu, surtout après ce dernier, se développer des exanthèmes purpurins. Quelquefois se montrent, ne fût-ce qu'autour du nez, de la bouche et du cou, et principalement après *aconit.*, des vésicules blanchâtres, à l'apparition desquelles l'affection interne inflam-

matoire diminue immédiatement. Dans les cas où c'est un érysipèle qui veut se manifester, l'affection interne qui s'était déjà montrée cesse aussitôt, ce qui a lieu très-promptement par l'usage de *rhûs*.

» Cela s'observe aussi quelquefois dans les affections chroniques. Une femme atteinte de toux arthritique en fut subitement délivrée au moment où se manifesta un érysipèle, avec un écoulement âcre au pied ; il existe plusieurs exemples pareils.

» Quant aux hémorrhagies spontanées, qui n'a pas vu celles du nez et même des poumons succéder à l'usage d'*aconitum* ? Lorsque la tension inflammatoire est déjà forte, elle acquiert par le remède homœopathique une intensité qui va jusqu'à faire crever le tissu organisé et produire l'hémorrhagie. Celle même du poumon n'est pas toujours autant à redouter qu'on l'a représentée d'une manière peu réfléchie ; elle peut même être aussi bienfaisante, dans certains cas, que celle du nez ou d'autres parties ; j'ai vu un malade tourmenté par une violente oppression de poitrine, avec toux d'irritation, qui ne se dissipèrent qu'après que le patient eut craché du sang ; après quelques hémoptysies, ces symptômes se dissipèrent spontanément, et le malade fut guéri ; l'hémorrhagie peut donc aussi être une réaction naturelle.

» Dans quelques affections catarrhales inflammatoires, céphalalgie, chaleur, embarras de la tête, yeux rouges et troubles, face vultueuse, *pulsatilla*, à la 12^e dynamisation, produit des épistaxis. Dans les affec-

tions catarrhales inflammatoires de la poitrine, nous avons souvent vu l'usage de ce remède amener des stries de sang dans les crachats, et le malade s'en trouver très-bien. Si cette décharge dépasse les bornes réactionnaires et curatives, alors seulement on est obligé de la réprimer. Là-dessus j'ai l'expérience que le même remède qui a produit cette espèce d'hémorrhagie est suffisant et convenable pour l'arrêter, sans amener la prétendue exacerbation que quelques homœopathes ont signalée.

» Parmi les animaux et surtout les chevaux, les inflammations sont les formes morbides les plus fréquentes, et le sont même plus que parmi les hommes ; mais combien se sont guéries, chez les chevaux, sans saignée et sans hémorrhagie naturelle ! On pourrait, il est vrai, alléguer que certains chevaux opèrent par instinct des émissions sanguines en s'ouvrant les veines ; mais cela n'a lieu que parmi les chevaux de certaines races, et même pas tous, et ceux qui le font ne sont pas toujours atteints d'inflammation.

» Nous voyons donc que la nature opère l'écoulement de sang lorsqu'elle en a besoin, et par l'organe le plus en rapport avec la maladie ; et qu'une émission sanguine anticipée est plutôt nuisible en troublant le développement naturel de la maladie, surtout dans les affections éruptives, et que la maladie peut rester à moitié accomplie.

» Ainsi, par les exsudations lymphatiques consécutives à l'inflammation se forment volontiers des indurations du tissu cellulaire dans l'organe atteint. Ces

indurations, la force de la nature tend à les résoudre par l'exsudation à la surface de l'organe au moyen du mouvement intestin du tissu cellulaire ; par exemple, dans les amygdales gonflées et endurcies, il se forme volontiers à la surface une exsudation blanchâtre. Au moyen des saignées, on ne peut qu'affaiblir cet effort naturel et interstitiel, portant du dedans au dehors le principe du mal, et ainsi se trouve arrêté l'achèvement de la maladie. De là vient que si souvent la pratique allopathique produit des engorgements permanents des amygdales. Les remèdes homœopathiques, au contraire, soutiennent le mouvement naturel du dedans au dehors, par exemple *acon.*, *bellad.*, *mercur.* ; et s'il a déjà eu lieu, ils contribuent à le terminer et à la guérison générale.

» Quant aux secours naturels que l'action des vaisseaux absorbants apporte aux organes phlogosés, — qui n'a pas vu, pendant la rémission de la fièvre, des gonflements disparaître ou subitement, ou très-promptement, surtout dans la nuit, entraînés qu'ils sont hors du corps, en particulier, par l'urine qui contient alors de véritables éléments organiques, de la lymphe et même du sang. On voit cette action naturelle soutenue et favorisée, en particulier par l'usage de *pulsatilla*, qui amène dans ce cas une amélioration véritablement merveilleuse.

» Dans tous ces cas, la saignée ne peut qu'être nuisible ; elle affaiblit le mouvement vasculaire nécessaire à l'excrétion des principes (produits ? *Réd.*) morbides, l'érétisme du sang, et l'action fébrile ; elle

change la maladie en une affection de longue durée qui peut se terminer par hecticie. »

(*La suite au numéro prochain.*)

PHARMACODYNAMIQUE.

Helianthus annuus.

Il y a une année, nous communiquâmes à nos lecteurs les premières expériences thérapeutiques de M. l'abbé DE CESSOLE sur l'*helianthus* (*Bibl. hom.*, nouv. sér., T. IV, 331), et celles du Dr FLORES. Ces expériences ont été continuées avec autant de succès que de persévérance par ces mêmes hommes honorables et zélés, et le résultat en est contenu dans la lettre suivante, que des accidents ont retardée de plusieurs mois.

Nice, le 20 février 1840.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez déjà apprécié, l'an dernier, les avantages que l'on pourra retirer dans les cures homœopathiques de l'emploi du *tourne-sol*, *helianthus annuus*; mais à peine les qualités de cette plante nous étaient-elles connues à l'époque où je vous la désignai comme une précieuse découverte pour l'homœopathie, tous les jours elle acquiert de nouveaux

droits à notre estime, et je ne me repens jamais de l'avoir employée toutes les fois que *arnica* est indiqué; bien plus, il m'est arrivé quelquefois, lorsque je trouvais une lacune dans les autres médicaments, de découvrir quelque nouvelle vertu en elle.

Depuis le mois d'août 1839, j'ai obtenu la guérison de douze individus, de tout âge et de tout sexe, atteints de fièvre tierce, deux de fièvre quotidienne, et deux de fièvre quarte; je ne compte pas ceux auxquels j'avais donné des globules à emporter, qui ne sont pas venus me remercier, mais qui, à en juger par les autres, doivent avoir été guéris.

La propriété de *helianthus* pour combattre les symptômes périodiques est surprenante, pourvu qu'on observe scrupuleusement la règle de donner le médicament aussitôt après l'accès : 2 glob. 30^e dilution, en 3 ou 4 prises, à distance d'une, deux ou trois heures, selon les cas, ont souvent réussi; quelquefois il a fallu soutenir l'action du médicament par un glob. dans 4 ou 8 cuillers d'eau, répartis en plusieurs jours, et toujours pris au moment de la journée correspondant à l'heure où la première dose avait été administrée.

J'ai été amené à me servir de *helianthus* contre les fièvres d'accès par la première recette qu'on m'avait donnée de la *teinture de tournesol*, et par l'expérience que j'avais acquise que cette plante a les mêmes propriétés que *arnica*. La première fois que je l'ai employée dans les fièvres intermittentes, j'ai eu la preuve de l'axiome de HAHNEMANN, que le mé-

dicament homœopathique guérit en donnant une maladie semblable à celle dont il délivre. Ce fut chez une femme de plus de 50 ans, qui avait eu deux accès, avec le type et tous les caractères de fièvre tierce; violent mal de tête, froid, puis chaud et sueur, et par surcroît délire. Je donne 2 glob. *helianth.*, et voilà l'accès qui avance de 4 heures, et qui est, s'il se peut, plus fort que les précédents; le jour d'après, rémission complète; et le surlendemain, léger retour de fièvre, après quoi la fièvre n'a plus reparu. Chez deux autres individus, la fièvre a reparu après 20 jours; mais elle a été coupée radicalement et facilement par de nouveaux globules d'*helianthus*.

Une autre femme âgée était tourmentée par des maux de tête affreux, périodiques, qui se terminaient par une forte douleur à l'œil, avec larmolements, accompagnés de fièvre quotidienne; les premiers globules enlevèrent la douleur à l'œil, ainsi que la larmation et la fièvre; les derniers emportèrent le mal de tête.

Une fille épileptique, souvent alitée pour cette infirmité, avait depuis 4 jours un accès quotidien qui prenait par une forte douleur au dos, remontait à la nuque, occupait la tête, était accompagné de fortes nausées, et laissait la malade dans un état de complète léthargie pendant 4 heures. Connaissant la vertu de *helianth.* contre la périodicité, ayant éprouvé plusieurs fois qu'il procurait des nausées, et sachant que *arnica* est indiqué contre les douleurs dans le dos, je donne 2 glob. d'*helianth.* à la fin d'un ac-

cès ; le lendemain, l'accès devance de 4 heures, avec les mêmes symptômes, plus un fourmillement dans le nez, dure également 4 heures, puis les accès ont disparu.

J'ai plusieurs fois éprouvé un bon effet, prompt, de *helianth.* dans la rétention d'urine, ainsi que dans les excoriations des mamelons des nourrices ; mais je dois faire observer que, chez une de celles-ci, et chez une autre qui avait une fièvre d'accès, *helianth.* a supprimé le lait lorsqu'il a été pris intérieurement : cet effet ne s'est pourtant pas reproduit chez d'autres.

Le nombre des rhumes guéris par *helianth.* est de quatorze, parmi lesquels deux avec mal de gorge ; dans quelques autres, j'ai dû passer pour les premiers à *dulcamara*, et à *belladonna* pour les derniers. Lorsque la violence de la toux fait cracher du sang, deux fois *helianth.* a fait cesser incontinent ce crachement, entre autres à une personne asthmatique, qui avait vainement pris *sambucus*. Chez celle-ci, *helianthus* a non-seulement fait disparaître les crachats de sang et diminué la toux, mais l'a mise en état, bien que l'on fût au mois de janvier, de se lever le lendemain à 6 heures du matin, et le jour suivant de faire une course à pied, à la campagne, à 7 heures du matin.

Rarement les douleurs de rhumatisme ont résisté à son action, à moins qu'elles ne fussent bien invétérées ; alors il faut une persévérance que l'on a de la peine à obtenir des malades. *Helianthus* a pourtant

délivré dernièrement un paysan, qui, depuis 7 ans, avait des douleurs dans les reins par suite de suppression de transpiration, qui l'empêchaient de bêcher la terre, de se baisser et de se livrer à d'autres travaux.

Une femme depuis 18 jours avait une douleur dans le bras gauche, qui de l'épaule descendait jusqu'aux doigts de la main, qui en était enflée ; les douleurs étaient si fortes, qu'elle ne pouvait ni se mouvoir, ni supporter qu'on la touchât ; cette femme fut délivrée par 2 globules ; il resta seulement un peu de fourmillement dans les doigts, avec gêne ; mais avec un autre globule cela disparut bientôt. Même guérison prompte pour une jeune femme, qui avait exactement le même mal au bras droit, mais depuis 24 heures seulement.

Je ne vous répète pas ce que je vous avais dit précédemment touchant les plaies, contusions, foulures, furoncles, panaris et blessures ; j'ajouterai seulement qu'un paysan a été guéri d'un furoncle que depuis 7 ans il portait à la cuisse ; sa femme l'a été aussi par *silicea* d'un dépôt à la mâchoire, continuellement supurant, depuis plusieurs années, qu'on lui avait ouvert déjà deux fois, et pour lequel les chirurgiens prononçaient le plus fâcheux pronostic, si on avait dû venir à une troisième opération.

Des gonflements durs de la joue, avec ou sans on-dotalgie, ont cédé promptement à l'action d'*helianthus* ; il en a été de même pour les gonflements œdémateux des paupières, et les cuissous avec larmoie-ment des yeux.

Ce médicament a diminué des vomissements chez un homme, et a donné des nausées à un autre qu'il a délivré d'un rhume; il a guéri des douleurs chez l'un, tandis qu'il en a donné à un autre auquel il a enlevé une fièvre d'accès; mais ces effets n'ont été que de courte durée. Il a aussi délivré du hoquet, en guérissant un rhume.

Je ne connais pas encore par moi-même l'antidote d'*helianthus*; je vous dirai seulement, comme indication, qu'une forte douleur de dent étant survenue à une personne (elle y était sujette) qui, l'avant-veille, avait été délivrée de bâillements et d'étirements périodiques, accompagnés de frissons, par *helianthus*, je lui donnai *phosphorus*; le mal de dent disparut, mais les bâillements, etc., reparurent.

6 avril 1840.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis ma précédente, de nouveaux cas sont encore venus enrichir nos découvertes sur *helianthus*, et je vous donne une notice circonstanciée des traitements et des résultats, qui vous mettra peut-être mieux à même d'apprécier *helianthus* et ses vertus. Il y a un fait qui se rapporte également à tous les médicaments, et que je veux soumettre à votre jugement, pour que vous ayez la bonté d'en peser la valeur et m'en expliquer la nature. Nous sommes dans l'habitude, pour plus grande commodité et sûreté, de faire dissoudre les globules dans de petites fioles, qui contiennent quelques cuillerées de liquide. Il nous est arrivé bien souvent d'y met-

tre 2 globules dans 4 cuillerées d'eau ; lorsque le médicament a été administré, nous avons mis dans cette fiole, sans la rincer, 4 autres cuillerées d'eau ; eh bien, cette eau a souvent suffi pour compléter la guérison, et cela soit que le médicament eût apporté une aggravation, soit qu'il eût procuré une amélioration chez le malade. Maintenant presque toujours j'en use ainsi, et m'en trouve très-bien. J'ai souvent et vainement cherché dans le Manuel de JAHR un malaise que les malades exprimaient en disant qu'ils sentaient des piqûres dans l'épigastre ; j'ai alors employé *helianthus*, et l'effet a été parfait.

Votre, etc.

l'abbé DE CESSOLE.

Cette lettre est suivie de plusieurs observations desquelles il résulte qu'*helianthus* a été de la plus grande utilité pour une personne chez laquelle la menstruation était retardée, presque supprimée et fort douloureuse ; — pour une jeune fille chez laquelle les règles ont apparu pour la première fois après son usage, qui a arrêté tous les symptômes congestifs menaçants ; — pour une autre fille qui souffrait d'une suppression depuis plusieurs mois, et chez laquelle les menstrues ont apparu immédiatement après le remède ; — pour une troisième fille, dont l'exiguïté de la menstruation avait amené céphalalgie, douleur près du cœur, toux et crachement de sang, avec gonflement des paupières et douleurs aux épaules ; — pour une demoiselle atteinte de rétention d'urine qui

en a été guérie ; — pour une mule guérie par ce remède d'un pissement de sang ; — dans deux cas d'ophthalmie catarrhale ; — dans un cas de gonflement non inflammatoire des paupières.

On nous a reproché, non sans juste raison, d'avoir publié des expériences thérapeutiques, qui n'avaient pas été précédées d'essais pathogénétiques, fait réputé contraire à la doctrine homœopathique. Toutefois, sans être en mesure de nous justifier complètement, puisque nous n'avons pas procédé aux essais demandés, nous ferons observer que, même dans la *Matière médicale pure*, il a été fait usage des documents fournis par les observateurs cliniciens, et qu'un grand nombre de substances n'ont été soumises à l'expérience que d'après les succès que, soit le vulgaire, soit les médecins, avaient obtenu de leur emploi. *Helianthus* est reconnu substance utile dans un nombre de cas ; il y a là, ce nous semble, un stimulant suffisant, soit à en répéter l'emploi dans des cas pareils ou analogues, soit à faire sur lui de sérieuses expériences pathogénétiques. C'est un soin que nous laissons aux homœopathes consciencieux.

Personnellement, nous avons employé et appliqué *helianthus*, dont nous avons obtenu les effets suivants :

Dans trois cas, il a sensiblement diminué la toux, soit catarrhale, soit chronique ; — dans un cas, il a soulagé des battements à l'estomac ; — dans un cas, il a itérativement diminué une forte céphalalgie ; — dans deux cas, il a été impuissant contre une cépha-

lalgie chronique, soit temporale, soit occipito-frontale; — enfin, il a enlevé des douleurs au sein qu'on peut qualifier de catarrhales ou rhumatismales, parce qu'elles portaient du dos et se portaient au sein, où n'existait pas le moindre engorgement. A des intervalles plus ou moins éloignés, les douleurs ont reparu, et ont chaque fois été enlevées par le remède que nous avons toujours employé en teinture.

Helianthus n'est certes pas un remède indispensable, mais il est un remède utile et d'autant plus commode que la plante croit dans tous les jardins, tandis qu'*arnica* ne se trouve que dans des localités favorisées. P.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

Arrivé depuis deux jours à Paris, où je suis appelé par M. Mure pour y prendre la direction de son Institut, que sa santé l'oblige d'abandonner, je me vois immédiatement dans la nécessité de vous écrire pour démentir les bruits alarmants que la malveillance se plaît à répandre, et à rassurer nos amis sur l'avenir de la propagation.

Il est vrai que plusieurs médecins ont cessé depuis quelques mois de donner des consultations au Dispensaire de l'Institut homœopathique; mais le nombre n'en est pas assez grand pour avoir compromis l'existence de cet établissement, et il est plus que compensé par les adjonctions qui ont permis

d'augmenter graduellement le nombre des consultations. Voilà ce que le rédacteur d'un journal soi-disant homœopathique s'est bien gardé de dire, et ce que tout homme de bonne foi ne peut nier. A dater du 15 juillet, les malades sont reçus tous les jours, le matin et après midi, et leur affluence est telle, que les deux réceptions se confondent, et durent presque sans interruption de huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir.

C'est là une belle réponse aux attaques de la mauvaise foi et de l'envie, et je m'efforcerai de continuer, au nom du Docteur Mure, cette victorieuse réplique, devant laquelle il faudra tôt ou tard que les ennemis de la propagation homœopathique se taisent.

Je m'occuperai aussi, dès que les circonstances le permettront, de recueillir les cas les plus saillants de guérisons. Une pareille publicité est trop salutaire pour être négligée, et quiconque nie sans preuves les faits qu'il n'a pas vus, attire sur lui-même le mépris que mérite l'insolence d'un démenti mal fondé.

Une question que je trouve à l'ordre du jour*, est celle de la théorie des doses, à laquelle l'homœopathie en Sicile doit ses succès les plus beaux. C'est avec surprise que j'apprends quel champion vient d'acquérir cette idée aussi simple que féconde.

Le même journal, qui, depuis trois mois, s'est fait l'adversaire systématique de son invention, vient d'en faire une simple exposition, qui n'est que la reproduction de la lettre que vous avez insérée dans votre numéro du mois de janvier de cette année. C'est là une heureuse circonstance, et qui aidera au triomphe d'une grande et utile vérité. Il me semblait d'abord que l'éditeur du journal en question aurait dû citer les sources auxquelles il avait puisé ses idées. Je vous avoue

même qu'en Sicile une pareille conduite attirerait à son auteur la qualification de plagiaire; mais M. Mure prend la chose beaucoup plus tranquillement que moi. Deux fois, m'a-t-il dit, dans le courant de cet hiver, et une dernière fois au mois d'avril, chez Hahnemann, il avait trouvé chez M. Molin une grande hostilité contre la nouvelle doctrine posologique. Il était donc loin de s'attendre à cette conversion soudaine de de sa part; et il lui sait gré du chemin qu'il a dû faire pour arriver jusque-là en si peu de temps. Quant à l'emprunt forcé dont il est victime, il s'en remet à l'opinion et au temps pour en faire justice, s'il en est nécessaire.

J'ai trop d'occupation sur les bras, au premier moment de mon installation, pour vous entretenir de mon dernier voyage en Sicile et à Malte. Je le ferai plus tard si vous croyez que cela puisse intéresser vos lecteurs. Mais aujourd'hui qu'une tâche immense m'est imposée, je ne veux et ne puis penser qu'à l'action.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Samuel CALANDRA, D^r M. P.

Paris, le 20 juillet 1840.

**Quelques observations sur HAHNEMANN et
l'Homœopathie, par un vieux médecin al-
lopathe.**

Un sentiment de dignité médicale et de justice guide en ce moment ma plume; une attaque vive, courte, mais bien inconvenante, a été lancée contre Hahnemann dans la *Gazette*

des Hôpitaux (12 mai 1840). C'est une insulte gratuite qu'on ne saurait qualifier, qui ne peut atteindre celui à qui elle s'adresse, et qui retombe de tout son poids sur celui qui n'en a pas senti toute l'inconvenance ; cette injure grossière a été faite par un médecin français à un médecin étranger plus qu'octogénaire, fixé actuellement en France, portant un nom honoré dans les deux mondes, et dont la réputation gigantesque, établie depuis longues années dans l'Allemagne scientifique, méritait autant que son âge un peu de respect de la part de ceux qui ne partagent point ses opinions médicales.

Croirait-on qu'à propos de la mort de Morisson, ancien marchand de vins, ayant renoncé à son commerce pour se faire fabricant et commerçant de pilules purgatives, et étant devenu à ce métier riche à plusieurs millions, un médecin français ait osé faire un rapprochement entre ce charlatan et Hahnemann !!! Il base son insigne comparaison sur ce que dans son *Organon* le fondateur de l'homœopathie adresse des injures à ses adversaires ; langage, dit-il, ordinaire des charlatans.

L'ignorance la plus complète de la vie de Hahnemann, de cet homme célèbre, a présidé à la rédaction de ces lignes dans lesquelles se font remarquer l'oubli du bon sens et des convenances ; en effet, on devient donc charlatan quand dans une polémique véhémence, hardie et soutenue, on retorque les arguments, souvent fallacieux et injurieux, d'un adversaire dont l'amour-propre et l'intérêt mis en jeu, cède à la colère, emploie l'arme dangereuse de l'ironie et cherche avec esprit à couvrir de ridicule des découvertes souvent utiles.

Broussais à ce titre était donc un charlatan ? lui dont le sage et logique langage imposait silence à de rudes adversaires, et qui défendit avec tant de véhémence et de succès une doctrine partie éronnée, partie immortelle. Tous les

chefs de doctrine qui ont été forcés de combattre seuls à outrance pour défendre leurs principes vivement attaqués, étaient donc tous de véritables charlatans ? car ils n'ont ni les uns ni les autres épargné l'injure si facile, et les épithètes nombreuses et peu flatteuses. On voudrait prétendre que Hahnemann, homme déjà distingué dans les sciences chimiques et médicales, et dont le nom comptait déjà parmi les hommes instruits de l'Allemagne il y cinquante ans, quand il jeta les premiers fondements de l'homœopathie, fût resté calme et froid lorsqu'il avait à lutter contre vingt Universités célèbres, contre tous les hommes illustres de son temps, les diatribes sanglantes que lancèrent alors contre lui les journaux scientifiques de toutes les contrées de l'Allemagne, journaux tous rédigés par des hommes de haute réputation. Seul pour défendre une cause nouvelle, vous eussiez exigé le sangfroid le plus imperturbable, la modération la plus grande, quand aucun ménagement n'était gardé envers lui ? Quand d'une question médicale on fit une question personnelle, et que les médecins les plus réputés et les plus haut placés, employant toute l'autorité de leur nom et toute l'influence de leur position, pour anéantir à jamais celui qui, fort d'une expérience de dix années et d'une conscience d'honnête homme, voulait établir comme loi générale de thérapeutique, *similia similibus curantur*, axiôme reconnu depuis Hippocrate, mais resté perdu pour la pratique.

Vous ignorez donc qu'il eut besoin de toute son énergie et de tout son courage pour lutter constamment contre les persécutions de confrères jaloux de son talent et d'une réputation que de constants succès grandissaient journellement ; contre la classe entière des apothicaires privilégiés des villes qu'il habitait, et qui ne voyaient jamais un seul des nombreux malades qui consultaient Hahnemann visiter leurs officines désertes, qui invoquaient l'empire des lois, l'esprit tracassier

des ordonnances, pour faire expulser du sein des villes un homme trop célèbre qui ruinait par l'administration gratuite de ses doses infinitésimales leurs privilèges et leurs fortunes. Vous ignorez sans doute que ce n'est qu'avec l'appui de puissants protecteurs (que sa médecine avait souvent sauvés d'une mort certaine) qu'il put surmonter les persécutions sans cesse renaissantes de l'envie, de la jalousie, de l'intérêt et de la calomnie la plus basse et la plus vile.

Mais, me dira-t-on, pourquoi vous indigner contre les propos absurdes, les plaisanteries de mauvais goût, les sottises et ignorantes diatribes de certains journalistes annonçant à leurs bénévoles lecteurs la mort et l'extinction de l'homœopathie en France, au moment où elle y prend un plus grand développement? Ne vous étonnez pas de leurs écrits mensongers et de leurs ridicules calculs. Croyez-vous les hommes meilleurs au 19^{me} siècle? Vous êtes dans l'erreur! ils sont sans aucun doute plus éclairés, mais ne sont-ils pas et ne seront-ils pas toujours dominés par leurs passions, sous l'empire de l'amour-propre si facile à s'irriter, et sous l'influence de leur intérêt? Ces mobiles ne sont-ils pas suffisants pour les faire tourner dans un cercle vicieux et oublier que la raison, le bon sens, la justice et la vérité devraient toujours leur servir de guides. Au reste, jetez donc un coup-d'œil sur le passé, et voyez si une découverte utile à l'humanité a pu se faire jour sans que leurs auteurs n'aient été honnis et vilipendés, sans que la persécution ne les ait atteints! Et n'est-ce pas souvent long-temps après leur mort que leurs mémoires réhabilitées, leurs talents reconnus, leurs noms portés à la postérité les ont mal vengés des souffrances que l'envie, la jalousie et la calomnie leur suscitait à chaque instant pendant leur vie?

Voyez Hervey chassé de l'Angleterre et dépouillé de tout

ses titres et honneurs pour récompenser la découverte de la circulation ; Galilée passant une partie de sa vie dans les cachots de l'inquisition ; Jenner périssant du chagrin causé par l'injustice et la persécution de ses confrères jaloux. Qu'on se rappelle en France l'opposition longue et obstinée des médecins les plus en vogue et les plus instruits contre l'inoculation et la vaccine ; leurs furieuses diatribes contre le quinquina, l'émétique, l'antimoine, etc. etc. !!! Broussais, à qui on élève actuellement des statues, ne fut-il pas en butte aux persécutions les plus violentes ? Son œuvre d'immortalité : *L'irritation et la folie*, ne fût-il pas mis à l'index par une coterie ennemie de la propagation des idées philosophiques ; ne vit-on pas sous son influence un anathème ridicule lancé au-delà des monts contre ce génie puissant qui bouleversait la médecine européenne et avait acquis une si gigantesque réputation ?

Hahnemann et sa doctrine ne pouvaient donc pas échapper au destin des innovateurs. Et cependant ce n'est pas l'injure à la bouche qu'il combattait les fameux documents de la médecine allopathique : c'est les preuves à la main, les arguments puisés dans l'observation exacte des faits qu'il enseignait ses nouveaux principes ; mais ce qu'il faut noter comme un fait historique le plus curieux, c'est qu'il trouva dans le livre divin de notre célèbre Bichat les armes les plus puissantes, le raisonnement le plus juste pour combattre à outrance les graves erreurs de notre matière médicale « *incohérent assemblage* (dit Bichat) *d'opinions elles-mêmes incohérentes !! Elle est peut-être de toutes les sciences physiologiques celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain ; que dis-je, ce n'est point une science pour un esprit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement*

assemblées. » Bichat ajoute plus loin : « On dit que la pratique de la médecine est rebutante ; je dis plus : *elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales.*

Maintenant que la vaste érudition de notre célèbre fondateur a pu trouver dans nos meilleurs auteurs une approbation sage ou fondée, ce qu'il paraît que l'auteur de l'article de la *Gazette des Hôpitaux* ignorait complètement, ainsi que beaucoup d'autres faits de ce genre, libre à lui de ne pas étudier la doctrine de Hahnemann, d'ignorer les vérités qu'elle renferme, les principes qu'elle enseigne ; rien ne le force à se ranger sous ses bannières, à devenir un de ses adeptes et à se faire son panégyriste ; si ce médecin anonyme ne se sent pas la force de l'étudier, même pour le critiquer, de grâce, pour l'honneur français, qu'il ne l'insulte pas !! Hahnemann ne lui demande ni éloges flatteurs ni félicitations mensongères. Ce vieillard vénérable, véritable génie médical, qui n'a jamais cherché le bruit ni l'éclat, qui a travaillé dans le silence du cabinet et n'a jamais professé publiquement, vous dit seulement : Je crois avoir découvert une vérité utile à la science et plus encore à l'humanité ; j'en suis certain et convaincu ; faites comme moi : *expérimentez et jugez.*

Sa voix a été écoutée, de nombreux disciples se sont formés à ses cliniques dans diverses parties de l'Allemagne. On ne peut récuser l'existence des faits ; les faits sont inflexibles, et c'est à ce livre de la nature souvent incompréhensible que se sont formés les médecins qui depuis quarante années répandent la doctrine de l'homœopathie sur toutes les contrées de la terre. L'Allemagne est donc la terre classique de l'homœopathie. Coëthen, Magdebourg, Mersbourg, Francfort-sur-le-Mein, Leipsick en furent le berceau, et les sectateurs homœopathes de toutes les classes de ces villes ont eu l'heureuse idée

de fonder par souscription à Leipsick, en l'honneur de leur bienfaiteur, une école d'enseignement et un hôpital clinique consacrés entièrement à l'homœopathie.

Vienne compte plus de quarante médecins de la nouvelle doctrine. Berlin en voit chaque jour se multiplier le nombre. Les Etats prussiens en possèdent dans toutes les grandes villes ; elle s'est propagée dans l'ancienne Pologne et la Russie. Mais ce qui atteste les bienfaits de la théorie, est la protection que divers souverains ont accordée à ses sectateurs, en butte partout à une rivalité pensante et dangereuse, qui tient en sa main les honneurs, les dignités et la confiance des têtes couronnées.

A Turin, le roi fit cesser la persécution de ses propres médecins contre les homœopathes ; à Naples, le souverain leur accorda la même protection. L'empereur d'Autriche fut obligé d'agiter dans son Conseil privé la question palpitante d'intérêt des accusations graves portées par tout le corps médical allopathe et le corps privilégié des pharmaciens allemands, dont la fortune était attaquée dans sa source ; un arrêt favorable sur les services et sur les bienfaits répandus sur toutes les classes de la société par l'homœopathie, rendit la tranquillité aux praticiens de cette école, et les débarrassa pour toujours des tracasseries journalières de leurs acharnés rivaux. En Bavière, la nouvelle médecine a reçu la sanction des deux Chambres législatives, et n'y a trouvé qu'une opposition minime. Dans toute l'Italie, l'homœopathie fit aussi de rapides progrès. A Naples, Rome, Milan, Turin, Venise, etc., elle est en pleine faveur, et le gouvernement du pape s'est même placé en tête de ses protecteurs.

Genève, foyer de la nouvelle médecine en Suisse, la propagea bientôt dans toutes les principales villes de cette république ; de ce lieu, devenu célèbre par sa société et son jour-

nal homœopathique, elle vint se fixer à Lyon, première ville de France où elle fut connue, en 1830, et où elle prit une extension si remarquable, qu'on y créa bientôt une société homœopathique.

Elle se répandit aussi facilement dans les pays limitrophes de la Suisse et de l'Allemagne. Ainsi, Strasbourg, Mulhouse, Colmar et autres villes possèdent des adeptes de Hahnemann ; elle fut ensuite connue à Toulon, Bordeaux, Nantes, Limoges, Toulouse et dans les principales villes du midi et de l'ouest. Enfin, l'homœopathie pénétra à Paris en 1832. Elle n'y comptait que trois ou quatre sectateurs, dont on plaisantait publiquement, mais qui voyaient affluer à leurs consultations les nombreux malades que l'allopathie ne pouvait rendre à la santé. Sa vogue, dit M. Croserio, date du jour où l'Académie royale de médecine prononça contre elle son jugement : « *Les principes de l'homœopathie sont tellement contraires au bon sens qu'ils ne valent pas la peine de les soumettre à l'épreuve de l'expérience.* » A dater de cette époque, le nombre des médecins homœopathes s'est augmenté successivement, et, en cinq années seulement, il s'est accru au-delà de soixante et dix, parmi lesquels on compte plusieurs praticiens d'un âge mûr, et de nouveaux Docteurs, désertant l'enseignement de l'école pour suivre une doctrine dont ils voient chaque jour les heureux résultats à la clinique des pauvres de l'Institut homœopathique fondé par M. Mure.

Si la science de Hahnemann semble avoir marché d'un pas lent dans la capitale de l'Europe, elle y a marché d'un pas assuré ; sa sphère d'activité s'y est étendue sans bruit, sans éclat, sans appui, sans protection ; elle ne doit qu'à elle-même sa réussite et ses progrès, et c'est sur ses succès, dans des cas souvent désespérés, que s'est fondée sa réputation, son accroissement et la considération dont elle jouit actuellement.

Ajoutons avec justice que la présence à Paris du vénérable fondateur de l'homœopathie, que ses brillants succès sont de puissants appuis pour favoriser sa propagation. Il est probable que Hahnemann, encore fort d'esprit et de corps, conservant à 87 ans une capacité remarquable et le libre exercice de ses facultés intellectuelles, jouira encore long-temps du bonheur d'un médecin philanthrope, d'un fondateur de doctrine, celui de voir autour de lui se propager ses préceptes, son enseignement, et répandre les bienfaits d'une médecine qui, depuis quarante années, a déjà rendu de si grands services à l'humanité.

Autour de notre patrie, l'homœopathie fait aussi élection de domicile. L'Espagne ne lui est pas étrangère; elle commence à prendre racine à Barcelone, à Madrid, à Cindad-Rodrigo, Valladolid et autres villes; Lisbonne l'a également reçue sans opposition. L'Angleterre, ce pays si remarquable par les préjugés et les habitudes routinières de la médecine purgative, commence cependant à ressentir son heureuse influence; Londres compte plusieurs médecins homœopathes très en vogue; Dublin, Glasgow, Luthen, se félicitent d'en posséder, et, avec le temps, les Anglais qui viennent secrètement se faire traiter à Paris finiront par aller ouvertement consulter les nouveaux doctrinaires qu'ils possèdent, et qui se multiplient dans leur riche pays. La Belgique connaît aussi cette nouvelle médecine; Bruxelles, Gand, Anvers, Liège et autres lieux, sont des foyers d'où la lumière se répandra sur tout le royaume.

(Le Docteur Peschier, de Genève, rédacteur de la *Bibliothèque homœopathique*, parle d'envois faits par lui d'ouvrages et de préparations homœopathiques dans le Caucase et en Perse, dans le Bengale, en Grèce, en Egypte, en Algérie, au Brésil, aux Antilles et dans l'Amérique du nord.)

Eh bien ! quoique l'homœopathie se soit rapidement étendue en Allemagne, en Italie, en Suisse et en France, ses progrès restent bien en arrière de ceux qu'elle a faits dans un plus court espace de temps en Sicile et aux Etats-Unis. Il est vraiment étonnant que le zèle seul et la philanthropie éclairée de deux jeunes médecins ait pu obtenir d'aussi brillants succès, et vaincre d'aussi grandes difficultés dans deux pays situés sous des latitudes si différentes. Je veux parler des travaux immenses des Docteurs Héring et Mure ; le premier en Amérique, le second en Sicile. Héring, médecin allemand, animé de l'esprit de propagande et de cette philanthropie éclairée qui nous porte à répandre le bien sur tout ce qui nous environne, quitte son pays, et se rend d'abord à la Guyane hollandaise, où il fait des prosélytes, et établit, d'après ses succès, l'homœopathie en faveur ; il passe de là dans l'Amérique du nord, et, avec un zèle au-dessus de nos éloges, forme une centaine de médecins à la pratique de la médecine homœopathique, qui la répandent à New-York, à Philadelphie et dans toutes les grandes villes du nord de l'Amérique. Cet homme ardent et laborieux forme une association de cinquante membres, et publie un journal américain d'homœopathie, publié en anglais pour l'Etat de New-York, et en allemand pour la Pensylvanie. Les journaux publics de ce pays ouvrent leurs colonnes aux annonces et rapports de l'homœopathie, qui se répand avec une vitesse incroyable sous l'influence de quelques médecins philanthropes. Une école et un hôpital se forment au moyen d'un emprunt que les Américains souscrivent avec plaisir ; là, l'homœopathie, ainsi étudiée par une foule de jeunes médecins, deviendra bientôt la médecine générale des Etats-Unis.

Admirens encore le courage de Héring, qui, pour enrichir la matière médicale d'un nouveau médicament, expérimenta

sur lui-même les effets toxiques du venin du serpent *lachesis triogonocephalus*, tellement redouté par son activité, que personne n'ose arracher les dents de ce redoutable reptile, et que lui-même fut forcé de faire cette opération dangereuse. Honneur à ce médecin propagateur de l'homœopathie, à ce philanthrope zélé, qui fait abnégation de lui-même et consacre sa vie entière à répandre une doctrine dont il a d'abord admiré les ressources et reconnu les bienfaits.

Le Docteur Mure, en Sicile, n'est pas moins étonnant que Héring, en Amérique ; écoutons d'abord à son sujet le Docteur Calandra. Les travaux qui ont eu lieu en Sicile nous fourniront des pages non moins intéressantes. « *Là, tout est étrange, romanesque, tout sort des habitudes mesquines qui malheureusement prévalent autour de nous. Un homme est sauvé par l'homœopathie d'une maladie rendue incurable par les traitements de la médecine vulgaire. Cet homme se sent transformé, il se sent appelé à une nouvelle doctrine, il change de carrière, il se plonge dans l'étude, et de cet art bienfaisant auquel il doit la vie, et de cette fausse science qu'il médite de renverser. Pour combattre les médecins, il veut être médecin lui-même. Il quitte la Sicile pour aller chercher dans sa patrie des connaissances nouvelles dont il est avide. Il parcourt l'Italie, la France, la Belgique, l'Angleterre. Partout il recueille de précieuses instructions, et ne se lasse pas, jusqu'au jour où il se sent assez fort pour l'œuvre qu'il a entreprise.*

» *Alors il commence une vie toute d'abnégation. Il n'existe plus pour lui, mais pour sa science chérie. Toutes ses actions, tous ses mouvements se rapportent à elle. Les intérêts de sa fortune, il les sacrifie. Peut-être il se ruinera, mais l'homœopathie sera riche. Il loge dans une chambre d'étudiant ; et pour elle il ouvre un local immense, il lui meuble un palais, et l'entoure de tout l'éclat, de tout le prestige du luxe. Sa santé encore chancelante, il l'expose sans pitié ; peut-être il succombera à la peine, mais l'homœopa-*

thie triomphera et étendra sa bienfaisante influence sur des nations qui ignorent encore son nom. »

Malte et la Sicile entière s'émeuvent à sa puissante propagation ; son œuvre accomplie, il retourne en France ; mais il laisse après lui un impérissable souvenir et des traces ineffaçables de son passage. En effet, toute la Sicile est devenue homœopathe. L'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, à Palerme, est dirigé par des médecins de la même opinion. Plusieurs médecins suffisent à peine à recevoir au Dispensaire les nombreux malades qui désertent l'hôpital général dont la moitié des lits restent vacants.

A Paris, le Docteur Mure, toujours mu par ce zèle enthousiaste et cette philanthropie sans bornes, a doté la capitale d'un Institut homœopathique, où, à ses frais, un grand nombre de pauvres sont visités chaque jour par plusieurs médecins homœopathes, qui, animés comme lui du désir d'être utile à l'humanité souffrante, viennent concourir à remplir cette œuvre de philanthropie modeste et éclairée.

S'il me fallait citer ici tous les hommes distingués et instruits qui marchent sous la bannière de l'homœopathie, tous ceux qui, par leurs écrits, ont accru le domaine de cette nouvelle médecine, j'aurais une longue liste à énumérer ; j'aime mieux me taire dans la crainte d'oublier quelques noms recommandables.

On me demandera sans doute comment un médecin, allopathe pendant une longue carrière dans la vie civile et militaire, vient ici faire avec tant d'assurance le panégyrique d'une médecine opposée à celle qu'il a toujours professée ou exercée ; comment, sur le déclin de la vie médicale, pourrait-il renoncer aux enseignements de sa jeunesse, et aux principes acquis par un long exercice de la médecine ? La réponse est facile : De 1805 à 1813, j'ai constamment habité l'Allemagne, où,

après avoir fréquenté plusieurs Universités, j'ai pris mon grade à celle de Gœttingue, en 1812, après plusieurs mois de séjour et d'études. L'enseignement y était (là comme partout) si incohérent, si incompréhensible, que, sans l'étude de l'anatomie et de la chirurgie professées par Langenbek, et la physiologie par Blumenbach, j'aurais abandonné la partie.

Le nom de Hahnemann était connu dans toute l'Allemagne par ses travaux et ses écrits sur la médecine et la chimie. C'est à lui qu'on doit la connaissance du *mercure soluble* qui porte son nom, et qui avait une si grande vogue dans le traitement des maladies vénériennes. Plus tard, en 1814, employé au Val-de-Grâce avec Broussais, je devins, par le contact constant avec cet homme de génie, véritablement médecin et l'un des partisans zélés de sa doctrine ; non enthousiaste effréné adoptant sans examen la parole du maître, mais sachant mettre à profit au lit du malade et dans l'enseignement ce que cet homme extraordinaire faisait connaître de bon et d'utile. Bref, depuis long-temps j'étais animé du désir de la réforme dans la thérapeutique ; l'enseignement de Broussais y conduisait naturellement, et c'est à ses savantes leçons que je puisai les documents qui me conduisirent à être un des apôtres de la réforme du traitement mercuriel général dans les maladies vénériennes. Quand plus tard la doctrine des doses infinitésimales vint occuper les médecins français, il me fut difficile de concevoir leur action médicamenteuse sur l'économie. Tout en plaisantant le système des globules et leur plus grande atténuation, je restai persuadé qu'un homme de la trempe de Hahnemann ne pouvait pas avoir fait un rêve creux, et qu'une partie de ses nombreux travaux ne devait pas aboutir à une folie. Quelques conversations que j'eus avec un médecin homœopathe me décidèrent à étudier ce nouveau système. Je fus frappé des principes enseignés dans l'*Organon*, et j'y trouvai avec plaisir un certain

rapprochement avec la doctrine physiologique de Broussais, non dans son ensemble, mais dans la manière d'étudier les maladies organiques et d'en tirer les mêmes conséquences. Broussais, en effet, recherchait les organes malades avec un soin tout particulier, étudiait leurs sympathies avec les divers appareils ou les autres organes en relation avec celui malade ; il s'attachait à connaître par l'investigation la plus profonde, l'examen le plus sévère et le plus exact, le degré d'excitation et de susceptibilité d'exagération morbide qui pouvait exister dans l'organe ou toute l'économie ; en praticien habile, il recommandait avec toute la conviction dont il était animé de soustraire toutes les causes de surexcitation, d'éviter toute médication active, et d'atténuer les effets des médicaments prescrits en les administrant à des doses minimales : souvent même dans beaucoup de circonstances où l'organisme entier paraissait dans une surexcitation générale, il les supprimait complètement, se bornant à n'introduire dans l'économie que de l'eau pure, comme le moins excitant de tous les moyens à employer pour obtenir la guérison. C'est ainsi qu'il a ruiné le commerce de la pharmacie en France, et que l'importation des drogues exotiques a diminué de huit millions en quatre années seulement (1821).

Broussais, comme médecin judicieux, connaissait aussi cet aphorisme de Baglivi, si bien apprécié par Hahnemann et tous les vrais médecins : *Medicus naturæ minister ; quidquid meditetur, quidquid faciet, si natura non obtemperat naturæ non commandat.* « Le médecin est le ministre de la nature, n'importe ce qu'il méditera, n'importe ce qu'il fera ; si la nature n'obtempère pas, il ne commande pas à la nature. » Ce précepte, si sage, si judicieux, quand il est mis en pratique, empêche dans la médecine ordinaire de commettre beaucoup d'erreurs, et préserve les malades de l'abus des médicaments.

C'est à lui que j'ai dû de bonne heure d'avoir toujours été sur la réserve dans l'administration des médicaments même les plus simples. C'est lui qui m'a facilité l'étude des éléments de l'homœopathie, difficile dans son exercice, et qui exige une étude approfondie de la matière médicale, pour en faire une généreuse et sage application à l'homme malade.

L'homœopathie recherche également les signes qui peuvent lui faire connaître quel est l'organe particulièrement affecté, ceux propres à la connaissance de l'état de tout le système, de toutes les fonctions, autant du corps que de l'esprit; elle scrute toutes les circonstances dans lesquelles les souffrances sont plus ou moins vives, et s'attache surtout aux causes occasionnelles, afin de mieux arriver au choix du médicament le plus convenable, de mieux régulariser la force vitale qui préside à toutes nos fonctions. La loi fondamentale en homœopathie est d'atténuer les doses suivant le degré de surexcitation de l'organisme ou des organes malades; plus la maladie sera aiguë, plus il y aura de douleurs et d'exaspération, plus l'atténuation devra être grande et plus l'effet sera efficace.

J'avoue que je ne puis comprendre encore l'action si grande sur l'économie des doses infinitésimales. C'est un vrai mystère pour moi; mais cependant je ne puis me refuser à l'évidence des faits. En véritable saint Thomas, je suis forcé de dire : *J'ai vu et j'ai cru*. Les nombreux malades que je vois chaque jour à l'Institut homœopathique du Docteur Mure, les succès que j'observe sous mes yeux dans une classe malheureuse où le régime prescrit est souvent mal suivi, et ne vient pas seconder l'action des doses minimales, les guérisons obtenues sur des sujets de tous les âges, la plupart lymphatiques et scrofuleux, etc. etc., sont des motifs puissants de conviction, et qui nous forcent de dire, en homœopathie

comme en beaucoup d'autres choses : quoique nous ne puissions nous expliquer les faits que nous voyons chaque jour, nous ne pouvons pourtant les récuser, et il faut bien, bon gré mal gré, que nous les adoptions.

Je ne suis point homœopathe ; je ne trouve pas mes études assez étendues pour en faire dans tous les cas une salutaire application ; mais cette doctrine offre de si grands avantages aux médecins consciencieux qui veulent ou peuvent consacrer un certain temps à son étude, que je le deviendrai un jour ; alors je ne craindrai pas de le publier avec franchise, et n'imiterai pas certains confrères qui, n'osant pas avouer leur défection de l'allopathie, exercent en secret une médecine opposée. Si la plupart des médecins qui se livrent si facilement à la critique des ouvrages et des hommes, qui le font avec si peu de retenue et de conscience, qui déversent avec profusion et légèreté le ridicule le plus amer et les épithètes souvent grossières, se donnaient la peine de les étudier ou seulement de les lire, ils se rendraient plus estimables et plus excusables quand ils se trouvent en opposition de principes ; leur opposition, en effet, exprimée dans un langage digne et convenable, serait supportée en leur faisant l'application de ce passage de Locke, si bien rappelé en temps utile par M. Croserio : « Quel est celui qui pourra par les meilleures raisons se laisser dépouiller tout-à-fait de ses anciennes opinions, de toutes ses connaissances et de tout le savoir qu'il a eu tant de peine à acquérir par les travaux constants de toute sa vie, et se résoudre à adopter des idées toutes nouvelles ? » Les raisonnements les plus sévères et les plus concluants ne pourront pas autrement le convaincre, pas plus que le vent ne pourra déterminer le voyageur de la fable à quitter son manteau.

Le Docteur DEVERGIE aîné.
